
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

ÉTIENNE CORNUT, S. J.

LES MAITRES
DU
FÉLIBRIGE



PARIS
VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1897

LES

MAITRES DU FÉLIBRIGE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

MONSEIGNEUR FREPPEL, *d'après des documents authentiques et inédits.* 1 vol. in-8° . . . . 5 francs.

LOUIS VEUILLOT. *Étude morale et littéraire.* 1 vol. in-8°. 4 —

LES MALFAITEURS LITTÉRAIRES. (*Nouv. édit.*) 1 vol. in-18. 3 fr. 50

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ÉTIENNE CORNUT, S. J.

LES MAITRES

DU

FÉLIBRIGE



PARIS
VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1897

LES

MAITRES DU FÉLIBRIGE

JASMIN

La vie de Jasmin ressemble à un conte de fée. Le poète des pauvres naît dans la misère noire ; mais la muse de la poésie et de la charité sourit avec amour sur son berceau. Elle montre à l'adolescent un idéal joyeux qui dore et fait oublier ses souffrances ; elle multiplie sous les pas de l'homme les triomphes éclatants et les nobles amitiés ; enfin elle environne le souvenir du mort d'une apothéose de reconnaissance et de popularité.

L'auteur des *Papillotes* a raconté son enfance avec un charme qu'il est difficile de surpasser. La bonne humeur, l'esprit, le goût, l'émotion sincère, le cœur se rencontrent dans ces souvenirs et s'y fondent avec un accord parfait. Le rire et les larmes s'y succèdent et s'y mêlent. La fausse

honte et la fausse modestie, double écueil des autobiographies, sont également évitées. On estime et on aime le caractère du jeune héros ; on admire la franchise et l'art du peintre.

« Vieux et cassé, l'autre siècle n'avait qu'une couple d'ans à passer sur la terre, lorsque au recoin d'une vieille rue, dans une maison où plus d'un rat vivait, le jeudi gras, derrière la porte, à l'heure où l'on fait sauter la crêpe, d'un père bossu et d'une mère boiteuse naquit un enfant ; et cet enfant, c'est moi ! »

Le bruit d'un charivari où dominaient les couplets composés par son père, rimeur de ces épisodes burlesques, accueillit le nouveau né. « Sans tambour, sans canon, sans trompette, l'enfant du peuple sait grandir dans son berceau. Bien emmailloté dans des langes grossiers et rapiécés, couché sur un petit sac farci de plumes d'alouette, maigre, chétif, mais nourri d'un bon lait, je grandissais autant qu'un fils de roi. »

La joie surabondait en même temps que la misère dans ce taudis de braves gens où l'on s'aimait. Tout en tirant son aiguille, le père couvait des refrains qui s'envolaient ensuite dans les rues bruyantes du quartier. La mère suppléait aux ressources qui lui manquaient par la vaillance et la tendresse de son amour. L'enfant avait des journées de plein bonheur ; il faut si peu de chose, à cet âge, pour être heureux !

« Il me semble me voir, à sept ans, la corne en main, coiffé de papier, suivre mon père dans ces charivaris. Que j'étais content lorsque la corne ronflait ! Surtout que mon

cœur se gonflait de plaisir lorsque, portant mon goûter, pieds nus, tête nue, j'allais broussailler dans les îlots ! Je n'étais pas seul ; nous étions vingt, nous étions trente.

» Oh ! que mon âme était joyeuse quand nous partions tous, sitôt midi sonné, en entonnant :

L'agnèl que m'as donnat.

» Le souvenir de ces joies m'exalte.

» Enfants des riches, petits mignards, vous qui, accroupis dans un salon bien chaud, vous endormez sur les capucins de cartes ou qui suez à faire un petit saut, si vous nous voyiez, nous vous ferions envie. Vous jetteriez bientôt capucins et raquettes ; vous préféreriez le soleil au coin du feu, car à nul coin de feu la santé ne demeure. Vêtus, vous vous enrhumez dedans ; demi-nus, nous nous portons bien dehors. Aussi regardez-nous bondir sur les prés ; voyez-nous piétiner leur velours sablonneux.

— A l'île ! amis, nous crie le plus vaillant.

— A l'île ! répondons-nous tous à la fois.

» Et dans l'île ensoleillée, nous nous hâtons de faire notre fagot. Écorces, copeaux, brindilles, souches mortes sont entassés entre deux liens d'osier.

» Gloire à nous ! Notre fagot est fait et lié, une heure avant la nuit. Nous en profitons. Les branches nous balancent et nous ne rentrons qu'à la fuite du jour. Mais qu'il est joli le tableau du retour ! Sur trente têtes, trente fagots sautillent et trente voix forment, comme en partant, même concert avec même refrain. »

Et que de coups de poing et de coups de sabres de bois, où Jasmin étant le moins hardi était le plus criblé ! Que de haies franchies, de murs escaladés, de cerises et de prunes

volées, de vignes pillées ! Au milieu de ces jeux, un souci probablement inconnu aux autres galopins de son âge commençait à l'attrister :

« Il est vrai pourtant qu'à travers tout cela j'étais rêveur, que le seul mot d'*école* me rendait muet et faisait sur mon cœur le même effet que le son d'une vielle. Ce mot d'ordinaire si doux me faisait mal quand ma mère, qui filait en me regardant d'un air apitoyé, le prononçait tout bas à mon grand'père. J'aurais pleuré. Pourquoi ? Je n'en sais rien. »

C'est que l'enfant était tourmenté par le vague mais impérieux besoin d'apprendre et de savoir ; et on était trop pauvre à la maison pour payer la rétribution scolaire. D'ailleurs Jasmin était déjà utile :

« Quand j'avais porté quelque paquet, je donnais vite ma petite bourse à ma mère. Il y avait des sous, parfois une pièce blanche. Toujours en soupirant un peu, elle disait : « Pauvret ! que tu viens bien à propos ! » Dieu ! sur le moment cela me poignardait ; mais sur mes lèvres bientôt refleurissait le rire. »

Ainsi à cet enfant impressionnable, d'esprit ouvert, de cœur tendre et d'imagination mobile, les plaisirs les plus simples étaient de grands plaisirs. En automne, les vendanges ; en hiver, les longues veillées avec leurs contes enchantés ; au printemps, les courses à travers les prés en fleurs ; en été, les ébats au plein soleil.

Un jour ce mirage de bonheur enfantin s'évanouit devant la pitoyable et froide réalité. Le récit de cette douloureuse découverte est un des morceaux les plus populaires de Jasmin. Les Agenais le savent par cœur et le récitent

volontiers à l'étranger qui les aborde et leur parle de leur illustre compatriote :

« C'était un lundi ; mes dix ans s'achevaient. Nous faisions aux jeux ; j'étais roi et l'on m'escortait. Qui vient me troubler ? Un vieux assis dans un fauteuil de saule que deux charretiers portaient sur deux pals. Le vieux s'approche, s'approche encore, encore plus.

» Dieu ! qu'ai-je vu ? qu'ai-je vu ? Mon grand'père, mon vieux grand'père que ma famille entoure. Dans ma douleur, je ne vois que lui, je saute sur lui pour le couvrir de baisers. Pour la première fois en m'embrassant il pleure, lui !

— Qu'as-tu à pleurer ? Pourquoi quitter la maison ? Pourquoi laisser des enfants qui t'adorent ? Où vas-tu, parrain ?

— A l'hôpital, mon fils ; c'est là que les Jasmin meurent.

» Il m'embrasse et part en fermant ses yeux bleus. Mon regard le suit longtemps sous les arbres. Cinq jours après, mon grand'père n'était plus. Et moi plein de chagrin, hélas ! je sus pour la première fois que nous étions pauvres ! »

C'est à l'endroit même où se fit cette pathétique rencontre et cette révélation que s'élève aujourd'hui la grande statue en bronze de Jasmin.

A partir de ce lundi, les yeux dessillés de l'enfant apercevaient partout la misère poignante de la famille écrite en navrants caractères ; son bon cœur en saignait ; malgré sa gaieté naturelle, des gouttes de chagrin montaient à ses paupières :

« Je savais que cette femme à figure grave qui venait le

matin, une marmite au bras, portait à ma grand'mère malade et jeune encore le bouillon de la charité. Je savais que cette besace, en travers sur deux cordes, où pour avoir du pain coupé je glissais souvent les doigts, était à mon grand'père, qui allait dans les métairies demander à ses anciens amis de quoi vivre. Pauvre grand'père ! quand je courais à son devant, il me choisissait toujours le morceau le plus tendre. Oh ! que j'étais malheureux alors d'en savoir tant ! »

Un premier rayon de soleil vint luire sur cette tristesse.

« — Jacques ! Jacques, mon fils ! viens à l'école.

— A l'école, mère ; nous sommes donc devenus riches ?

— Tu y vas pour rien, pauvret ; mais tu vas chez ton cousin. Viens ; je suis si heureuse ! »

Six mois après, Jasmin savait lire, et pour s'en assurer la pauvre mère, anxieuse et triomphante, le promenait à travers les rues d'Agen et lui demandait ce que voulaient dire tant de plaques et d'affiches étalées sur les murs. Six mois après, il était enfant de chœur et servait la messe ; six mois après il entonnait le *Tantum ergò ;* six mois après, enfin, il entrait gratuitement au séminaire et obtenait, comme prix, une vieille soutane. Quelle joie !

« Ma mère vint pour me voir, le lundi gras. En la lui montrant, le feu allumait mes joues, mon sang trottait à petits bouillons ; je sentais que mon thème n'avait pas tant de fautes que ma soutane de reprises. J'étais content ; ma mère me laissait comprendre son bonheur. Quels baisers ! quels regards !

— Pauvret ! disait-elle, il faut bien apprendre ! Car, grâce à toi, chaque mardi on m'envoie une miche ; et l'année est si rude que Dieu sait comme elle est attendue ! »

Le petit séminariste promit de très bonne foi d'être sage et de devenir savant; la mère partit, la joie au cœur et sur le visage; mais le démon se jeta à la traverse de ces beaux rêves. Une double escapade plaisamment racontée par Jasmin prouva bientôt que la vocation sacerdotale n'existait pas et détruisit tout ce bonheur. Il fallut quitter le séminaire, l'oreille basse, et rentrer dans la pauvre maison. Quel retour! Le souvenir de cette scène ne devait jamais sortir de la mémoire de Jasmin :

« J'entre chez nous tout suant, demi-mort de peine et de faim. Ma mère, mon père, mes sœurs font un cri de surprise ; ils m'embrassent. Je dis tout.

» Mais que font-ils? Qu'attendaient-ils? Je vois la table mise, des haricots qui cuisaient, et je veux dîner. Personne ne fait semblant de s'en apercevoir ; ils restent muets, ils semblent morts. Enfin ma mère nous dit, d'un air malheureux et doux : « Maintenant, pauvrets, que sert d'attendre?
» Nous ne l'aurons plus; c'est fini! »

— Que n'aurons-nous plus? oh! répondez-moi, de grâce. Ce mystère m'effraie; je tremble, je tremble de comprendre. Ma mère, qu'attendiez-vous donc?

— La miche pour dîner. »

Quel repentir en face de ce tableau! Quelle souffrance! L'enfant n'avait plus faim et regardait fixement sa mère.

« Je la vois qui jette un coup d'œil sur sa main, la gauche, je crois. Elle se lève et nous dit : « Attendez! » Elle quitte sa coiffe du dimanche, sort un petit moment, puis reparaît, une miche sous le bras. Tous, à cet aspect, retrouvent la parole; tous rient, se mettent à table et s'amusent plus que

jamais. Même, de temps en temps, je vois rire ma mère. Moi, je reste muet, sérieux; je me doute de quelque chose et j'examine plus que je n'écoute. Mais ce que je veux voir évite mes yeux et demeure toujours à l'écart.

» Ils achèvent de manger la soupe; aussitôt ma mère, armée d'un couteau, s'empare de la miche, y fait la croix et coupe; vite, sur sa main gauche j'ai jeté un coup d'œil. Sainte croix! C'était vrai; elle n'avait plus son anneau! »

L'enfance a le privilège d'oublier vite et de s'épanouir naturellement à la joie. S'il lui faut peu de chose pour la remplir de tristesse, il suffit d'un rayon de soleil pour chasser les plus sombres nuages. Jasmin était plus qu'un autre sujet à ces vicissitudes; mais la gaieté dominait, malgré tout, dans cette exubérante nature. Ecoutons-le raconter comment, quand il n'était encore qu'un homme en noyau, il allait grappiller dans les vignes à la tête d'une bande. Il les connaissait toutes par cœur.

« A la première, nous étions rondelets, barbouillés; à la seconde, nous étions pleins de moût; à la troisième, nous allions livrer bataille.

» Bonnefoy s'écrie : « Eh! le cadet de Moyse, là-bas, » qui amasse en cachette et fait butin. » On fond sur lui comme un orage; en un moment tout est saccagé, éparpillé. Jasmin allait vider le panier; il trouve le coupable atterré et fondant en larmes. »

C'était pour le pauvre vieux Lespagne, son parrain, que l'enfant avait fait provision en cachette. Il voulait, en arrivant, ménager une douce surprise au soldat malade et bien connu des enfants; et tout était perdu!

A ce récit et à la vue de cette douleur, Jasmin n'y tient plus. « Qui m'aime me suive! s'écrie-t-il; nous avons fait une faute; il faut la guérir à l'instant même, avant que la nuit tombe. »

« Et lestement, comme une troupe de chevreuils, sans briser ni pampres ni ceps, nous fondons sur une vigne drue, où l'on n'avait fait vendanger que de la jeunesse. Ceux-là, au moins, sans peur du vigneron, avaient laissé de bons raisins, et assez. Aussi, le soir, au son de l'*Angelus*, dans une chambre propre mais nue, une fileuse aux cheveux blancs, qui veillait près d'un vieillard sur sa couchette, vit entrer deux enfants, sans bruit, l'œil enflammé, la figure riante; ils posèrent sur la table un grand panier plein, tout plein de raisins.

— Chut! à cause du malade, fit sa compagne.

— Qui vient d'entrer si doucement, femme? demande le vieux Lespagne d'une voix douce.

» Mais son filleul répond vivement :

— Regarde, parrain! oh! tu seras satisfait; Jacques, qui vient aujourd'hui de la campagne, te fait cadeau de raisins, et des bons!

» Le vieux soldat se met sur son séant; il m'observe ensuite à la maigre lumière d'un chandelier de résine. S'il eût fait jour, il m'aurait vu en pleurs, tant le bon cœur de mon compagnon me fut doux.

— Votre filleul vous trompe et il me fait de la peine. C'est lui, le vaillant, qui les a cueillis pour vous, et il vous en promet pour toute la quinzaine. Quant à nous, nous l'aidons avec plaisir, pour lui prouver que nous vous aimons aussi!

» Le vieux sourit, sans s'apercevoir que je pleurais.

— C'est beau de s'aimer ainsi, enfants. Venez tous les deux et touchez-moi la main. Je rêvais précisément aux raisins, et vous m'en apportez. Vous me touchez au cœur. Merci! amis. Au soleil, nous pourrons encore parler de guerres, car vous me portez des grains de santé!...

» Ce soir, sous une lune grisâtre, à la fraîcheur du premier vent de bise, en descendant le chemin de la croix, je disais, ému, au cadet de Moyse :

— Tu vaux, seul, toi, autant que nous tous. Soyons amis toujours!

» Et nous le fûmes de plus en plus. Nous nous sommes aimés jusqu'à sa mort, sans nous brouiller jamais. Le mal unit; mais le bien, cent fois plus! »

Nous retrouverons toujours dans l'homme ces généreux sentiments et cette promptitude à l'enthousiasme que nous venons de surprendre et d'admirer chez l'enfant.

Cependant la passion de la lecture et celle des vers commençaient à tourmenter Jasmin. Un jour de printemps, poussé par le feu de ses quatorze années, il était seul pour aller à la frairie :

« J'étais propret. Oh! comme je jouais des pieds! Pour la première fois j'avais des souliers neufs! Que de festins je dévorais des yeux! Je n'étais d'aucun et je n'étais pas jaloux; le grand bonheur des autres m'enflammait. Seulement, j'étais parfois honteux de ne pas être du nombre des heureux. »

Remarquons ce dernier sentiment, qui est à la fois une observation profonde et un trait de caractère.

Ce qui faisait envie à Jasmin, c'était les petits livres

neufs où se trouvaient ces beaux contes dont il était si friand. Un surtout le fascinait: mais il fallait trois sous! Un coup de vent arrive soudain et disperse çà et là l'humble pacotille. Le vendeur était un invalide. Jasmin court, ramasse les égarés et les remet au marchand; mais ils n'y étaient pas tout à fait tous. Il en manquait un. « Une demi-heure après, j'allais m'asseoir sous les aubiers et je le tenais, fiévreux, entre mes mains. »

L'enfant le lut deux fois, sans respirer, sans le froisser; mais c'était encore trop de retard, et quand il voulut rendre le volume convoité, le vieillard avait disparu.

Ce larcin tout involontaire resta comme une épine dans la conscience de l'honnête enfant. Devenu enfin possesseur d'une pièce blanche, il voulut tout réparer. Il vint retrouver le vieux soldat; mais celui-ci avait prospéré. A quoi tenait ce modeste succès? A une chanson nouvelle dont le public était avide. L'éditeur forain l'entonne, et Jasmin ébahi reconnaît le premier refrain échappé à sa verve :

Me cal mouri! Me cal mouri!

Ses yeux se mouillèrent de pleurs; mais ce n'était pas la gloriole qui les faisait couler; c'était le bonheur d'avoir fait un heureux avec quelques mots gracieux. Le cœur l'emportait sur l'esprit.

« La nuit venait. Souriant, je saluai le chanteur en retenant mon secret enfermé. Mais le soir, lorsque je partis, sous un ciel serein, étoilé, songeant au conte dérobé, au vieux soldat, tout le long du chemin, le vent frais et doux comme miel chantait à mon oreille que ma chanson m'avait bien acquitté! »

II

Jasmin a raconté, sous forme allégorique, comment il fut de bonne heure hanté par la muse, et comment il fut amené à préférer l'idiome agenais à la langue française.

« Un jour, au matin de ma vie, à l'heure où la joie nous quitte, je songeais tout seul. Un ange m'apparut. Il était fleuri de chèvrefeuille, et d'une voix douce comme la flûte il me dit amicalement : « L'honneur du Midi t'y invite :
» chante ! Fais briller notre langue obscurcie. Cette langue
» que tu aimes a déserté pour toujours les châteaux et les
» palais ; mais elle garde la maisonnette et la chaumine.
» Eh bien ! qu'elle dépeigne leurs joies et leurs larmes.
» Toute l'année elle embaumera comme le mois de mai.
» La langue de Paris, du haut du trône où elle brille, bapti-
» sera un jour notre génie renaissant, car cette langue de
» fleurs et de miel ne doit jamais périr ; elle est fille des
» troubadours, elle est mère d'Henri IV. »

» Il se tut. Dans mon cœur, aussitôt, je sentis le baiser de la muse. Mon sang s'alluma, et le cri d'amour que je poussai fut un refrain qui retentit au large.

» Depuis trente ans, l'âme enfiévrée, j'ai chanté partout la pauvreté joyeuse ; j'ai toujours brûlé mon grain d'encens pour l'Eglise ; troubadour du peuple, triste ou riant, de Toulouse à Bordeaux, de Marseille à Toulouse, j'ai dit les langueurs de l'amour, la joie, le chagrin et la douleur. Ma muse est allée chanter jusque dans le palais du roi. »

Pour que le triomphe soit complet, après les applaudis-

sements du peuple et de la cour, il faudra les suffrages de l'Académie, des « quarante rois de l'esprit et de la poésie », comme les appelle Jasmin avec sa naïveté provinciale, où la malice ne manque pas. Les salons de Paris feront écho. Toutes les trompettes de la renommée éclateront enfin, comme un bourdonnement dans la prairie. L'âme du poète y répond par un hymne de bonheur et de reconnaissance :

« Reine aux lèvres d'or, langue française tant aimée, langue si fine, si claire, si souple, sois fière de ta bonté ! Il est beau de caresser celle que l'on a détrônée, surtout lorsque celle qui perd la partie, au lieu même de son berceau, reste, malgré sa vieillesse, gracieuse et jolie.

» La nôtre a triple palme : elle sonne comme l'orgue ; pour ses chanteurs elle a des milliers de mots moelleux et retentissants ; elle peint tout à faire tableau. Tu es riche aussi, plus qu'elle peut-être ; mais les reines qui nous gouvernent, pétries de richesses, empruntent plus d'une fois. Quand tu voudras chanter, si tu cherchais un mot, un de ces mots qui sont une musique, notre langue est à toi, prends-le ; elle peut te donner sans s'appauvrir. »

Quand il parlait ainsi, Jasmin était déjà entré dans la gloire ; mais le triomphe devait être précédé par la souffrance et l'humiliation. Semblable au métal de bon aloi, son talent sortit du creuset plus ferme et plus pur.

Avant les belles fleurs et les beaux fruits, l'arbre de poésie abandonna au vent quelques feuilles éphémères, produits hâtifs et précoces d'une sève exubérante.

L'enfant avait trouvé quelque chétive place de secrétaire et il était habillé en « petit monsieur ». Sa bonne tournure

devenait élégante à peu de frais et la vanité lui donnait de l'audace. L'oiseau sentait pousser ses ailes. C'étaient des contes qu'il débitait à ses camarades fascinés, jetant sur le canevas traditionnel des détails inédits et cousant des couplets nouveaux aux anciens. Ces improvisations et ces variations sur des thèmes connus intéressaient d'autant plus que l'auteur y faisait tout naturellement entrer des allusions piquantes et toutes chaudes. Ce fut bientôt une fureur de succès dans ce monde minuscule. La jalousie s'en mêla.

On avait remarqué l'absence de Jasmin chaque vendredi. Cette régularité suscita des commentaires. Des malins imberbes firent courir le bruit que le jeune conteur allait, ce jour-là, courtiser un autre auditoire. Ce fut assez et l'on complota de surprendre ces mystérieux rendez-vous et de punir l'infidèle. On ne savait pas que le « petit monsieur » avait l'esprit ailleurs qu'au plaisir et qu'on allait être plus cruel qu'on ne le voulait.

Il revenait un soir au logis, longeant les maisons et se dissimulant dans l'ombre, car il faisait un clair de lune « à voir un grain de blé ». On l'arrête tout à coup en le tirant violemment par le bras et en secouant sa redingote. Un chanteau de pain s'en échappe, tombe à terre et proclame très haut que le « petit monsieur » vient de la charité.

Les agresseurs furent effrayés de leur découverte. S'ils étaient curieux, ils n'étaient pas méchants :

« Tous, un par un, front baissé, s'en allèrent ; resté seul, je sentis mes paupières se mouiller. Mon jeune cœur révolté de ce coup regimbait sous la blessure ; j'étais fiévreux et muet. Un vieux monsieur traverse la rue, me voit, s'arrête. C'est le bon prêtre encore, le bon curé Mira-

ben qui est devant moi. Lorsqu'il sut tout : « Petit, me » dit-il, n'en souffle mot. Que ta mère ne sache rien ; ce » n'est pas grand'chose et tu la tourmenterais. Prends le » chanteau, porte-le-lui en souriant. Va ; pauvreté n'est » pas crime. Courage ; tu es le plus riche, car tu as un ange » là-haut qui a l'œil sur toi. Reste brave enfant ; pareil » chagrin ne t'arrivera plus. »

Le cœur de ce prêtre avait deviné le drame qui venait de se passer dans l'âme de son petit ami et il en était ému. Son œil, son air, sa voix, tout parut étrange à Jasmin, cordial et compatissant surtout. Son gros chagrin en fut immédiatement diminué de plus de moitié. Le curé, sans doute, aida le ciel, car le boulanger ne manqua pas d'envoyer, tous les vendredis, « des miches affectueuses ». Enfin l'été ramena le grand travail ; les moissons furent abondantes et le besoin disparut de la maison. Jasmin termine ce récit par une apostrophe touchante :

« Prêtre au cœur d'or, qui trônes dans le ciel, si tu jettes parfois, à travers les étoiles, un coup d'œil ici-bas, au petit bruit de mes chansons, peut-être as-tu vu « l'enfant au chanteau » devenu homme changer souvent, pour les pauvres, à ton exemple, les miches en fournées. Ah ! si c'est vrai, si tu suis mon chemin, tu vois au moins que depuis quarante ans j'ai gardé souvenir de tes leçons ! »

Le noble art des vers peut conduire à l'immortalité ; mais en attendant il faut vivre. Jasmin le comprit et voulut apprendre un métier. Son père était tailleur et le fils mettra un jour, sans rougir, le dé du pauvre bossu à côté des couronnes d'or que lui enverront les villes enthousiasmées. Il

sera lui-même coiffeur jusqu'à la fin de sa vie, dans sa ville natale, cultivant son génie sans mépriser son métier. Il pourra dire plaisamment : « Quand je vais dans une des académies, dont je suis membre, toutes les figures de l'assemblée ont ordinairement passé par mes mains. »

Devenu apprenti coiffeur, Jasmin sentit la passion de la lecture se réveiller en lui jusqu'au délire. Tout l'intéressait. Il revivait par l'imagination les scènes entrevues dans les livres et les refaisait à sa manière, supérieure bien souvent à celle de ses modèles d'occasion, car il n'a été ni heureux ni difficile dans ses choix. Peut-être est-ce à cette faiblesse qu'il doit son originalité. Des maîtres plus puissants l'auraient égaré par le désir de les imiter.

« Sitôt que je lisais, mille jolis fantômes jetaient un charme sur mes grands chagrins et venaient sans bruit effacer de mon souvenir l'anneau, la besace et l'hôpital.

» Je lisais Florian et Ducray-Duminil ; le chantre du Gardon surtout m'ensorcelait ; son *Estelle* me plongeait dans cet idéal pays si frais, si beau, où le bonheur est tout roses, tout miel. En secret, j'essayai pour elle des vers dans ce doux patois qu'elle parlait si bien. »

On se rappelle que Louis Veuillot avait fait ses premières lectures dans Paul de Kock. Rien d'étonnant à ce que Jasmin ait passé de longues heures de la nuit dans son galetas avec les sœurs d'Estelle et les frères de Némorin. Les plus belles imaginations sont les plus faciles à captiver, parce qu'elles voient tout à travers un prisme qui transfigure les objets.

Un jour, notre apprenti poète et coiffeur entra dans un théâtre où l'on jouait *Cendrillon*. Il fut tellement ébloui par

cette féerie, qu'il en eut l'idée de se faire comédien ; et certes il eût été un incomparable acteur. Il fallut, pour le retenir, que son patron lui montrât dans le lointain la sombre silhouette de l'hôpital.

Un peu plus tard, Jasmin devenu maître ouvre une boutique de frisure. La clientèle grossit, l'aisance arrive. Un mariage tout à la fois d'amour et de raison, comme ils devraient l'être tous, met le comble à son bonheur. Il devient propriétaire. Rassuré pour l'avenir, en se voyant également recherché comme artiste coiffeur et comme artiste rimeur, il brise le fauteuil qui avait porté plusieurs générations de ses aïeux à l'hôpital. Sa maison n'est pas encore finie : « Courage, lui dit sa femme ; chaque vers est une tuile que tu pétris, une poutre que tu équarris ! » Elle, qui jadis lui dérobait plumes et papier, lui présente maintenant d'un visage toujours gracieux « la plume la plus fine et le papier le plus doux ».

Avant de conquérir l'approbation de sa femme, Jasmin avait dû faire l'éducation poétique de ses compatriotes. Cette période de sa vie n'est pas la moins intéressante.

Tous les habitants d'Agen connaissaient le patois ; mais beaucoup ne savaient guère le lire et très peu l'appréciaient ; il fallait leur donner le goût de la lecture et le sens de l'admiration. Il l'entreprit et les moyens qu'il mit en œuvre rappellent Jérôme Paturot faisant de la propagande pour l'*Aspic*. Il allait chez l'horloger, sous prétexte d'un verre à mettre à une montre qu'il n'avait pas ; au café, pour chercher un étranger ou même « pour un verre d'anisette ». On lui présentait ou il prenait le journal et il commençait : « On n'aurait pas encore fait quatre signes de croix, et les auditeurs étaient enlevés, enthousiasmés. » Les cœurs « battaient plus fort que les pendules », et les

2

mains applaudissaient à tout rompre. Jasmin était déjà un virtuose incomparable.

Ses vers « peignés et frisés » lui méritèrent d'assez bonne heure le nom de « poète d'Agen ». Il lui fut donné pour la première fois dans un baptême par le joueur de flûte, « garçon de tournure élégante, qui avait de l'esprit, des mots fleuris et frais et du cœur ».

On se tromperait d'ailleurs, si l'on croyait que c'était en badinant que Jasmin « tressait vers et cheveux ». Ses moindres pièces lui coûtaient beaucoup et il n'improvisa jamais que forcé par les circonstances.

Le talent naturel ne suffit pas pour arriver à cette perfection. Ce n'est pas seulement, en effet, comme nous le verrons, un poète de verve, d'esprit et d'imagination ; il est complet. Il a le cadre, il a l'accent, il a la langue. Grâce de l'expression, suavité de la pensée, harmonie de l'ensemble, richesse du style, tout concourt au prestige de cette poésie. Il a ce qui est le plus rare, l'art de la composition qui dirige tout vers un centre commun et un sentiment final ; il a le goût exquis et la sobriété vigoureuse.

Enfant du peuple, il veut rester peuple, mais il enveloppe cet instinct populaire de formes très élégantes et très polies. Comme tout art véritable, son art est très aristocratique.

Dès l'origine, son ambition est de montrer que cette langue, que l'on traite de patois, est souple, sonore, pittoresque, opulente ; qu'elle est capable tout à la fois de douceur et d'énergie, de relief et de nuance, de sentiment et d'image. Il réunit avec une coquetterie patiente les consonnances qui lui sont propres et s'amuse à faire tinter, comme des clochettes magiques, ces mots expressifs qui

peignent à l'oreille et qui sont si rares en français. Mais il n'oublie jamais que ces qualités ne sont après tout que secondaires et que l'idée vraie, juste et belle doit briller à travers ces cristaux si artistement taillés, donner un sens et une âme à ces sons d'une savante harmonie. Il ne la sacrifie jamais.

C'est par cet accord et cette proportion qu'il se distingue et qu'il se rattache, par-dessus deux mille ans, à la poésie grecque. Tous ceux qui se sont occupés du chantre d'Agen l'ont involontairement comparé aux aèdes d'Ionie. Cette ressemblance est encore plus frappante pour ceux qui peuvent lire ou parler sa langue; malheureusement la plupart des beautés de Jasmin sont inaccessibles à la majorité des Français.

Ces poèmes d'un jet si facile et si harmonieux, où tout est musique et lumière, où les sentiments éternels de l'humanité semblent venus d'eux-mêmes se placer dans un cadre original et personnel, où l'expression d'une douce et fine gaieté s'accorde si bien avec un fond de mélancolie près des larmes, ces à-propos pétillants d'esprit et de cœur lui coûtaient beaucoup, et il ne s'en cachait pas.

Un maniaque de poésie meridionale, étonné, peut-être quelque peu jaloux, de ces prodigieux succès, lui écrivit un jour pour le provoquer à un duel poétique. On aurait enfermé pendant quelques heures les deux rivaux, et un jury aurait proclamé vainqueur celui qui serait sorti de cette retraite avec un plus grand nombre de vers sur des sujets imposés. Jasmin rit beaucoup de cette idée bizarre; il répondit ensuite qu'il ne pouvait accepter un pareil défi dans de telles conditions, parce qu'il n'était pas en son pouvoir de rimer à heure fixe sur le premier thème venu; il avait besoin de méditer longtemps sa matière, de s'en

pénétrer et de s'en rendre maître par la réflexion ; et même alors il ne pouvait composer dans les bons jours qu'un petit nombre de vers, dont il était à peu près satisfait. Il renonçait donc aux labeurs d'une lutte dont il désespérait de sortir victorieux.

Il y avait beaucoup d'ironie, sans doute, dans cette leçon, mais aussi une grande part de vérité.

Encore à ses débuts, le poète composait la *Charité*, sur le sable fin de la Garonne, dans un endroit solitaire et caché. Il gesticulait beaucoup, comme Boileau dans son classique jardin d'Auteuil. Une jeune femme vint à passer, ses deux marmots à la main. La bonne créature crut que ce déclamateur avait perdu la tête et voulait en finir avec la vie : « Monsieur, s'écria-t-elle, c'est un crime ; au nom de votre mère, ne vous noyez pas ! » Jasmin alla terminer ailleurs sa pièce interrompue par un fou rire. Quelques jours après, il la récitait en public, lorsqu'une voix s éleva de la foule , « Eh ! mon Dieu, je le connais ; c'est celui qui voulait se noyer ! »

Il est assez rare, dit-on, que les poètes aient le sens pratique et qu'ils soient assez humbles pour être dociles. Tout Gascon qu'il était, Jasmin eut ces deux qualités. Il se promenait un jour avec un ami, homme de bon conseil et fin lettré, lorsqu'ils rencontrèrent quatre jeunes gens qui portaient un vieux à l'hôpital. A ce spectacle, la vision de son grand-père passa devant le poète et des larmes échappèrent de ses yeux. Il en expliqua l'origine à son compagnon. Celui-ci se recueillit alors et lui dit d'une voix grave : « L'esprit enflé s'égare dans les airs ; mais bientôt il reviendra au simple et au naturel. Plus d'un poète, rêveur à froid, combinera des inventions pour faire un pareil tableau et pour plaire ; celui-là seul saura pénétrer sans

effort dans le cœur qui aura souffert chez lui et qui peindra dans la langue des travailleurs. »

Ces paroles, illuminées par l'à-propos, furent une révélation. « Le lendemain, dans les prairies, un autre monde s'ouvrit à mes yeux. Je voyais pleurer des villes entières et quelque chose dans mon cœur s'alluma. » La source des émotions et du pathétique allait jaillir à travers la France, sous la parole enflammée de Jasmin. Jamais peut-être, sous notre ciel, tournée poétique ne souleva de pareilles ovations. Ces triomphes sont près de nous, et nous avons quelque peine à les comprendre et même à y croire. Est-ce que pareil tressaillement ne serait plus possible sur le vieux sol de France?

III

Ce fut le curé de Vergt, petite ville dans la Dordogne, qui eut le premier l'ingénieuse idée de faire appel à Jasmin pour se procurer les fonds nécessaires à la reconstruction de son église. Il lui proposa donc de se rendre successivement dans plusieurs des villes voisines pour y faire entendre quelques-unes de ses poésies. La séance devait se terminer par une quête. Le poète accepta par religion, par reconnaissance, et aussi par un secret instinct qui l'avertissait que là était pour lui le chemin de la gloire.

« J'étais nu; l'Église, je m'en souviens, m'a vêtu bien souvent pendant que j'étais petit. Homme, je la trouve pauvre ; à mon tour je la couvre. Oh! donnez, donnez tous!

que je goûte la douceur de faire pour elle, une fois, ce qu'elle a fait pour moi tant de fois ! »

Le succès dépassa les espérances, non seulement le succès pécuniaire, mais le succès poétique. L'église s'éleva. Après l'église, le clocher; après le clocher, les cloches, « cette voix de Dieu qui vibre dans l'air. » Jasmin fut naturellement parrain.

Le mouvement une fois lancé ne s'arrête plus. Il n'est pas de fête de charité où le poète d'Agen ne soit appelé ; il s'y rend toujours, et chacun de ses voyages est un événement littéraire. Presque partout l'affluence et l'enthousiasme sont indescriptibles. Le fils du pauvre tailleur frappe ainsi, vers par vers et franc par franc, plus de trois millions pour les malheureux. Encore faut-il avouer que l'organisation de ces séances était assez rudimentaire. « L'argent, disait Jasmin, l'argent ! Est-ce que l'argent est quelque chose pour un homme qui sent pétiller dans son cœur l'étincelle de poésie ? » Ce sont là de mauvais propos pour un quêteur. Il ne se mettait pas moins tout entier à l'œuvre, par entraînement d'artiste. « Je faisais de tout, je riais, je pleurais ; car pour mieux les enjôler, il fallait les faire pleurer et rire. » Heureusement les frais personnels du poète étaient presque nuls, grâce à son extrême simplicité ; tout devenait ainsi bénéfice.

Dans ces circonstances, il joignait à la lecture de ses grands poèmes quelque pièce en l'honneur de la ville qui le recevait ou des grands personnages qui l'avaient invité. Beaucoup de ces morceaux sont des chefs-d'œuvre d'à-propos, de délicatesse et de tact. Le lendemain, tous les journaux des environs inséraient ces compliments, et on les conservait dans les archives publiques.

Nous ne pouvons suivre partout Jasmin; nous nous contenterons de donner, un peu au hasard, quelques échantillons de cette poésie inspirée par l'heure et par les lieux. Il disait à Nîmes :

« Princesse du Midi, Nîmes tant vantée, ville au grand soleil, au ciel bleu, pour lire la grandeur imprimée sur la pierre, il me fallait venir chez toi.

» J'ai vu ton triple pont au milieu de la campagne; j'ai vu ta grande tour sur la crête de la colline, ton temple, ta belle fontaine, ta maison carrée et ton grand palais rond, ton fameux palais rond, avec ses mille arcades, ton palais rond qui n'a ni poutres ni toitures, et qui est si beau, si beau, qu'il obscurcirait Paris. On y voit trente rochers, l'un sur l'autre, et des sièges de pierre à placer deux armées. Maintenant je comprends tout; de haut en bas tout y parle à mes yeux, et les pierres s'animent.

» J'y vois de fiers soldats, des femmes et des hommes qui applaudissent à mort des esclaves qui se combattent. Ensuite je vois sortir de ces antres béants de gros lions déchaînés. Qui donc vont-ils attaquer, pour qu'on les excite ainsi? Des tigres? Sainte croix! des hommes désarmés. Les lions affamés les mordent, les déchirent; et les martyrs, à genoux, ne veulent sauver qu'une main pour faire le signe de la croix! »

A Nîmes, le poète coiffeur devait une visite au poète boulanger. Entre Reboul et Jasmin il y avait pourtant plus de contrastes que de ressemblances. Nous empruntons à M. Rodière, professeur à la Faculté de Droit de Toulouse, un parallèle assez exact entre ces deux poètes qui furent tous deux maîtres ès Jeux floraux :

« L'un et l'autre étaient sortis des rangs du peuple; l'un et l'autre ont aimé avec passion leur ville natale et la France; tous deux ont chanté l'aumône, et, ce qui est mieux encore, l'ont pratiquée avec dévouement toute leur vie; nés, enfin, à deux ans de distance seulement, ils sont morts la même année. Mais là s'arrêtent les ressemblances. Au fond, le génie de ces deux grands poètes était complètement différent.

» Jasmin avait une nature aussi expansive que celle de Reboul était concentrée, et cette différence s'annonçait si fort dans la physionomie des deux poètes, qu'elle s'est conservée dans leurs portraits. Jasmin a été un poète vraiment populaire, et son génie, quoique des plus grands, ne relevait ses manières communes que lorsque le poète était en scène. Reboul, quoique d'une extraction tout aussi humble, n'a jamais eu dans sa poésie ni même dans ses allures rien qui marquât son origine. Aussi, tandis que le poète d'Agen n'a parlé que la langue déchue qu'il avait apprise, aux premiers jours de sa vie, de ses pauvres parents, le poète de Nîmes, quoique l'idiome languedocien soit aussi, à Nîmes, la langue du peuple, n'a jamais composé qu'en français, et dans un français souvent métaphysique, peu accessible par conséquent aux esprits simples et sans culture.

» Jasmin ne cherchait jamais qu'à plaire; Reboul visait surtout à instruire et à convaincre. Dans Reboul il y avait beaucoup de l'apôtre; il n'y en avait point du tout chez Jasmin, à moins qu'on ne puisse être apôtre sans s'en douter, où qu'il ne fût question de venir au secours du pauvre, ce à quoi Jasmin était toujours prêt. Aussi, tandis que Reboul annonce toujours son but, celui de prêcher des vérités morales ou religieuses, Jasmin, imbu de ces

mêmes idées, ne les rend qu'à la manière dont l'écho redit le son.

» Jasmin a été un poète complet; il a su rire aussi bien que pleurer, pleurer aussi bien que rire. Reboul ne sait guère que gémir, et quand il lui arrive de sourire, son sourire ressemble à celui d'une veuve qui n'a point quitté ses habits de deuil, ou aux pâles rayons de soleil qui percent quelquefois entre de grands et noirs nuages.

» Reboul n'était poète qu'à certaines heures et dans des conditions données ; ce n'était pas l'homme de l'impromptu, et il semble que le boulanger, pour retrouver sa muse, avait besoin de quitter son tablier. Le coiffeur d'Agen était poète en tout temps et en tout lieu. La plus légère impression, un cri, un soupir, le battement d'ailes d'un oiseau comme le souffle de la brise, faisaient vibrer cette harpe vivante. Aussi les vers de Jasmin ont plus de variété, de douceur et d'agrément ; ceux de Reboul ont, en revanche, plus de vigueur et parfois une rudesse apparemment calculée. Les couleurs de Reboul, en effet, ne sont pas toujours celles de l'auteur de l'*Ange et l'Enfant;* elles sont souvent fortes et presque chargées. Il y avait chez Reboul du Caravage et du Rembrandt. Chez Jasmin, au contraire, dans les scènes les plus touchantes aussi bien que dans les sujets les plus gais, le fond du tableau reste toujours clair et les ciels sont toujours d'azur.

» Les vers de Reboul vivront cependant, nous le croyons, plus longtemps que ceux de Jasmin. Cette parole impitoyable : Malheur aux vaincus ! n'est pas vraie seulement pour les peuples, elle l'est aussi pour les langues. La langue d'oc, pour employer son ancien nom, n'étant comprise aujourd'hui que par bien peu de gens de lettres, et toute langue que les gens lettrés ne parlent point ten-

dant à se perdre, il se peut qu'il ne reste plus de Jasmin qu'un souvenir, tandis que l'*Ange et l'Enfant*, les *Langes de Jésus* et la *Marraine magnifique* feront apparemment pendant des siècles les délices d'une foule d'âmes pieuses, au moins tant que la langue française ne subira point le sort de celle des troubadours. »

Après ce qu'on vient de lire, on ne s'étonnera pas que l'entrevue entre Jasmin et Reboul ait paru un peu froide. La correction laborieuse du poète des *Traditionnelles* fut quelque peu étourdie et déconcertée par l'exubérance et le laisser-aller du poète de *Françonnette*. A vrai dire, les œuvres et les talents ne sont pas comparables. Jasmin, qui appréciait peu Millevoye et qui exécutait le *Jeune malade* avec une verve endiablée, devait, au fond, goûter médiocrement les chefs-d'œuvre de Reboul.

L'un des triomphes qu'il avait le plus désirés et qui lui allèrent le plus au cœur fut celui qu'il remporta dans la capitale littéraire du Midi. Ce n'était pas sans frayeur qu'il se rendait à Toulouse ; mais il sentit bien vite qu'il avait conquis les oreilles et les cœurs :

« Quand ton peuple et tes messieurs, en fils aînés de la Gascogne, firent tinter notre langue sonnante, je sentis ma peur chanceler, s'évanouir. Je chantai l'*Aveugle ;* tu écoutas et bientôt, dans un grand festin, tu me baptisais fils de Toulouse et frère de Goudouli.

» Bon Dieu ! Je lui ressemble donc, à lui qui est au Capitole ! Je voudrais lui ressembler ; je voudrais, dans mon orgueil, que ses chansons et mes chansons nous fissent un jour prendre pour deux frères jumeaux. »

On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que ce vœu sincère a été largement dépassé.

Les grands souvenirs historiques inspiraient heureusement Jasmin. Après une visite au château de Biron, il récite une belle pièce qui se termine ainsi :

« Dans cette demeure sombre et claire tant de souvenirs lancent des éclairs ! Un surtout, le dernier, rayonne comme un soleil; ensuite il s'obscurcit, il s'endolorit.

» Grand courage, grand nom, grands triomphes, grande âme ! Et tout cela périr dans le faux pas des jours fiévreux où l'on s'égare ! O gloriole d'enfer, ton venin brûle, tue et perd les meilleurs. Malheur au noble cœur que ta griffe entame ! Le mal vient; il faut qu'il fléchisse, et il fléchit, déshonoré. Oh ! nous ne l'excusons pas, nous le plaignons, les yeux mouillés.

» Depuis, d'ailleurs, partout et sur le ton de la pitié, le peuple, la grande voix de Dieu l'a chanté ! Même aujourd'hui j'entends bruire son passé : « Dans tout son corps, » pas une veine qui n'ait saigné pour son roi. » C'est beau, c'est saint !

» Où suis-je ? Quel prestige ! Est-ce que le crime aurait aussi sa poésie ? Non ; sa faute est noire, il faut la cacher. Mais peut-être avait-elle le droit au pardon quand même. En vieillissant, les services rendus reverdissent ; les siècles, en passant sur le crime, l'allègent. Un grand roi devrait toujours se souvenir qu'en pardonnant il écrase, qu'en punissant il fait grandir. »

En face du canal du Midi et de la statue de Riquet, Jasmin parlait ainsi du célèbre ingénieur :

« Son œil braqué sur le Nord, ensuite sur l'Espagne, il

retenait dans sa tête, pour mieux la faire grandir, sa pensée en travail qui brûlait de se répandre. Même en devinant le grand maître, on n'aurait pu deviner, sans doute, dans cet esprit en feu, tout ce que cette pensée en sortant remua : cent mille bras creusant deux cents lieues de route pour une autre Garonne au flot doux et nouveau, qui descendit à sa voix d'un bassin suspendu près du ciel.

» D'autres hommes avant lui ont laissé plus d'une œuvre vivante. Nulle comme la sienne ; au ciel elle semble née. Paul Riquet, d'un bras fort, devant la France muette, souda son grand travail au grand travail de Dieu. »

Les héros de la charité sont plus admirables que ceux qui ont remporté des victoires et creusé des canaux. Jasmin célèbre ainsi saint Vincent de Paul :

« Il embrasa l'âme froide à son âme brûlante ; il appela sur la chaumière la bonté du palais ; par lui la pitié visita la vieillesse qui souffre ; près de lui les enfants au berceau qui perdaient une mère en trouvaient trente. Au milieu des plaisirs, il faisait couler des pleurs qu'il changeait aussitôt en miel pour les malheureux. A sa voix, plus d'un maître fit libres ses esclaves ; plus d'un roi, pour lui plaire, mit un frein à sa fougue. Et l'on dit même qu'à Paris, dans les bals, on a vu plus d'une fois des reines, quand le saint quêtait, arracher de leur front diamants et rubis, et se découronner pour les pauvres dont il peignait la misère. »

Les appels du poète à la charité de ses auditeurs étaient aussi insinuants et variés qu'infatigables. Devant une brillante assemblée où tous les rangs étaient représentés, il disait :

« J'ai vu la charité prendre mille visages pour entraîner le monde à suivre ses leçons : en sœur d'hôpital, elle guérit les travailleurs ; en bon riche, elle donne des deux mains, sans jamais cesser ; en fils de saint Vincent de Paul, elle lance mille quêteurs ; en prêtre, elle fait pleuvoir la manne des autels.

» Je l'ai vue dans les bals, sagement gracieuse, dansant, tournoyant avec des ailes aux pieds, rendre charitable l'âme des danseurs les plus folâtres. Ensuite, musicienne chez le grand monde qu'elle assemble, pour grossir son ruisseau de miel, elle marie les orgues de la terre et les orgues du ciel. Eh bien ! la charité, qui reste toujours jolie, ne m'a jamais paru si belle qu'aujourd'hui. »

Devant les élèves de Saint-Caprais, il célèbre les apprentis de la charité :

« Dans une école de profonde science, il m'est doux de voir, au vent d'un hiver en colère, de nobles adolescents s'essayer au bien et descendre dans la rue pour apprendre à guérir, sans bruit, le mal qui se cache dans l'ombre. On est fier d'eux quand on les voit paraître.

» Il faut des soldats pour la patrie, mais il en faut pour la charité. La charité aussi recrute son armée ; elle la veut forte, vaillante, enthousiaste. La charité est sainte et grandit les plus grands ; les reines, nous le voyons, sont plus belles encore lorsqu'elles la servent en gouvernant. »

A Ribérac, il parle du spectacle émouvant qu'il vient de contempler :

« J'arrive ; quel tableau ! j'en suis endolori. Sur le grand chemin du cimetière, tout un pays en deuil, comme jamais

je n'en ai vu, escortait en pleurant une morte. C'était la mère de l'hospice, qui, avec ses quatre-vingts ans dont chaque jour rayonne, en allant vers la tombe montait au paradis. C'est beau qu'un peuple glorifie ainsi, tout à coup, quatre-vingts ans de vie sainte; mais pour faire couler tant de larmes, qu'il faut en avoir essuyé bien longtemps en secret, chaque jour, au sein des familles ! »

Aux dames de Nérac il adresse ces flatteries charmantes :

« O Nérac, que tu as de l'esprit pour faire la charité ! Œil noir et blanche main font les cœurs sympathiques. Avec l'homme, l'on glane; avec la femme, on moissonne. Tu as su répandre la grâce, tout en faisant le bien. »

A Foix, madame Migneret, femme du préfet, lui avait offert un bouquet d'immortelles. Il répond :

« La gloire ! je la craignais; je l'entends blâmer si fortement. Chez vous, maintenant, je m'enthousiasme devant elle et j'ose vous dire tout haut : Comment ne pas l'aimer, quand on l'a reçue en fleur, de votre main ! »

A Saint-Émilion, il s'écrie : « Il est beau d'avoir l'esprit en liqueur dans sa cave; mais il est plus beau d'avoir la bonté dans son cœur. » C'est la note joyeuse.

Devant madame Cazenove de Pradines, âgée de quatre-vingt-quatre ans, le soir où son fils et ses petits-fils lui portèrent des fleurs pour sa fête, il improvise ce morceau délicat :

« Votre fête, en riant, est venue, madame. En vous voyant contente et caressée; en voyant qu'au bruit des

baisers les ans les plus lourds passent légers sur vous, je me suis dit : le bonheur luit pour tous les âges ! Et je comprends que rien ne fait vivre longtemps une mère, sans la vieillir, comme l'amour de ses enfants. »

Beaucoup de villes offrirent au poète, comme souvenir de son passage, des couronnes d'or ou des objets d'art. Jasmin put ainsi former dans son humble maison un véritable musée où tout lui parlait de reconnaissance et de gloire. Ses remerciements sont exquis.

L'hôpital de la ville de Mezin lui fit présent d'une truelle d'argent au milieu d'un rameau de laurier. Tout ému, il termina sa réponse par cette allusion à la pauvreté des siens, qui tira des larmes de tous les yeux :

« Couronne de mon cœur ! je n'en aurai aucune pareille. Il me semble que du ciel, au nom de l'hôpital, l'œil bleu de mon grand-père me sourit dans chaque feuille. »

Il prend un autre ton pour la ville d'Auch, qui lui avait envoyé une coupe d'or :

« Quelle coupe, mon Dieu ! qu'elle luit, qu'elle étincelle ! J'y bois la liqueur de feu. Je ressemble maintenant tout à fait aux vieux troubadours.

» Ville d'Auch, ma reine, merci ! Oh ! que j'ai hâte de t'aimer ! La coupe me fascine, pardonne ma folie ; mais quand je la tiens dans la main, il me semble que j'ai un soleil ruisselant de poésie.

» J'ai brisé mon gobelet. Cette coupe d'or sera toujours mon verre. Je ne la perds pas de vue quand je suis seul ; et devant mes amis, pour mieux la faire voir, j'ai toujours soif, j'ai toujours soif ! »



Quel charme de sentiment voilé et de douce mélancolie dans cette dédicace à M. Sylvain Dumon, qui fut le protecteur et l'ami de Jasmin :

« Recevez mon livre; ma muse vous le doit. Si cet ange d'amour, qui descendit un matin du ciel pour se faire votre fille ne s'en était pas retourné à la droite de Dieu, mon livre et mes pensées, pour aller jusqu'à vous, auraient aujourd'hui passé par ses mains embaumées; mes vers en seraient plus fleuris. Belle, elle embellissait tout; gracieuse, elle dorait tout. Sous son œil tout s'allumait, tout fleurissait sous ses doigts. »

Qu'on nous pardonne ces citations; pour les apprécier, il aurait fallu les cueillir vivantes et vibrantes sur les lèvres de Jasmin.

IV

« J'ai lu qu'autrefois une demoiselle fut entraînée au grand bal de la cour. La soie, les bijoux, l'or, tout l'éblouit; et comme elle n'avait qu'une simple petite robe, sagement, sans bruit, elle s'assit dans un coin. Mais son œil curieux s'agrandissait pour contempler tout ce qui se passait, car elle voulait dire à son pays les belles choses qu'elle avait vues.

» Qu'arriva-t-il cependant? Elle fut invitée à danser. Elle ne voulait jamais; elle céda pourtant. Alors, se dépouillant de son air campagnard, elle s'élance et fait voir à la foule surprise qu'elle avait des ailes aux pieds; elle volait en dansant.

» Elle fit vogue, et l'on disait partout : « Quelle est celle-» là ? » Petits seigneurs et grands seigneurs lui firent noblement les honneurs du bal. Le roi même, le roi voulut danser avec elle ; aussi, quand elle s'en revint sans bruit, elle ne pouvait, dans sa franchise naïve, parler que d'elle à son village. Tout le reste, à ses yeux, avait disparu.

» Cette histoire si jolie est la mienne. Pardon, belle dame ; mais à présent je ne pourrai vous parler que de moi. »

C'est par ce spirituel et gracieux apologue que Jasmin commence à raconter son voyage à Paris et ses triomphes. Depuis longtemps la pensée de la capitale le hantait, avec un mélange singulier d'appréhension et de désir. Voir la ville incomparable et en être vu et entendu ! Essayer sur elle la puissance de son art et remporter cette décisive victoire ! Car enfin toute renommée est éphémère et ne sera qu'un souvenir local qui s'affaiblira peu à peu, si Paris ne la consacre, ne lui prête sa grande voix et ne la rend ainsi immortelle et universelle. L'attrait de l'inconnu, de la bataille et de l'abîme rendaient cette convoitise de jour en jour plus irrésistible. Enfin il céda, mais avec quelle angoisse ! Retrouverait-il dans les salons parisiens où passent tant de célébrités, devant la froide raison du Nord et près des oreilles mal habituées au patois musical d'Agen, l'enthousiasme et l'admiration des villes méridionales ? Avant de se faire applaudir, il aurait à se faire comprendre. Il avait bien dit quelque part :

« La Garonne a changé son vent et ses flots. Nous avons changé aussi, et ce n'est plus comme jadis ; maintenant nous gardons souvenance d'un rire ami ; nous ne savons

plus mentir et nous trouvons créance partout. C'est le Nord aujourd'hui qui l'emporte ; ruse et mensonge y fleurissent sans semence. Paris s'est fait gascon ; mais il n'a pu nous prendre que les défauts. »

C'est l'éternelle histoire de l'homme qui chante et qui siffle pour se donner des airs de bravoure.

Arrivé à Paris, Jasmin est transporté et déconcerté par tout ce qui s'offre à sa curiosité : « Je me dépêche, écrit-il à sa femme ; c'est un voyage que je ne ferai peut-être plus de ma vie. Je veux tout voir pour te raconter tout. »

Le Louvre, les Tuileries, la place de la Concorde, les Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe, le ravissent : « Écoute. En fait d'amour pour mon pays, je ne suis pas suspect ; je puis dire hautement ma pensée. Eh bien ! notre belle promenade du Gravier, avec ses beaux arbres centenaires, avec son beau fleuve, et ses trois ponts et ses belles avenues, elle n'est rien, absolument rien, comparée à ce jardin des Tuileries. Dieu, que c'est grandiose ! que c'est beau ! »

Les palais immenses, les soldats, les voitures, les femmes, les statues, les fontaines à jets d'eau, les illuminations, le mouvement, tout cet ensemble l'éblouit et l'enivre. Le soir, les murs lui paraissent « de cristal et de lumière. Et sur toutes ces merveilles que de souvenirs planent, que de gloire ! » A la lettre et en bon provincial, il est attendri et fier d'être Français en regardant la Colonne.

Et puis il est bien accueilli et fêté partout, chez M. Léonce de Lavergne, chez M. Dumon, le ministre, chez Nodier, chez Sainte-Beuve, chez Jules Janin. Augustin Thierry a témoigné le désir de le voir. On le complimente sur ses

poèmes et sur son fils Édouard. Cet Édouard, du reste, « connaît Paris comme sa poche ; je devrais dire comme la mienne. Cela peindrait mieux. »

Pour compléter le bonheur, toute une colonie d'Agenais vient lui faire visite. Quelles délices de jouir ainsi tout à la fois de la petite patrie et de la grande! Il en jouit naïvement.

Au milieu de ces magnificences et de cette fête des yeux, Jasmin n'oubliait pas le principal motif de son voyage. La première soirée poétique fut donnée chez Augustin Thierry. Sous les louanges encourageantes et les formules amicales, le poète devinait la défiance ; il sentait que c'était une bataille qu'il allait livrer et dont son avenir pouvait dépendre. Cette perspective ne le troubla pas ; mais entendons-le raconter lui-même cet épisode :

« Personne ne comprenait notre joli langage. J'étais muet, j'avais peur, je sentais froid et chaud. Le beau visage de l'aveugle célèbre s'illuminait en vain de bonté pour moi ; en vain son ange gardien, sa gracieuse compagne me poussait de son aile dorée ; je tremblais, je voulais m'en revenir. Je disais que j'avais laissé ma muse à la campagne ; mais je voulus me retourner et je la vis près de moi, qui me tendait la main. Elle ne m'avait pas quitté.

» En la voyant riante, il me semble que la main du bon Dieu me toucha ; mon cœur n'eut plus peur, ma veine s'alluma. Mon âme dans mon corps se remua brûlante et je chantai sans crainte, après un signe de croix.

» Déjà les savants étaient près d'applaudir ; ils devinaient les mots à mes yeux, à mes gestes ; et ils se laissèrent prendre tous. »

Jasmin débita plusieurs de ses poèmes. L'attention

d'Augustin Thierry sembla se concentrer sur l'*Aveugle de Castel-Cullié*, une admirable et pathétique élégie. Tout à coup hors de lui, ému jusqu'au fond, il prit par le bras celui qui lui avait amené l'auteur, en lui disant d'une voix altérée :

« Votre poète me confond. Quand il fait dire à Marguerite, qui attend Baptiste sans le voir venir et qui se désespère : « Qu'il fait noir loin de lui ! » ne semble-t-il pas, tout d'abord, qu'il lui prête une banalité ? On le croirait. Eh bien ! non. Ce qu'elle dit est vrai. Il y a des moments, pour les aveugles, où l'obscurité se fait plus noire ; c'est quand ils éprouvent une grande peine. Je ne le sais que trop, moi qui vous parle ! Mais qui le lui a dit ? Comment l'a-t-il su ? Ah ! il l'a senti, il l'a vu. C'est le génie ! »

La partie était brillamment gagnée et les triomphes succédèrent aux triomphes. Chez M. de Salvandy, Jasmin déclama l'*Aveugle*, les *Souvenirs*, les *Jumeaux*, *Ma Vigne*, *Marthe la Folle*. M. Ferdinand Fabre, qui rend compte de cette soirée, avoue qu'il n'avait jamais vu couler tant de larmes et qu'il n'avait jamais été lui-même aussi profondément ému. Le poète et l'acteur furent sublimes. Arrivé chez lui, le critique voulut analyser son émotion et son enthousiasme. Y avait-il eu surprise ? Non ; mais Jasmin avait su faire vibrer en vers simples et harmonieux la fibre profondément humaine. « Je n'ai nulle part rencontré cette poésie profonde à la fois par le sentiment et pure par la forme, dont le poète d'Agen semble seul posséder le secret. Un poète doit être avant tout lui-même. Jasmin, c'est Jasmin. »

Jasmin devint à la mode et le roi voulut l'entendre.

Voici comment le poète nous raconte l'accueil fait à sa muse par la cour :

« Grandes dames, grands écrivains, amis, seigneurs, ministres, savants, ont attaché des fleurs à sa coiffe de toile. Le roi même a voulu s'entretenir chez lui avec elle, et avec elle, hier, nous avons paru à la cour.

« Oh! noble dame, ici je dois rester muet, parce que je n'ai pas de langage assez expressif pour dire la fierté de ma muse, au moment où le roi, la reine des Français, écoutaient mes vers, et qu'assis près d'eux je voyais cette jeune reine si jolie, qui passa dans Agen et s'empara de nos cœurs, m'en répéter plus d'un finement et de souvenir.

» Ils ont voulu glorifier le poète ; touché, reconnaissant, longtemps j'y penserai. Près de m'en revenir, ma muse leur souhaite tout autant de bonheur qu'ils m'ont fait d'honneur.

» Je crois qu'ils en ont besoin ; sur leur noble figure, sous le rire, j'ai vu la tristesse peinte ; tellement qu'à partir d'aujourd'hui je ne veux plus dire : il est heureux comme un roi ! »

Louis-Philippe fit offrir à Jasmin une belle bague. Un peu plus tard Son Altesse Royale, madame la duchesse d'Orléans, lui envoyait une épingle en forme de fleur, avec une perle et des diamants. Dans son remerciement le poète disait :

« Notre prince a bon cœur ; il cache le bien qu'il fait. Il savait mes *Souvenirs ;* il a voulu guérir à tout jamais la blessure de mon âme et il m'a rendu, changé en riche et belle bague, l'anneau que pour avoir du pain avait vendu ma pauvre mère. »

Quant au présent de la princesse, il le contemplera toujours avec plaisir et orgueil, dans le trésor où sont réunis les souvenirs les plus chers à sa muse : « Jolie fleur, diamant, perle fine ! je verrai trois fois votre portrait. »

Jasmin garda vraiment de son apparition à la cour un touchant et ineffaçable souvenir. On sent la reconnaissance et la douleur sincères dans cette *Lettre à ma Muse* qu'il écrivit à propos de la mort du duc d'Orléans, arrivée cette année même sur la route de Neuilly :

« Mais quels cris de malheur retentissent ? Quel bruit vient frapper le pays ? Qu'a-t-on dit ? Le Prince est mort ! Mort, grand Dieu ! Tout frémit. Non, ce n'est pas vrai, on nous trompe, on nous ment.

» Ce n'est que trop vrai, hélas ! le bruit n'a pas menti. Il est mort ! il est mort ! Tout est fini pour lui ici-bas. Lui, si Français par le cœur et que tous aimaient tant ! Lui, si jeune, si brave, qui affrontait en chantant le plomb et l'acier africains dans les batailles, il est mort devant Paris, brisé sur un pavé ! Pauvre princesse ! pauvre mère ! pauvre roi ! pauvre France ! »

« Si un poète se confesse à vous et ne s'accuse pas d'orgueil, disait Jasmin à un prince de l'Église, refusez-lui l'absolution. » Ses succès parisiens lui causèrent une immense joie, et il ne prenait pas la peine de la dissimuler. Lorsque les applaudissements éclataient chez Augustin Thierry, le poète transporté, transfiguré, se tournait vers ses illustres auditeurs : « Applaudissez plus fort, messieurs, disait-il en souriant ; Agen est à la fenêtre et vous écoute ! »

Malgré tout, il sentait confusément que ce n'était pas à

Paris comme aux bords de la Garonne. « Chez moi tout est ami, écrivait-il ; tout est juge par ici. » Il donna donc une admirable preuve de ce bon sens, qui se cache au fond de l'exubérance méridionale, en ne restant point sur ce périlleux théâtre où il se serait usé vite, comme tant d'autres. « Si Paris me rend fier, dit-il, Agen me rend heureux ! » Et il partit sans avoir épuisé son succès. Sa modestie, comme il arrive souvent, fut une grande habileté.

V

« Ainsi Vincent faisait le déploiement des choses qu'il savait ; l'incarnat venait à ses joues et son œil noir jetait des flammes. Ce qu'il disait, il le gesticulait, et sa parole coulait abondante, comme une ondée subite sur un gazon de mai. »

Cette strophe de *Mireille* s'applique merveilleusement à Jasmin. C'était un vrai rapsode, récitant encore mieux les vers qu'il ne les faisait. Du Gascon au Napolitain, dit le proverbe, il n'y a que la main Le fils « du tailleur bossu et de la mère boiteuse » avait reçu tous les dons qui séduisent les assemblées : une haute taille, un beau visage, des yeux pleins de feu, une voix harmonieuse, un geste expressif et une prononciation agile. Mais ce qui vaut mieux que tout cela, il avait une sensibilité exquise, et tout son être se transfigurait sous le coup de l'émotion intérieure. Les mots heureux et pleins d'à-propos, les saillies méridionales et les flatteries gracieuses jaillissaient alors avec une extraordinaire spontanéité. Ce que sa naissance et son édu-

cation avaient laissé en lui de commun disparaissait comme par enchantement. De toute sa personne se dégageait comme un fluide magnétique qui enveloppait l'auditoire, le pénétrait et le fascinait. Le déclamateur pouvait alors se permettre toutes les audaces; le public, emporté dans le même tourbillon que le poète, et comme grisé par ce qu'il voyait et entendait, ne s'apercevait de rien et redoublait d'applaudissements. Les plus défiants étaient bientôt enlevés.

Obligé quelquefois de traduire, il le faisait avec une originalité piquante et une vie qui forçaient à deviner les moindres nuances, les intentions les plus fines du texte. A défaut de paroles, sa mimique était un commentaire incomparable. La souplesse musicale de la voix faisait ressortir l'harmonie imitative des vers et la variété du rythme merveilleusement adapté à la pensée. Bien peu d'hommes ont possédé à ce degré le don de faire à volonté pleurer et rire.

Cette puissance communicative de Jasmin venait de ce qu'il était vraiment ému lui-même. Avant les autres et plus que les autres, il éprouvait avec une intensité exceptionnelle les sentiments de joie ou de tristesse, d'abattement ou d'enthousiasme, de vengeance ou de pardon exprimés dans ses vers. C'est pourquoi il les déclamait avec tant de vérité, de naturel et de puissance. En ceci, du reste, il ressemblait à Cicéron et à tous les grands orateurs. Son âme impressionnable passait et vibrait dans sa voix.

Tout en se livrant ainsi, sans réserve et sans arrière-pensée, en apparence, aux passions du moment, Jasmin savait rester parfaitement maître de soi-même. Il dominait et dirigeait les flots soulevés dans son âme, même quand ils paraissaient bouleversés par la tempête. On n'a d'em-

pire assuré et d'action continue sur une foule qu'en la surveillant et en la suivant de très près pour la retenir ou l'exciter. Il agissait ainsi. Dans l'ensemble et jusque dans les détails, rien n'échappait à son regard, et il profitait de tous les incidents pour accélérer ou augmenter l'effet.

Un témoin bien informé, puisque c'est un des rares survivants qui ont accompagné Jasmin dans plusieurs de ses tournées poétiques et qui ont vécu dans son intimité, nous donne les renseignements les plus précis et les plus curieux. En réalité, rien n'était abandonné au hasard et à l'improvisation de tout ce qu'une sage prévoyance peut leur ravir. Il visitait la salle de réunion, s'assurait de l'acoustique, faisait disposer les chaises, préparait une table de dimension et de hauteur convenables, prenait enfin toutes les précautions de silence et d'ordre que son expérience et son instinct pouvaient lui suggérer.

Ses soins n'étaient pas moins minutieux lorsqu'il s'agissait de soirées peu nombreuses dans de riches familles. Ce qu'il cherchait, semble-t-il, c'était moins le succès public et bruyant, quoiqu'il fût éloigné de le dédaigner, que le souci de l'art et l'amour du beau pour lui-même.

Parler devant un auditoire hostile ou simplement indifférent et inattentif eût été, sans doute, pour lui, un tourment insupportable. Cette épreuve lui fut épargnée. Il était un jour troublé par les chuchotements de quelques joueurs qui continuaient une discussion après que le poète avait commencé à débiter ses vers. Bientôt à bout de patience, il s'écria tout à coup : « Messieurs, si vous ètes sourds, soyez donc muets ! » Il aurait eu bien plus souvent à se plaindre des bravos trop prolongés et des excès de l'admiration; mais c'est un tort que les poètes et les orateurs pardonnent facilement.

Sa conversation sur les sujets à sa portée et qui l'intéressaient avait, dans de justes proportions, les qualités de son débit. Une fois en train, c'était un vrai feu d'artifice. Un peu vulgaire au repos, ses facultés prenaient par le mouvement et l'exaltation une puissance et une noblesse qu'on n'eût pas soupçonnées; il semblait alors, dans la chaleur du dialogue et de la riposte, avoir des intuitions. « A défaut des vers de Jasmin, disait Ampère, on ferait cent lieues pour entendre sa prose. » Lui-même convenait qu'il était alors un autre homme et qu'il ne pouvait se soutenir habituellement à ce niveau. « On m'avait traité en prince, disait-il en riant, et je me hâtais de devenir peuple en chaussant mes sabots. » Il n'est pas superflu de dire qu'au milieu de ces triomphes il n'y eut jamais trace de ce que l'on pourrait appeler morgue ou orgueil. Il en était content et fier, vaniteux même, si l'on veut, mais avec tant de bonhomie et de naïveté, que personne n'a jamais songé à le lui reprocher, encore moins à lui en garder rancune. Il se mettait volontiers en scène, mais si le « moi », chez lui, était parfois encombrant, il était presque toujours intéressant, jamais ridicule ou odieux.

Quant à son désintéressement, il fut toujours admirable; faire le bien et être applaudi, Jasmin ne demandait pas d'autre paiement. En 1854, au cœur de l'hiver, il fit un pèlerinage poétique de cinquante jours, depuis Orthez jusqu'en Auvergne. Il ramassa vingt mille francs pour les pauvres et préleva cent quarante-sept francs pour ses frais de voyage.

Les anecdotes se multipliaient naturellement dans la vie d'un pareil voyageur, comiques ou touchantes. Jasmin en a raconté lui-même quelques-unes. Un jour, par exemple, il se rencontre, aux environs de Bordeaux, avec des com-

pagnons de route qui ne le connaissaient pas. La conversation ne tarde pas à tomber sur Jasmin, dont tout le monde parlait alors à cause d'une conférence qu'il venait de donner dans une ville voisine. Les appréciations étaient sévères, injustes. Une jeune dame prit cependant la défense du poète qu'elle avait eu l'occasion d'entendre et d'applaudir. La discussion s'anima et se prolongea. Un seul des voyageurs blotti dans son coin se renferma dans une réserve méritoire, à laquelle on ne fit pas beaucoup d'attention. Enfin, après bien des propos échangés, la voiture s'arrê te.On était arrivé. Jasmin tombe de la portière dans les bras d'un ami qui l'interpelle par son nom. Qu'on juge de la stupéfaction générale en reconnaissant dans ce personnage taciturne celui-là même dont on avait si librement et si acerbement discuté les mérites et la gloire. La jeune dame qui s'était constituée le champion de l'absent n'était pas la moins embarrassée. On fit cependant bonne contenance, on parla d'autre chose ; comme il y avait des gens d'esprit, la conversation reprit bientôt un autre tour et la gêne disparut. Jasmin eut le bon goût d'y prendre part et d'y apporter son plus jovial entrain. Il méditait une vengeance de sa façon.

On était descendu à l'hôtel pour dîner, en attendant le départ du bateau. Le repas fut gai ; on avait oublié ce qui venait de se passer. Sur la fin, la curiosité reprenant ses droits, on pria le poète de dire quelqu'une de ses pièces. Il sortit un instant pour glisser un mot à l'oreille de l'hôtesse, et commença. Jamais il n'avait été plus charmeur ; jamais auditoire n'avait été plus captivé. La sensation du temps avait disparu. Les récits désopilants alternaient avec les idylles les plus pathétiques. Après les *Souvenirs*, on entendit *Marthe la folle* et *Françonnette*. Il y eut alors un

moment de répit, et le plus pressé des voyageurs en profita pour faire venir l'hôtesse. « Ne manquez pas, au moins, recommanda-t-il, de nous avertir pour le départ du bateau. — Le départ du bateau ! répliqua-t-elle en souriant ; mais il y a beau temps, messieurs, que le bateau est parti ! »

On comprenait enfin, mais trop tard. On se mordit les lèvres et on attendit. Le tour, d'ailleurs, était si spirituel, et il avait été si aimablement joué, qu'il eût été ridicule de s'en plaindre. On en rit et on n'en garda pas rancune au poète. Peut-être lui demanda-t-on les *Deux Jumeaux* ou la *Journée d'un Maçon* pour occuper ces loisirs imprévus ; mais notre histoire ne le dit pas.

Le salon de coiffure de Jasmin n'était pas un être de raison, une simple métaphore ; il y exerçait réellement et prestement son métier. Sa plume lui valait quelque gloire ; mais le plus clair de son petit revenu lui venait du rasoir. Plus d'un client, sans doute, entrait attiré par une curiosité bien naturelle et fort légitime ; mais il n'en sortait pas moins tondu, frisé et pommadé suivant les règles classiques et il ne pouvait se plaindre d'avoir été trompé par une enseigne menteuse.

L'artiste, il est vrai, se souvenait quelquefois qu'il était poète et causeur intarissable. C'était alors quelque chose d'agréable, de plaisant et d'effrayant. « Je me souviendrai toujours, racontait un de ses clients, de certaine scène dont je frémis encore. Jasmin emporté par une verve endiablée gesticulait avec force, le fer à la main, tout près de ma figure barbouillée de savon et emprisonnée dans la serviette. Les éclairs de l'acier m'éblouissaient et me terrifiaient. En sentant le froid du rasoir qui passait fiévreusement sur ma face, je m'attendais toujours à quelque

horrible estafilade. Je n'osais même pas hasarder une objection ou une représentation. Enfin cette mémorable séance s'acheva sans accident, et j'étais tout émerveillé de me retrouver sain et sauf en face de mon ami serein et souriant. Il ne semblait pas se douter du péril que j'avais couru. Je crois bien que j'en perdis le souvenir moi-même et que bien souvent encore je vins affronter ce cauchemar. Le coiffeur avait de quoi épouvanter, mais le causeur était si attrayant ! Au reste jamais il n'est arrivé malheur à personne. Ceci n'est pas une des moindres merveilles de Jasmin ; mais elle ne peut être bien appréciée et bien comprise que de ceux qui l'ont vu dans son salon, et surtout de ceux qui se sont livrés entre ses mains ».

On lit dans un grand nombre d'anthologies ou d'extraits la narration suivante :

« Grâce à M. Nodier, qui a su distinguer un talent modeste enfoui en province, je connaissais quelques vers du poète gascon Jasmin. Un matin donc, vers sept heures, la diligence s'arrêtant au milieu d'une place, je lus cette inscription au-dessus d'une boutique : *Jasmin, coiffeur des jeunes gens.* Nous étions à Agen. J'avalai ma tasse de café plus vite que les autres, et j'entrai chez le plus lettré des perruquiers. Sur une table était un amas de brochures et de journaux du midi.

— Monsieur Jasmin ? demandai-je en entrant.

— C'estmoi, monsieur, répondit un grand garçon d'une figure brune et animée, qui me parut avoir environ trente ans.

— Veuillez me raser, je vous prie.

» Il fallait bien entrer en conversation.

— J'ai lu vos vers, monsieur, ajoutai-je aussitôt, avant qu'il posât la savonnette sur mon menton.

— Monsieur comprend donc le patois ?

— Médiocrement ! Un de mes amis de ce pays m'a expliqué les passages difficiles. Mais, dites-moi, monsieur Jasmin, pourquoi, vous qui paraissez comprendre parfaitement le français, vous écrivez dans une langue qui n'est en usage dans aucune capitale.

— Eh ! monsieur, appartient-il à un pauvre rimeur comme moi de singer vos grandes célébrités de Paris ? J'ai vendu dix-huit cents exemplaires de mes poésies, et certainement tout ce qui parle gascon ne les connaît pas encore. Il y a bien au moins six millions d'habitants en Languedoc.

» Le savon me fermant la bouche, je tardai longtemps à répliquer.

— Mais cent mille personnes au plus savent lire, et vingt mille, à peine, sont capables de goûter vos ouvrages.

— Eh bien ! je me contente de ce public restreint. Et peut-être avez-vous à Paris plus d'un écrivain qui ne possède pas vingt mille lecteurs. Ma petite réputation serait bientôt égarée, si elle essayait de voler par toute l'Europe. La voix, qui paraît sonore dans une étroite enceinte, n'est plus entendue au milieu d'une vaste plaine. Et puis, mes lecteurs étant réunis dans un rayon de quarante lieues, il en résulte des avantages réels pour un auteur.

— Eh ! pourquoi n'abandonnez-vous pas votre rasoir ? demandai-je à ce singulier poète.

— Que voulez-vous ? Les muses sont capricieuses ; elles donnent aujourd'hui de l'or, et demain elles refusent du pain. Le rasoir m'assure le potage et la bouteille de bordeaux. D'ailleurs mon salon est un petit cercle littéraire où viennent les jeunes gens de la ville. Quand je vais dans une des académies dont je suis membre, on ne trouve pas

mauvais que je manie des instruments moins nobles que la plume, et le plus ordinairement toutes les figures de l'assemblée ont passé par mes mains.

» Il est vrai que M. Jasmin rase plus habilement qu'aucun autre poète. Après une conversation avec cet homme simple, j'éprouvai une certaine confusion en déposant sur la table la pièce de cinquante centimes qu'il devait, cette fois, à son talent plutôt qu'à ses rasoirs, et je remontai en voiture charmé de sa modestie et de son esprit.

» PAUL DE MUSSET. »

VI

« Mes cinq poèmes : *l'Aveugle*, *Mes Souvenirs*, *Françonnette*, *Marthe la Folle*, *les Deux Jumeaux*, m'ont coûté douze années de travail, et ils ne font pourtant en tout que deux mille quatre cents vers. » *Ma Vigne* et *la Semaine d'un Fils* ne sont pas inférieurs en perfection et n'ont pas moins coûté.

Pour connaître le talent poétique de Jasmin il ne suffit pas, en effet, d'écouter le bruit des ovations qui l'ont accueilli dans ses tournées ; il faut lire, étudier ses œuvres. On ne sera plus surpris alors de voir des critiques tels que Sainte-Beuve saluer en lui « le poète de ce temps-ci qui a le mieux tenu toutes ses promesses », admirer presque partout « ce caractère de nature et de vérité auquel les maîtres seuls savent atteindre » et proclamer chacune de ses pièces « un de ces petits chefs-d'œuvre qu'on ne peut attendre que de ces poètes accomplis en qui le sentiment et le style s'unissent pour satisfaire à la fois l'âme et le goût ».

Ces œuvres ne sont point d'ingénieuses et faciles bluettes, comme peut en improviser un homme de verve et de talent; ce sont des œuvres parfaites dans leur ensemble, unes par le sujet qui est ordinairement une histoire très simple, d'une exquise proportion dans les parties et d'une remarquable sobriété dans les détails. Rien d'inutile, point de cette exubérance lyrique dont nous accable Lamartine, ni de ces énumérations descriptives dont nous étourdit Victor Hugo. Dans un cadre qui demeure précis, tout en ouvrant à l'imagination de merveilleuses perspectives, des personnages vivants parlent et agissent, conformément à leur caractère et à leur situation. Comme tous les grands poètes, Jasmin cherche à condenser toute une série de sentiments dans un de ces mots vrais et profonds « qui en valent dix » et qui semblent jaillir des entrailles mêmes de l'humanité. Il y réussit souvent, parce qu'il savait beaucoup observer et beaucoup écouter.

Mais pour faire apprécier les qualités propres de Jasmin et l'art de ses compositions, il faut bien venir à l'analyse de ses chefs-d'œuvre en y joignant le plus de citations possible.

Voici la légende de *l'Aveugle de Castel-Cuillé*, dont la poésie ravissait l'Académie de Bordeaux le 26 août 1835, jour où lui en fut faite la première lecture.

Au temps où le pommier, le prunier, l'amandier blanchissent dans la campagne, sous un ciel bleu d'où ruisselle un soleil de mars, imaginez une noce rustique avec sa joie expansive et ses refrains naïfs :

Les chemins devraient fleurir,
Tant belle épousée va sortir ;
Devraient fleurir, devraient grener,
Tant belle épousée va passer.

Mais pourquoi, dans ce cadre printanier et à pareil jour, les mariés sont-ils si graves, presque tristes? Ils sont beaux pourtant, ils s'estiment et ils s'aiment.

C'est que dans la maisonnette qui se cache sous la verdure, à mi-coteau, habite Marguerite l'aveugle, celle que Baptiste devait épouser avant l'affreux malheur. Il a cédé aux instances de ses parents, il va se donner à une autre, mais sans oublier le passé. Ce matin même des paroles de mauvais présage ont retenti à ses oreilles et Jeanne, la sorcière aux prédictions infaillibles, lui a reproché son infidélité.

La pauvre fille, de son côté, l'attend, lui parle dans son cœur, lui fait de tendres reproches de tarder si longtemps à venir ou du moins à donner de ses nouvelles.

« Ainsi se plaignait Marguerite, seule dans sa maisonnette : « Il est arrivé, je dois le croire ; Jeanne depuis trois jours ne me parle plus de lui. Il est arrivé, et il ne vient pas me voir ! Et il sait qu'il est l'étoile de ma nuit, le soleil ! Et il sait que seule, ici, depuis six mois je l'espère ! que je compte les moments depuis qu'il m'a quittée. Oh ! qu'il vienne tenir ce qu'il m'a promis, pour que je puisse tenir, moi, ma promesse ; car sans lui que fais-je ici-bas ? Quels plaisirs ai-je ? Le mal broie ma vie et me la rend affreuse ; jour pour les autres, et pour moi, malheureuse, toujours nuit, toujours nuit ! »

Tout à coup elle apprend brusquement la terrible nouvelle, de la bouche même de son petit frère qui raconte ce qui se passe dans la rue et demande naïvement pourquoi on ne les a pas invités à cette noce à laquelle tout le village assiste. Et la voilà, près de l'enfant qui pleure, « semblable

4

à une vierge de cire habillée en pastourelle ». Elle assistera, elle aussi, à cette noce tragique, mais elle en mourra.

« Enfin neuf petits coups de la cloche se font entendre, et l'aube blanchâtre arrivant lentement voit que dans deux maisons deux jeunes filles l'attendent, bien différemment.

» L'une, reine du jour, s'entoure de flatteurs ; elle met sa croix, sa couronne, d'un gros bouquet fleurit son sein, et se pavane, et se pomponne, et se mire avec plaisir.

» L'autre, aveugle, dans sa chambrette, n'a ni couronne ni bouquet ; mais à leur place, à tâtons, elle va prendre quelque chose qu'elle sait être au fond d'un tiroir, et sous son corset couleur coquelicot, elle le cache en frémissant sur son cœur.

» Celle-là légère, mijaurée, au bruit des baisers et des chansons, oublie de faire sa prière.

» L'autre, le front baigné d'une froide sueur, joint ses deux mains, s'agenouille et dit tout bas, pendant que son frère tire le verrou : « O mon Dieu, pardonne-le-moi ! »

Elle en mourra ! Mais pour détacher son âme de son corps, il ne sera pas besoin du couteau qu'elle a secrètement glissé sous ses habits. La douleur doit suffire.

Le soir, sur le chemin du cimetière, chacun se disait en accompagnant la morte et en songeant aux refrains de la matinée :

Les chemins devraient gémir,
Tant belle morte va sortir ;
Devraient gémir, devraient pleurer,
Tant belle morte va passer !

Dans ce canevas simple, Jasmin a semé des beautés de tout genre, gaies, tristes, gracieuses, émues, tragiques,

merveilleusement fondues et se faisant ressortir par le contraste. Toutes les sources du vrai pathétique y sont largement ouvertes pour la première fois. La description de la noce est populaire dans tout le territoire d'Agen.

Le poème des *Deux Jumeaux* occupe une bonne place dans l'œuvre de Jasmin. En voici la donnée fondamentale :

Dans une vallée bien aérée, pleine de fruits et de fleurs, au vent frais de la prairie, aux chauds baisers d'une mère veuve de bonne heure, avaient grandi deux jumeaux, gardant toujours même visage et surtout même cœur. Vêtus d'une étoffe pareille, tous s'y trompaient, tous, excepté la mère et quelqu'un plus; oui, « quelqu'un plus », la jolie Angéline.

Elle aime le plus jeune, et tous les deux l'aiment en secret ; mais comme il n'y a ici que de belles âmes, on ne luttera que d'abnégation et de dévouement.

L'aîné d'abord, marchant sur son cœur, est parti pour l'armée. La maladie trahit ses forces et dans un accès de fièvre, à l'hôpital, il livre son secret.

Non moins généreux que lui, son frère renonce à son bonheur et décide Angéline à épouser ce cher aîné. C'est lui, maintenant, qui va, le cœur meurtri et pourtant joyeux, défendre la France et mourir sur le champ de bataille. Que lui importe désormais la vie ?

Mais Angéline qui s'était résignée extérieurement, sans pouvoir changer son cœur, dépérit à son tour, et son mari devine enfin la cause de ce chagrin silencieux qui la mine. Sans hésiter, il part, arrive à l'armée, où son frère venait d'être glorieusement blessé, se procure un habit militaire et se précipite dans la bataille, jusqu'à ce qu'il ait été mortellement atteint. Ce n'est qu'au soir qu'on s'aperçut de la supercherie héroïque et de la substitution. Il meurt ; mais

avant de mourir, il a la douloureuse consolation de léguer Angéline à son frère.

« André revint à la triste demeure. Angéline pleura d'abord, ensuite elle ne pleura plus. Mais la mère ne put changer comme sa bru ; la bru n'en aimait qu'un, la mère en aimait deux. »

Que de choses dans ce dernier vers, si plein de profondeur et de délicatesse ! On en rencontre beaucoup de pareils dans Jasmin.

L'auteur débitait un jour les *Deux Jumeaux* devant l'empereur, à Biarritz. En entendant ce trait final, Napoléon III applaudit avec enthousiasme, et Jasmin hors de lui ne put s'empêcher de remercier son auguste auditeur de le comprendre si merveilleusement.

Dans les *Deux Jumeaux*, Jasmin chante le dévouement fraternel ; dans la *Semaine d'un fils*, il célèbre la piété filiale. Il a trouvé, pour raconter cet humble drame populaire, une émotion aussi vraie que communicative. Ce petit poème est dédié à Lamartine.

Deux enfants prient au chevet de leur père malade ; puis ils vont se mettre à genoux devant la croix du chemin, et les deux voix font tinter deux supplications qui n'en sont qu'une : « Mère de Dieu, Vierge charitable, envoie ton ange chez nous, et guéris notre père malade ! Notre mère redeviendra joyeuse ; et nous deux, douce Vierge-mère, nous t'aimerons, si nous pouvons, encore plus, encore plus ! »

La Vierge exauce la fervente prière d'Abel et de Jeanne. Le père est sauvé ; dans la chambrette, entre les quatre

colonnes d'un vieux lit en serge, tous remercient Dieu à plein cœur.

« Mais le plaisir chez le pauvre est de courte durée. » Le dimanche, on déclare brutalement au père qu'il doit reprendre son travail dès le lendemain, ou perdre sa place. Et le convalescent est encore trop faible. O misère ! Que feront-ils? Un éclair rayonne dans l'œil d'Abel, la force bout dans ses petits bras et une rougeur de fierté se peint sur son joli visage. Il remplacera son père, sans qu'on le sache, lui, que sa chétive santé fait destiner à des travaux moins rudes. Et il accomplit cette tâche avec l'allégresse alerte du bonheur, de la jeunesse et de l'inexpérience. Tous l'admirent, et le père bénit l'ami inconnu qui a bien voulu travailler à sa place. On arrive au vendredi; il se sent fort et va au chantier. Personne en haut; tous sont groupés au pied du mur, autour d'un spectacle qui les émeut. Il court, le cœur inquiet; on veut en vain l'arrêter. Il arrive et voit son fils brisé par une chute du haut d'un échafaudage. Il comprend tout : c'était le noble enfant qui le remplaçait ! Il l'embrasse. Revenu un moment à lui, Abel soupire doucement : « Maître, je n'ai pu achever la semaine; mais au nom de ma pauvre mère, pour un jour de perdu, ne remplacez pas mon père. »

Le père qui l'entend se frappe, prie et pleure. Abel le reconnaît enfin, penche la tête vers lui, prend sa main, lui sourit tendrement et meurt. « Pour Hilaire la place fut conservée; pour l'argent même on l'aurait triplée. Pas assez tôt ! Un matin, le chagrin lui ferma les yeux; et le bon père, que la mort a glacé, s'en alla prendre place à côté du tombeau de son fils ! »

Le chef-d'œuvre de Jasmin, l'œuvre où il a mis le plus

de ses qualités et de lui-même, c'est *Marthe l'innocente* ou *Marthe la folle.*

A défaut du texte original, dont rien ne peut cependant remplacer la lecture, nous donnerons ici l'analyse exacte et détaillée qu'en a faite Sainte-Beuve. Nous nous permettrons seulement d'étendre un peu quelques citations.

Ce poème est dédié à madame Mennessier-Nodier, en mémoire et en reconnaissance de ce que Nodier avait, le premier, révélé le génie de Jasmin à la France du Nord.

Marthe était une pauvre fille qui vécut trente ans dans Agen, de la charité publique, « et que nous autres, petits drôles, dit le poète, nous tourmentions sans crainte, quand elle sortait pour remplir son petit panier vide. Pendant trente ans on a vu la pauvre idiote, tendre souvent les mains à notre charité. Dans Agen on disait, quand elle passait : « Marthe sort, elle doit avoir faim ! »

On ne savait rien sur elle, et cependant chacun l'aimait. Seulement, les enfants, qui n'ont pitié de rien, qui rient de tout ce qui est triste, lui criaient : « Marthe, un soldat ! » et Marthe, qui avait peur des soldats, fuyait vite.

Pourquoi fuyait-elle ? C'est ce que se demande Jasmin, à une heure de rêverie où l'image de cette pauvre fille, avec sa grâce de vierge sous les haillons, lui revenait en pensée ; et après avoir bien quêté de ses nouvelles à travers champs, s'être bien enquis « à travers vignes et pâquerettes », voici ce qu'il a trouvé.

Un jour, près des bords que la rivière du Lot baise fraîchement de son eau claire et fine, dans une maisonnette cachée sous les ormes touffus, tandis qu'à la ville prochaine les jeunes garçons tiraient au sort, une jeune fille

songeait, puis priait Dieu, puis se levait et ne savait tenir en place. Qu'avait-elle?

Si jeune pourtant, si belle et d'une beauté si pure et si délicate entre ses compagnes! D'où lui viennent ses inquiétudes, ses pâleurs subites? Vous le devinez ; ce jour-là, son sort se décide avec celui d'un autre.

Quelqu'un entre en cet instant : « C'est Annette, sa voisine. Au premier coup d'œil on voit bien que dans le cœur celle-là a des chagrins aussi; un moment après, on devine que le mal dans son cœur glisse et ne prend pas racine. » Et les deux filles parlent de leurs chagrins, mais chacune à sa manière.

Annette, effrayée de l'inquiétude où elle voit son amie, dit à Marthe qui l'interroge et qui croyait déjà lire sur son front une nouvelle : « Je n'en sais rien encore; amie, prends courage; voici midi, nous le saurons bientôt; mais tu trembles comme un jonc! Il me fait peur, ton visage! et si Jacques partait, tu en mourrais peut-être? »

— Je n'en sais rien, répond Marthe, avec une simplicité profonde.

Annette la console. Elle se cite en exemple avec une légèreté malicieuse et naïve : « Tu as tort! mourir! que tu es enfant! J'aime Joseph ; s'il part, je pourrai m'affliger, je pourrai laisser tomber quelques larmes ; mais tout en l'aimant, je l'attendrai sans mourir. Nul garçon ne meurt pour une fille, et ils n'ont pas tort; ce n'est que trop vrai : *personne ne perd plus que celui qui s'en va.* »

Supposez à ces simples paroles un rythme plein d'aisance et de douceur. C'est ainsi que Jasmin fait ses dialogues et qu'il trouve, à force de réflexion, la nature toute pure.

Pour amuser leur inquiétude et chasser leurs chagrins tout en s'en occupant, les deux jeunes filles tirent les

cartes. Ce jeu est décrit avec grâce et vivacité. La superstition est peinte au naturel. Les deux jeunes filles, l'aimante et la légère, apportent au jeu un même intérêt de curiosité et d'effroi. « Les deux bouches sont sans paroles; les quatre yeux riants, effrayés, suivent le mouvement des doigts. » Tout allait bien ; les cartes promettaient, presque tous les piques étaient dehors, quand, pour dernière carte, la fatale dame de pique tombe et vient crier : *Malheur!*

Au même moment le bruit du tambour et des fifres annonce le retour joyeux des garçons, de ceux qui ont de bons numéros. Laquelle des deux jeunes filles va reconnaître celui qu'elle aime? C'est la légère, la moins éprise, c'est Annette qui reconnaît Joseph parmi les favorisés. Pour Jacques, il a pris le numéro 3, et il part. Deux semaines après, Annette, celle qui se serait consolée, est mariée à son fiancé. Jacques vient prendre congé de Marthe en pleurant.

Jacques n'a ni père ni mère ; il n'a qu'elle au monde à aimer. Il promet, si la guerre l'épargne, de revenir lui apporter sa vie.

Nous ne sommes qu'à la fin du premier chant, ou, comme on dit, à la première *pause.*

Le mois de mai est revenu; le poète le décrit comme tout poète méridional le saura toujours décrire. Au milieu de la joie de tous et des chansons, une seule voix bien douce se plaint. C'est celle de Marthe qui chante cette ravissante complainte :

« Les hirondelles sont revenues; je vois mes deux au nid, là-haut. On ne les a pas séparées, elles, comme nous autres deux ! Elles descendent, les voici; je les ai presque dessus. Qu'elles sont luisantes et jolies! Elles ont toujours

au cou le ruban que Jacques y attacha pour ma fête, l'an passé, quand elles venaient becqueter dans nos mains les moucherons d'or que nous choisissions.

» Elles aimaient Jacques. Où je m'assied, déjà elles le cherchent des yeux. Oh! vous pouvez tournoyer autour de ma chaise, Jacques n'y est plus, pauvres oiseaux! Je le pleure seule, sans amie; l'amitié se fatigue de pleurs. Mais restez-moi, vous autres. Ma chambre est au soleil; je ferai tout, tout, pour que vous vous attachiez à moi. Restez, oiseaux aimés de Jacques; j'ai tant besoin de parler de lui!

» Elles ne sont pas du tout folâtres; elles ont l'air de sentir le bien que cela me fait; elles se caressent, pauvres bestioles! Caressez-vous longtemps, votre bonheur me plaît. Je les aime, car elles me sont fidèles, et Jacques leur ressemble. Oh! fidèle, Jacques l'est; mais personne ne tue les hirondelles et les hommes se tuent entre eux!

» Pourquoi donc n'écrit-il plus? Mon Dieu! qui sait où il est? Il me semble qu'on va me dire : « Il est mort! » Toujours je frémis. Cette peur resserre mon cœur. Sainte Vierge, tirez-la-moi, car la fièvre du tombeau me brûle, et je m'éteins. Et pourtant, bonne Mère de Dieu, je voudrais vivre, si Jacques vit.

» Où êtes-vous, hirondelles jolies? Ah! je me plains trop fort et je vous ai effrayées. Portez-moi du bonheur! Revenez à mon soleil! Je gémirai doucement, pour que vous vous attachiez à moi. Restez, oiseaux aimés de Jacques; j'ai tant besoin de parler de lui! »

Il faudrait citer le texte original, remarque fort à propos Sainte-Beuve, pour donner une idée de cette poésie toute rayonnante et scintillante encore au milieu de sa tristesse. La poésie de Jasmin est tout émaillée de ces vers char-

mants, qui font luire aux yeux les objets, qui font briller sur la vitre le soleil du matin, étinceler la maisonnette à travers le bouquet de noisetiers; mais ici cet éclat de description se confond avec le pur sentiment.

La pauvre Marthe continue sa complainte et son entretien avec les hirondelles. Pourtant elle dépérit, une fièvre lente la dévore; elle est mourante, et bientôt le prêtre la recommande à l'église aux prières de tous. C'est alors qu'un oncle bienfaisant a deviné sa peine et qu'il lui dit, à son chevet, un mot qui la réveille et qui lui rend la santé. Cet oncle a compris qu'il s'agit pour elle de Jacques; il vend sa vigne, et avec ce premier fonds, si Marthe guérit et travaille, on aura bientôt de quoi acheter le congé du soldat. Marthe espère, elle renaît, elle travaille; mais l'oncle meurt. Elle ne se décourage pas. Elle vend sa maison et, légère, elle court porter au curé la somme complète.

« Monsieur le curé, lui dit Marthe à genoux, je vous porte tout ce que j'ai. Maintenant vous pourrez écrire. Achetez sa liberté, puisque vous m'êtes si bon. Ne dites pas qui le sauve; oh! il le devinera bien assez. Ne me nommez pas encore et ne tremblez pas pour moi; j'ai la force à mon bras et je travaillerai pour vivre. Pitié, monsieur le curé, pitié! rendez-le-moi. »

La troisième partie commence. Il ne s'agit plus que de retrouver Jacques. Ce n'était pas facile à cette époque des grandes guerres. Le prêtre de campagne sait bien des choses de son troupeau; il lit dans les cœurs. Un pécheur le fuit, il le sait, il va le chercher. « Mais du fond de son presbytère, l'homme du ciel aurait mieux su déterrer le péché, la maligne pensée, que le soldat sans nom au milieu

d'une armée, et qui, depuis trois ans, n'avait pas écrit. » Cependant le bon curé en vient à bout.

En attendant, Marthe, pauvre, mais à demi heureuse déjà et confiante, travaille. Elle travaille nuit et jour pour réparer, autant qu'elle peut, ce qu'elle a donné, et pour avoir à donner encore. La nouvelle de sa touchante action faisait bruit déjà dans les prairies; tout le pays s'était pris d'amour pour elle : « C'étaient, la nuit, de longues sérénades, des guirlandes de fleurs attachées à sa porte, et, le jour, des présents choisis que les filles enfin entraînées à sa cause venaient lui présenter avec des yeux tout amis. » Annette surtout menait cette bonne jeunesse.

Bref, on traitait déjà Marthe comme une fiancée, comme une épousée, quand un jour, un dimanche matin, le curé lui apparaît après la messe, un papier à la main. C'est une lettre de Jacques; il est retrouvé, il est libre, il arrive le dimanche suivant. Ajoutez que Jacques n'a pas deviné d'où lui venait ce bienfait inespéré. Pauvre enfant orphelin, ou qui pis est, enfant trouvé, il s'était imaginé que sa mère enfin s'était fait connaître. Ainsi il va arriver et tout apprendre d'un seul coup ; il aura toutes les heureuses surprises à la fois.

Huit jours se passent; l'autre dimanche est venu. Après la messe, il faut voir tout le village assemblé, comme s'ils attendaient un grand seigneur, et Marthe, la fille au front pur, à côté du vieux prêtre, tous riants et plantés là, debout, à l'entrée du chemin. Vous avez le tableau et le grand chemin devant vous dans sa longueur :

« Rien au milieu, rien au bout de cette longue raie plate, rien que l'ombre déchirée à morceaux par le soleil. Tout à coup un point noir a grossi ; il se remue. Deux hommes,

deux soldats. Le plus grand, c'est lui ! qu'il va bien ! A l'armée il a grandi encore. Et ils s'avancent tous deux. L'autre, quel est celui-là ? Il a l'air d'une femme. Eh ! c'en est une, étrangère. Qu'elle est belle, gracieuse ! elle est mise en cantinière. Une femme, mon Dieu ! Avec Jacques ? Où va-t-elle ?

» Marthe a les yeux sur eux, triste comme une morte ; et même le prêtre, même l'escorte, tout frémit, tout est muet ; eux deux s'avancent davantage. Les voici à vingt pas, souriants, hors d'haleine. Mais qu'est-ce maintenant? Jacques a l'air en peine, il a vu Marthe. Tremblant, honteux, il s'est arrêté. Le prêtre n'y tient plus ; de sa voix forte, pleine, qui épouvante le péché : « Jacques, quelle est cette femme ? » Et comme un criminel, Jacques, baissant la tête : « La mienne, monsieur le curé, la mienne. Je suis marié. » Un cri de femme part, le prêtre se retourne.

Ce cri, on le sent, c'est celui de Marthe. Mais ne croyez pas qu'elle pleure ni qu'elle soupire. La pauvre fille, en *fixant* Jacques gracieusement, n'a qu'un éclat de rire, un rire convulsif. Elle est folle et ne guérira jamais.

Telle est, conclut Sainte-Beuve, l'histoire abrégée dont le poète a su faire une suite de scènes vives, sensibles et touchantes. On peut ajouter que bien peu ont fait couler tant de larmes.

Terminons cette revue trop rapide des grands poèmes de Jasmin par quelques lignes sur *Françonnette*, une de ses plus piquantes et de ses plus populaires créations.

Le cadre où Jasmin a placé son héroïne nous semble moins heureux. Pourquoi réveiller le souvenir et les horreurs des guerres de religion à propos de cette idylle qui risque un moment de devenir sanglante et qui s'achève

joyeusement? Mais que de délicieux détails! Voici le portrait de l'héroïne, « la jolie des jolies ». On verra que l'idéal du poète n'était pas celui de beaucoup de romantiques et que la lecture de Florian ne lui avait pas enlevé le goût de la nature vraie :

« N'allez pas vous figurer, messieurs, qu'elle soit triste, qu'elle soupire, qu'elle soit pâle comme un lis, qu'elle ait des yeux tout mourants, à demi clos et bleus, ni le corps maigrelet, ployé par la langueur, comme le saule qui pleure au bord d'une eau limpide ; bien vous vous tromperiez, messieurs! Françonnette a des yeux vifs comme deux vives étoiles; il semble qu'on prendrait les roses à poignées sur ses joues rebondies; ses cheveux sont bruns, recoquillés; sa bouche semble une cerise; ses dents obscurciraient la neige; ses pieds tout petits sont moulés; sa jambe est fine, légère; enfin, Françonnette, c'était la tête de la Beauté même sur un beau corps de femme. »

Quelle fée agile et capricieuse au bal où elle effaçait toutes ses rivales! On pense bien qu'elle faisait des jalouses et des malheureux et qu'elle fut la cause de plus d'une querelle. Heureusement ces bergers-là ne composaient pas de chansons savantes et de devises attendrissantes que d'autres s'en allaient graver sur les saules et les peupliers.

« Oh! mon Dieu! ils ne savaient pas écrire. Bien plus, ces ingénus, que l'amour tant troublait, aimaient mieux souffrir longtemps et vivre. Mais que d'outils pris au rebours, mais que de vignes mal taillées, que de branches mal élaguées et que de sillons de travers! »

Un bruit se répand tout à coup et devient de moment en

moment plus précis et plus terrible : « Chassons-la ! Chassons-la ! Qu'elle s'en aille, maudite, rôtir à jamais dans l'enfer, avec son huguenot de père ! » On ajoute que cette fille si belle est vendue au démon, qu'elle attire l'orage et les fléaux sur la contrée. La foule fanatique s'ameute et met le feu à la maison où Françonnette s'est retirée avec sa vieille mère. Périront-elles dans les flammes ? Non. Deux sauveurs se présentent, Pascal et Marcel, auxquels Françonnette a également tourné la tête. De qui acceptera-t-elle les services ? De Pascal, parce que c'est lui qu'elle aime. La jeune fille lui offre sa main et le brave garçon accepte comme un bonheur ce qui était en ce moment un danger. Marcel éconduit allait se venger en laissant accomplir l'horrible autodafé populaire, quand il se sent tout à coup attendri par les pleurs de la mère de Françonnette. Il avoue que c'est lui qui a semé et fait courir ce bruit de sorcellerie et d'hérésie. Pascal se pique de générosité et offre à son ancien rival de le prendre comme garçon d'honneur pour conduire la noce. Marcel accepte ; et le soleil du lendemain éclairait un magnifique et joyeux mariage.

VII

« J'achève donc mon œuvre commencée ; mais tel qu'on voit, dans son coin obscur, un forgeron noirci par la fumée, marteau en main, tête nue, manches retroussées, faire résonner l'enclume et s'essouffler trois fois chaque jour sur un ouvrage compliqué, que l'on ne forge que par morceaux ; tel mon esprit se fatigue, s'offusque, défait, re-

fait, non pas trois fois, mais vingt fois, tandis que moi, grinçant des dents, au coin du feu, et tisonnant ma bûche, je maudis tout, gloire, vers et destin.

» Ainsi, pourtant, je passe ma vie dure. Je ne ferme l'œil ni le jour ni la nuit; je suis las, brisé; et la grande menteuse crie partout: « Il est heureux comme un roi ! » Oh! je le serais heureux, et de reste, si je savais, comme toi, charmer par le feu de mes écrits les hommes et les dieux. »

Il ne faudrait pas prendre trop à la lettre ces lamentations poétiques écrites quelque jour où le ciel était noir et l'inspiration moins abondante. Il n'en est pas moins vrai que Jasmin fut un poète laborieux, sachant parfaitement ce qu'il faisait et unissant la verve primesautière à la critique minutieuse. Il revoyait et corrigeait ses écrits avec la sévérité d'un juge et la tendresse d'un père.

Ce n'est pas une harpe éolienne qui résonne au gré du vent qui passe; c'est un homme réfléchi qui marche vers le but qu'il s'est librement fixé, par des chemins sûrs et connus. Il s'abandonne parfois au caprice, mais il ne se laisse pas gouverner par lui ; les sentiers sous bois, où l'on s'avance dans la lumière verte et les pieds sur l'herbe, lui paraissent préférables à la poussière aveuglante des grandes routes ; mais à condition qu'ils n'égarent jamais et ne retardent pas trop.

Ce serait une grande erreur, en effet, que de se figurer Jasmin comme un poète de verve et de nature, laissant couler ses vers comme une source pleine laisse couler son eau ou comme un arbre sur un terrain fertile donne des feuilles, de l'ombre et des fruits. Le don natif, sans lequel tout le reste est peu de chose, il l'avait dans une large mesure, vigoureux et irrésistible, puisqu'il triompha des

entraves de son enfance misérable et ignorante ; mais il y joignit de bonne heure la réflexion et la culture. Il savait parfaitement ce qu'il faisait et connaissait à fond sa langue, son milieu, son art et son talent. « Je voudrais, disait-il plaisamment, que les rois fussent aussi sûrs de tenir la véritable justice que je suis sûr de tenir la véritable poésie. » Et il avait raison.

L'agenais est un des patois les plus doux, les plus riches et les plus harmonieux du Midi. Il est coulant, facile, clair et joyeux, comme tout le reste dans cet heureux pays. Jasmin l'aimait pour sa beauté et pour ce qu'il lui rappelait :

« Le patois ne mourra pas. Mère de tous, à chacun il rappelle l'autre mère, un frère, une sœur, des amis, des amies, et tant de petites choses enfin, que, lorsque nous y rêvons, chaque soir, au coin du feu, nous sentons un ruisseau de miel où notre âme se baigne. »

Mais comme tous les autres dialectes de la langue d'oc, comme le provençal de Roumanille et de Mistral, l'agenais avait perdu sa pureté primitive par la vulgarité des usages auxquels on l'avait presque exclusivement condamné et par l'adoption hâtive et multipliée de tournures et de mots français. Il fallait le réparer et l'épurer. Jasmin s'y mit, non point en philologue, mais en artiste qui consulte moins la science que le goût ; heureusement le goût était très sûr ; c'était un crible qui laissait passer le gravier et retenait l'or.

Les connaisseurs remarquent un grand progrès, à ce point de vue, de la première rédaction du *Charivari* à *Françonnette*.

Le *Charivari* est déjà un chef-d'œuvre de facture épique

dans le genre du *Lutrin*. A l'inverse du burlesque, les plus nobles formes de la langue poétique s'appliquent à relever de grotesques inventions. La richesse des détails, le choix des circonstances, le bonheur de l'expression laissent rarement à désirer; mais les gallicismes abondent. Jasmin sent et pense dans sa langue maternelle, sans aucun doute, mais il la prend telle qu'on la parle couramment autour de lui, sans faire subir au parler populaire un triage indispensable. Le style de *Françonnette* s'est débarrassé de tout cet alliage. Non seulement c'est un modèle d'harmonie et un tour de force tel qu'il faut remonter jusqu'à La Fontaine pour trouver des descriptions comparables par le naturel et le pittoresque ; mais presque tout souvenir du français a disparu.

Il ne suffisait pas d'élaguer et de proscrire ; il fallait encore enrichir, sinon embellir. Pour cela, Jasmin a recueilli sur les lèvres du peuple les mots et les expressions tombés en désuétude, mais appartenant à la bonne et vieille langue ; il les a ressuscités et rajeunis en les enchâssant avec soin et en bonne place dans ses vers où ils se fondent admirablement dans la lumière et le ton de l'ensemble. Que d'heureuses trouvailles ainsi exploitées avec une industrie si naturelle qu'on ne les remarque même pas !

Il est allé plus loin. Comme l'abeille butinant dans une région appauvrie, il a fait des incursions chez les voisins et en a rapporté une provision de paroles et de tournures utiles, que le sol natal ne lui fournissait plus. Mais son instinct ne le trompait guère. Ces apports sont bien de même nature que le fond primitif. Il est même probable que plusieurs de ces fleurs sont nées de graines agenaises emportées çà et là par le vent des siècles et des migrations et conservées dans leur nouvelle patrie, tandis qu'elles dis-

paraissaient dans l'ancienne. Jasmin, comme tant d'autres, reprenait ainsi son bien partout où il le trouvait. D'ailleurs ces sucs étrangers, subtilement élaborés et transformés par son génie, n'enlevaient rien au bon goût et à la pure saveur du miel. Peut-être donnaient-ils une teinte plus riche à sa transparence et quelque chose de piquant à son exquise douceur.

Le vocabulaire est comme la mine d'où sortiront les matériaux de l'édifice. Le travail et le mérite de l'architecte consistent à les tailler et surtout à les unir. Ce travail est plus important encore et plus difficile en vers qu'en prose.

« Il manque à nos calendriers, disait Jasmin, le nom d'une martyre qui a beaucoup souffert ; c'est sainte Poésie. Les hommes l'outragent chaque jour, en la surchargeant de fausses parures. Ils l'ont *crinolinisée.* Mais ne croyez pas que je veuille l'abaisser, la couvrir de haillons ; je veux être simple comme lundi, mardi, mercredi, et solennel comme Pâques.

» La composition fait tout. Malheur à qui ne choisit, ni ne compose, ni ne va droit au but ! Combien de bavards ne savent pas dire ce qu'il faut, ni surtout le dire à temps ! Et que leur sert ensuite de délayer la matière ? Pauvres chasseurs, qui n'ont pas visé le gibier quand ils pouvaient l'atteindre et qui tirent deux ou trois coups lorsque la bête est hors de portée ! »

Ce qui distingue, en effet, les petites pièces comme les grands poèmes de Jasmin, ce qui est très rare chez les *autodidactes* qui n'ont pas été assouplis et formés par de fortes études classiques, c'est l'unité et la simplicité de l'action, la sûreté de la marche vers le but, la proportion

et l'harmonie des parties, la sobriété dans les ornements, le dédain de tout ce qui brillerait inutilement, partagerait l'intérêt et dissiperait l'attention.

La puissance et la richesse de son imagination, la finesse de son esprit observateur et la variété de sa palette ne lui auraient pas permis d'être sec, mesquin ou banal; il avait plutôt à craindre l'exubérance et la fougue. Quel éblouissant descriptif il aurait fait, s'il avait voulu! Quel prodigieux inventeur! Il a mieux aimé, comme les plus grands, composer lentement des tableaux parfaits. La nature sert de cadre, mais c'est l'homme, c'est l'âme vivante et complète qui remplit la toile.

« Pour peindre, a-t-il dit excellemment, il faut peindre ce qu'on sent. Arrière le faux! je veux le vrai. Qu'en se peignant d'autres mentent et se fardent et s'embellissent; moi, je me fais tel que je suis, rien de plus, rien de moins; si je ne suis pas joli, je me veux ressemblant. »

Il faut rester à sa place, être soi-même, demeurer dans son milieu. Il déteste les déclassés, les bourgeois-gentilshommes, les rustres citadins. C'est pourquoi il s'est promis à soi-même de ne jamais quitter sa petite ville pour aller briller à Paris. Heureux dans sa maison modeste, aucun château ne le tente. Il aime la gloire, sans doute, et il l'avoue ingénuement; mais il ne consentirait jamais à la payer de sa liberté. Il écrit à un ami :

« N'aie pas peur que laissant sa chambrette, ses petits sabots et son corset de serge, ma muse aille s'agenouiller devant les grands portraits, secouer la clochette d'or et faire triple courbette pour devenir demoiselle dans le



palais des seigneurs. Elle est née chez le peuple ; au sein du peuple elle reste. En bas, comme en haut, il y a du laurier.

» Vêtue en paysanne, elle rit, elle s'amuse, elle taquine, elle anime l'encensoir, elle est triste, elle est folâtre ; et la main qui la guide, guidera toujours le peigne et le rasoir. »

C'est surtout pour le peuple qu'il écrit, pour le peuple vrai des provinces, qui n'a pas encore été perverti par la libre pensée et par la politique. Il le connaît si bien !

« Le peuple, c'est mon berceau d'amour, c'est mon ciel, mon jardin, mon univers, mon globe ; je le sais par cœur, je le connais comme moi. Le peuple, c'est le régent de ma muse champêtre ; il se mire en moi et je me mire en lui.

» Dans le monde si vieux, le peuple c'est l'ainé ; de sainte poésie il est tout radieux. Il est simple et beau ; faites-le vrai. Orfèvres, quand l'épingle est en or fin, n'emperlez pas l'épingle. Pourquoi le faire savant comme un livre ? Ne l'ornez qu'avec son esprit ; il en a assez ! Qui veut trop pomponner la beauté, la diminue ; qui veut trop la fleurir, obscurcit sa fleur ».

On peut dire qu'il garda lui-même, jusqu'à la fin, les goûts du peuple. Il n'avait qu'à s'interroger et à s'écouter pour savoir par avance l'impression qu'il allait produire. Rien d'artificiel et d'alambiqué dans ses habitudes intellectuelles ; son esprit en s'élevant et en s'agrandissant était resté simple et naturel. Il disait sincèrement :

« J'aime les contes par-dessus tout, et dans les soirées d'ennui, quand le vent siffle et tourbillonne parmi les

ormes, quand il fait un noir de loup, un vieux conte à la main, dans ma chambrette demi-claire, tisonnant mes souches, je donnerais quarante jours de mon courage d'à-présent pour un jour de peur d'autrefois. »

« Oh ! c'est qu'il me les faut maintenant avec la magie de l'esprit, de la poésie ; il me les faut fins, gracieux, comme ceux que vous faites. Quand mettrez-vous donc vos contes en livre ? Quand donc pourrons-nous vous lire ? »

Il lui semble que la franche poésie est mieux comprise et revient. Pour se distinguer et ne ressembler à personne on avait franchi les bornes du naturel et du vrai ; mais au delà « on n'a trouvé que fumée au lieu de feu, une laide et fausse nature, un ciel sans robe bleue, un soleil sans chaleur, de gros épis sans blé et des fleurs sans parfum. » Aussi, que fait la foule ? elle revient à la bonne route. « Ah ! fleurissons-la bien, pour qu'elle y revienne plus vite et qu'elle y reste toujours ! »

A ses débuts, il a eu le bonheur de trouver un critique bienveillant et sage qui lui a dit : « Sois simple et fais parler ton cœur ; reste dans ton pays et chante ce qui ne passe pas. » Il a constaté lui-même que dans nos moments d'émotion et de fièvre, parlant et agissant, nous étions tous éloquents et laconiques, pleins de verve et d'action, vrais poètes enfin, lorsque nous n'y songions pas. « Et je compris aussi qu'une muse pouvait, à force de travail et de patience, arriver à tout cela, en y songeant. Voilà l'explication de tout ce que je produis, en œuvres et en séances. Je crois être dans une bonne voie, puisque depuis seize années, en appliquant ce système aux masses, le succès a dépassé mes prévisions. »

Il aime les vers naturels qui jaillissent de l'âme comme

l'eau fraîche d'une source de montagne; fleurs au parfum franc et discret « qui ne font pas éternuer ceux qui les reçoivent, comme ces bouquets que des rimailleurs trempent dans le musc, fleurs de rebut, fleurs sans miel, qui détraquent le cerveau de ceux qui les respirent ». Le fatras mythologique et les fadeurs allégoriques lui donnent la nausée.

En poésie, comme dans la vie pratique, il aime la belle santé et l'humeur joyeuse ; le ton pleureur et les poses maladives l'agacent. Il goûte médiocrement Millevoye et son jeune poitrinaire auquel le « fatal oracle d'Épidaure » a prédit qu'il ne verra pas une seconde fois jaunir et tomber les feuilles. Une des amies de Jasmin se rappelle l'avoir vu et entendu critiquer avec une verve comique la célèbre élégie, montrant tout ce qu'il y avait de factice et de mièvre dans cette mélancolie et dans ces réminiscences païennes. C'était une démolition et un massacre. La parole, le regard, le geste, tout s'en mêlait.

Affranchi de toute école et en rapport direct avec la nature, il prend les tableaux autour de lui et les sentiments dans son cœur. M. Eugène Vallade le compare à Théocrite :

« Théocrite, pour moi, ce n'est pas seulement la poésie pastorale, c'est surtout la vérité, la sincérité, le naturel, mais le naturel reproduit à force d'art, la poésie éternelle ressaisie à ses sources les plus pures, en un temps de poésie artificielle et érudite, à une époque de tours de force et de raffinement littéraire comme était celle de Callimaque et de Lycophron. Voilà donc Théocrite, et tel est Jasmin. Il est simple, il est vrai, il est naturel ; et ces qualités sont chez lui le résultat d'un art patient, délicat, exquis, mais caché et que ses effets même ne dénoncent pas. »

Autant que nous pouvons en juger, ce parallèle souvent reproduit par les critiques fait tort à Jasmin. Si le style est moins gracieux et moins achevé chez lui que chez le bucolique grec, ce qu'il est bien difficile de décider exactement et ce qui ne serait pas sa faute, il y a plus d'ampleur, plus de variété, plus d'âme, plus d'élévation morale et, pour tout résumer d'un mot, plus de ciel. Le christianisme dont sa vie et ses œuvres sont pénétrées, lui a donné une grandeur que le poète païen ne pouvait avoir ni comprendre.

Les œuvres de Jasmin sont la mise en action des sentiments les plus sains, les plus nobles, les plus simplement vrais de l'âme humaine : l'amour filial, l'amour fraternel, l'amour du pays et l'amour des pauvres. Le chantre des bergers de Syracuse est toujours sensuel, souvent grossier, parfois obscène ; le poète d'Agen reste chaste et touchant dans tous ses récits et dans tous ses tableaux. Il ne fouille et n'étale que ce qu'il y a de meilleur dans l'âme humaine ; c'est pourquoi la lecture de ses pièces les plus passionnées laisse dans le souvenir une impression qui rend meilleur ou qui du moins intéresse et amuse sans corrompre et sans faire rougir.

Le vers qu'il emploie d'habitude est le vers libre à rimes mêlées, dont la mesure n'est autre que celle du vers français correspondant. Il a eu raison de rejeter la métrique compliquée des anciens troubadours. Ces recherches convenaient à une poésie légère, enfantine et un peu vide ; mais à des idées vraies et à des sentiments naturels il ne fallait aucun de ces artifices.

Quel que doive être le sort de l'idiome agenais, Jasmin ajoute un nom de plus à la liste des vrais poètes. Émile Deschamps avait raison de lui écrire dès 1843 :

Il est des bardes saints, d'éblouissants poètes,
Dont l'âme au feu divin s'ouvre comme une fleur,
Et chantant et pleurant la joie ou la douleur;
La France en compte cinq ou six. Et vous en êtes!

Depuis cette époque la renommée, comme le talent de Jasmin, n'a fait que grandir.

VIII

Une bienveillante communication nous permet de publier ici quelques lettres de Jasmin, écrites en français et au courant de la plume. Elles feront saisir sur le vif, dans un épisode remarquable de ses pérégrinations, tout ce que fut le poète, par le talent, le succès, le caractère et le cœur.

Ces lettres inédites ont été adressées à mademoiselle Thérèse R., de Toulouse. Cette jeune personne était d'excellente et vieille famille. Elle peut montrer des lettres autographes d'Henri IV remerciant ses ancêtres des services qu'ils lui ont rendus, avec cette familiarité royale que le Béarnais réservait à ses plus fidèles et ses plus chers compagnons.

La harpe était alors de mode et mademoiselle Thérèse jouait à merveille de cet instrument. Dans un des premiers voyages que fit Jasmin à Toulouse, elle lui prêta le concours de son talent d'amateur pour une séance au profit des pauvres. Elle était alors dans une brillante situation de fortune. Quelques années après, des incidents malheureux amenèrent la ruine de son père, qui était banquier, sans entamer sa réputation d'honneur et de probité. L'infortuné fut poursuivi par ses créanciers et jeté en pri-

son pour dettes, suivant la jurisprudence du temps. Sa fille se souvint alors des applaudissements qu'elle avait soulevés. Pour venir au secours de cette noble et chère détresse, elle résolut de donner des concerts dans les principales villes du Midi et plus tard en Espagne où elle excita l'admiration et s'attira les sympathies de la capitale et de la Cour. Elle avait prié Jasmin de lui prêter son concours pour cette œuvre de piété filiale, et le poète y avait consenti de grand cœur. De là une correspondance dont nous publions quelques lettres, nous permettant seulement de corriger çà et là quelques singularités d'orthographe et de ponctuation.

La traduction littérale d'une pièce de vers improvisée en l'honneur de mademoiselle Thérèse R., en lui jetant une couronne, servira de préface :

« Mademoiselle, le jour où, dans votre Toulouse, vous avez daigné unir, souriante, votre riche musique à mes pauvres vers, vous avez fait résonner la corde compatissante; votre harpe eut des pleurs, lorsque je racontai comment une mère malheureuse vendit son anneau de fiançailles pour nourrir ses enfants.

» Qui m'eût dit alors que vous, si riche et si fêtée, vous, la joie du pauvre, vous descendriez un matin de votre beau fauteuil, détrônée, et que vous iriez à travers le monde échanger les doux sons échappés à votre âme contre un peu d'or nécessaire à l'homme à qui vous devez votre vie et votre nom !

» Que vous êtes belle ainsi ! On vous plaint, mademoiselle ; mais moi qui ai vu briller tant de trésors en vous, je comprends que votre grande âme trouve dans le malheur le bonheur le plus noble.

» Au cœur d'un père bien-aimé pour qui tout est amertume, vous voulez verser deux gouttes du miel d'autrefois. Vous voulez sécher les pleurs d'une mère en larmes ; c'est pourquoi votre âme chante, d'un air riant, sur un chemin âpre et couvert de ronces. Eh bien! ce chemin fleurit pour vous. Regardez ! Mères et filles vous jettent des bouquets humides de larmes. Ces fleurs, acceptez les ; elles portent le parfum de nos cœurs.

» Ainsi vous en aurez partout. Chantez, jeune fille timide ; je vois une double étoile sur votre front. Tombée d'un siège doré, ne vous croyez pas amoindrie. Votre grande fortune, avant d'être abattue, ne vous grandissait pas autant que votre pauvreté.

» D'ailleurs la pauvreté n'aura qu'un jour, une heure. Vous faites tout pleurer quand votre harpe pleure. Pour chanter avec vous, sur le chemin refleurissant, les plus fiers rossignols s'envolent de Paris. La harpe redevient jeune; à présent, partout on l'envie. Les villes où vous passez sourient à votre bienvenue et vous font fête. Fille du ciel, chantez ! Votre nom est acclamé; la terre vous couronne et Dieu vous bénit ! »

Cette pièce est du mois d'avril 1843; le 3 janvier 1844, Jasmin écrivait d'Agen :

« Décidément, ma chère demoiselle, vous me placez sur un piédestal que le mieux posé m'envierait. Ce qu'il y a de plus joli dans tout cela, c'est que je crois à la sincérité de votre enthousiasme, que je suis très sûr que vous vous trompez, et que je souhaite cependant qu'une déception ne vous arrive jamais.

» Ma foi, il est doux d'être ainsi vu du bon côté par une

personne telle que vous. Aussi bien veillerai-je à ce que le mauvais ne vous apparaisse pas : et *j'aurai de l'ouvrage!* car je le sens près de se montrer à chaque instant. Quand le poète dort, l'homme est passable ; quand le poète se réveille, l'homme ne vaut pas plus que lui; l'amour de la gloire a tout gâté. Vous, si modeste, vous ne me comprendrez pas; beaucoup d'hommes me comprendront et n'oseront pas l'avouer franchement, comme moi. Bah! en s'étudiant un peu, on peut se contraindre. Je me contiendrai.

» Du reste, j'accepte pour un moment ce titre de « généreux ». Vous êtes si peu généreuse pour moi, à propos de cette jolie chambre, que je veux une fois l'emporter sur vous par un bon sentiment.

» Méchante! Vous savez bien que l'inconstance est blâmable en amitié; donc, ce cœur que vous vantez tant doit lui rester fidèle, surtout quand une franche et vieille amitié vous attend, vous le savez. Vous n'y manqueriez pas, vous, et vous employez toute la magie de votre style (et Dieu sait si vous en avez!) pour me prendre par mon côté faible. Vous me peignez une délicieuse chambre à laquelle je rêve déjà et que je ne puis accepter. Mademoiselle Thérèse, est-ce que vous auriez cessé un instant d'être ange pour devenir lutin? Cherchez-vous déjà le point vulnérable? Oh! je vous l'ai dit, je vais veiller sur moi-même. Je triompherai du désir que vous avez fait naître, et je descendrai dans la vieille chambre de mes vieux amis, comme par le passé. Elle ne sera pas, comme la vôtre, « poétique, plus près du » ciel que de la terre, et visitée par le soleil toutes les fois » qu'il daigne se montrer »; mais j'y descendrai, et tout le regret que par votre affriolante peinture vous m'avez forcé d'éprouver en vous refusant, vous ne le connaîtrez pas.

» Sérieusement : je partirai le 15 au soir, contre vent et marée. Un jeune homme d'Auch, qui a été mon ami, se trouve dans une des plus fâcheuses positions ; il arrivera à Toulouse en même temps que cette lettre. Je veux lui offrir quelque consolation en passant. Sa famille désolée m'en prie ; ce sont nos plus proches voisins. Je vous conterai tout. Veuillez, aussitôt ma lettre reçue, faire remettre l'incluse à son adresse ; elle concerne ce malheureux.

» Nous pourrions repartir le 17, quand même je ne serais parti que le 16. Vraiment, nous en avons bien fait de plus belles avec ce bon curé, dans le Périgord. A la pointe du jour, en route ; deux heures après notre arrivée, grand dîner d'apparat très long et très fatigant ; de six heures jusqu'à dix heures, séance littéraire. Le lendemain, dès la pointe du jour, à recommencer ! et tout cela pendant deux semaines et plus.

» Pourtant, à part ma voix, je me portais bien : « Dieu » soutient vos forces et même votre voix », me disait le bon prêtre avec onction ; mais en même temps il me faisait passer de très bon sucre d'orge, de peur que le bon Dieu nous eût un instant oubliés. J'en ai tant sucé que sa vue maintenant me fait mal !

» Au 15 donc, comptez sur moi. En voyage nous causerons de votre joli rêve. Il me plaisait et sa réalisation me serait bien douce. *Toulouzo ! Toulouzo ! Lou Ramèl d'or ! Doumayzèlo, sabès ??* Enfin, nous verrons. Je ne suis plus nouveau dans cette ville, et je crois franchement que vous seule vous suffirez là. Le talent y est si bien apprécié et on vous y aime tant ! D'un autre côté, ma voix sera délabrée, sans doute. Enfin nous verrons ; si je suis utile et que j'aie la puissance de m'y rendre, je ne résisterai pas. Je veux que vous sachiez que souvent j'ai eu trop de peine

à voir détruire mes jolis rêves, pour ne pas réaliser ceux d'une personne que j'aime, lorsque je le puis.

» J'ai reçu un très joli article de Béziers. L'on nous y annonce. Impossible de mieux nous servir. On m'a parlé beaucoup, dans le temps, de M. Fabregat; il me tarde de faire sa connaissance. Cet article est sans doute de lui. Vigueur et concision, c'est ce qu'il faut pour attirer la foule.

» Ayez la bonté de le remercier de ma part de l'intérêt qu'il nous porte et de son concours dans notre sainte mission. Toutefois dites-lui qu'il lise attentivement un article de l'*Artiste*, qu'il n'a pas vu, sans doute, et que je vous adresse pour que vous le lui fassiez passer. Je tiens à ce qu'un homme tel que lui ne partage pas l'erreur où sont tombées quelques personnes, que je n'avais pas été compris à Paris ! Avant de lire en gascon, je traduisais mot à mot en français, et je passais ensuite au texte. Les Parisiens ne sont pas assez bons diables pour se donner ainsi à l'aveuglette. Nous causerons de cela entre vous, lui et moi, à Béziers. Le journal que je vous prie de lui transmettre est pour le désabuser, lui seul; voilà tout. Que m'importent les autres ! Je reprendrai moi-même ce numéro à Béziers.

» A bientôt donc, ma chère demoiselle Thérèse. Ma femme viendra peut-être me joindre à Toulouse, au retour. Elle vous embrasse, ainsi que votre digne maman. Quant à moi, croyez à mon entier dévouement, ainsi qu'à ma vive amitié et haute considération.

» JASMIN. »

« Agen, le 3 mars 1844.

» Vous devez me croire mort, ma chère demoiselle.

Eh bien ! pas du tout; je vis encore. Seulement j'ai sommeillé pendant dix jours. La Garonne est venue me réveiller. Elle est restée deux jours dans ma chambre, elle a mugi dans mon long corridor, elle m'a emporté deux contrevents; sa fraîcheur glaciale m'a jeté un rhume au gosier. Et tout cela, sans doute, pour me punir d'avoir chanté la « Nouvelle Garonne, sa jeune sœur ». Elle se retire en grondant. Elle reviendra probablement; mais laissons-la faire. Le rhume disparaîtra d'ici au 21 mars. Et je pourrai m'associer de nouveau à votre sainte et grande œuvre, puisque je vous suis utile dans Toulouse.

» Thérèse, franchement je ne l'aurais pas cru; j'y ai paru tant de fois! mais je vous crois; je vous avouerai même qu'il m'est doux de vous croire.

» Toulouse m'a étreint poétiquement, solennellement; et les muses sont femmes. Elles aiment à rester toujours dans le cœur de ceux à qui elles ont plu. C'est vous dire que la mienne se fera aimable jusqu'à l'impossible; le besoin d'être aimé longtemps d'une pareille ville lui donne cette faculté.

» Je ne doute nullement de ce qui dépendra d'elle; mais parfois je doute de ce qui dépend des autres. Cependant vous êtes là, vous, l'ange de la prudence et de l'affection, autant que du talent, et je me confie à vous.

» Ne parlez du Capitole qu'après que vous aurez placé assez de billets pour le remplir à moitié; sinon, prenez une salle plus modeste, où la recette pourrait être bonne et honorable à la fois. Appelez à vous beaucoup d'autres artistes. Ne vous fiez pas trop à ce que vous voulez bien appeler mon influence. Enfin, comptez sur mon entier dévouement. Une fois que le public est assemblé, vous savez que je n'ai pas peur ! Mais ne montons pas au Capitole,

si on doit y être trop à son aise. Le Musée était comble, c'est vrai; mais on n'y payait pas pour m'entendre!

» Ce qui me rassure, c'est le nombre de vos amis, le bien qu'on vous veut. Chacun n'attend que l'occasion de vous en donner des preuves. L'occasion sera belle; on en profitera.

» Peut-être mes réflexions ne sont que des puérilités; passez-les moi et n'en parlons plus.

» Parlons d'une chose que j'aurais pensé à vous communiquer à Toulouse, si j'avais eu plus de moments à moi. En allant chez madame de Vivens, je trouvai mon ami Brécy, architecte à Montauban. Il me félicita de mes triomphes en Périgord et de ceux que nous venions d'obtenir dans le Midi, et réclama mon concours pour la dame artiste et malheureuse dont vous me parlez. Il me dit que les artistes amateurs de Montauban devaient m'écrire pour me prier de me joindre à eux dans le grand concert qu'ils vont donner en sa faveur. Vous m'aviez parlé de Castres, d'Alby, de Montpellier, de Perpignan; mais le nom de Montauban n'avait pas été prononcé. Je savais, d'ailleurs, que vous y aviez paru. La pensée ne me vint pas qu'il entrât dans votre itinéraire, et je promis. Depuis, j'ai reçu la lettre annoncée, et avant la vôtre je m'étais engagé. Mais une ville de perdue, deux de gagnées.

» Et Cahors n'est-il pas là? Je vous dirai au creux de l'oreille que beaucoup de messieurs de cette ville m'ont souvent, souvent engagé à y venir. L'occasion manquait; pourquoi ne la feriez-vous pas naître? Nous verrons! Pour le moment, tenons-nous-en à Toulouse qui est bien plus que suffisante.

» J'aurais cru que vous m'auriez donné plus de temps pour ce concert; mais enfin je suis là. Retardez seulement

autant que vous le pourrez et écrivez-moi : « Partez ! »

» Notre tournée artistique a fait ici un bruit immense. Vous savez combien vous y êtes aimée et admirée. Le journaliste a voulu absolument publier votre lettre. *Escribès, doumayzèlo, coumo muziquas !* Tout le monde la sait maintenant par cœur.

» J'ai écrit à M. Fabregat avant-hier. Dans quelques jours j'écrirai à la très aimable et très affectueuse famille Despeyroux, que je voudrais bien voir à Toulouse lorsque j'y serai. Si vous leur écrivez, priez le beau chanteur de venir nous voir, s'ils ne le peuvent pas tous, et faites-lui trouver là ce qu'il mérite si bien et ce qu'il ne cherche pas : une femme !

» A propos de femmes, et de femmes ensorceleuses, quand je pense à Toulouse... oh ! *bondiou !*

» Mon affection sincère et mon dévouement à vous et à votre mère. Je vous salue de cœur toutes les deux.

» JASMIN. »

« Agen, le 12 avril 1844.

» Je vous ai boudée sérieusement quatre grands jours. Une pendule si belle ! si riche ! et par conséquent si chère ! Oh ! je vous en voulais d'avoir diminué considérablement le bénéfice, si nécessaire à votre bon cœur, de nos succès et de nos tribulations.

» Au premier vent que l'on a eu de votre hommage, le public d'élite est venu encombrer mon petit musée, où ma femme, toute radieuse, avait étalé, entre le rameau d'or et la coupe d'or, votre noble offrande. Tous de me féliciter et de s'écrier : « Quel hommage ! quelle lettre ! quelle femme ! » O poète, cette reconnaissance est un de vos

plus beaux titres de gloire ! En s'honorant, Thérèse vous honore peut-être au-dessus de tous !

» Vous me connaissez, demoiselle ; à peine m'a-t-on fait comprendre que ma petite gloire et ma langue y gagnaient un rayon, que le premier sentiment a disparu ; et je viens vous crier : Merci !

» Je ris de mon meilleur rire, maintenant, en faisant voir votre hommage à nos dames et à nos messieurs, qui vous aiment tant. Vous le dirai-je ? J'ai soin de me placer du côté où l'inscription glorieuse et la figure du Dante rayonnent davantage, pour mieux les apprécier. Tel est l'excès de l'enthousiasme chez moi, que je viens de reléguer dans la chambre de nos locataires la pendule pauvre et prosaïque que j'ai eu la bêtise de trouver jolie et d'aimer pendant dix ans. Je veux n'avoir à consulter, douze fois par jour, que le grand poète italien que vous me donnez et qui va devenir le seul régulateur de ma vie poétique.

» Adieu, ma chère héroïne ; en me peignant votre reconnaissance, vous m'avez rendu furieusement reconnaissant. Je ne vous en veux plus. Aussi, plus que jamais, je vous prie de croire à mon dévouement sans bornes, comme homme et comme poète.

» JASMIN.

» *P.-S.* — Je vous enverrai dans quelques jours la copie des lettres que vous me demandez. Pour le séduisant académicien, dites-lui, à l'oreille, que ma muse n'oublie jamais qui l'oblige et qu'elle tient compte de l'intention. Si, par cas, il voit des obstacles, qu'il n'aille pas plus loin. Je ne l'ai pas trompé en lui disant que j'étais satisfait du peu que j'avais.

» Certes, je sens que ce titre ennoblit ma *langue ;* mais

enfin, on ne peut pas tout avoir, et Villemain, grand chef de l'Instruction publique, la couronnant au nom de la France, peut satisfaire une ambition qui n'est pas démesurée. Mon admission parmi les Illustres me fournirait le sujet de quelques belles pièces. Mais, je le répète, ne gâtons pas ce que l'on a conquis par des déceptions à propos de ce que l'on ne peut conquérir. Dites-lui tout, puisque vous m'avez tout dit. Au premier signe d'indifférence, qu'il recule ! Son estime poétique et sa belle soirée sont une couronne pour moi.

» Je voudrais bien vous désigner une de vos ensorceleuses toulousaines que je ne puis chasser du chevet de mon lit ; mais je n'ose pas, je ne dois pas.

» Jasmin. »

« Agen, le 4 juillet 1845.

» Ma chère et grande héroïne, j'ai appris avec peine l'arrêt de la Cour suprême de Paris ; mais j'ai appris avec bonheur que notre Cour était appelée à juger votre affaire en dernier ressort.

» Ma pauvre Thérèse, et vous, bonne et digne madame R..., rassurez-vous. Votre bon ange n'a poussé votre cause ici que pour la faire triompher. Ici, vous êtes aimée, estimée, honorée, connue par tous. Les conseillers, vos juges, sont venus voir mes joyaux et principalement votre pendule ; tous m'ont dit, en chœur ou individuellement, « que l'honneur que je retirais en vous prêtant mon » concours dans votre noble infortune était digne d'envie. » Comprenez-vous ? Sentez-vous quelle belle position ils m'ont faite ? l'avantage qu'ils m'ont donné pour pouvoir leur parler de vous aujourd'hui ? Achevez ma tâche.

» Je vais leur dire : « Rendez à cette sainte fille, que

» vous aimez tant, un père qu'un acharnement aveugle » et brutal, ou peut-être trop bien calculé, veut lui arra- » cher, et méritez les bénédictions de tous leurs amis, de » tout le Midi. »

» Et ils le feront. Leur cœur, j'en suis sûr, a devancé la justice impartiale. Rassurez-vous donc; il me semble que tout pour vous est au bonheur.

» J'ai vu madame Pradines; elle fera tout au monde, de son côté. Elle et moi, nous bouleverserons tout; mais nous avons décidé de n'agir que lorsqu'il sera temps.

» Notre voyage de Cahors a fait ici beaucoup de bruit. J'arrivai terriblement fatigué; puis la foire du Gravier et les nombreuses visites m'achevèrent. Aussi j'ai une sciatique affreuse depuis vingt jours. J'espère cependant en être délivré bientôt.

» Une petite chose m'a contrarié à propos de mon prochain voyage à Toulouse. Le *Journal politique* a publié que j'avais écrit au maire pour lui annoncer ma présence à la distribution des récompenses pour les beaux-arts et l'industrie, sans mentionner que M. le maire m'avait invité au nom des Toulousains. En allant à Toulouse m'offrir avec un poème nouveau, je ferais un acte de gloriole, ou pour le moins de voracité poétique. En me rendant à l'invitation de M. le maire, je suis courtois et reconnaissant. Cette posture est plus digne; d'ailleurs, elle est la véritable. L'autre, je ne la prendrai pas; je ne le pourrais pas.

» Le billet ci-joint est pour l'ami Dutour. Je le prie de rétablir les choses comme elles doivent l'être. Je l'engage à voir M. Cabanis. Si cela ne pouvait s'arranger, mon voyage serait ajourné. Je vous prie de faire remettre ce billet par une personne sûre, à son adresse, rue Saint-

Rome, 46, au bureau du *Journal politique et littéraire.*

» Si l'article a passé inaperçu, tant mieux! S'il avait produit un mauvais effet, vous m'obligeriez de me le dire. Ce sera entre nous.

» Dans tout ceci, je pense avoir votre approbation, et même celle de M. Cabanis. Il faut qu'on sache qu'il m'invite, car sans cette invitation, je n'aurais paru à Toulouse de longtemps. J'y ai eu de trop belles réceptions pour aller m'y offrir de moi-même.

» Je vous écris de mon lit, à la lueur d'une lampe que j'ai renversée trois fois sur ma couverture!

» Adieu, mon héroïne, ma chère Thérèse; je vous embrasse de cœur, ainsi que votre digne mère.

» JASMIN. »

» Agen, le 14 novembre 1847.

» Ma chère héroïne! Et vous ne connaissez pas Jasmin encore, puisque vous avez pu croire mon silence naturel depuis mon retour de la Champagne, ce qui veut dire depuis que j'ai reçu votre beau et poétique cadeau. Oh! non! non!

» Je vous écrivais une lettre que j'ose croire délicieuse; elle n'était pas finie, que je dus l'abandonner. Maintenant c'est autre chose. J'ai à vous parler gravement, sérieusement, et je pars exprès demain soir, lundi. Ne communiquez ma lettre ni mon arrivée à personne; rien qu'à vos estimables parents.

» Mardi matin, recevez-moi à déjeuner, avec une simple côtelette, et là nous causerons. Ne cherchez pas ce que j'ai à vous dire; vous ne devineriez pas. Ce n'est rien qui vous concerne; mais c'est grave, puisque je pars exprès

et que j'ai besoin de causer avec vous tous, sans personne d'autre.

» Adieu, ma chère et poétique héroïne. A mardi matin!

Votre dévoué

» JASMIN. »

« Agen, le 6 décembre 1847.

» Ma chère héroïne, à votre première lettre j'avais arrêté ma place pour ce soir; votre seconde ne peut que m'encourager à arriver de suite. Aussi, demain je prendrai votre mère à Toulouse et nous filerons sur Montpellier.

» Tudieu! comme vous menez les choses! Quel boute-en-train vous êtes! L'ange ou le démon des concerts ne voudrait pas se mesurer avec vous. Cependant, tout mortel que je suis, permettez-moi une observation.

» Il me semble qu'il eût été plus sage et d'un plus grand effet pour nous de débuter à Béziers, le 11 ou le 13. Arrivés du jeudi 9, nous aurions pu remuer la ville par des gracieusetés et quelques visites. J'aurais fait une petite pièce sur les *premiers amis que l'on revoit et qui portent bonheur au moment d'une grande entreprise*, etc., etc. Il me semble que vous et moi, passablement charmants, comme nous le sommes, et avec leurs bonnes dispositions, nous pourrions les ensorceler. Quel début! Quel courage nous aurions ensuite pour enlever Montpellier! Oh! Thérèse, rappelez-vous que c'était le meilleur système. Puis nous partions pour Montpellier déjà si bien préparé, le 12 ou le 14, c'est-à-dire le lendemain du concert, et nous pouvions donner là notre séance le 15, à la rigueur le 16, en toute assurance. Et le 18, le second concert, s'il devait avoir lieu, samedi, dix jours avant Pâques.

» Maintenant, si vous voyez les choses d'une autre ma-

nière, vous êtes sur les lieux, j'admets toutes vos raisons, et mettez que je n'ai rien dit. Alors, nous arrivons droit à Montpellier, avec votre mère, le jeudi matin. Il faut cela, car j'ai des visites à faire.

» J'écrirai une charmante lettre à M. Fabregat, dans laquelle je glisserai une autre lettre pour le doyen des coiffeurs, et je m'excuserai d'un silence qui recommencera dès le lendemain; on ne doit pas m'en vouloir, car il ne dépend pas tout à fait de ma volonté. Je leur porte, du reste, tout ce qu'il faut, même une *Marthe* pour chacun!

» C'est donc arrêté : nous partons mardi de Toulouse, dans l'après-midi, car je n'y serai rendu qu'à neuf heures du matin, et nous filons sur Montpellier; à moins que ma lettre ne vous fasse changer d'avis et que vous ne soyez à la voiture de Béziers pour me happer au passage, ou qu'une lettre de vous nous y vienne arrêter.

» Que cette lettre ne vous influence en rien, parce qu'arrive le 13 au matin à Béziers, j'aurai le temps de voir du monde. Et qui sait si nous ne pourrions pas remettre le concert au 12? Enfin, de quelque manière que ce soit, à bientôt! Je porte quelques *Marthe* pour offrir en hommage; cela fait assez bien partout.

» Adieu. Ma femme vous embrasse et ma foi! moi aussi, et de tout mon cœur.

» JASMIN. »

« Agen, le 1er mars 1850.

» Mes chers amis, après mon silence d'une année, vous avez dû être amenés à me croire indifférent au sort de votre délicieuse Thérèse et au vôtre. Oh! gardez-vous de le penser. De fréquentes absences à cause de mon fils, un travail opiniâtre pour achever mon troisième volume qui

est sous presse, et enfin, avouons-le, une certaine paresse, au milieu de ces tribulations, qui renvoyait toujours au lendemain pour vous écrire ; tout cela ressemble bien un peu à de l'oubli, mais n'en est pas. Aussi je vous prie de croire au bonheur que j'éprouve en pensant que dimanche matin je pourrai vous voir et vous serrer affectueusement la main, en passant.

» Je vais à Carcassonne, invité au nom de tous par le préfet pour une soirée au bénéfice des pauvres. On me charge de faire seul tous les honneurs et tous les frais. Cette séance a lieu le 5 ou le 6 mars. Je pars demain soir, car je n'ai pas de temps à perdre, vous le voyez.

» Je vous en prie, comme je n'arriverai à Toulouse que dimanche matin, pour repartir le soir, entendez l'un et l'autre la messe, de façon que je vous trouve tous deux chez vous, dans la visite toute d'affection que je vous ferai le matin. J'ai des comptes à régler avec deux libraires, dans l'après-midi. Il faut aussi que je m'entende avec eux pour ma prochaine publication.

» Aussitôt arrivé, j'irai vous voir pendant une heure. Je serai bien heureux de vous rencontrer ; j'ai tant de choses à apprendre de vous sur Thérèse ! J'ai moi-même tant de choses à vous dire !

» Adieu. A bientôt, mes chers amis. Vous verrez, au plaisir que j'éprouverai de me retrouver chez vous, combien est profonde l'affection que je vous porte à tous ; elle égale ma haute estime. Je vous prie d'en agréer la sincère assurance.

» JASMIN. »

IX

L'homme, chez Jasmin, fut aussi original et aussi supérieur que le poète. Il est facile de le connaître, car il est tout entier dans ses *Souvenirs*, dans ses œuvres diverses, dans ses pérégrinations et dans sa correspondance. Plein d'expansion et tout en dehors, il ne cachait rien et n'avait rien à cacher.

La pauvreté de son enfance et de sa jeunesse ne lui a laissé ni aigreur, ni jalousie, ni humiliation ; il en a parlé avec esprit, avec aisance et avec une émotion pleine de mesure, y revenant volontiers, comme à une époque de chers et joyeux souvenirs. Il semble qu'il n'ait rencontré dans sa vie que des personnages compatissants ou des admirateurs sympathiques ; du moins il ne s'est souvenu que de ceux-là.

Il lui fallait d'ailleurs si peu de chose pour le rendre heureux ! Un beau spectacle, une joie de cœur, quelques applaudissements. Par un singulier mélange de qualités et de défauts, ce méridional très impressionnable était aussi très pratique et très avisé ; ce poète épris de gloire et de bruit a su rester dans sa petite ville, dédaigner les honneurs officiels et tenir son âme au-dessus de l'envie.

Son amour pour sa langue et pour son pays étaient sincères ; mais il aimait en même temps la France avec passion. Il rêvait l'union et l'unité sans l'uniformité.

« Est-ce qu'à la même fontaine toute la France doit boire ? Le Nord, chez lui, a son visage ; chez lui, le Midi a le sien.

» Qu'est la France ? Une grande, une forte famille. Bretons, Picards, Normands, Gascons, Marseillais, mais nous sommes tous frères ! et son honneur, nous voulons tous le défendre. Si Russes ou Anglais nous provoquent, Bretons, Picards, Gascons, tous alors s'élancent ; tous alors nous ne faisons qu'un et nous frappons tous en Français. »

Cet aède que nous rencontrons sur tous les chemins et dans toutes les cités, acclamé par les foules, accueilli avec honneur dans les hôtels luxueux et les châteaux historiques ; cet homme éloquent, beau, sensible, comblé de tous les dons qui fascinent, fêté et adulé par les riches et par les grandes dames ; ce fils de pauvres gens lancé tout à coup au milieu de toutes les séductions de la coquetterie, de toutes les griseries de la gloire, il a su rester inébranlablement fidèle à son foyer, à ses devoirs de fils, d'époux et de père, à toutes les saintes charges de la vie de famille et à toutes les délicatesses de l'amitié. Sous un ciel un peu amollissant, dans cette langue si facile par nature et par tradition aux doux et libres propos, il n'a pas laissé échapper une pièce, un couplet qui ne soit chaste. Sa vie semble avoir été plus digne encore que ses écrits.

Mêlé intimement, dès sa plus tendre enfance, aux mœurs populaires et aux spectacles de la nature, il en démêle tout de suite l'élément poétique et il en jouit par les yeux, par l'imagination, par le cœur, par le souvenir, par l'âme tout entière. Bien peu de nos contemporains ont eu à ce degré la faculté de vivre dans l'idéal sans sortir du vrai, de rêver tout éveillés sans cesser d'être sages, de s'abandonner aux impressions du moment sans perdre la direction de leur vie, d'unir enfin dans une mesure exquise les joies du rire honnête, la douceur des belles larmes, le

plaisir de l'ironie sans fiel et les nobles jouissances de la charité. Jasmin a marché toute sa vie par des chemins enchantés et jamais une secousse brutale et douloureuse n'est venue le rappeler à la réalité. Sa souffrance n'a pas altéré sa sérénité et ridé son front.

« Oh ! qu'elles étaient jolies les Pâques d'autrefois, nous amenant les premières chaleurs, les fraîches matinées, les soirs parfumés, les tortillons, les frairies joyeuses, les boutons d'or et les blancs agnelets !

» Pâques d'alors, pour les grands et les petits, valaient bien mieux que Pâques de nos jours. Le ciel prenait sa belle robe claire ; nature et gens l'imitaient aussitôt. Tout s'habillait à la fois flambant neuf et faisait simplement grande toilette, le ciel en bleu, le monde en nanquin. Pendant trois jours tout Agen était en concurrence.

» Maintenant le ciel a quitté la partie ; au temps pascal sa robe est sombre, tandis que seul le monde fou va se drapant dans la soie et le velours, paie pour le ciel en toilette ébouriffée et fait Pâques toute l'année, tous les jours. »

O poète, cette différence est réelle, sans doute ; mais ne vient-elle pas aussi, pour une bonne part, de ce que vous n'avez plus vos yeux d'enfant, ces yeux encore neufs, qui s'ouvraient émerveillés aux beautés de la nature et aux scènes de la vie ? « L'homme, dites-vous, a gâté la belle œuvre de Dieu ; l'or s'y marie à la fausse monnaie, et chaque jour, à chaque pas, nous voyons cœur de boue et redingote de soie, âme noble et veste de bure. » Il en a été toujours ainsi ; mais vous ne vous en aperceviez pas, lorsque vous bâtissiez des châteaux dans cette belle

Espagne, où « sous un ciel tout bleu resplendit un soleil tout d'or ».

A coup sûr ces châteaux n'ont jamais rien eu de commun avec les rêves de l'orgueilleux ou de l'avare ; c'était plutôt le rêve du sage et du poète, rêve classiquement formulé dans une jolie lettre de Pline et dans une épître fameuse d'Horace, deux textes que Jasmin n'avait probablement pas lus ; mais il avait feuilleté son cœur. Il voulait « un petit bien de médiocre étendue, qui occupe plus qu'il ne préoccupe. A un lettré tel que lui, ce qu'il faut, c'est juste assez de terre pour délasser l'esprit et réjouir les yeux ; la même promenade par le même sentier, une vigne dont il connaisse chaque cep, et des arbres dont il sache le compte. » Tout cela lui fut accordé. Il écrivait à madame Louis Weill de Paris, en 1845 :

« Jolie dame, c'est vrai : le mois dernier je signai un carré de papier timbré et je me vis aussitôt maître, non pas, comme vous l'avez appris, d'une métairie à six paires de bœufs avec jardin anglais, toute couverte d'épis et de rangées d'arbres ; mais d'une petite, petite vigne que j'ai baptisée : « A Papillote. » Là pour chambre je n'ai qu'une grotte et les ceps se compteraient aisément. D'un bout de haie à l'autre, sa longueur ne se déploie guère ; cent pareilles ne feraient pas la lieue ; six linceuls la couvriraient. Eh bien ! pourtant, telle qu'elle est, je l'ai rêvée vingt ans !

» Vous riez, madame, de mon bonheur. Vous rirez bien davantage quand je vous dirai que depuis que je l'ai achetée, de plus riche en fruits, je n'en vois aucune. Neuf cerisiers, voilà mon bois ; dix rangs de vigne font ma promenade ; des pêchers, ils sont miens ; des noisettes,

miennes ; des ormeaux, j'en ai deux ; des fontaines, j'en ai deux. Que je suis riche ! Ma muse est une métayère. Je veux vous peindre, pendant que je tiens le pinceau, notre pays aimé du ciel.

» Ici nous faisons tout naître en égratignant la terre. Qui en possède un lambeau se prélasse chez soi. Il n'y a pas de petit bien sous notre soleil...

» Oh ! que je suis bien dans ma vigne ! Je n'y vais jamais assez. Pour elle je me suis fait poète-vigneron ; je délaisse même les chansonnettes. Je ne rêve qu'échalas, que pampres, que treilles ; j'y aurai une maisonnette et des tonnelles fraîches. Chaque ami à son tour y sera fêté ; et quand viendront les vendanges, mon cellier sera fermé. Avec tous mes amis, sans paniers, sans corbeilles, nous aurons d'avance tout vendangé...

» Tout pousse, tout croît, et je n'y suis guère seul. A l'heure où je n'ai personne, mes souvenirs fidèles me font compagnie et les plus vieux se rajeunissent pour me plaire. Aujourd hui une nuée m'en est venue.

» Je vois la prairie où je sautillais ; je vois la petite île où je broussaillais, où j'ai pleuré, où j'ai ri. Je vois plus loin le bois feuillu où, près de la fontaine, je me faisais rêveur, depuis que l'on m'avait dit qu'un fameux écrivain avait doré le front d'Agen en faisant retentir ses vers au bruit de cette eau argentée.

» Mais je veux dire tout. Devant, à droite, à gauche, je vois plus d'une haie épaisse que j'ai trouée, plus d'un pommier que j'ai ébranché, plus d'une vieille treille où l'on m'a fait la courte-échelle pour atteindre le fin muscat.

» Madame, vous le voyez ; je retourne vers mon passé sans que mon front rougisse. Que voulez-vous ? Ce que j'ai dérobé, je le rends et je le rends avec usure. A ma vigne,

pas de porte; deux ronces en barrent le seuil. Lorsque, par une trouée, j'aperçois le nez des maraudeurs, au lieu de m'armer d'une gaule, je me retourne, je m'en vais pour qu'ils puissent y revenir. Celui qui jeune vola, vieux se laisse voler! »

Ce poète et ce propriétaire d'un si joyeux désintéressement savait, à l'occasion, écrire et multiplier les démarches pour sauvegarder ses intérêts ou défendre ses droits. On le verra par la lettre suivante où il est question d'une aventure assez plaisante et dont le ton rappelle celui des lettres de Paul-Louis Courier, mais d'un Paul-Louis Courier de bonne humeur et sans jalousie hargneuse. Elle nous montre la flexibilité du talent de Jasmin. Le Français n'était pas sa langue; mais en peu de temps il y serait devenu un maître.

« Monsieur le Ministre, j'ai l'honneur de vous exposer qu'en août 1847, étant en visite chez mon fils alors établi à Épernay, je fus invité à une fête, à la campagne, aux environs d'Avize. Les convives étaient nombreux et presque tous chasseurs. Le fusil étant le signe distinctif de la journée, force me fut d'en prendre un; mais n'ayant jamais chassé de ma vie, je ne pris ni gibecière ni munitions. Qu'en aurais-je fait?

» Après le déjeuner en plein vent, la troupe se dissémina; et moi, qui devais donner le soir même mon avant-dernière séance de poésie, dans une maison notable d'Épernay, cédant à mon démon familier, je m'égarai. Oubliant mon fusil sur l'épaule, je cherchais des rimes et non des perdreaux.

» Vers deux heures, je fus surpris marchant sans but

dans un taillis, par deux gardes champêtres, qui voulurent brutalement me désarmer. Je leur montrai d'abord mon fusil sur l'épaule, à l'état de repos qu'il n'avait pas quitté et qu'il ne quittera pas de la journée. Je leur dis que je n'étais pas chasseur ; que je butinais des chansons et non des bécasses. Ils ne comprirent pas, sans doute ; ils se crurent mystifiés et me tinrent des propos déplacés, malhonnêtes, que je dus relever avec dignité, sans les injurier. Cette scène fit du bruit dans le pays, où depuis un mois j'étais écouté et fêté. Tout le monde l'a prise du côté plaisant ; moi de même ; et je leur promis en partant de faire une chansonnette là-dessus.

» Mais le 4 décembre suivant, pendant ma longue tournée de Provence, ma femme reçut de M. le receveur de l'enregistrement de notre ville l'ordre de payer une somme de 165 francs, à laquelle j'avais été condamné, le 25 septembre précédent, par le tribunal d'Épernay.

Amende : 100 francs.
Fusil : 50 francs.
Frais : 15 fr. 40 c.
Total : 165 fr. 40 c.

» Il est avéré que mon fils a eu le grand tort de ne pas me prévenir, en temps et lieu, de ces faits injustes, véritablement injustes. Assigné à mon domicile réel, à Agen, j'aurais pu me défendre convenablement et révéler des faits que moi seul je connaissais. Mais j'avais tout ignoré, et maintenant j'étais absent.

» M. Calvet, procureur du roi, écrivit à son collègue d'Épernay, qui lui répondit « que les juges s'étaient montrés plus sévères qu'il ne l'aurait cru ; que le seul moyen à employer, dans cette circonstance, était d'adresser une requête à M. le Ministre (alors M. Dumon, mon affectueux

protecteur), afin d'obtenir la remise de l'amende et des 50 francs de fusil ; qu'il avait la conviction que cette demande motivée aurait plein succès, d'après le caractère reconnu de cet excellent Jasmin (style de la lettre) ; que s'il était consulté à ce sujet par Son Excellence, il ne pourrait donner, en toute justice, qu'un avis favorable.

» M. le receveur promit d'attendre mon retour. Mais ma tournée poétique et philanthropique se prolongea jusqu'au 28 février, et je ne quittai Marseille que le 1er mars. A mon arrivée, j'aurais pu en appeler à la bienveillance de M. Garnier-Pagès, que j'ai eu l'honneur de recevoir chez moi, dans mon petit atelier, en 1847 ; mais après l'avènement de la République et de tout ce qui s'ensuivait, on me conseilla de ne pas réveiller cette affaire, qui naturellement s'était assoupie et n'aurait pas d'autres suites.

» Mais voilà, Monsieur le Ministre, que M. le receveur de l'enregistrement m'adresse aujourd'hui une nouvelle et bien inattendue sommation. Je viens faire appel à votre bienveillante justice, afin de m'affranchir de cette condamnation injuste, si jamais il en fut !

» Si quelque méchant jaloux, car le plus petit des poètes en a, a poussé par de faux rapports la chose à ce point, il a fait une bien mauvaise action ; car ce n'est qu'en me gênant beaucoup que je pourrai payer cette somme de 165 francs. Je le dis sans fierté et sans scrupule : Celui qui depuis quatorze années ne prêche que pour les crèches, les salles d'asile, les églises, les pauvres, ne peut pas être devenu riche. La pension de 1,000 francs dont M. Villemain honore ma muse me suffit tout juste pour accomplir ma double mission. Si l'enregistrement persiste, je me résignerai ; mais, monsieur le Ministre, faudra-t-il voir ma muse forcée de donner une séance pour elle, au bénéfice

de M. le receveur? Votre bienveillance voudra, je l'espère, lui épargner cette prosaïque douleur; chanter pour les autres lui va si bien!

» Daignez recevoir, avec mes sentiments de gratitude et d'avance, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

» JACQUES JASMIN.

» Agen, 18 juillet 1849. »

Les sens religieux et chrétien dominait le sens littéraire chez Jasmin ; c'est à lui que son œuvre doit en grande partie son élévation morale et sa vie sa dignité. Y eut-il toujours harmonie parfaite entre ses pratiques et ses croyances ? Nous n'oserions l'affirmer; et, à vrai dire, nous ne serions nullement surpris qu'il eût payé pendant longtemps tribut au respect humain, cette maladie de son pays et de sa génération. Encore était-ce chez lui négligence et paresse plutôt que lâcheté; il n'entrait, certes, aucun mépris dans cet éloignement du confessionnal et de la table de communion. Quant à la messe du dimanche et aux autres devoirs publics du chrétien, il y était rigoureusement fidèle.

Quoi qu'il en soit de ces défaillances et de ce manque de logique, sa foi ne vacilla jamais. Il aurait pu dire, comme Louis Veuillot, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance et qui fut un de ses admirateurs :

Je fus pécheur, et sur ma route,
Hélas! j'ai chancelé souvent;
Mais, grâce à Dieu, vainqueur du doute,
Je suis mort ferme et pénitent.
J'espère en Jésus. Sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa loi;
Au dernier jour, devant son père,
Il ne rougira pas de moi!

On le vit bien, lorsque Renan osa publier ses blasphèmes contre l'adorable personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Jasmin ne put se contenir; sa voix populaire s'éleva pour protester avec indignation et pour confesser avec amour la divinité du Sauveur. Sans lui, quelle vertu et quelle espérance peut-il y avoir dans le monde?

« Regarde : dans ce majestueux hôtel doré un écrivain, père de famille, ne vit que pour soi, pour sa femme et sa fille. Honneurs, richesses, il a tout; rien ne lui manque; rien que sa part d'amour pour les autres et pour Dieu.

» Là-bas, dans la maisonnette propre mais basse, aux volets troués, où la pluie d'orage se glisse à grosses gouttes, un couple fait vivre de son travail trois enfants et le grand-père à cheveux blancs, qui du cœur sourit à tous. Ils ne peuvent joindre les deux bouts, et cependant ils donnent encore à celui qui pâtit. Mais pour être plus fort, chacun a sa prière et chaque ciel de lit abrite la croix...

» Réponds, méchant : qui nous rend bons et braves? Quel mal fait ce Dieu que tu veux anéantir? Tu le comprenais mieux lorsque, jeune, tu l'encensais sur ses autels qu'aujourd'hui tu travailles à démolir.

» On dirait que tu veux prouver ta science; tu fais l'expert affectueux et, pour mieux te déguiser, tu sondes les murs, les fondements, sans jamais t'emporter. Va! va! notre œil perçant ne se prend pas à ton air. Masque à terre, orgueilleux!

» Née du Christ pour s'étendre toujours, reine par ses bienfaits, riche de ses mystères, assise sur son roc, l'Église ne craint rien. Ton livre mal né, que je lus l'an passé, a beau lancer contre elle un poison violent, épais; vingt

siècles d'amour l'écrasent sous leur poids. Le monde où il a fait du bruit est maintenant son cimetière.

» C'est justice, grand trompeur ! Tu inventes, tu ne prouves rien ; tu dis toujours : « Peut-être ! » Pour couvrir ton feu de haine, tu te fais plus froid que neige ; ton livre n'est qu'un babillard où pointillent l'esprit et le stylet du traître...

» Jésus lança sur toi les feux de son soleil, il alluma ton esprit, et tu le retournes contre lui ! Tu voudrais, n'espérant plus, nous ravir l'espérance ! Eh ! que te fait notre foi ? Plus nous croyons, meilleurs nous sommes. Pourquoi te fait-elle ombrage ? Tu ne veux donc que des méchants et des perdus ici-bas ! A discuter Jésus, personne ne songe nulle part ; le cœur pour le connaître n'a pas besoin d'écrit. Jésus fait cueillir son miel dans la souffrance ; Jésus est plus qu'un homme ; il est Dieu, il est Dieu, il est Dieu !

» Il n'y a qu'un Dieu qui pouvait, d'un mot, abaisser les grands, élever les petits, donner comme noblesse à son Église naissante les infirmes et les pauvres, et à la sainte table, sans blesser les convenances, placer la mendiante à côté de la reine...

» Chez toi, tout finit à la fosse ; chez nous, du tombeau nous passons au paradis... Pour te sauver, si tu n'as pas assez de force, laisse faire ceux qui se sauvent. Qui ne fait de Jésus qu'un homme simple et bon, veut étouffer l'amour du beau, du grand, du saint.

» Si tu n'avais pas le cœur dévoré par un cancer, si tu voulais franchement le peuple vertueux, si tu étais bon, quand il se signe et tombe à genoux, toi qui ne crois plus, tu serais heureux qu'il croie. Croire est un baume pour toutes les douleurs. Fermez les églises, malheureux ! et toi-même, le premier, avant quatre mois, épouvanté de ne

voir, au milieu des peines, que désespoir, que colère et grincements de dents, tu demanderas qu'on les rouvre à deux battants. Si tu as du cœur, alors de ta main, comme d'un marteau, tu frapperas ton grand *Meâ Culpâ*. Sur la terre si dure, il est si doux de croire ! »

Ainsi le poète des pauvres marcha dans la vie toujours accompagné par ces trois vertus divines, la foi, l'espérance et la charité. Nous les retrouvons, à la fin, près de son chevet d'agonie pour l'illuminer et le fortifier. Avant de mourir, comme sa femme lui parlait encore de félicitations et même de gloire, Jasmin se souleva sur sa couche et avec une vivacité qui rappelle celle de Bossuet expirant : « Tais-toi, dit-il ; laisse tout cela ! » Puis tournant ses regards vers le crucifix qui était là : « Mon Dieu ! » ajouta-t-il avec un accent plein de confiance et d'amour. Ce furent ses dernières paroles entendues ; bientôt après il rendait le dernier soupir.

Suivant l'expression d'un de ses compatriotes, il semblait prédestiné par la Providence pour « recueillir sur les lèvres de l'enfant le dernier sourire de sa mère mourante et dire quelle langue vieille et suave la France littéraire s'est mise à oublier, et quel poète harmonieux aura clos la série des antiques troubadours, comme un cygne en retard dans la file des cygnes qui traversèrent le ciel brillant de notre poétique nationale ».

On lui fit de magnifiques funérailles. Des évêques, des généraux, des juges en robes rouges étaient là. Jamais Agen n'avait vu pareille foule et pareil deuil. Le fils des pauvres Jasmin, qui était venu au monde si misérablement, s'en allait au cimetière avec un cortège incomparable; mais ce qui l'honorait plus que les chevaux capa-

raçonnés de noir, les crêpes aux fenêtres, les panaches et les fleurs, c'était le recueillement, les éloges et les prières de tous; c'étaient surtout les larmes et les regrets des pauvres et des petits. Chacun avait eu à cœur d'accompagner pour la dernière fois « le poète » et de lui donner cette dernière marque de reconnaissance et d'admiration.

S'il ne fut pas « le plus vrai et le plus grand poète de ce temps », comme l'écrivait Lamartine à la comtesse de Circourt, Jasmin fut, en effet, poète dans la plus pure et la plus haute signification de ce mot. Sa langue peut disparaître peu à peu sous le flot irrésistible d'une civilisation ou d'une barbarie nouvelle ; sa mémoire ne périra pas; elle est protégée contre l'oubli par des chefs-d'œuvre de poésie et par des prodiges de charité. Son nom, comme celui de Roumanille, de Verdaguer et de Mistral, planera toujours, harmonieux et applaudi, au-dessus de cette terre méridionale et française, qu'il a si bien chantée et si tendrement aimée.

ROUMANILLE ET LE FÉLIBRIGE

1818-1891

La Provence n'a pas seulement un ciel d'azur, un sol parfumé de fleurs et vibrant de lumière ; elle a une langue sonore, une population impressionnable et un passé glorieux. La Grèce et le christianisme ont laissé leur double empreinte sur ces imaginations passionnées pour le beau.

Le français et la plupart des langues modernes n'existaient pas encore ou essayaient à peine quelques bégaiements; déjà les chants des troubadours étaient sur toutes les lèvres pour célébrer les merveilles de la nature, les ivresses de la guerre ou les transports de l'amour. L'élan, la douceur, l'éclat et l'énergie s'unissaient à ravir dans cet idiome chaud comme son climat, fleuri comme un jardin, étincelant comme l'armure des chevaliers. Ces stances ailées eurent bientôt franchi les Alpes, la Durance, le Rhône et les Pyrénées. Elles escaladèrent les châteaux,

pénétrèrent dans les cours brillantes du Midi, et, passant par-dessus les frontières de plusieurs royaumes, volèrent jusque sur les bords du Danube pour faire battre les cœurs néo-latins de la Roumanie. Cette magnificence d'essor et d'universalité tenta le génie de Dante et de Pétrarque. Qui peut dire ce qui serait advenu si la *Divine Comédie* avait été écrite en provençal !

Malheureusement, cette exubérante jeunesse ne put arriver à la maturité. Le provençal en était encore aux inspirations capricieuses de ses *chansons*, de ses *ballades* et de ses *sirventes*, admirables de souplesse et de grâce, il est vrai, mais trop à fleur d'âme, lorsque le mouvement des croisades, puis l'affreuse guerre des Albigeois et enfin l'influence de plus en plus prépondérante des hommes du Nord arrêtèrent sa marche, avant qu'il eût produit des chefs-d'œuvre dignes de la postérité et capables de fixer la langue par la grandeur de la pensée et le sérieux du but

L'idiome ainsi comprimé ne périt pas cependant; recueilli par le peuple, il devait semer encore sur son chemin, le long des siècles, des fantaisies lyriques, des contes, des satires, inspirations parfois remarquables pour la verve et l'originalité, mais où la mesure et le goût font de plus en plus défaut. On continua même de prêcher en provençal, et le culte catholique contribuait ainsi à lui conserver sa vie et sa dignité. Malgré tout, le dialecte de l'Ile-de-France devenait d'abord le parler savoureux du seizième siècle, et enfin la prose majestueuse et la noble poésie du siècle de Louis XIV.

Seule admise dans les cours de l'Europe, chez les grands et auprès des académies, fière de ses innombrables chefs-d'œuvre, et désormais le chemin, ou du moins la condition

de la gloire, la langue française prévalait de plus en plus et finissait par éclipser sa sœur aînée.

Celle-ci, fascinée par la fortune de sa rivale, lui empruntait les mots de son dictionnaire et les constructions de sa syntaxe, essayant en vain de dissimuler ainsi son abandon. L'affluence de plus en plus considérable de termes venus d'au delà de la Loire, et de locutions grossières introduites par le peuple, avait altéré la beauté primitive de cette langue qu'avaient illustrée Bertrand de Born et Sordel. En dépit de quelques productions plus graves et plus chastes, telles que les *Noëls* de Saboly au dix-septième siècle, le provençal était menacé de devenir un patois et de périr sans gloire.

C'est alors que Roumanille et quelques amis résolurent de rendre à la noble délaissée sa grâce et sa faveur. Ce n'était rien moins qu'une renaissance et une révolution, les deux choses les plus difficiles qu'il soit donné à l'homme d'accomplir.

Hâtons-nous de dire que cette idée ne leur vint pas tout d'un coup et avec cette précision. C'est peu à peu, presque à leur insu et par le cours logique des événements, qu'ils y furent amenés. En cela du moins, il en a été du *Félibrige* comme de tous les grands changements et de toutes les restaurations sérieuses. Ce qui doit durer ne se fait pas vite.

I

La Providence avait préparé de longue main Joseph Roumanille à son rôle, en le faisant naître et grandir au cœur de la Provence. Lui-même nous a donné, avec

un grand charme de bonhomie et de reconnaissance, de nombreux détails sur son origine et ses premières années :

« Dans un *mas* blotti sous les pommiers, je suis né d'un jardinier et d'une jardinière, dans les jardins de Saint-Remy. De sept pauvres enfants, je vins le premier. Ma douce mère, au chevet de mon berceau, veilla souvent des nuits entières son petit malade endormi.

» Maintenant, autour du *mas* tout rit, tout verdoie ; mais loin de son nid de fleurs soupire et volette l'oisillon qui s'en est allé.

» Je vous en prie, ô mon Dieu! que votre main bénie, quand j'aurai assez bu l'amertume de vivre, ferme mes yeux là où je suis né! »

L'enfant grandit en pleine nature, au milieu des fleurs, au chant des oiseaux, sous les rayons du soleil, témoin curieux et charmé des scènes rustiques.

Avec son lait maternel, Pierrette de Piquet fit couler en lui l'amour de Dieu et de la Provence. La première musique qui réjouit ses oreilles, la première poésie qui enchanta son imagination fut cette voix aimée qui lui enseignait de naïves prières. Elles pénétrèrent si avant dans le cœur de Roumanille qu'il ne les oublia jamais. Trente ans plus tard, il disait à la croix et au divin Crucifié, dans un souvenir attendri :

« A peine ma langue bredouillait, j'étais encore un enfant à la mamelle, et ma mère, à tes pieds, m'apprenait à prier Dieu, comme il se doit. Et moi, brave petit enfant, j'aimais Jésus qui aime les petits enfants; soir et matin, je lui donnais tout mon amour dans un baiser. »

Le poète n'aura qu'à revenir par la pensée et par le cœur au *mas* des pommiers, et à retracer ce qu'il a vu, pour mettre sous nos yeux des scènes d'intérieur ravissantes, pour esquisser des tableaux villageois où l'humour s'allie sans effort à la sensibilité. Ne devine-t-on pas un regard vers le passé dans la pièce suivante :

« Le père est allé couper du bois ; pour vendre les fruits du jardin, la mère est au village; petit Jéjé reste pour garder la maison.

» Blondes comme l'or, sur ses épaules retombent ses boucles. Comme il est beau ! Pour être un ange accompli, il ne lui manque plus que des ailes !

» La Vierge sourit dans la niche ; ne vous semble-t-il pas qu'elle s'est dressée pour prendre dans ses bras, pour baiser le cher enfançon ?

» Regardez : il berce son frère qui pleure. Il ne sait pas encore parler ; et cependant, pour l'apaiser, il essaye de lui parler comme sa mère.

» Il le berce, il l'amuse avec des fleurs, il lui sourit, et puis il lui fredonne : *Né-né, do-do*. Il le baisotte, et ces baisers sèchent les pleurs.

» Le bon Dieu, sans doute, contemple. Bientôt la mère va venir, et, contente, elle trouvera l'un qui dort, et l'autre qui garde.

» Le berceau va, de ci, de là, branlant ; et de temps en temps le berceur, pour voir sommeiller son gentil frère, ralentit le va-et-vient de la couchette.

» Dans l'âpre champ de la vie, pauvres agneaux, vous venez d'entrer ! Plus tard le pied vous saignera ; la route, hélas ! est si douloureuse !

» Eh bien ! voulez-vous, beaux enfants, que Dieu apla-

nisse le chemin et vous bénisse? Aimez-vous toujours, toujours soyez unis ; tenez-vous toujours par la main.

» L'un est-il las? Que l'autre le soutienne. Partagez toute douleur ; votre fardeau sera moins lourd, votre chemin sera moins rude.

» Le poète qui vit les deux frères, en leur disant ceci pleurait. L'un dormait, l'autre faisait le guet, quand revint tout à coup la mère. »

Ce n'étaient pas seulement le paysage et la nature qui étaient provençaux autour des Pommiers, c'étaient surtout les cœurs. Jean-Denis et Pierrette conservaient avec un soin pieux les traditions et les usages. Quand Noël revenait, le gai Noël, on allumait la bûche *calendaire;* aux Rameaux paraissait sur la table le fameux plat de pois chiches ; à Pâques, la nichée buvait avec délices les œufs que la mère allait chercher tout chauds sous les poules.

Rieur, joueur, le petit *Nille* s'en donnait à cœur joie. Laissé libre par son père, élevé par sa mère, dorloté par sa grand'mère, il nageait dans le bonheur. Ses yeux avides se saturaient des spectacles variés des saisons et de la vie méridionale ; sa mémoire se remplissait des contes que l'on disait à la veillée et de ceux que l'aïeule tenait en réserve pour le récompenser. C'est bien sincèrement qu'il s'écriera plus tard, à la première ligne d'un de ses recueils: « Oh ! si je mettais par écrit tout ce que nous contait ma grand'mère, quel beau livre je ferais ! » Par bonheur tout n'a pas été perdu.

C'est la mode aujourd'hui d'écrire ses *Mémoires* ou les *Mémoires des autres*, ou même de se faire raconter par un témoin de sa vie. Tout cela revient au même. Les plus modestes ne se présentent pas au public sans avoir fait un

bout de toilette; avant de laisser courir sa photographie, on a bien soin de la faire retoucher. Roumanille a raconté, lui aussi, quelques épisodes de son enfance et de sa vie; mais personne assurément ne le soupçonnera d'avoir posé devant la postérité. Jugez-en plutôt :

« Voici un grave accident qui m'arriva quand j'étais enfant. Rien que d'y songer me donne la chair de poule! Tenez, je vais vous conter cela.

» Il y a longtemps, et il me semble que c'était hier : c'était l'an de ma première communion. J'entrais, joyeux gamin, dans ma douzième année. Petit diable d'écolier, j'étais toujours prêt à faire des niches aux camarades, et notre maître d'école, sans cesse irrité comme un taureau sauvage de Camargue dans l'arène, me houssinait plus souvent qu'il ne me donnait images ou bonbons.

» Cela ne m'empêchait pas de compter beaucoup d'amis parmi mes condisciples ; nous nous aimions à coups de poing et en nous prenant aux cheveux, c'est vrai ; mais après batteries et griffades, le bon accord se rétablissait.

» Le meilleur de tous mes amis, c'était, bien sûr, le fils d'un nommé Pierre Brun, cordonnier et crieur public. On l'appelait Pascalet. Un agneau! Quel gentil enfant de chœur il y avait là, blondin et frisé, avec des joues roses et blanches comme des pommes de paradis. Il m'eût fait grand plaisir d'être enfant de chœur avec lui, car nous étions toujours ensemble, comme deux jumeaux ; mais, hélas! impossible ; M. le curé n'y consentit jamais...

» Un jour, c'était, il m'en souvient, la veille de la Saint-Crépin, mon ami Pascalet, en sa qualité d'enfant de chœur d'abord et de fils de cordonnier ensuite, devait, le lendemain, à la grand'messe de la corporation, chanter le

Credo, car il chantait comme un violon. Je le vis arriver, avec ses gros vêtements d'hiver, et pourtant tout transi de froid et tout pelotonné, comme un oisillon malade. En jouant à saute-chien, un soir, à la brune, par un de ces brouillards qu'amène la Saint-Simon, glacés et si épais qu'on les couperait au couteau, il s'était enrhumé, tant son ardeur au jeu l'avait mis en sueur.

» — Nille, me dit-il d'une voix enrouée, c'est demain la » Saint-Crépin. La confrérie des cordonniers m'a demandé » le *Credo* de la grand'messe, et j'ai promis de le lui chan- » ter. Mais...

» Et de tousser, et de tousser!

» — Eh! mon pauvre ami, lui répondis-je, il ne faut » point te désoler pour cela. Je le chanterai à ta place, ton » *Credo;* je le sais sur le bout du doigt. Ce serait bien » grand hasard si je bronchais et m'embourbais. Mais, dis- » moi, Pascalet, Monsieur le curé consentira-t-il?

» M. le curé consentit!

» Car enfin, quand on est écolier, on n'est point criminel à mériter les galères pour être allé, un jeudi, nager dans l'eau courante du Réal et courir en costume aérien après les papillons. Et puis, cette année-là même, à la procession de la Fête-Dieu, encore que je ne fusse pas enfant de chœur, mais simple pénitent bleu tout jeunet, j'avais réussi à merveille un long solo. Je l'enlevai si crânement, que je fis l'admiration de tout notre beau Saint-Remy. Des vieillards en parlent encore, quand ils s'ensoleillent au portail de la grande église.

» Ce soir-là, à souper, je pinochai avec les dents de devant, comme les lapins, tant ma fiévreuse ardeur et l'espoir du triomphe prochain me coupèrent l'appétit.

» Je contai mon heureuse chance à mon père et à ma

mère; que Dieu les ait reçus! Pierrette de Piquet, ma mère, fut dans le ravissement; mais mon père, Jean-Denis, me glaça jusque dans la moelle des os, en haussant les épaules et me riant au nez.

» J'allai me coucher, et j'eus vite oublié les épaules et le rire de Jean-Denis. Quasi toute la nuit, je me tournai et retournai sur ma paille. J'avais des démangeaisons et des picotements sur tout le corps. Je m'exerçais, essayant le ton, le haussant, le baissant; à tel point que mon père, ennuyé de mon chant et de mon latin, qui coupaient son sommeil, me rabroua vertement. « Enfant, me cria-t-il, ta musique me rompt la tête ; tais-toi, sinon je vais te fouetter. »

» Ma mère étouffait son rire ; mais moi, j'eus peur, et pas plus gros qu'un pois, je me pelotonnai dans mes draps et cachai ma tête sous mes couvertures; je ne soufflai mot et j'essayai de m'endormir. Je quittai ma paille au point du jour.

» Jamais plus radieuse aurore ne s'était levée. C'était jour ouvrable, excepté pour les chevaliers du ligneul. Pourtant je m'endimanchai; je mis les habits de ma première communion, un tantinet étroits, car je prenais ma croissance comme la pâte dans le pétrin. Je laissai là mes sabots; nous les chaussions à la Saint-Simon et ne les quittions qu'à Pâques; je laçai mes bottines de veau ciré, qui me faisaient tant plaisir quand elles craquaient à mes pieds. Peu s'en fallut que je ne prisse, en tapinois, la savonnette et le rasoir de mon père, et qu'au risque d'entamer et d'ensanglanter mon visage, je ne me misse à couper les quelques poils que je croyais avoir sur les joues et sous le nez.

» Ma bonne mère, qui avait plus que moi pris la chose à

cœur, me fit déjeuner d'un oignon et boire une couple d'œufs crus ; il n'est rien de tel pour assouplir et nettoyer la voix. Elle me fit avaler aussi, car rien ne donne mieux le ton aux chanteurs, deux gros doigts de bon vin pur.

» Enfin ! le dernier coup de cloche n'avait pas encore tinté que j'étais déjà dans le chœur ; il était comble. Le *Kyrie* passe, le *Gloria* s'achève. Courage, Nille ! nettoie tes bronches, tousse, crache ; bientôt c'est ton tour : voici le *Credo !*

» Mes genoux fléchissent. J'étais là, planté devant l'énorme lutrin de Saint-Remy. Lorsque le maître de chœur le fit tourner sur son pivot, pour changer le missel, il grinça comme les roues mal graissées d'un vieux tombereau. Tout le sang de mes veines me monte à la tête ; j'ai des frissons dans le dos et des fourmis aux mollets. Le vieux prêtre officiant entonne de sa voix chevrotante : *Credo in unum Deum.*

» A toi, Nille !

» Nille, avec des joues sur lesquelles une allumette aurait pris feu, voit les étoiles ; non point, certes, celles des cierges que venait d'allumer Riviéret, le sacristain, mais celles qui vous danseraient devant les yeux si on vous appliquait sous le nez un vigoureux coup de poing. Jamais je n'assisterai à pareille illumination.

» Quoi qu'il en soit, je m'accroche au pupitre, j'apaise mon sang, je cherche et je trouve ma voix limpide et fluette de jeune pénitent bleu, et, rassuré tout à fait, j'enfile les perles de mon *solo.*

» Au secours ! Pitié, mon Dieu !

» A peine avais-je ouvert la bouche, qu'il y eut dans tout le chœur un brouhaha épouvantable. « Chut ! chut ! chut ! » criaient à la fois bottiers, savetiers, cordonniers et *pati-*

niers. C'était un orage! Le maître de chœur, le visage défait, les yeux en fureur et hors de la tête, l'écume aux lèvres, me pince brutalement, me secoue et me ferme la bouche avec son mouchoir tout souillé de tabac. Tant il en entra dans mes yeux que je crus y avoir des charbons ardents.

» Éperdu, aveuglé, ébouriffé, déshonoré, je m'éclipsai sans dire bonjour. Je ne me souviens pas si c'est par la petite porte ou par la grande que je sortis de l'église; ce que je sais bien, c'est qu'un troupeau de chiens me harcela, et qu'un petit barbet, méchant comme la gale, me poursuivit longtemps, m'atteignit, joua des dents et déchira le fond de ma belle culotte des dimanches!

» Et je jurai mes grands dieux que l'on ne m'y prendrait jamais plus. Et jamais plus je ne m'y suis laissé prendre.

» Qu'avais-je donc fait de si abominable, pour produire pareil scandale en pleine église, devant la respectable corporation des poisseux, au beau milieu de la grand'messe?

» Qu'on en juge! quand M. le curé entonna solennellement son *Credo in unum Deum*, moi, ému, troublé, craignant de manquer le ton, au lieu de continuer et de chanter : *Patrem omnipotentem*, j'exécutai machinalement et à plein gosier le *Cantate Domino* de mon fameux solo des pénitents bleus.

» Rien que cela! »

On voit quelle fut l'enfance et la première éducation de Roumanille. Plus tard, les études classiques et la lecture des auteurs latins et français auront beau faire; le goût en deviendra plus pur, sans doute, l'instinct littéraire plus délicat, la pensée plus haute, la composition plus sûre dans son cadre précis et dans sa marche progressive, car

un homme de talent ne fréquente jamais ces modèles incomparables sans en retirer un grand profit; mais c'est la Provence avec ses mœurs pittoresques et sa foi naïve qui vivra dans les *Oubreto*, en prose et en vers, de Roumanille, et s'y reflétera, comme dans un miroir, avec ses paysages ensoleillés, le parfum de ses montagnes, le bleu de sa mer, les tempêtes violentes mais salubres de son mistral, surtout avec son âme expansive, joyeuse et chrétienne.

II

C'est l'amour filial qui révéla au jeune écolier de Saint-Remy le secret de sa vocation et de son talent. A peine échappé du collège, l'imagination pleine d'innocentes fantaisies, un carillon de rimes dans l'oreille, il composait des vers français. Comme ils n'étaient pas mal tournés, les journaux ne firent aucune difficulté pour les admettre. On s'en émut dans le voisinage; les amis félicitèrent Pierrette de la gloire naissante de son fils. Le cœur maternel en tressaillait de bonheur et de naïf orgueil. Un jour le poète était rentré au *mas* des Pommiers :

« — Eh quoi! Joseph, lui dit la bonne femme, avec un attendrissement mêlé d'admiration; on dit que tu fais parler le papier.

— Parler le papier? Et comment cela, mère?

— Oh! oui, Joseph; c'est ce que l'on raconte. Mais qu'y mets-tu, voyons, sur le papier?

— Pas grand'chose de sérieux, mère.

— Oh ! si, mon petit Joseph, et je voudrais bien le savoir ; apprends-moi tout cela. »

Les supplications étaient si pressantes, la voix si doucement câline, la curiosité si légitime que l'enfant se rendit bientôt. D'ordinaire, d'ailleurs, il n'en faut pas tant pour que le poète récite ses premiers vers.

La lecture achevée, la jardinière écoutait et regardait encore, le visage défait. Puis, avec l'accent de la déception et de la tristesse mal résignée : « Je n'ai pas compris ! » dit-elle, en baissant la tête. Ce dénouement désenchanté perça le cœur filial du bon Roumanille ; il se dit tout bas : « Eh bien ! je veux faire des vers que ma mère puisse comprendre. »

De ce pieux mouvement naquit le Félibrige. Rien de plus simple, à l'origine, et de moins prétentieux dans ses visées ; mais aussi rien de plus touchant et de plus gracieux.

Quelques jours après, en effet, Joseph récitait à sa mère une pièce provençale. Les larmes qui roulaient sur ces joues vénérées, la joie qui brillait dans ces yeux intelligents et profonds furent la récompense du poète. Lui-même d'ailleurs avait senti son oreille s'enchanter à l'harmonie de cette langue expressive et sonore ; il avait compris qu'elle était le moule naturel de ses pensées. Le fleuve avait trouvé son lit, ou plutôt l'âme avait trouvé son instrument.

Mais cette chère et sainte mère, n'était-ce pas le symbole de la Provence ?

Combien parmi ses compatriotes, des Alpes au Rhône, étaient comme elle ; combien avaient été privés jusque-là des émotions pures et des nobles jouissances que procure la poésie fidèle à sa mission ? Pour ce peuple, qui ne connaît que le parler des aïeux, il n'y a que d'indignes rapso-

dies ou des contes grivois. Dès ce moment, le futur *Capoulié* se promet d'être le poète de ce peuple chrétien si affamé d'idéal, si bien fait pour apprécier la saine et vraie littérature populaire.

Cette généreuse ambition est le côté original et tout à fait hors de pair qui distingue Roumanille. En rêvant une vocation plus haute et une gloire plus universelle, ses compagnons et ses successeurs, nous ne voulons pas dire ses rivaux, ont peut-être méconnu ce qu'il y avait de pratique dans sa pensée, et par là même compromis la renaissance provençale en lui demandant des œuvres et en lui assignant un rôle au-dessus de ses forces.

La voie trouvée, Roumanille s'y lança bravement et joyeusement, et il ne la quitta plus. Grâce à un instinct profond et à un robuste bon sens, le succès lui-même et la vogue ne réussiront pas à le faire dévier. Ses vers ou sa prose traduits par les critiques, par les romanciers et les journalistes de Paris, seront accueillis avec des bravos unanimes et sembleront appeler l'auteur au grand jour et à la grande publicité de la capitale ; c'est en vain.

Il restera fidèle à sa chère langue maternelle, à sa petite librairie d'Avignon, où il se débite d'agréables et gais propos encore plus que de volumes, à cette vie patriarcale qui lui fait trouver au milieu des siens, entre une femme et des enfants dignes de lui par l'esprit, par le cœur et par la foi, les jouissances solides que tant d'autres cherchent vainement ailleurs. La renommée, après laquelle il a dédaigné de courir, viendra d'elle-même le trouver derrière sa vitrine, sans déconcerter sa bonhomie. Son cœur provençal battra pleinement à l'unisson de la Provence, jusqu'à la fin.

Roumanille avait à un degré exceptionnel tout ce qu'il faut pour devenir populaire, surtout dans ce merveilleux pays qui s'étend entre les Alpes, la Méditerranée, le Rhône et la Drôme : l'imagination inépuisable, l'esprit observateur, l'art d'évoquer en quelques traits des figures, des scènes et des tableaux d'une vérité saisissante, le sens profondément chrétien, et par-dessus tout, le don incomparable d'unir l'émotion à l'ironie, les joyeusetés de l'esprit aux délicatesses du cœur, les belles et nobles larmes au rire étincelant.

Sur cette côte occitanienne, où le soleil est si clair et si chaud, on déteste ce qui est traînant et obscur. Plus que partout ailleurs, il faut allier à la fantaisie beaucoup d'exactitude. La masse du peuple y est capable d'apprécier la fine ciselure des phrases, l'harmonie des strophes, la perfection et la nouveauté des métaphores, tous ces artifices de l'art pour l'art, qui paraîtraient au premier abord l'affaire de quelques raffinés ; mais ce que ces populations méridionales, ardentes et mobiles, demandent avant tout, c'est de sentir une âme qui s'épanche et se donne, c'est d'entrevoir l'homme qui a vécu de leur vie, qui s'intéresse sincèrement à leurs affaires, à leurs croyances, à leurs peines et à leurs joies.

Roumanille renferme sa pensée dans un cadre restreint, poème lyrique, dialogue ou conte. Il sait que le monde qui travaille n'a pas le temps de lire les longs ouvrages savamment composés ; son œil et son cerveau n'ont pas assez de puissance et d'exercice pour embrasser et coordonner les lignes d'un vaste monument. Il aime, au contraire, ces pièces dont le sens peu compliqué et la marche simple sont faciles à suivre et à rassembler dans un regard en arrière ; ces traits d'esprit peu raffinés, mais de jet vigoureux, qui

se condensent dans un mot du cru, énergique et même salé au besoin ; ces récits dramatiques, dont la mise en scène, les péripéties et le dénouement tiennent en quelques pages. Il se plaît au rire large et bruyant qui secoue tout le corps et montre toutes les dents, plus qu'au trait d'esprit discret et fin, à la plaisanterie attique, dont le dard se devine plus qu'il ne s'enfonce.

Il en est de même pour les pleurs ; le peuple n'en est pas avare ; mais pour les lui arracher il faut frapper au vif de l'âme. Les conventions littéraires ou sociales n'ont aucune prise sur les natures primitives.

C'est cet ensemble de qualités qui a fait la fortune des fabliaux au moyen âge, des fables de La Fontaine au dix-septième siècle, et peut-être de ces rapsodies antiques dont les poèmes homériques offrent la synthèse définitive. Roumanille a recueilli ou retrouvé ces traditions.

Par sa nature intime et par son développement historique, peut-être le provençal doit-il, plus encore que toute autre langue, s'en tenir à cette brièveté alerte et à cette simplicité pittoresque. Malgré de vrais talents et beaucoup de travail, les modernes qui ont essayé de lui faire chanter de grands poèmes épiques ou bucoliques semblent n'avoir fait que des pastiches de poètes français ou étrangers. L'effort et l'érudition se trahissent par la variété même et l'accumulation des beautés ; ils font involontairement songer au *Télémaque* de Fénelon et aux *Martyrs* de Chateaubriand, sinon à des tentatives plus récentes et moins heureuses. Ce sont les vieux procédés dans un cadre et avec un idiome différents et moins usés ; mais le rajeunissement factice que cette transposition produit, et la sensation d'originalité qui en est la suite, ne durent pas.

Inutile d'ajouter que le vrai peuple ne les comprend

guère et qu'ils ne sont admirés que par quelques critiques ou quelques philologues. Il peut y avoir beaucoup de savoir-faire dans ces chefs-d'œuvre artificiels; mais la moindre fleurette vivante éclose sur le sol, la plus petite cigale volant de ses propres ailes et poussant son cri au bout de la branche ensoleillée, valent incomparablement mieux.

III

Roumanille appela son premier recueil de poésies *Margarideto*. C'est bien en effet le soleil du printemps, le rire de la jeunesse, la fraîcheur des premières émotions et le parfum des fleurs qu'on y trouve; rien qui puisse troubler l'œil le plus chaste. L'idée chrétienne se montre souvent et jette au milieu de cette rougeur d'aurore et de cette gaieté méditerranéenne la note grave ou sublime. Ces pâquerettes ont vraiment « des pétales tout blancs et au cœur une goutte d'or ».

Aux soupirs d'amour succède bientôt le cri de guerre. L'année 1848 avait déchaîné sur la Provence, comme sur les autres provinces de notre pays, une bourrasque de passions socialistes. La furie méridionale fit des siennes; les clubs se multipliaient, les déclamations violentes remplissaient les journaux, la religion était bafouée et les prêtres menacés de la persécution par des énergumènes. Roumanille se jette résolument dans la mêlée.

Se souvenant que la prose est l'arme par excellence, il lance sur l'ennemi ses mordants et spirituels dialogues : *les Partageux* (*Li Partejaire*) et *les Clubs* (*Li Club*). Le bon

sens imperturbable, la logique passionnée, la clarté qui s'impose aux yeux les plus rebelles, la justesse d'observation qui va droit au ridicule des hommes et des choses, l'accent d'une généreuse colère, s'y font admirer d'un bout à l'autre ; partout pétille l'ironie vengeresse, tantôt fine et barbelée, tantôt écrasante et amère. Peu d'hommes ont connu, comme ce rieur pacifique, les ressources de la polémique populaire, et en ont usé pour de plus honnêtes convictions et avec des vues plus désintéressées. Les démolisseurs se démenaient en vain sous cette grêle de sarcasmes ; le public conservateur encourageait de ses bravos sympathiques le courageux pamphlétaire qui démasquait et transperçait ainsi les ennemis de l'ordre, de la propriété, de la famille et de la religion.

Les *Curés* (*Li Capelan*), qui parurent vers cette époque, sont peut-être le chef-d'œuvre de Roumanille polémiste. C'est une réponse populaire aux calomnies courantes. Là-bas tous les coups portaient, et on s'arrachait les articles des mains.

Cette vaillante campagne valut à l'auteur d'illustres amitiés, notamment celles de NN. SS. Plantier, de Mazenod et de Cabrières. Mgr Debelay, archevêque d'Avignon, se faisant l'écho de l'admiration et de la reconnaissance publiques, porta le livre à Rome, et Pie IX, dans une lettre exceptionnellement élogieuse, félicitait l'apologiste « d'avoir si vigoureusement défendu la dignité du sacerdoce ».

Quelques écrits politiques méritèrent l'approbation du comte de Chambord, et le fidèle Roumanille, en lisant la lettre du prince, fut ému jusqu'aux larmes. Il est resté dévoué jusqu'à son dernier souffle. Il était de ceux qui ne se guident pas d'après le succès ; race de plus en plus rare.

Cependant la renommée de l'écrivain grandissait et s'étendait bien au delà des pays de langue provençale, dans la France entière. Quelques pages de cette prose alerte et nerveuse, reproduites par les journaux de la capitale, avaient fait sensation, quoiqu'une bonne part de leur saveur disparaisse dans la traduction française. C'est alors que certains amis tentèrent d'entraîner Roumanille à Paris. C'était un piège subtil auquel son bon cœur le fit échapper.

Pierrette de Piquet avait eu vent de la négociation ; elle résolut de la faire échouer. « Eh quoi ! dit-elle un jour à son fils, tu partirais, tu abandonnerais ta vieille mère, tu dédaignerais la maison qui t'a vu naître et où tu as grandi ! O mon Joseph, ne fais pas cela ! » Les larmes en disaient encore plus que les paroles. Tout ce qu'il y avait de piété filiale et patriotique dans l'âme de Roumanille tressaillit à ce tendre reproche. Il resta, et il fit bien. Que serait devenue, en effet, le long des rives brumeuses de la Seine et sur le pavé de l'immense ville, cette plante du Midi, éclose en plein soleil et en pleine campagne ? Il est difficile de le préjuger. Alphonse Daudet aurait eu un rival, peut-être un maître, dans l'art de conter ; mais le Roumanille provençal et chrétien, dont on aime l'originalité piquante, aurait été perdu. Il n'était pas préparé ni probablement fait pour devenir un autre Veuillot.

L'empire avait rétabli l'ordre extérieur. Vers 1852, le polémiste, ramené à des occupations pacifiques, commence à grouper autour de lui les écrivains qui préfèrent, à son exemple, la langue populaire ; mais aucune prétention de chef d'école, encore moins de chef de parti. Les idées séparatistes, dont quelques critiques chagrins ont accusé plus

tard le Félibrige, n'existèrent jamais que dans leur imagination ; on est trop bon Français, en Provence, pour que de pareils desseins y effleurent même les âmes.

Les projets qui flottaient dans les esprits, à l'état plus ou moins vaporeux et chaotique, avaient besoin des événements et du temps pour se condenser et s'organiser. En attendant, on se réunissait pour s'entretenir d'affections communes, pour échanger des plans et des espérances, ou tout bonnement pour chanter Bethléem, l'enfant Jésus, la Vierge Marie, le patriarche saint Joseph, les Bergers, l'Étoile, les Rois, ou même le bœuf et l'âne. De là est né ce recueil de *Noëls* (*Li Nouvé*), supérieurs à ceux de Saboly. Depuis bientôt un demi-siècle ils retentissent sur la terre de Provence et y font la joie de toutes les familles.

Tous ces poètes comprenaient que leur secret dessein ne pouvait se réaliser que par la religion. Puissent leurs imitateurs ne jamais l'oublier !

Reboul, le poète-boulanger de Nîmes, avait applaudi à ce premier essai d'association. L'année suivante, on se rendit en grand nombre à Aix, où rendez-vous avait été donné par le patriarche. Déjà on s'accoutumait à donner ce titre caractéristique à Roumanille. Cette assemblée célèbre reçut le nom de *Roumavagi des troubadours.*

Brizeux écrivait : « Comme j'ai défendu ma langue et ma race, vous défendez la vôtre ; mon cœur est avec vous tous. » La noble et catholique Bretagne tendait la main à sa charmante sœur du Midi, l'héroïque terre de granit à la côte d'azur !

Ce ne fut toutefois qu'en 1854, le 21 mai, au château de Fontségugne, que l'œuvre fut définitivement fondée et qu'elle reçut le nom un peu énigmatique de *Félibrige.*

Ici encore, comme le fait remarquer Dom Xavier de

Fourvières, l'esprit chrétien de l'association transpirait. Ce titre, en effet, est emprunté à une pieuse oraison autrefois populaire, où la Vierge raconte à son divin Fils les douleurs qui ont affligé sa vie; entre autres celle qu'elle éprouva pendant les trois jours et les trois nuits d'absence à Jérusalem. Jésus était alors dans le temple de Jérusalem, assis au milieu des sept *maîtres* ou *docteurs*,

Emé li sèt félibre *de la lei.*

Le nom de *cigaliers* s'explique aisément par l'emblème adopté.

C'était moins une académie de langue provençale qu'une ligue pour la défendre, l'épurer et l'illustrer. On ne prétendait aucunement bannir le français, ce qui eût été pure utopie, mais on voulait faire vivre côte à côte avec lui l'ancien idiome, débarrassé des scories qui en souillaient la pureté. Les deux langues ne peuvent se nuire; la sœur aînée, devenue sœur cadette, accepte de bonne grâce le fait accompli. Mais n'y a-t-il pas, sous le soleil de Provence, place pour l'une et l'autre? Le contraste de leurs beautés et de légitimes emprunts ne peuvent qu'être utiles à toutes les deux. Il ne serait pas trop téméraire d'attribuer quelques-unes des qualités qui distinguent nos conteurs contemporains à l'influence provençale. Plusieurs, du reste, et des plus gracieux, sont enfants du Midi et portent la cigale d'or.

Roumanille et ses premiers compagnons voulaient que cette renaissance philologique fût en même temps morale et religieuse, afin d'être l'expression fidèle et complète du peuple provençal. Lui-même a toujours prêché d'exemple. Sans doute, dans ses *Contes* (*lis Oubreto en proso*), pleins

d'une humoristique jovialité, il s'égaye parfois vivement au sujet des prêtres, des moines, de saint Pierre et des anges; mais ces plaisanteries sans fiel n'ont aucun effet regrettable dans le milieu où elles sont nées. En cela, comme en bien d'autres choses, l'auteur est plutôt du moyen âge que de notre temps, et il use, comme ses devanciers, de cette liberté familière que l'Eglise laissait alors à ses enfants de rire et de « jouer sur la frange de sa robe royale ». Cette mère divinement inspirée n'ignore pas qu'une bonté condescendante la rend populaire sans rien lui faire perdre du respect qui lui est dû.

Dans les traductions françaises, ce badinage peut sembler quelquefois d'un goût douteux; dans l'original, on songera bien rarement à s'en plaindre, surtout à s'en scandaliser.

Prenez à la suite ses poésies, d'une fraîcheur merveilleuse, ses pages de prose tour à tour si gaies ou si fortes, ses *Noëls* parfumés de piété naïve, ses *Roumavagi* à la sainte croix et à la Sainte-Baume, ses *Fleurs de sauge*, ces gracieux poèmes qui s'appellent *le Pauvre*, *la Part de Dieu*, *la Cloche montée*, ce simple dialogue de jeunes filles, la triste et la joyeuse, qu'il intitule *Songeuses*, large et flottant comme du Longfellow, étincelant et capricieux comme du Musset, mais chaste et céleste comme un dessin de Fra Angelico, et surtout ces énergiques *Enterre-chiens*, que Pontmartin déclare un chef-d'œuvre; vous sentirez toujours frémir la fibre chrétienne.

« Nous autres, dit-il fièrement aux enfouisseurs civils, nous sommes de l'Église, et nous voulons lui rester. Nous voulons aller à la messe, fêtes et dimanches; nous voulons communier à Pâques, nous voulons vivre et mourir comme il faut. Si vous portez sur le front le signe de la

bête, nous autres nous y portons le signe de la croix ; c'est le signe de vie ; qui ne l'a pas est mort. Si vous êtes des mulets débridés, nous sommes des chrétiens.

» Pour enterrer vos morts, faites donc d'autres cimetières ! La croix se dresse au milieu des nôtres et le prêtre les a bénits. Dehors les chiens ! »

Louis Veuillot pouvait bien dire à ce compagnon d'armes : « Nous sommes de même souche ; donne ta main, frère Roumanille, cette main qui fait le signe de la croix ! »

On devine quelles protestations indignées et quel dégoût eût soulevés dans l'âme de ce ferme croyant la proposition d'offrir la présidence d'une fête de félibres à l'immonde vieillard qui a passé toute sa vie à blasphémer Jésus-Christ, la pudeur et la France. Ces trois choses grandes et saintes, que M. Renan a fait tous ses efforts pour tuer et souiller, firent toujours battre le cœur de notre héros.

IV

Roumanille vit la renaissance provençale qu'il avait provoquée réussir au delà de ce qu'il avait attendu. De bonne heure, des collaborateurs de talent et de dévouement se joignirent à lui ; Aubanel et Mistral sont les plus célèbres de ces félibres de la première heure. Sa rencontre avec le futur auteur de *Mireille* a quelque chose de simple et de touchant comme une légende antique.

En 1845, Roumanille venait de quitter Nyons, où il avait été quelque temps maître d'étude, et il se trouvait comme professeur dans un petit pensionnat d'Avignon, rue de l'Hôpital. Parmi les écoliers on remarquait un enfant de

quinze ans, natif de Maillane et que la fièvre des vers tourmentait déjà; car ce campagnard était né poète, et le vrai sang de Provence bouillonnait dans ses veines.

Un jour que le maître avait conduit ses élèves à vêpres dans l'église des Carmes, il en aperçut un qui écrivait en cachette. Il s'avance à la sourdine et saisit le papier suspect. Quel ne fut pas son ébahissement d'y voir alignés des vers en langue populaire! C'était un psaume que l'adolescent traduisait ainsi. « J'en fus si ému, disait plus tard Roumanille, que j'en pleurai de joie. » Après la sortie, pendant que la jeune bande longeait les remparts, le professeur s'approche de l'écolier : « Alors, lui dit-il, vous écrivez en provençal! » Un fin sourire fut la réponse. Là-dessus on s'embrasse; le plus âgé récite quelques-unes de ses poésies à son disciple et lui développe avec feu le plan qu'il a formé de rendre à leur chère langue maternelle son antique perfection.

Cette noble et belle amitié ne connut jamais de froideur ni d'éclipse. Quand la gloire viendra chercher Mistral, Roumanille n'en sera point jaloux; de son côté, le chantre épique acclamé par Lamartine, et tour à tour comparé à Virgile et à Homère, se montrera toujours reconnaissant et respectueux pour celui qu'il regarde comme son initiateur et son maître. Vivant, il l'apostrophe ainsi : « Toi qui sais, ô Roumanille, enchâsser dans tes harmonies les pleurs du peuple, le rire des belles et les fleurs du printemps;... » au lendemain de la mort il écrivait à la noble et courageuse veuve : « Je puis dire que je viens de perdre une moitié de moi-même. »

Cette unité de vues et d'efforts fut une des principales causes du succès.

Au reste, rien de moins semblable que les deux œuvres.

Roumanille est avant tout primesautier, populaire, jovial. Ses gais propos, lestes et courts, sont parfaitement compris de l'artisan et de la femme des campagnes; le rire qu'ils soulèvent est franc et robuste plutôt que raffiné; si d'ordinaire une larme vient s'y mêler, elle monte tout droit du cœur. L'art disparaît complètement, et le conteur a l'air d'être le premier enchanté de ses inventions. Que dis-je? il n'invente pas; il transmet les *conteries* de la veillée, les bonnes légendes des anciens, les proverbes agiles et les dictons ramassés dans la poudre des chemins. Tout au plus se permet-il d'ajouter quelque honnête gaillardise au texte primitif. Mistral est plus savant, plus solennel, plus littérateur. Il a évidemment étudié les modèles classiques anciens et modernes, français et étrangers, et il a conçu la haute ambition de faire passer toutes ces beautés dans la langue des troubadours ramenée à sa splendeur primitive. La Provence est justement fière de lui et son nom sonore vole partout; mais en réalité beaucoup de ses œuvres s'adressent aux érudits et aux amateurs plus qu'au vrai peuple.

Entre les deux on peut placer Aubanel, moins joyeux et moins spontané que Roumanille, moins large dans ses compositions et moins châtié que Mistral, mais remarquable par la vivacité du trait, la chaleur des sentiments et la profondeur de la mélancolie. La passion saigne dans ses poésies et dans son cœur. Il s'est justement comparé lui-même à la *Grenade entr'ouverte*, en donnant ce titre au plus célèbre de ses livres. Ces accents peuvent réveiller de terribles échos.

Tels furent les trois maîtres incontestés du Félibrige. Mistral a dit poétiquement ce qu'ils ont fait ou du moins tenté. « Nous trouvâmes dans les étables, affublée de misé-

rables haillons, la langue provençale. En allant paître les troupeaux, le soleil avait bruni son teint ; la pauvrette n'avait que ses cheveux pour couvrir ses épaules. Et voici que des jouvenceaux, en furetant et rôdant de tous côtés, la virent et la trouvèrent si belle qu'ils en furent épris. Qu'ils soient donc les bienvenus, car ils l'ont habillée comme elle le mérite, en noble damoiselle. »

De jeunes et ardents disciples vinrent bientôt de toutes parts ; ils sont aujourd'hui plus de mille. Le créateur et le promoteur de ce mouvement a donc pu dire, sans être taxé d'illusion ou d'orgueil : « Maintenant, mon Dieu, je puis mourir, maintenant que j'ai vu en fleurs, ô joie ! l'arbre que nous avons planté en Provence. »

Rarement homme fut moins ambitieux que Roumanille et aussi indifférent aux honneurs officiels et aux distinctions académiques. Les décorations vinrent le chercher derrière la vitrine de sa librairie, près de l'église de Saint-Agricol, dans sa chère ville d'Avignon. Il fut créé chevalier de l'ordre de Charles III d'Espagne, officier de la Couronne de Roumanie et de la Légion d'honneur. On sait avec quelle énergie il refusa la croix de la Couronne d'Italie, qui lui était offerte par l'ambassadeur Nigra, lors du centenaire de Pétrarque. Catholique avant tout, il ne voulait rien tenir des spoliateurs du Pape. Un titre qui dut lui être plus agréable que tous les autres est celui de *Capoulié*, c'est-à-dire de président ou de chef, que les félibres lui décernèrent en 1888 et qu'il avait si bien mérité.

On peut se demander quelle est la portée et quelles sont les chances de durée de cette réaction ou renaissance littéraire et poétique. Écartons d'abord les alarmes de quelques esprits susceptibles qui ont dénoncé là une tentative de

rupture avec la grande patrie française et de retour vers l'ancien régime. Ces craintes font sourire ; on ne remonte pas de tels courants. Il serait plus juste d'y voir un essai de décentralisation, et de l'encourager. Que la Bretagne et les autres provinces qui possèdent une langue et une littérature à part imitent leur sœur du Midi, comme les Catalans des deux versants des Pyrénées l'ont déjà fait, à la suite de Verdaguer, le grand poète. Il n'y a aucun inconvénient à cette résurrection d'un idiome parlé pendant des siècles sur les rives du Rhône et de la Durance ou dans les landes de la Cornouaille. Le patriotisme n'y perdra rien ; les mœurs traditionnelles, l'attachement au foyer et à la religion des ancêtres y gagneront certainement. Qui ne sait que le grand péril du temps présent est le discrédit et la décadence de toutes ces choses ?

Malheureusement il est bien à craindre que cette tendance ne soit bientôt étouffée par la fureur d'uniformité plus encore que d'unité qui tourmente la France moderne. Le Félibrige, battu de tous côtés par le français officiel et obligatoire des écoles et des journaux, par la multiplicité des relations avec le nord et par toutes les habitudes de la vie commerciale, civile et littéraire, semble condamné à disparaître, comme une de ces îles fleuries dont parlent nos légendes occitaniennes et que les flots ont englouties pour toujours.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, ce qui a été fait est déjà très beau. L'échec humiliant et complet prédit aux novateurs n'est pas venu ; au contraire, il y a eu de Nice à Valence une floraison de poésie et un renouveau de littérature populaire qui a sans aucun doute élevé le niveau intellectuel et moral de ces populations.

Qu'on songe à l'accueil fait à l'*Armana prouvençau*

depuis 1855! C'est une puissance. Quand il paraît, la famille entière est en émoi, depuis la grand'mère au bonnet tuyauté, jusqu'aux petits enfants posés sur des tabourets et ouvrant leurs deux oreilles et leurs grands yeux pour mieux saisir et retenir ces merveilleux récits.

Tout écoutait et tressaillait, d'un bout de la Provence à l'autre, quand Roumanille, le joyeux et inoubliable *Cascarelet*, le rieur et le boute-en-train par excellence, prenait la parole. Celui-là n'est plus, mais il laisse des héritiers de son esprit et des continuateurs de son œuvre.

Pour comprendre l'empressement du public, il suffit de lire dans le texte quelques-unes de ces pages. Partout l'effet sera irrésistible; mais il devait être particulièrement intense sur les rives de la Méditerranée. Tout dans ces gais propos est essentiellement provençal. C'est une plante du terroir, robuste dans sa grâce, brûlée de parfums et de soleil.

Le *Curé de Cucugnan*, dont Alphonse Daudet a inséré la traduction dans ses jolies *Lettres de mon moulin* et qui est une des attractions du volume, n'est pas plus réjouissant que le *Coq*, les *Perdreaux*, la *Chèvre*, l'*Innocente*, le *Joueur*, les *Chats*, *Chattes et Chatons*, les *Capucins*, *Monsieur Combescure*, l'*Ermite de Saint-Jacques*, digne pendant du fameux Père Gaucher de Daudet, la *Pêche*, le *Salut de Tarascon*, sorte de revanche sur Tartarin, *Colombette*, et cent autres. Au milieu de ces récits, le *Médecin de Cucugnan* reste peut-être le chef-d'œuvre de Roumanille et du genre. C'est le conte gaulois purifié et arrivé à la perfection.

Dans ces pièces, paysages, silhouettes, dialogues, épisodes, marches, tout est d'un naturel si vivant et d'une poussée si franche! Jamais réalisme heureux ne fut à la fois plus hardi et plus idéal. Et sur cette malice flotte tant de bonhomie!

« Le bon Dieu, voyant que les Tarasconais se gâtaient de plus en plus, le reniaient et s'obstinaient à travailler dimanches et fêtes, finit par perdre patience.

» Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, tinrent conseil pour décider s'il fallait ou ne fallait pas faire un terrible exemple et noyer Tarascon.

» Déjà le Rhône écumait et montait à vue d'œil, rugissant. Sur les digues, sur les jetées, les Tarasconais, pâles et transis, le regardaient bondir.

» L'amie de Dieu et de Tarascon, la grande sainte Marthe, agenouillée aux pieds de la Trinité, pleurait comme une Madeleine et priait pour les Tarasconais, quoiqu'ils ne le méritassent guère. Le bon Dieu était implacable et le Rhône montait toujours.

» Il faut dire ici que le souffle manqua tout à coup à un Tarasconais, et il mourut. Le voilà sur le seuil du Paradis, bien que, Nemrod acharné, il eût çà et là, lui et son chien, piétiné bien des terres ensemencées, mangé force raisins qui ne lui appartenaient pas et cueilli pas mal de figues blanquettes qui n'étaient pas siennes.

» Étonné de l'entendre demander l'entrée (les Tarasconais, paraît-il, ne lui donnent pas beaucoup de besogne), saint Pierre se méfia et voulut voir les papiers du chasseur.

» A peine les eut-il dépliés qu'il n'osa prendre sur lui d'introduire le porteur et il le consigna dans l'antichambre. En effet, sans parler des figues et des raisins dérobés, des terres foulées, notre Tarasconais, pour être en chasse avec l'aurore, n'avait souvent entendu, le dimanche, qu'une messe tronquée ; il lui était même arrivé quelquefois, de peur que son gibier ne vînt à se gâter, de le faire rôtir, le misérable ! et de le manger un vendredi !

» Saint Pierre lui dit donc de s'asseoir et d'attendre ;

dans une minute, il reviendrait régler son affaire. Et il courut narrer au bon Dieu l'affaire : ceci, cela, et encore cela...

» — Pas tant de longueurs, Pierre, fit le bon Dieu ; nous avons assez de grosses gerbes à lier. Écoute et réponds : avant de mourir, ton chasseur a-t-il fait un bon acte de contrition ? — Oui. — Il est donc pardonnable. Fais-le entrer et qu'on n'en parle plus !

» Cependant de loin le Rhône montait, montait. Et sainte Marthe priait à deux genoux. Toujours lents lorsqu'il faut châtier, le Père, le Fils et le Saint-Esprit tenaient toujours conseil.

» — Père, disait le Fils, faisons grâce ; car enfin les Tarasconais ne sont pas aussi méchants que le disent les gens de Beaucaire. Je veux les sauver, les sauver coûte que coûte, fallut-il, ô Père, pour leur salut, descendre sur terre, Lui, Vous ou Moi !

» Descendre sur terre ! Las ! A ce mot la Mère de Dieu pâlit, ses genoux fléchirent sous son corps virginal ; et comme elle croyait voir de nouveau son Fils pendu à la croix, tout sanglant et tout broyé, elle se couvrit la face avec ses deux mains.

» C'est alors que le Saint-Esprit, belle colombe divine, tressaillit et agita ses deux grandes ailes, plein de compassion pour la Mère au cœur percé de sept glaives.

» — Bonne Mère de Dieu, dit-il, consolez-vous ; vos pleurs me fendent l'âme ; consolez-vous ! Ecoutez. Il me semble que vous, vénérable Père éternel, vous êtes trop vieux pour descendre sur la terre ; vous, Fils de Dieu, vous êtes descendu une fois et vous avez bu, divine Victime, l'amer calice jusqu'à la lie. Je veux descendre ; j'ai des ailes, moi. Sans avarie, je sauverai les pauvres Tarasconais.

» La bonne Mère de Dieu respira ; sainte Marthe espéra ; Dieu le Père demeura pensif.

» Et le Rhône ? Le Rhône ne croissait ni ne diminuait.

» Le Saint-Esprit allait déployer ses puissantes ailes et prendre son essor, quand le chasseur tarasconais, qui avait tout entendu en passant, s'écria : « Belle colombe, colombe du bon Dieu, ne descendez pas. Les Tarasconais sont tous chasseurs. S'ils voient seulement miroiter vos blanches ailes, oh ! malheur ; ils viseront, ils tireront d'ici, ils tireront de là... Pif ! paf ! pan ! patapan ! Vous n'arriverez pas même jusqu'à Tarascon. Aïe ! aïe ! je vois déjà de tout côté tourbillonner vos plumes célestes et il me semble qu'il pleut de la neige. Ne descendez pas ; Dieu vous en préserve !

» Et pourtant ! Mais en entendant le conseil du chasseur le bon Dieu sourit. Et comme la miséricorde n'est que le sourire du bon Dieu, le Rhône se mit à décroître, sainte Marthe respira et Tarascon fut sauvé.

» Les Tarasconais sont tous depuis des modèles de vertu ! »

Cette matière et ce ton, avec ces qualités et ces défauts, reviennent souvent dans les fabliaux que Roumanille a jetés de ci et de là avec l'insouciance d'un prodigue ; nous ne ferons même aucune difficulté d'avouer qu'ils reviennent un peu bien souvent. Le goût raffiné des lecteurs modernes et la susceptibilité des puritains sceptiques peuvent y trouver à redire ; le peuple croyant auquel l'auteur s'adressait n'y a vu qu'un badinage sans scandale. Peut-être n'est-ce que dans un temps et un pays où règne encore une foi sincère et forte que ces familiarités ne diminuent en rien le respect. Nous n'en sommes plus là, dans

le plus grand nombre des provinces de France ; c'est un malheur et une déchéance.

V

C'est le 24 mai 1891, un dimanche consacré aux trois saintes Marie de la mer, les poétiques patronnes de la Provence, qu'expira le *Capoulié* du Félibrige. Sa fin a été digne de sa vie, car il est mort en poète et en chrétien, bon, calme et souriant comme il l'avait toujours été, entouré de sa femme, de ses enfants et de ses amis, sous les yeux du Christ et de la Madone, à côté du portrait de Mistral, au milieu d'une foule de petits objets qui racontaient dans leur émouvant et pieux langage cette belle et sereine existence. Son cierge de première communion était debout contre la muraille ; sous un globe de cristal s'épanouissait la pervenche d'or qu'avait conquise aux jeux floraux d'Apt la douce et chère compagne de sa vie, quand elle s'appelait encore Rose-Anaïs Gras ; enfin la maquette en plâtre de la guirlande de fleurs et de fruits qu'il avait fait placer sur la tombe de son père et de sa mère ramenait sous ses yeux les visages bien-aimés de Jean-Denis et de Pierrette, et les jours déjà lointains, mais jamais oubliés, de son enfance à Saint-Remy.

Dans cette vie si poétique, rien dont le mourant dût rougir ou s'alarmer. Il n'avait pas écrit une ligne qui ne fût chaste et bienfaisante ; et malgré les défaillances de la nature humaine, il n'avait commis aucune action qui fût à cette heure un sujet de remords.

Une auréole de foi et un parfum de dignité patriarcale

flottaient sur ces soixante-treize ans qui allaient se perdre dans l'éternité ; jamais il n'y avait eu autant de beauté et de simple grandeur. Avant de s'envoler, l'âme se montrait tout entière pour la consolation et l'édification de ceux qui restaient.

Après l'extrême-onction on lui donna le saint viatique. Le malade se fit alors apporter un petit chapelet et une médaille, et il voulut communier, pour la dernière fois, en ayant sous les yeux ces souvenirs de sa vénérable mère. Il parlait continuellement de Dieu, des siens, de ses amis. « Tu diras à Mistral, répéta-t-il plusieurs fois à sa femme, que j'ai pensé à lui pendant toute mon agonie. »

A un moment, sa main semble chercher quelque chose dans la nuit ; on lui demande ce qu'il désire : « Des mains d'amis à serrer ! » répondit-il doucement.

Jusqu'à la fin la Provence a été présente à sa pensée. On venait de lui lire un article sur la renaissance flamande inaugurée par les romans honnêtes et populaires de Henri Conscience : « Voyez, fit-il remarquer à deux ou trois reprises, comme les vieilles langues résistent et veulent survivre ! C'est comme notre provençal. » Puis il ajouta : « C'est que nous ne sommes pas des vaincus, nous autres ; nous nous sommes donnés, parce que nous avons voulu nous donner. »

Les vers des poètes qui parlent de la mort lui venaient à l'esprit et il récitait les plus beaux à ceux qui le veillaient. Il s'adressait au divin Crucifié pour apprendre à mourir.

De la croix où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Dieu parut visiblement exaucer la prière de cet humble chrétien. Après avoir communié, il dit aux assistants : « La mort n'est pas gaie, sans doute ; mais elle n'est pas aussi dure que nous la montrent les psaumes de l'Église : *Quand ma langue desséchée se collera à mon palais*... Non, ce n'est pas aussi dur que cela de mourir. » Se tournant ensuite vers sa femme, qui lui prodiguait les soins que réclame un mourant : « Oh ! s'écria-t-il d'une voix attendrie, comme elles sont vraies de toutes les femmes ces appellations que les litanies donnent à la Vierge : *Porte du ciel ! Salut des infirmes !* »

Ainsi mourut Roumanille, fidèle jusqu'au bout à toutes ses affections. On vit alors combien il était estimé pour son talent et aimé pour son caractère. Avant de le laisser partir pour Saint-Remy, où le cher défunt avait désiré dormir son dernier sommeil, côte à côte avec son père et sa mère, dans la tombe blanche qu'il leur avait élevée, Avignon prit le deuil et voulut lui dire un solennel et tendre adieu. A l'église de Saint-Agricol, M. l'abbé Marrel, curé de la paroisse, prononça un premier discours. A la porte Saint-Michel, on entendit successivement M. J. Huot, syndic de Provence ; M. Paul Mariéton, chancelier du Félibrige ; M. Rochetin, au nom de l'Académie de Vaucluse, et M. Seguin, pour la presse. Enfin, M. Albert Arnavielle dit au *Capoulié* l'adieu de ses disciples du Languedoc.

Des hommages populaires plus touchants encore dans leur spontanéité, suivirent la dépouille mortelle pendant le

funèbre voyage. Les paysans accouraient et se découvraient avec respect, empressés de rendre ce triste devoir à celui qui les avait si souvent fait rire et fait pleurer.

Celui qu'on portait à travers leurs champs était ce joyeux *Cascarelet* qui racontait, depuis plus de trente ans, de si belles histoires dans l'*Armana prouvençau*. On ne le lirait donc plus, lui que tout le monde comprenait si bien et qui aimait tant les pauvres gens et la Provence ! Il n'avait maintenant besoin que de prières, et on les lui donnait avec un cœur pieux et reconnaissant.

A Eyragues, le village entier accourut et les cloches sonnèrent leur glas funèbre tout le temps que le cortège traversa la paroisse.

A midi, au coup de l'*Angelus*, on atteignit le faubourg de Saint-Remy. Le corps fit une halte au *mas* des Pommiers, ainsi que l'illustre mourant l'avait souhaité. Rien ne fut omis de ce que peut imaginer la douleur d'un peuple chrétien, qui veut honorer une de ses gloires.

A l'église, l'émotion fut à son comble lorsqu'on entendit les mélodies plaintives de la *Fille aveugle* (la Chato avuglo), des *Deux Séraphins* (li Dous Serafin) et de *Notre-Dame de Massabielle* que Roumanille avait rendus populaires dans toute la Provence.

Au cimetière, après les cérémonies et les prières liturgiques, le R. P. Xavier de Fourvières, dans son costume blanc de Prémontré, fit en provençal l'éloge de l'homme et du poète, préludant ainsi à la chaleureuse et charmante *Ouresoun funèbro* qu'il devait prononcer le 1er juin, dans l'église de Saint-Agricol.

Sur le soir, quand tout fut terminé, le soleil voilé jusque-là reparut dans sa magnificence printanière, et les groupes qui rentraient à Avignon purent entendre sur les

routes des bandes de bohémiens chantant en provençal des cantiques de Roumanille.

En France, les principaux journaux de la capitale et de la province consacrèrent au moins un article biographique et littéraire à Roumanille. Si tous ne furent pas unanimes sur la portée du mouvement qu'il avait créé, tous s'accordèrent, sans exception, à reconnaître l'immense et original talent de l'écrivain, à honorer les qualités aimables et hors ligne du fils, du père de famille, de l'ami, du patriote et du catholique.

La presse étrangère prit part en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Roumanie, en Pologne, en Allemagne et au Canada, à ce concert d'éloges et de regrets. Sa vie et son œuvre survivront à cette émotion d'un jour.

Mais ce qui doit rendre heureux et fiers la femme, les enfants, les parents, les amis et les compatriotes de Roumanille, c'est moins sa gloire et sa popularité que sa foi vive et ses vertus chrétiennes. Il a montré à son siècle un exemple qui devient malheureusement rare. Les beaux vers et les livres immortels qu'il a laissés sont quelque chose d'enviable, certes ; mais ce qui vaut infiniment mieux pour lui et pour nous, ce sont les pleurs des braves gens, les regrets de son pays et le souvenir de sa vie et de sa mort édifiantes.

Son grand honneur est d'être resté fidèle à Dieu.

MISTRAL

I

Roumanille est le patriarche, Mistral l'Homère du félibrige; c'est aussi le survivant des illustres fondateurs. Les journaux, les revues et l'opinion publique se sont beaucoup occupés de lui dans ces derniers temps ; l'homme et l'œuvre méritent cette sympathie.

Nous ne sommes point embarrassés pour trouver ce qu'il convient de savoir et de dire sur la jeunesse de Mistral. Elle est simple, comme toute sa biographie ; et lui-même en a conté l'essentiel avec beaucoup de charme et de bonhomie un peu partout et principalement dans la préface des *Iles d'or*.

Il naquit en 1830, à Maillane, village du pays d'Arles, au milieu d'une plaine barrée au midi par les Alpilles. Ses parents exploitaient leur bien patrimonial ; son père se remaria à cinquante-cinq ans. Sa première rencontre avec la

future mère du poète rappelle l'épisode biblique de Ruth et de Booz :

« Maître François Mistral était au milieu de ses blés qu'une troupe de moissonneurs abattaient à la faucille. Un essaim de glaneuses suivaient les ouvriers et ramassaient les épis échappés au râteau. Maître François remarque une belle fille qui restait en arrière, comme si elle avait honte de glaner avec les autres. Il s'avance et lui dit :

— Mignonne, de qui es-tu ? quel est ton nom ?

— Je suis la fille d'Étienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Adélaïde.

— Comment ! la fille de Poulinet, maire de Maillane, va glaner ?

— Maître, nous sommes une nombreuse famille, deux garçons et six filles. Quoique notre père ait assez de bien, comme vous savez, lorsque nous lui demandons de quoi nous parer, il nous répond : « Mes belles, si vous voulez de l'attifement, gagnez-le ! » Voilà pourquoi je suis venue glaner. »

On devine le reste. Six mois après cette scène, le mariage des deux interlocuteurs était célébré.

Le père de Mistral était un homme de mœurs et de croyances antiques, fidèle à ses convictions et à ses amis. Pendant la Révolution il défendit bravement la France, sans renier ses principes chrétiens et monarchiques.

Dans sa vieillesse, il aimait à raconter ses guerres et les épisodes intéressants de cette époque de terreur. Un jour, par exemple, en traversant la Bourgogne, il rencontre un compatriote qui conduisait un lourd chariot à travers la boue et la pluie.

— Où vas-tu, voisin, par ce temps diabolique?

— Citoyen, je vais à Paris porter les saints et les cloches.

A ces mots, François Mistral pâlit et les larmes jaillirent de ses yeux. Otant son chapeau devant ces reliques de son pays, que ses pères avaient vénérées et qu'il avait lui-même regardées avec respect de ses yeux d'enfant, il salua les saints et les cloches de son église :

— Ah ! maudit, s'écria-t-il, crois-tu qu'à ton retour on te nommera, pour cette besogne, représentant du peuple?

L'iconoclaste courba la tête, frappa durement ses chevaux en blasphémant et repartit.

Toujours content de la Providence, digne dans son langage, ferme dans le commandement, bon au pauvre monde, économe et laborieux, ce grand et beau vieillard était admiré de tous. Le soir, en été comme en hiver, il faisait à haute voix la prière commune, et quand les veillées étaient longues, il lisait quelques pages de l'Évangile à ses enfants et à ses domestiques

Il mourut comme les anciens patriarches :

« Après qu'il eut reçu les derniers sacrements, nous pleurions tous autour du lit :

— Mes enfants, nous dit-il, moi je m'en vais, et je rends grâces à Dieu pour tout ce que je lui dois, pour ma longue vie et pour mon labeur qui a été béni.

» Ensuite il m'appela : — Frédéric, quel temps fait-il?

— Il pleut, père.

— Eh ! bien, s'il pleut, il fait beau pour les semailles.

» Et il rendit son âme à Dieu. »

A neuf ou dix ans Frédéric fut mis à l'école du village ; mais pour couper court à ses escapades buissonnières, il

fallut bientôt l'enfermer dans un petit pensionnat d'Avignon. On devine si la cage plaisait à cet oiseau franc, habitué à la vie libre et au plein air de la campagne ! Au milieu des thèmes et des versions, il songeait aux contes et aux airs provençaux dont sa mère en filant avait charmé son enfance. C'est de cette bouche vénérable qu'il avait appris le beau nom de Mireille qu'il devait rendre populaire et immortel.

Peu à peu cependant les beautés de la littérature classique attirèrent son attention. Une transposition merveilleuse se faisait dans son imagination : dans Homère et Virgile il retrouvait vivants les travaux rustiques, les mœurs naïves, les idées et les coutumes de Maillane. A trois mille ans de distance et sous des cieux si divers, c'était la même nature humaine, le même enchantement des sens et du cœur en face des mêmes scènes. En cachette, il essaya de traduire le latin de la première *Églogue :*

En unquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas ?

Ces vers fameux se condensaient dans ce distique provençal échappé à la destruction :

Oh ! quouro reveirai ma téulisso tepudo,
E moun pichot reiaume, e mi béus espigau !

C'est alors qu'il fit connaissance avec Roumanille, professeur dans le même établissement et poursuivi des mêmes préoccupations de poésie. Nous avons déjà raconté cette charmante rencontre et ces premières relations, qui furent un événement pour la littérature méridionale. Depuis lors ces gloires du félibrige furent toujours unies.

« Embrasés tous les deux du désir de relever le parler de nos mères, nous étudiâmes ensemble les livres provençaux et nous fîmes le projet de restaurer la langue selon ses traditions et son caractère national ; ce qui s'est accompli depuis avec l'aide et le vouloir de nos frères les Félibres. »

Ses études achevées, Frédéric Mistral revint avec bonheur à la ferme. Tout chaud encore d'Horace, il ébauche en quelques mois un poème sur les *Moissons*, en quatre chants. Il en est resté la ballade de Margaï, insérée dans les *Iles d'or*. Cette pastorale se terminait par une allusion toute virgilienne à la révolution de 1848 :

« Avec toi, Muse, nous chantons harmonieusement depuis la Madeleine ; mais le monde a été bouleversé de haut en bas. Pendant que plongés dans la paix nous mêlions nos voix sur le bord des ruisseaux, les rois roulaient pêle-mêle de leurs trônes sous les assauts des peuples trop comprimés, et les peuples se broyaient, les malheureux ! comme les épis de blé sur l'aire. »

La famille, se méfiant des aptitudes agricoles du jeune auteur de Géorgiques, l'envoya faire son droit à Aix. Frédéric y retrouva son ami de collège, Anselme Mathieu ; tous deux se dédommageaient de l'austérité des *Pandectes* et du *Code civil* en cultivant la poésie et en lisant les *Provençales* de Roumanille qui venaient de paraître.

En possession du diplôme de licencié, l'étudiant revint au mas, et son père lui dit en l'embrassant :

« A présent, mon cher fils, moi j'ai fait mon devoir ; tu

en sais beaucoup plus qu'on ne m'en a appris. A toi de choisir ; je te laisse libre. » Sur-le-champ, ajoute Mistral, je jetai sur un buisson ma robe d'avocat, et je m'épanouis dans la contemplation de ce que j'aimais tant : la splendeur de ma Provence. »

La ferveur félibréenne était dans la période d'enthousiasme et de désintéressement. Mistral eut bientôt sa place dans les réunions, les festins et les concours, à côté de Roumanille, d'Aubanel, de Crousillat et d'autres moins célèbres. De temps en temps il lisait quelques fragments de *Mireille*, et les applaudissements de ses amis attisaient sa verve et soutenaient son courage.

Pour populariser leurs idées de réforme et de renaissance, les félibres avaient fondé l'*Armana provençau* dans la célèbre assemblée de 1854, au castel de Fontségugne ; Mistral fut naturellement un des collaborateurs.

En 1855 il perdit son père. « Par suite du partage qui eut lieu dans ma famille, dit-il lui-même, je vins avec ma mère habiter pour toujours le village de Maillane, où je souhaite, quand le bon Dieu voudra, de mourir et d'avoir une tombe, en face de ces collines qui ont réjoui ma vue, rendu mes vers sereins et reposé mon âme. »

Désormais, l'histoire de Mistral est l'histoire de ses œuvres.

II

Mireille parut au commencement de 1859, chez Seguin, imprimeur d'Avignon. L'auteur avait employé sept ans à méditer, à composer et à polir cette œuvre. Le succès fut

rapide et complet au delà de toutes les espérances. Il était mérité.

Adolphe Dumas, de Cabane, et Jean Reboul, de Nîmes, présentèrent le poème à Lamartine qui en fut enthousiasmé et en fit un vibrant et sincère éloge dans le tome VII de son *Cours familier de littérature*; c'est un des meilleurs fascicules de ce recueil, dont les parties sont de valeur très inégale. Le grand lyrique saluait dans cette poésie villageoise l'apparition d'un poème épique de Provence, un nouvel Homère, une nouvelle langue et une nouvelle poésie.

S'il y avait un peu d'hyperbole dans ces éloges et dans cette admiration, *Mireille* n'en était pas moins remarquable et tout à fait hors ligne. Il serait faux et puéril de prétendre que l'effet produit est dû principalement à l'étrangeté et à la naïveté de cette langue du treizième siècle, élevée tout à coup à la dignité de l'épopée. Et, d'ailleurs, n'est-ce donc rien que le pouvoir de ressusciter ainsi une langue, de la tirer de la grossièreté où elle est tombée depuis des siècles et de lui rendre tout d'un coup la grâce, la souplesse, la majesté, l'éclat des idiomes classiques? Peut-être est-ce là ce qui distingue le talent supérieur de l'habileté vulgaire, et la puissance créatrice du génie ne va-t-elle guère au delà.

Mais il y a d'autres qualités dans *Mireille*. C'est la Provence, son parler expressif et harmonieux, son ciel, ses mœurs, ses sites, ses traditions, son cœur ardent et son âme mobile; tout comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*, c'est la Grèce primitive; la *Divine Comédie*, c'est l'Italie du treizième siècle; les *Lusiades* de Camoëns, c'est le Portugal de Jean III et du grand Albuquerque.

Dans ce poème, la sincérité des peintures nous captive

autant que l'habileté avec laquelle Mistral a su en dégager l'élément esthétique.

Le fond de l'idylle est l'éternelle et pathétique histoire de l'amour jeune, candide et malheureux.

Mireille est l'unique fille de riches fermiers de la Crau. Ni diadème ni manteau blasonné; mais quelle grâce naturelle et saine ont ses quinze ans !

« Vous n'en avez jamais vu d'aussi belle! Le gai soleil l'avait épanouie; son visage frais et ingénu avait deux fossettes à fleur de joues. Son regard était une rosée qui noyait tout chagrin ; le rayon des étoiles est moins doux et moins pur. Ses tresses noires s'allongeaient en boucles scintillantes. Et folâtre, et sémillante, et un peu sauvage. Dans un verre d'eau, en voyant cette grâce, vous l'eussiez toute bue d'un trait ! »

Vincent est de condition plus humble encore ; c'est un pauvre vannier, qui gagne sa vie en allant tresser des corbeilles de village en village; mais qu'il est beau, fort et fier dans ses haillons !

La première entrevue des deux enfants est charmante d'imprévu et de pudique embarras. Le second chant, où elle est racontée, est un des plus originaux du poème, et il peut soutenir la comparaison avec les scènes fameuses de l'*Odyssée* ou de la *Jérusalem délivrée* ; peu de défauts le déparent.

On fait la cueillette des feuilles qui doivent nourrir les vers à soie des magnaneries et les mûriers sont pleins de jeunes filles semblables à un vol d'abeilles butinant sur les romarins. Pour pendeloques Mireille a deux cerises à ses oreilles.

Vincent vient à passer. « A son bonnet écarlate, il portait gentiment une plume de coq ; en foulant les sentiers, il faisait fuir les couleuvres vagabondes et chassait avec son bâton des cailloux sonores. »

Mireille appelle étourdiment l'inconnu à son aide ; il accourt et grimpe sur l'arbre avec l'agileté d'un écureuil. Dans les branches du mûrier le dialogue s'engage sur les deux familles. Parfois la conversation tombe, mais les âmes ne s'entendent que mieux dans la ramée silencieuse. Mireille avoue la première son émotion et ce qui la cause. Vincent à son tour dévoile son cœur et jure à son amie qu'il n'est rien d'impossible qu'il ne soit prêt à tenter pour l'obtenir. La voix grondante de la mère étonnée d'un si long retard vient interrompre les adolescents ; ils n'avaient plus besoin de se parler.

Le secret de Mireille a été bien vite deviné par ses compagnes ; leur perspicacité de femmes ne se trompe pas sur l'origine de ses rêveries, de ses joies et de ses tristesses subites. Ses regards l'ont trahie. On en cause, tout en détachant les cocons suspendus aux brindilles, et ces propos de jeunes filles rieuses amènent la chanson de Magali.

C'est une variation nouvelle sur un thème de tous les temps et de tous les pays ; mais elle a fait oublier toutes les autres par sa fraîcheur et sa beauté. Pour en goûter la pureté passionnée, il faut unir ces strophes de cristal à la musique de Gounod, pendant une nuit parfumée de Provence. Peu de couplets ont le privilège d'emporter aussi irrésistiblement l'imagination et l'âme entière dans les régions de l'idéal.

Trois prétendants briguaient la main de Mireille : Alari,

le berger ; Véran, le gardien de chevaux ; Ourrias, le toucheur de taureaux.

Le poète profite de ces rivalités pour tracer des caractères et des scènes rustiques. Citons d'abord une description des troupeaux qui descendent des Alpes, sur la fin de l'automne, et rentrent à la ferme ; on peut la comparer avec le début des *Lettres de mon moulin*, par M. Alphonse Daudet. Citons ensuite la description des cavales blanches de la Camargue et celle du *ferrage*, c'est-à-dire de cette opération périlleuse et cruelle qui consiste à marquer avec un fer rouge les taureaux sauvages de la Crau.

Alari et Véran, doux et timides, avec une réserve qui ne manque ni de sentiment ni de délicatesse, se résignent ; mais Ourrias, sorte de géant qui sent le fauve, brûle de se venger. Il ne tarde pas à en trouver l'occasion, et sa rage sera terrible.

« Maintes fois à l'heure fraîche où la terre se voile d'ombre, alors que dans les prés les feuilles de trèfle se replient frileuses, Vincent venait aux alentours de la *bastide*, tout troublé, faire le papillon. En cachette, habilement, il imitait de loin le chant grêle du lucre d'or ou du motteux. La jeune fille, comprenant vite qui l'appelle, accourait à la haie d'aubépine furtivement et le cœur suavement agité. »

Dans une de ces visites, le beau tresseur de bannes se trouve face à face avec Ourrias. Après des injures, à la façon des héros homériques, la lutte s'engage corps à corps. L'issue est longtemps incertaine entre la force brutale et l'adresse agile ; enfin le bouvier roule sur le sol, et Vincent généreux, au lieu de l'achever, l'épargne. Ourrias étonné, étouffant de colère et de honte, se relève et s'en-

fuit ; mais bientôt revenant sur ses pas à la dérobée, il brandit un énorme trident, en frappe son vainqueur désarmé et s'éloigne au galop de sa cavale.

« La Crau était tranquille et muette. Au loin son étendue se perdait dans la mer et la mer dans le ciel bleu ; les cygnes, les luisantes macreuses, les flamants aux ailes de feu venaient, le long des étangs, saluer les dernières lueurs de la clarté mourante. »

L'assassin court au Rhône pour le franchir et quitter cette terre sanglante ; mais c'est justement la nuit de Saint-Médard, la nuit maudite pendant laquelle a lieu sur la rive la funèbre procession des noyés. Un batelier et une barque l'accueillent ; mais barque et batelier fantastiques. Au milieu de la traversée il est englouti.

Le lendemain trois porchers trouvent Vincent étendu dans le désert de la Crau et râlant dans une mare de sang. Ils l'emportent au mas des Micocoules, là même où habitent les parents de Mireille.

On devine la douleur de la jeune fille et les soins qu'elle prodigue à son ami. Pour qu'il guérisse plus sûrement et plus promptement, elle ne se contente pas de remèdes naturels ; elle le fait transporter dans les excavations de la montagne, sombre demeure d'une sorcière fameuse. Elle-même accompagne le cher blessé et assiste aux longues scènes d'incantations magiques qui doivent charmer la fièvre et cicatriser les plaies.

Au début du septième chant Vincent déclare à son père qu'il ne peut vivre sans Mireille, et il supplie le vannier de la demander pour lui à maître Ramon. Le bon vieillard n'a

pas la jeunesse et l'amour pour le bercer d'illusions et d'espoirs chimériques; cependant, après bien des résistances, moins persuadé qu'attendri, il cède à son fils et part.

Le propriétaire des Micocoules visitait ses moissons, heureux et fier de contempler ces champs conquis par son travail et son adresse. Il accueille bien le vannier; mais quand celui-ci fait sa proposition, l'orgueil du paysan enrichi se révolte et son refus est insultant.

Mireille, qui a tout compris, est devenue blême. « Vous me tuerez donc, mon père, dit-elle ; c'est moi que Vincent aime ; devant Dieu et Notre-Dame, nul n'aura mon cœur que lui. »

La mère attise la colère de son époux. En présence de ces outrages immérités le vannier se redresse noblement. Pauvreté n'est pas honte ; s'il a peu de bien au soleil, l'ancien soldat du bailli de Suffren peut montrer tout un passé de bravoure, toute une vie d'honneur.

Maître Ramon le sait ; mais à la pensée de marier sa fille à un gueux qui couche dans les granges, il est exaspéré : « Garde ton chien, je garde mon cygne ! »

» Tel fut le dernier mot du rude laboureur. L'autre vieillard se levant de table prit son manteau et son bâton et n'ajouta que deux paroles : « Adieu ! quelque jour n'ayez point de regrets ! » Et il s'en alla sous le mistral qui mugissait. »

Au loin, toutes les collines étincelaient, comme s'il avait plu des étoiles dans l'ombre, car on était à la veille de la Saint Jean, et partout flambaient les feux de joie. Mais la rafale emporte l'encens des collines et une rouge lueur plane dans le bleu crépuscule.

Cependant Mireille brisée ne peut dormir dans sa chambrette. Elle a pleuré tout la nuit, la tête dans ses mains, en implorant Notre-Dame. Que faire ? mon Dieu ! car elle est incapable de vivre sans Vincent.

Une idée lui vient. « Si le malheur vous accable, lui a dit un jour son ami, courez, courez aux Saintes ; vous aurez tôt du soulagement ! » Les Saintes, en Provence, désignent les trois Marie. Elle partira donc ; et sur-le-champ elle revêt ses habits d'Arlésienne.

« Elle ouvre avec la clef luisante la garde-robe qui renferme son trousseau, meuble superbe de noyer, tout fleuri de ciselures. Ses petits trésors de jeune fille étaient là : sa couronne de première communion, un brin de lavande fleurie, un cierge bénit pour écarter la foudre pendant les orages.

» D'abord, avec un lacet blanc, elle noue autour des hanches un cotillon rouge, qu'elle-même a piqué d'une fine broderie, petit chef-d'œuvre de couture ; sur celui-là elle s'attife d'un autre plus beau. Puis, dans une casaque noire, elle presse légèrement sa riche taille qu'une épingle d'or suffit à resserrer. Ses cheveux pendent en longues tresses brunes et revêtent d'un manteau soyeux ses blanches épaules. Elle en saisit les boucles éparses, les rassemble à pleine main, les retrousse et les enveloppe d'une dentelle fine et transparente. Les belles touffes ainsi étreintes, trois fois elle les ceint gracieusement d'un ruban à teinte bleue, diadème arlésien sur son front jeune et frais.

» Elle met son tablier ; sur son sein elle croise à petits plis son virginal fichu de mousseline. Mais son chapeau de Provençale, son petit chapeau à larges bords, pour se garantir des chaleurs mortelles, elle oublia par malheur d'en parer sa tête.



» La toilette finie, l'ardente fille prend à la main sa chaussure ; elle descend en cachette par l'escalier de bois, sans faire de bruit, enlève la pesante barre qui fermait la porte, se recommande aux bonnes Saintes, et s'élance, comme le vent, dans la nuit effrayante. »

Elle passe près de la bergerie. Les beaux et grands lévriers, blancs comme des lis, étaient couchés tranquilles le long de l'enclos, le museau dans les thyms. Au loin partout le calme, le sommeil et le repos sur la lande embaumée ; le ciel serein resplendissait d'étoiles.

Comme un jeune perdreau, elle vole ; ses pieds ne touchent pas le sol et les courlis, troublés un moment, l'accompagnent de leurs cris. Peu à peu l'aurore, les cheveux luisants de rosée, descend de la montagne dans la plaine. Les allouettes huppées saluent la voyageuse et la Crau se découvre, la Crau inculte et aride, la Crau immense et pierreuse.

Le soleil monte et darde ses flammes ; l'air semble frémir et vibrer sous les rayons ; les cigales que grille l'herbe chaude font retentir sans fin leur grêle claquettement. Ni arbre, ni ombre, ni âme ! Car, fuyant les feux de l'été, les nombreux troupeaux, qui tondent en hiver l'herbe courte mais savoureuse de la grande plaine sauvage, sont allés chercher des pâturages toujours verts sur les Alpes fraîches et salubres.

Mireille court.

Les mantes religieuses, à l'ombre des ajoncs, lui disaient : « O pèlerine, retourne, retourne chez toi. Le bon Dieu a mis aux sources de l'eau claire, au front des arbres des feuilles pour protéger tes couleurs ; et toi, tu brûles ton beau visage au hâle de l'été ! »

Sur le soir, épuisée, elle rencontre un vieux puits revêtu de lierre, où les troupeaux venaient boire. Un petit garçon qui jouait à l'ombre de l'auge lui propose de coucher sous leur tente pendant cette nuit, avant de reprendre sa marche. Elle y consent.

Cependant, à la ferme, maître Ramon s'est aperçu de la disparition de Mireille. Accablé de tristesse, il convoque tous les serviteurs et leur demande des nouvelles de la fugitive. Tous ont de sombres mais vagues pressentiments; seul un pâtre est plus précis et déclare que la jeune fille est allée aux Saintes. Aussitôt le père et la mère se lancent à sa poursuite.

De grand matin, Mireille impatiente traverse le Rhône sur la barque des pêcheurs qui l'ont hébergée.

« La nacelle fendait l'eau, sans faire plus de bruit qu'une sole. Le petit André la conduisait, et l'héroïne, aventurée avec l'enfant sur le fleuve, contemplait les flots d'un regard nébuleux.

« Vois! lui disait le jeune rameur, comme il est large dans son lit, le Rhône! Qu'il se ferait de belles joutes entre Camargue et Crau! car, cette île, c'est la Camargue; là-bas, elle s'étend si loin qu'elle voit s'ouvrir les sept embouchures du fleuve arlésien. »

» Comme il parlait, des tartanes remontaient le Rhône tout éblouissant des reflets roses que le matin y allumait; le vent de mer, gonflant la toile des voilures, les poussait devant lui, comme une bergère un troupeau d'agneaux blancs.

» O magnifiques ombrages! Des frênes, de gigantesques peupliers miraient dans les eaux leurs troncs blanchâtres;

des lambrusques antiques y enroulaient leurs lianes et du faîte des branches laissaient pendre leurs moissines noueuses.

» Le Rhône, avec ses ondes fatiguées, dormantes, majestueusement tranquilles, passait. Regrettant le palais d'Avignon, les farandoles et les symphonies, comme un grand vieillard qui agonise, il semblait tout mélancolique d'aller perdre à la mer ses eaux et son nom. »

Mireille court depuis longtemps à travers la plaine infinie.

Maintenant la chaleur l'étouffe ; les rayons du grand soleil pleuvent comme une giboulée de feu ; la réverbération du sol la brûle et l'éblouit ; l'épuisement la livre enfin aux hallucinations du mirage. Des lacs d'eau, des îles fleuries, des forêts ombreuses, des villes avec leurs remparts, leurs fontaines et leurs clochers, des bâtiments aux voiles blanches lui apparaissent au loin. Elle essuie les gouttes qui ruissellent de son front et presse le pas ; mais le tableau enchanté s'éloigne, se fait suivre et fuit toujours ; il finit par trembler, devient trouble et s'évanouit en brouillard.

Elle n'entend plus que le sang qui bat violemment ses tempes ; elle n'a devant elle que du sable mouvant, du sel qui craque sous ses pieds, scintille et aveugle. Elle songe à Vincent et s'affaisse tout à coup comme frappée à mort.

Les piqûres des moustiques et la brise salée qui vient de la mer la réveillèrent ; elle put se traîner jusqu'à la chapelle tant désirée. Dans son angoisse, une prière touchante s'échappe de son cœur virginal.

Les Saintes attendries se montrent à elle dans un rêve extatique et lui racontent comment elles ont abordé jadis sur la terre de Provence. « Si doux et clair était leur par-

ler, si affable leur sourire, que les épines du martyre fleurissaient en Mireille et se changeaient en délices. » Mais, ô candide enfant ! n'espère point goûter sur la terre un bonheur qui n'existe qu'au Paradis :

« Oh ! si tu voyais, Mireille, des hauteurs de l'Empyrée, combien votre univers nous paraît souffreteux, combien folles et misérables vos ardeurs pour la matière, vos peurs du cimetière ! Alors, infortunée, tu appellerais la mort et le pardon.

» Mais avant que le blé monte en épi, il faut qu'il fermente dans la terre. C'est la loi. Et nous aussi, avant d'avoir des rayons, nous avons bu l'aigre breuvage. C'est pour raviver ta générosité que nous voulons te raconter les tribulations et les terreurs de notre traversée. »

De cette belle narration, où sont condensées en vers magnifiques les légendes chères à tout cœur provençal, nous ne voulons détacher que cette apostrophe à la ville d'Arles :

« A cette heure, tu es moissonneuse, Arles ! mais, couchée sur ton aire, tu rêves avec amour de tes gloires anciennes ; car tu étais reine alors et mère d'un si beau peuple de rameurs ! Le vent mugissant ne pouvait traverser l'immense flotte abritée dans ton port. Rome t'avait revêtue de monuments neufs en pierres blanches ; elle avait mis à ton front les cent vingt portes de tes grandes arènes ; tu avais ton cirque ; princesse de l'empire, tu avais, pour distraire tes caprices, les pompeux aqueducs, le théâtre et l'hippodrome. »

Les trois Marie disparaissent et l'on transporte Mireille

dans l'église supérieure où on lui fait toucher la châsse des reliques. Puis arrivent le père et la mère abîmés dans le désespoir, et enfin Vincent. La jeune fille les console tous.

Au jeune ami qui se lamente : « O mon pauvre Vincent, qu'as-tu devant les yeux, dit-elle d'une voix douce et faible ; la mort, ce mot qui te trompe, qu'est-ce donc? Un brouillard qui se dissipe avec les glas de la cloche, un songe qui éveille à la fin de la nuit.

» Non, je ne meurs pas ! D'un pied léger je monte déjà sur la nacelle ! Adieu, adieu ! Déjà nous gagnons le large, sur la mer ! La mer, belle plaine mouvante, est l'avenue du Paradis, car le bleu du ciel touche de toute part le bleu des flots.

» Oh ! comme l'eau nous balance délicieusement ! Parmi tant d'astres suspendus là-haut, j'en trouverai bien un où deux cœurs puissent librement s'aimer. Saintes, est-ce un orgue qui chante au loin ? »

Mireille morte semble sourire, pendant qu'autour d'elle tous s'étonnent et pleurent. La douleur de Vincent est touchante, mais le poète a le tact de ne pas insister. Tout disparaît dans la rumeur du cantique populaire qui monte des profondeurs de la vieille église :

« O belles Saintes, souveraines de la plaine d'amertume, vous comblez, quand il vous plaît, nos filets de poissons ; mais à la foule pécheresse qui se lamente à votre porte, ô blanches fleurs de nos landes salées, si c'est la paix qu'il faut, emplissez-la de paix ! »

Ce dénouement, a dit un critique, est triste et pur

« comme deux lis couchés dans la même vase, après un débordement du Rhône dans la Crau. »

III

Lamartine signala au public cette poésie de Mireille, poésie pathétique, colorée, saisissante de détails originaux, même lorsqu'elle peint des situations analogues à celles que l'on rencontre dans les poèmes de l'antiquité ou des temps modernes. « Quand on a terminé cette lecture, disait-il, on est tout surpris de trouver, avec un sourire sur les lèvres, une larme sur la main. » Il en énumère ensuite avec complaisance les principales beautés.

A son avis, nulles ballades dans Gœthe ou dans Schiller ne surpassent en énergie, en fierté guerrière ou en gaieté candide et tendre la chanson de l'amiral Suffren ou de Magali. Irus, dans Homère, est un mendiant moins noble que maître Ambroise, le père de Vincent. Après d'autres, il compare Mireille et Vincent à Daphnis et à Chloé ; mais il a grand soin de dire que cette comparaison n'est pas juste, pour beaucoup de raisons ; la principale que nous voulons noter ici, c'est que Longus est licencieux, tandis que Mistral est toujours chaste dans ses tableaux. Entre les deux auteurs et les deux poèmes, il y a la distance du paganisme au christianisme.

Le plus grave défaut de *Mireille*, c'est la sorcellerie dont les scènes remplissent le sixième chant. Malgré la beauté pittoresque des vers et le mérite de rappeler des traditions locales, toute cette fantasmagorie est froide et devrait être supprimée.

En somme, ce poème n'est pas seulement intéressant, il est moral, car il s'adresse à ce qu'il y a de meilleur dans la sensibilité, de plus frais dans l'imagination, de plus généreux dans le cœur. Un peuple qui se plaît à de pareils récits semble bien supérieur à la foule ouvrière des villes, qui écoute, les coudes sur la table des guinguettes, quelque histoire grivoise ou répète à voix fausse quelque refrain cynique.

Pourquoi, se demande Lamartine, les œuvres les plus travaillées de nos contemporains n'ont-elles pas toujours le charme de ces œuvres spontanées des premiers félibres? Pourquoi la sève y est-elle moins vigoureuse, le style moins naïf, les images moins primitives, les couleurs moins printanières, les clartés moins sereines, les impressions moins personnelles?

C'est, répond-il, que nous sommes l'art, tandis qu'ils sont la nature; nous sommes métaphysiciens, ils sont sensitifs; notre poésie est retournée en dedans, la leur est déployée en dehors; nous nous contemplons, ils contemplent Dieu dans son œuvre; nous pensons entre des murs, eux dans la campagne; nous procédons de la lampe, ils s'inspirent du soleil.

« Ces poètes du soleil ne pleurent même pas comme nous; leurs larmes brillent comme des ondées pleines de lumière, pleines d'espérance, parce qu'elles sont pleines de religion. Voyez Reboul dans son Enfant mort au berceau! Voyez Jasmin dans son Fils de maçon tué à l'ouvrage, ou dans son Aveugle! Voyez Mistral dans la Mort des deux amants! »

Aussi Lamartine ne craint-il pas d'avancer que depuis

Homère aucune lecture n'a eu pour lui un charme plus pénétrant, plus émané de la pure nature que celle de ce poème où le poète villageois de Maillane a fait passer, en les transfigurant, la Provence tout entière et l'âme humaine dans ce qu'elle a de plus émouvant et de plus délicat.

Emporté par son admiration pour *Mireille*, l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* va jusqu'à former des souhaits et jusqu'à donner des conseils qu'il aurait pu, hélas ! s'appliquer d'abord à lui-même. On nous permettra de les transcrire ici, parce que, malgré quelque exubérance, c'est une belle page et peu connue. Par plus d'un côté, Lamartine prosateur a les qualités et les défauts des conteurs du midi, et par là même on peut dire qu'il se rattache encore à notre sujet.

« Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre ; je dirai plus : il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient ; on dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces changements divins de la famille des Mélésigènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats ! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel ! Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es : *Tu Marcellus eris !*

» Un été j'étais à Hyères, cette langue de terre de la Provence que la mer et le soleil caressent de leurs flots et de leurs rayons, comme un cap avancé de Chio ou de Rhodes ; là les palmiers et les aloès d'Idumée se trompent de ciel et de terre : ils se croient, pour fleurir, dans leur oasis natale.

» Le soir, mon ami Messonnier, poète, écrivain et philosophe retiré sous sa treille et sous son figuier, dans la petite maison de Massillon, un des prophètes de Louis XIV, me fit faire le tour de la ville. Il me conduisit dans un jardin bien exposé au midi et à la brise de la mer ; les aloès et les palmiers y germent et fructifient en pleine terre. Je me crus transporté dans une oasis de Lybie.

» On sait que l'aloès ne fleurit que tous les vingt-cinq ans et qu'il meurt après avoir répandu, dans un effort suprême, son âme embaumée dans les airs ; il y en avait un dans ce petit jardin dont on attendait la floraison d'un moment à l'autre. Or, par une heureuse coïncidence, ce rare phénomène végétal semblait nous avoir attendus pour s'accomplir sous nos yeux.

» Au moment où le soleil touchait la mer, la tige de l'arbre, dont la sève est de l'encens, sortit tout à coup de ses nœuds gonflés de vie, comme un glaive qu'une main robuste tire du fourreau pour le faire reluire au soleil, et la fleur d'un quart de siècle éclata, au sommet de la tige, dans un bruyant épanouissement semblable à l'explosion végétale d'un obus qui sort du mortier. Les oiseaux, couchés sur les arbustes voisins, s'envolèrent d'épouvante, et le parfum, cette âme de la fleur, embauma longtemps tout le golfe.

» O poète de Maillane, tu es l'aloès de la Provence ! Tu as grandi de trois coudées en un jour, tu as fleuri à vingt-cinq ans ; ton âme poétique parfume Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Hyères, et bientôt la France ; mais plus heureux que l'arbre d'Hyères, le parfum de ton livre ne s'évaporera pas en mille ans ! »

Ces éloges lyriques nous donnent une idée de l'enthou-

siasme qui accueillit *Mireille* dans le monde des lettres et dans la presse. L'Académie lui décerna le prix de poésie. Un peu plus tard, l'opéra de Gounod et un tableau très remarqué au Salon rendirent populaires le nom de l'héroïne et du poète.

Les remerciements de Mistral à Lamartine sont charmants de modestie sincère et de reconnaissance naïve, avec une pointe d'exagération que nous remarquons davantage aujourd'hui, et qui ne déplaît pas. Elles font connaître l'homme.

« Oh! monsieur de Lamartine! un seul nom me vient sur les lèvres en voulant vous écrire : Mon père!...

» Hier, je n'étais rien, un pauvre poète de village, heureux d'une humble gloire, qui allait d'Arles à Avignon ; et aujourd'hui vous m'avez tant donné que je n'ose presque revenir et me montrer dans mon village avec tant de richesse. Il me semble que ma gloire ne m'appartient pas ; plus que jamais je sens le besoin de me cacher et de me recueillir, et de parler avec ma mère de l'immensité de vos dons. Vous avez détaché de votre épaule le manteau radieux de l'immortalité, et vous m'en avez couvert.

» Comment ferai-je pour m'en rendre digne? Et comment ferai-je aussi pour vous payer en reconnaissance la millième partie du bien que vous me faites ? Je me sens écrasé. »

Quelques jours plus tard, il racontait à celui qui venait de « créer sa gloire et peut-être son génie » les ovations dont il fut l'objet à son retour.

« ..... Me permettez-vous de vous raconter comment

m'ont accueilli mes compatriotes? Je parle seulement des gens de mon village. Ils ont été profondément émus de mon succès. Ils ne se rendent pas tout à fait compte du mot *gloire*; car, au delà de l'horizon de nos campagnes et en dehors de leurs idées rustiques, tout leur apparaît vague, nébuleux, indéterminé. Et pourtant, ils avaient senti d'instinct que quelque chose de nouveau et de glorieux pour nos contrées s'agitait dans le lointain. Aucun d'eux n'allait à la ville porter ses grains, ses primeurs ou ses garances, sans qu'il s'enquît de ce que l'on disait de moi dans Paris, la grand'ville. Et le porteur de la bonne nouvelle émerveillait tous les voisins à la veillée; et les faucheurs, les laboureurs ou les magnanarelles disaient entre eux: « Qui au» rait dit que Frédéric, cet enfant que nous connaissons » tous et que nous tutoyons journellement, eût fait de si » belles choses sans sortir de chez nous, et surtout en par» lant de nous? »

« Quand j'arrivai, ma bonne mère vint à ma rencontre jusqu'au milieu de la petite place de Maillane et, m'ayant embrassé publiquement, elle me dit, tout attendrie (ce furent ses premières paroles) : « Va, j'ai bien prié tous les » soirs et les matins pour M. de Lamartine, et si le bon » Dieu m'écoute, il deviendra heureux ! »

A peine entré dans ma maison, les paysans du voisinage vinrent, les uns après les autres, me saluer et me toucher la main, ne trouvant pas de mots pour exprimer leur impression au sujet d'un événement si extraordinaire pour le pays. Tous me disaient avec une émotion profonde : « Il paraît que ça a bien marché! Allez, nous sommes bien contents, aussi contents que vous! »

Malgré sa profonde admiration pour Lamartine, Mistral

ne prit pas à la lettre le conseil qui lui était donné poétiquement de ne plus rien produire après *Mireille.* Il sentait que la source n'avait pas été tarie par le premier flot ; il se contenta d'en surveiller les jaillissements avec la sévérité d'un artiste qui est jaloux de la perfection et qui ne veut pas déchoir de sa gloire.

IV

En 1867, paraissait *Calendal ;* ce poème avait coûté, comme *Mireille*, sept ans de soins. Le succès d'estime succéda au succès d'enthousiasme. Si l'auteur fut quelque peu attristé ou même étonné de cette moindre faveur, il en démêla vite les raisons, avec une sagacité qui fait honneur à son goût.

Ce n'est pas que ce dernier poème contienne moins de poésie; au contraire, les vers en sont plus forts et la langue plus pure; mais, sans parler de l'attrait de la nouveauté, *Mireille*, en évoquant ce qu'il y a de plus éternellement jeune dans la nature, de plus universel dans l'âme humaine, s'adressait au cœur et à la sensibilité. Ces récits passionnés et ces catastrophes pathétiques ne pouvaient manquer de faire vibrer les cordes intimes des lecteurs et de tirer de belles larmes de tous les yeux. *Calendal* s'adresse plutôt à l'imagination et au goût. Cette précision rapide pourra faire les délices de quelques connaisseurs attentifs à la versification et versés dans la légende et l'histoire provençales ; ils apprécieront ces strophes d'un métal si ferme et si sonore, ces tableaux d'un dessin si net et d'une couleur si

hardie dans sa sobriété savante; l'œuvre ne sera jamais populaire.

Dans une de ces *Lettres de mon moulin*, toutes resplendissantes de la joie et du soleil du Midi, et qui sont, avec les *Contes du lundi* et quelques chapitres de *Tartarin*, les plus fines et les plus claires perles de son trésor littéraire, Alphonse Daudet nous raconte une visite au poète de Maillane pendant qu'il composait *Calendal*. Il faudrait nous faire trop violence pour ne pas citer ce morceau tout entier, tant il est exquis et d'après nature! D'ailleurs c'est un Provençal de naissance et de cœur qui écrit en français, sans doute, mais qui garde ici, plus encore que dans ses autres livres, le genre et l'accent méridional. Daudet, Theuriet, Paul Arène, Pouvillon, ne sont-ils pas les vrais frères de Roumanille, d'Aubanel et de Mistral?

« Ah! Parisiens, lorsque le poète de Maillane est venu chez vous montrer Paris à sa Mireille, et que vous l'avez vu dans vos salons, ce Chactas en habit de ville, avec un col droit et un grand chapeau qui le gênait autant que sa gloire, vous avez cru que c'était là Mistral... Non, ce n'était pas lui.

» Il n'y a qu'un Mistral au monde, celui que j'ai surpris dimanche dernier dans son village, le chapeau de feutre sur l'oreille, sans gilet, en jaquette, sa rouge taillole catalane autour des reins, l'œil allumé, le feu de l'inspiration aux pommettes, superbe avec un bon sourire, élégant comme un pâtre grec, et marchant à grands pas, les mains dans ses poches, en faisant ses vers...

— Comment! c'est toi? cria Mistral en me sautant au cou; la bonne idée que tu as eue de venir! Tout juste, aujourd'hui c'est la fête de Maillane. Nous avons la musique

d'Avignon, les taureaux, la procession, la farandole ; ce sera magnifique... La mère va rentrer de la messe ; nous déjeûnons, et puis, zou ! Nous allons voir danser...

» J'aperçus un gros cahier ouvert. C'était *Calendal*... Il y a près de six mois qu'il en a écrit le dernier vers ; pourtant, il n'ose s'en séparer encore. Vous comprenez, on a toujours une strophe à polir, une rime plus sonore à trouver... Mistral a beau écrire en provençal, il travaille ses vers comme si tout le monde devait les lire dans la langue et lui tenir compte de ses efforts de bon ouvrier...

» Tout à coup, une musique de fifres et de tambourins éclate dans la rue, devant la fenêtre, et voilà mon Mistral qui court à l'armoire, en tire des verres, des bouteilles, traîne la table au milieu du salon et ouvre la porte aux musiciens en me disant :

» — Ne ris pas... Ils viennent me donner l'aubade; je suis conseiller municipal.

» La petite pièce se remplit de monde. On pose les tambourins sur les chaises, la vieille bannière dans un coin, et le vin cuit circule. Puis, quand on a vidé quelques bouteilles à la santé de M. Frédéric, qu'on a causé gravement de la fête, si la farandole sera aussi belle que l'an dernier, si les taureaux se comporteront bien, les musiciens se retirent et vont donner l'aubade chez les autres conseillers. A ce moment la mère de Mistral arrive.

En un tour de main la table est dressée : un beau linge blanc et deux couverts. Je connais les usages de la maison ; je sais que lorsque Mistral a du monde, sa mère ne se met pas à table. La pauvre vieille femme ne connaît que son provençal et se sentirait mal à l'aise pour causer avec des Français. D'ailleurs, on a besoin d'elle à la cuisine.

» Dieu ! le joli repas que j'ai fait ce matin-là : un mor-

ceau de chevreau rôti, du fromage de montagne, de la confiture de moût, des figues, des raisins muscats. Le tout arrosé de ce bon châteauneuf des papes qui a une si belle couleur rose dans les verres...

» Au dessert, je vais chercher le cahier du poème, et je l'apporte sur la table, devant Mistral.

» — Nous avions dit que nous sortirions, fait le poète en souriant.

» — Non! non! *Calendal! Calendal!*

» Calendal n'était qu'un petit pêcheur provençal. Pour gagner le cœur de la belle Estérelle, il entreprend des choses miraculeuses, et les douze travaux d'Hercule ne sont rien à côté des siens.

» Une fois, s'étant mis en tête d'être riche, il a inventé de formidables engins de pêche et ramène au port tout le poisson de la mer. Une autre fois, c'est le terrible bandit des gorges d'Ollioules, le comte Sévéran, qu'il va relancer jusque dans son aire, parmi ses coupe-jarrets et ses concubines.

» Quel rude gars que ce petit Calendal! Un jour, à la Sainte-Baume, il rencontre deux partis de compagnons venus là pour vider leur querelle, à grands coups de compas, sur la tombe de maître Jacques, un Provençal qui a fait la charpente du temple de Salomon, s'il vous plaît. Calendal se jette au milieu de la tuerie et apaise les compagnons en leur parlant.

» Des entreprises surhumaines! Il y avait là-haut, dans les rochers de Lare, une forêt de cèdres inaccessible, où jamais bûcheron n'osa monter. Calendal y va, lui. Il s'y installe tout seul pendant trente jours. Pendant trente jours, on entend le bruit de sa hache qui sonne en s'enfonçant dans les troncs. La forêt crie; l'un après l'autre, les vieux

arbres géants tombent et roulent au fond des abîmes, et quand Calendal redescend, il ne reste plus un cèdre sur la montagne.

» Enfin, en récompense de tant d'exploits, le pêcheur d'anchois obtient Estérelle, et il est nommé consul par les habitants de Cassis.

» Mais qu'importe Calendal ? Ce qu'il y a avant tout dans le poème, c'est la Provence, — la Provence de la mer, la Provence de la montagne, — avec son histoire, ses mœurs, ses légendes, ses paysages, tout un peuple naïf et libre qui a trouvé son grand poète avant de mourir.

» Et maintenant, tracez des chemins de fer, plantez des poteaux à télégraphes, chassez la langue provençale des écoles! La Provence vivra éternellement dans *Mireille* et dans *Calendal.* »

Un épisode, dit encore M. Alphonse Daudet, est particulièrement fameux, celui des faïences : « C'est dans un grand repas, je ne sais où. On apporte sur la table un grand service en faïence de Moustier. Au fond de chaque assiette, dessiné en bleu dans l'émail, il y a un sujet provençal ; toute l'histoire du pays tient là-dedans. Aussi il faut voir avec quel amour sont décrites ces belles faïences ; une strophe pour chaque assiette, autant de poèmes d'un travail naïf et savant, achevés comme un tableautin de Théocrite. »

N'y a-t-il rien de grandiose dans cette brève description de l'escalade des montagnes par les hautes forêts de sapins et de mélèzes : « Elles s'élèvent lentement vers la lumière, mais sans cesse elles croissent en ramures. Parfois, quand les hivers s'opiniâtrent à l'assaut, s'il passe un aigle dans la tourmente de neige qui tourbillonne et qui poudroie :

« Aigle, lui font-elles, la région où brille le blond soleil de » Dieu est-elle bien loin encore ?

— Pour voir, leur dit-il, l'astre face à face, il vous faut » cent années encore.

— Bel aigle, grand merci ! » Et reprenant leur ascension, les forêts traversent neiges et orages, et montent fièrement avec les siècles jusqu'à la cime des montagnes amoncelées. »

Les savants réclameraient peut-être contre cette audace, qui tient assez peu compte de la loi des zones botaniques ; les poètes n'ont pas ces scrupules.

Voici un lever de lune provençal : « Le soleil vient d'éteindre sa lumière. A l'orient, comme une jeune fille qui doucement sort de ses couvertures et va prendre le frais à sa fenêtre, doucement la jeune lune là-bas se lève. Les grillons chantent dans le glèbe ; parmi les champs d'oignons où elle erre la nuit, l'obscure courtilière fredonne sa roulade. Parfois une caille attardée fait entendre son cri, là-haut, sur les versants ; ou bien la voix en pleurs d'un perdreau égaré, au fond de quelque val, piaule de loin en loin ; mais la soirée fraîchit et les chauves-souris à vol précipité fendent le crépuscule. »

Quoique l'action domine dans *Calendal*, la passion n'est pas absente. Elle soupire, elle se plaint, elle rugit et pousse des cris de rage ; souvent elle éclate en héroïques transports et l'on croirait entendre un frère du Cid rassuré sur les sentiments de Chimène.

A la fin du poème l'hymne de l'amour pur célèbre son triomphe avec une magnificence incomparable : « O merveilles et joies de l'âme, vous êtes le vrai paradis ! O feux où se purifie le cœur, où il s'embrase ! O pénétrant mélange de deux en un ! O symphonie harmonieuse, tendre, insi-

nuante, qui dit tout! O bonheur et délicieux trouble! La mort, tels que deux blocs de marbre, peut refroidir nos corps ; les deux pensées volent ensemble, déjà, inséparablement, à l'infini de Dieu. »

La comparaison entre *Mireille* et *Calendal* prouve une fois de plus que la beauté de la versification, la science de la mise en scène et toutes les industries d'un art sincère ne valent pas un sanglot, un drame de cœur.

Ce que les hommes recherchent avant tout, c'est l'homme! C'est en le montrant ému et transfiguré par la passion, par la douleur ou par la foi, que les orateurs et les poètes obtiennent leurs plus beaux triomphes. Mistral est un des êtres privilégiés qui ont su ouvrir largement ces sources intarissables du pathétique, de la grâce et du sublime.

V

Le troisième poème considérable de Mistral est *Nerto* ou *Nerte*, nouvelle provençale en sept chants. C'est l'histoire d'une jeune fille vendue au démon par son père.

Elle s'en va, le long d'un souterrain, trouver le pape assiégé dans Avignon, et l'arrache à ses ennemis en le faisant évader par ce chemin inconnu. Pour se soustraire au pouvoir de l'enfer, elle se consacre ensuite à Dieu dans un couvent; mais le neveu du pontife, qui s'est épris d'elle, vient l'enlever la nuit au milieu du chœur. Echappée, elle erre à travers la campagne et retombe entre les mains de Rodrigue, qui l'accueille dans un palais enchanté que le démon fait surgir tout à coup et dans lequel les sept péchés

capitaux multiplient leurs provocations. Elle reste fidèle et répond par un signe de croix aux avances sacrilèges. Tout s'évanouit au même instant, et le lendemain, à la place du château, les paysans ne voient qu'une nonne de pierre.

Moins solennel que *Mireille* et que *Calendal*, ce récit, où le fantastique domine et où l'on découvrirait des analogies avec la légende de *Faust*, contient de beaux passages.

D'abord, le portrait même de Nerte dans le château paternel; aimable et naïve figure de jeune fille que l'on dirait détachée de quelque parchemin aux fines miniatures d'azur, de carmin et d'or. Tous les yeux se dirigent vers elle. C'est le bouton de tubéreuse qui tente toutes les mains; mais le bouton vient d'éclore et personne n'ose le cueillir.

Elevée solitairement par noble et discrète dame Sibylle, sa tante, la jeune baronne n'avait pas de meilleure distraction que de faire du bien, de regarder les hirondelles du haut du donjon ou de lire les pages enluminées du *Bréviaire d'amour*, livre très sage, malgré son titre risqué, et manuel de la parfaite éducation.

« En avait-il des fleurs et des vignettes, le parchemin! Nerte se plaisait surtout aux images. Quand elle voyait sur le feuillet une gentille bachelette, svelte, blondine et un peu pâle, l'œil bleu, la bouche rose et tenant un brin de jasmin, avec deux vers au-dessous : « Voilà tout mon por- » trait, disait elle; n'est-ce pas, ma tante? » Et aussitôt dame Sibylle en sommeillant lui répondait : « Fille peu » vue, ma belle enfant, fille recherchée. Tel est le sens de » ce bouquet. Puis elle reprenait son somme. »

Quand le père, au retour de ses campagnes, regagnait

son manoir, au crépuscule, Nerte accourait en riant pour lui faire fête; mais il la repoussait, sombre et des pleurs dans les yeux. Les gens disaient : « En voyant l'enfant, le baron pleure sa femme! » Mais ils ne savaient pas; ce dehors farouche déguisait l'amertume qui lui rongeait le cœur, le remords du pacte diabolique.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des jugements de l'histoire ecclésiastique sur le séjour des papes à Avignon. Ce qui est certain, c'est que leur souvenir est resté dans l'imagination populaire comme une bénédiction et une féerie; Mistral accepte la tradition.

« Les nations buvaient au Rhône. Les princes de l'Église avaient bâti des palais sur les bords de la Sorgue, dans les aires. On voyait pêle-mêle les hôtels des bourgeois et des nobles, avec leurs armoiries, leurs sculptures et leurs toits à battellements de tuiles. Les églises aux piliers ornés de saints, les chapelles et les oratoires, de-ci, de là, se comptaient par milliers. Continuellement en branle sur la ville, le carillon de cent clochers bourdonnait joyeusement, et dans la nuit les madones illuminées brillaient au coin des rues.

» Mais le palais pontifical était sans pareil entre tous. A cheval sur la Roque escarpée, l'énorme château lançait jusqu'au ciel, sur l'échine de sa voûte, la masse prodigieuse de ses sept tours en pierre dure, dont les nervures rappellent une demeure de géants. Le colosse se mirait dans le fleuve qui coule à ses pieds, dominant de sa hauteur la plaine immense d'alentour. Dans les fleurs de ses fenêtres croassaient les oiseaux de proie et de gros vols de martinets criaient dans ses machicoulis.

» Enjambant le Rhône enflé, comme un chemin d'arcs

de triomphe, un pont de pierre d'une hauteur et d'une longueur inouïes réunissait France et Provence...

» Les Levantins y trafiquaient. Les cardinaux y chevauchaient drapés de pourpre. Les pèlerins de Saint-Antoine ou de Saint-Barthélemy chantaient à tue-tête par les rues. De bateleurs, d'aventurières, de moines de toute couleur, d'excommuniés qui se frappaient la poitrine avec componction, de gens de guerre et de marine qui se battaient au cabaret, c'était un brouhaha, un fouillis comme il n'en est en aucun autre lieu. Des chevaliers de Rhodes, la croix blanche à huit pointes brodée sur le haubert, remontaient fièrement la Calade, tandis que des prédicateurs d'indulgences, des pénitents couverts de sacs ou des flagellants ensanglantés tombaient au milieu d'une farandole. Des docteurs parlaient de science, des Italiens de Rienzi. Et puis, ivres de leur jeunesse, les gais écoliers, quand venait le soir, chantaient aux belles dames, qui étaient aux fenêtres, les vers immortels de Pétrarque.

» Et sur tous ces cris, ces défilés bruyants d'ambassadeurs, ces échauffourées, ces prières et ces imprécations, le mistral élevait sa voix formidable. Alors vous eussiez dit que le souffle de Dieu passait pour emporter sur les nations la bénédiction du pape. »

VI

L'ère de gloire et de prospérité va finir; mais avant de rentrer à Rome le dernier pape d'Avignon veut bénir une fois encore sa ville, ses soldats, ses sujets, les ennemis qui

l'assiègent, la France et le monde. Cette cérémonie est véritablement émouvante et grandiose.

« Benoît, portant son Dieu, monte sur les remparts. Alors, au faîte du palais, une cloche argentine et claire sonna. Tout Avignon en tressaillit et les pierriers arrêtèrent leur tir dans l'attente de grandes choses ; on savait que la cloche d'argent ne tintait jamais là-haut que lorsque le pape était intronisé ou lorsque la mort venait pour lui.

» Sur le parapet de son fort, la tiare en tête, blanc et rigide, Benoît XIII s'avança donc. Toute la ville d'Avignon était agenouillée en bas; toute l'armée de Boucicaut avait abaissé les bannières et courbé les fronts. Le grand pontife des croyants éleva le bras et la voix sur le monde et ses discordes. Parlant *urbi et orbi*, il prononça : *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, Filius et Spiritus sanctus!* En face du palais qui brûle, le peuple entendant cette voix suprême répondit dans un immense sanglot : *Amen!*

» Longtemps là-haut, dans l'incendie, debout sur le roc des Doms contre le vent et la tempête, Pierre de Lune resta ferme. Puis, relevant sa face triste, il jeta une dernière fois son regard sur les pylônes babyloniens du Vatican avignonnais ; et le dernier pape d'Avignon, s'enveloppant dans les plis de sa grande chape, disparut dans l'ombre comme un soleil à la fin du jour. »

Les péripéties de l'aventure amènent l'héroïne aux arènes d'Arles, où le lion de la ville doit combattre, seul contre quatre. Regardez!

« Tout Arles est là qui crie et qui admire. L'enclos est plein de farandoles qui font l'hélice ou qui serpentent. Les

Arlésiennes magnifiques brillent épanouies sur les gradins depuis le sol jusqu'aux sommets. Tout le beau sang des races nobles qui fécondèrent cette terre tant de fois remuée, Arles l'étalait ce jour-là. La Grecque au profil pur y riait avec la grâce des jeunes filles, sœurs de Diane et de Latone; la Romaine se prélassait avec dignité sur les grands arcs du monument, superbe comme au temps d'Auguste et des Vestales; la brune et pâle Mauresque, se tordant dans sa basquine ou se cachant derrière sa voilette de cambrésine transparente, éblouissait les jouvenceaux avec ses yeux de feu vivant. Les carcans et les agrafes d'or, les couronnes de perles fines, les bagues couvrant les mains, les croix à sept diamants, les robes vertes, les tuniques d'écarlate, les panaches, les chaperons et les calottes étaient là pêle-mêle, à flots. Le gai soleil faisait papilloter ce fouillis comme une chaudière en ébullition. Des tambourins pour tout mettre en mouvement, des fontaines de vin pour la canaille, un monde de toute couleur; il y avait de quoi donner le vertige! »

En songeant au couvent, le cœur de Nerte était agité de souvenirs et de sentiments contraires, semblable à ces jours de mai où la pluie et le soleil luttent sur les fleurs. Enfin la noble enfant a fait son sacrifice.

« On lui a donc ôté sa capeline, enlevé sa mantille et délié ses cheveux longs et blonds, qui s'épanchent en foisonnant sur le contour de ses épaules. Mais quand, frémissante et pâle, la jeune fille sent sur sa nuque le froid des ciseaux : « Oh! ma belle chevelure! s'écrie-t-elle; suspendez-la, suspendez-la sur l'autel de la Vierge immaculée, ma douce mère. Adieu, printemps! adieu, couronnes que

je tressais en folâtrant! Orgueil de mes seize ans, adieu! Boucles d'or, belles boucles d'or, dès que l'aurore était éclose, je vous peignais avec amour, comme une gerbe de rayons! Ah! laissez-moi; que je les baise, et que la Vierge me pardonne! Agneau trop tôt tondu, tu ne brilleras plus au soleil et les fleurs de la montagne ne diapreront plus ta folle soie. Jamais plus la brise n'agitera tes anneaux. C'est de l'enfantillage peut-être, mais je me sens gonfler le cœur et je ne puis me retenir. Ah! laissez-moi pleurer! C'est fini! »

Ces plaintes de la jeune Provençale rappellent, sans trop pâlir, les lamentations d'Iphigénie, les adieux des enfants de la Grèce à la douce lumière et à l'éclatant soleil de leur pays.

Echappée au ravisseur, Nerte a erré dans la nuit. Elle est affolée, brisée et n'en peut plus, lorsque l'aurore paraît. Elle tombe à genoux et prie.

« Et voici que là-haut, dans le matin, une petite cloche tinte. Avivée, Nerte se relève. Elle pénètre sous bois, à la fraîcheur, et suit le tintement. Les oiseaux guillerets volaient dans la feuillée, les pendulines gazouillaient; tourtereaux et tourterelles roucoulaient. Nerte s'avance en tremblant, mais tressaillante et heureuse sous les arbres blancs et doux qui l'accueillaient en amis. Elle est tellement seule au monde, elle est si lasse, à force de pleurer, que c'est une joie pour elle de voir enfin les colonnades de cette futaie qui l'embaume et l'enveloppe de calme. Au point du jour le soleil se levait sur la montagne; les perles de la rosée scintillaient sur les feuilles, et des diamants liquides enchâssaient les frais boutons. L'églantier, le genêt, la

clématite, les fleurs sauvages qui croissent çà et là dans les fentes, tout se réjouissait de renaître dans la lumière du bon Dieu. »

La rencontre d'un vénérable ermite achève de rendre courage à l'enfant qui lui conte ses malheurs. L'homme de Dieu la console.

« Quelle sagesse prévoyante, quel ordre dans les œuvres du Créateur! Regarde ces moucherons qui tourbillonnent dans l'espace! Un rayon d'amour et de soleil les a fait naître; ce soir, peut-être, ils auront accompli leur destinée, et dans ce peu de temps la Providence leur donne à foison tout le bien et tout le bonheur qui leur sied! A peine éclos, ils ont dans une galle l'aliment qui fait leurs délices; ils ont leurs ailerons pour suivre le vent qui passe, ils ont la colline et la plaine; ils ont le grand jour qui les enivre; pour leurs luttes ils ont un aiguillon, et dans leurs yeux si petits l'univers, le grand univers se reflète aussi complet que dans la mer immense! »

Bientôt à ces beautés saintes de la nature succèdent les féeries malfaisantes du tentateur. On dirait alors le pinceau magique du Tasse.

En même temps qu'il composait ses grands poèmes, avec la conscience d'un artiste qui songe moins à surprendre la renommée qu'à réaliser magnifiquement son rêve, Mistral jetait çà et là des chansons, des élégies, des contes, des sonnets, des épithalames, des toasts en vers et des cantiques. C'était tantôt pour collaborer à cet *Armana provençau* où l'on trouve tant de jolies pièces; tantôt pour

faire plaisir à des parents, à des amis ou pour célébrer quelque événement domestique; tantôt enfin pour obéir à la fantaisie et à l'émotion du moment. Plus tard, l'auteur a réuni plusieurs de ces poésies fugitives en un volume qu'il a intitulé *les Iles d'or*. Il s'en explique ainsi dans la préface :

« Ce titre, j'en conviens, peut sembler ambitieux; mais on me pardonnera lorsqu'on saura que c'est le nom de ce petit groupe d'îlots arides et rocheux que le soleil dore sous la plage d'Hyères. Et puis, à dire vrai, les moments célestes dans lesquels l'amour, l'enthousiasme ou la douleur nous font poètes, ne sont-ils pas les oasis, les îles d'or de l'existence? »

Ce recueil offre une grande variété de sujets, de tons et de rythmes. Si l'auteur ne nous était suffisamment connu par ailleurs, on y trouverait aussi de nombreuses et significatives indications sur sa biographie morale et littéraire. Partout il y apparaît vrai, délicat, expansif, ouvert d'intelligence, fin d'esprit, fidèle de cœur. Ce qui frappe dans ce caractère sympathique, c'est le parfait naturel et la noble simplicité.

Plusieurs morceaux des *Iles d'or* atteignent la plus haute poésie. Voici, par exemple, une interprétation philosophique du mythe de Sisyphe :

« Le malheureux doit élever un rocher sur la cime hautaine d'une montagne escarpée, horrible. Sisyphe s'accroche à la pierre ; cramponné, en nage, il pousse avec ses bras et pousse encore. La pierre est grosse et pesante; n'importe! Au sommet il y a l'éternel repos où tout s'apaise.

» Il pousse. Le roc, remué péniblement, roule peu à peu vers la hauteur.

» Il pousse. Le roc, à la force du poignet, est cahoté par les vallées et les collines. En avant toujours! Haletant, pas à pas, le damné escalade; de ses chairs, de ses membres épais les muscles font saillie; de sa tête basse et de sa barbe on voit pleuvoir la sueur.

» En avant! en avant! en avant! Il écrase les buissons, il franchit les coteaux rocailleux, les ravines, les champs de pierrailles; déjà il s'efforce aux montées les plus raides. Plus il monte cependant, plus lourd est le rocher. Ses ongles crochus s'usent au travail, et le long du sentier où il s'essouffle à mort, les ronces sont teintes du sang de ses orteils. Qu'importe!

» Sa gorge est sifflante de fatigue et de soif; mais encore un coup d'épaule, un court effort! et vainqueur du destin, indompté, Sisyphe portera là-haut la masse formidable. Ah! malheur! près du but, patatras! le bloc se renverse, roule sur la pente vers le précipice et s'y abîme en tombant comme un tonnerre se perd de vallée en vallée.

» Alors les filles du Ciel, les blanches déesses qui foulent ces pics où rien ne peut monter, s'approchent doucement de Sisyphe : « Infortuné, lui disent-elles, ton malheur nous émeut; mets un peu de côté ton orgueil, pleure et repens-toi; le sort est clément pour les bons et pour les doux. »

» Mais Sisyphe levant sa face convulsée, muet, dédaigneux de la blanche apparition, regarde le ciel comme font les damnés; puis à sa tâche il se remet obstinément. Des pieds et des ongles, grinçant des dents et blasphémant, il s'attelle à la roche fatale. Et toujours près d'arriver au faîte le bloc retombe; et sans fin il faut qu'il monte ce roc.

» Eh bien ! éternellement, jusqu'à ce qu'il s'engloutisse, voilà l'œuvre que fera notre monde ! »

N'est-ce pas un écho de Lucrèce, et Leconte de Lisle ou V. Hugo ont-ils des passages plus vigoureusement versifiés ? Si ce morceau était de Gœthe ou de Byron, il serait célèbre et aurait sa place dans toutes les anthologies.

N'est-ce pas aussi un admirable poème que le *Tambour d'Arcole ?* Les grenadiers de Bonaparte hésitent devant ce pont sans cesse balayé par un ouragan de fer :

« Donc, ô France héroïque, tes fils lâcheront pied aujourd'hui, tes fils, ô République, épouvante des tyrans !

» Non ! un enfant de troupe perdu dans la fournaise, un enfant se courbe, ardent, sur son tambour.

» Effaré, l'âme en fête, battant la charge, il court au front des troupes, devant le général.

» Ce n'est qu'une fauvette, pauvret ! mais son tambour terrible parle ; il parle de liberté, d'honneur.

» En colère, en furie, il parle des vieillards, des fils ; il parle de la patrie et fait dresser les cheveux. »

L'armée s'engouffre, d'un irrésistible choc, dans le tourbillon, et le passage est franchi. Le petit tambour eut deux baguettes d'honneur, deux baguettes d'ivoire et d'or et son nom fut inscrit sur un tableau. Il devint célèbre ; puis il fut oublié.

Longtemps après, le héros est à Paris. Bien des flots ont passé sous les ponts du Rhône. L'Empire prodigieux s'est écroulé, et sur ses ruines des rois ont succédé à d'autres rois ; mais le tambour, pauvre coque de noix, a surnagé à travers les révolutions.

Vieux, couvert de cicatrices, impotent, il songe, en traversant la capitale, à son jeune temps, à sa gloire et à son désarroi. Qu'ils sont loin les roulements de flamme de son tambour ! Qu'il eût bien mieux valu, comme tant d'autres, rester à Cadenet, sur les bords de la Durance, avoir femme et enfants là-bas où étaient le nid et la paix de Dieu !

« Une larme mouilla la joue du vieux conscrit. En cheminant dans les longues rues entre les hautes maisons et dans le va-et-vient bruyant de Paris, l'âme malade, il était arrivé au pied du Panthéon.

» Par là-haut, dans les airs, Sainte-Marie ! sur le fronton géant tout neuf alors, ressortaient des statues symétriques ; et sur la frise des lettres d'or portaient : AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE ! Ce que c'est que le destin !

« Tambour, lève la tête ! lui crie un passant. Celui qui est là-haut, l'as-tu vu ? » Vers le temple qui se dressait magnifique le vieillard leva son front. A ce moment le soleil joyeux secouait sa chevelure d'or sur tout Paris ébloui.

» Quand le soldat vit le Panthéon avec sa coupole s'envoler dans le ciel ; quand, avec son tambour en bandoulière, battant la charge comme si c'était vrai, il se reconnut, lui, l'enfant d'Arcole, là-haut tout à côté du grand Napoléon ;

» Ivre de sa folie première, en se voyant si haut, en plein relief, au-dessus des airs, au-dessus des nues, au-dessus des orages, dans la gloire, dans l'azur et le soleil, il sentit dans son cœur un doux gonflement et tomba raide mort. »

Que ceux qui douteraient encore que la poésie proven-

çale, admirable dans les sujets gracieux, satiriques ou badins, puisse unir la vigueur, la précision, la majesté et la souplesse, que ceux-là lisent le *Mistral*.

« Écoutez-le, quelle tempête ! Où va-t-il ? et d'où vient-il ? Tu nous fais du mal comme la peste et pourtant nous t'aimons, ô roi des vents ! Grâce à toi dans nos veines circule un sang plus vif, et quand tu es là, chassant le Rhône en maître, à coups de fouet tu nous remues, si l'été veut nous énerver.

» Ah ! quel charme lorsque dans les haies gronde et siffle ton tourbillon, faisant courir, comme toiles d'araignées, les nuages blancs. Si je m'étends alors, comme il arrive au poète rêveur, mon âme s'envole doucement, avec les nues et le vent fou, là-haut vers le bon Dieu.

» Les anges, les créatures angéliques m'ont frôlé de leurs ailes ; des chants plus doux que miel me versaient l'extase ; les saints et les saintes en pleine gloire me développaient les beautés du Paradis, leur séjour. Soudain une rafale bouleversante, furieuse m'a rappelé que j'étais mortel.

» Le temps est sombre de la poussière que soulève le Mistral ; tout craque, tout est rompu ; les fruits de Dieu sont saccagés. Étayez-les ; si vous ne voulez voir la côte dénudée comme un rocher. Bouquets de poires, rameaux de feuilles qui brillaient après la pluie, comme des joyaux, maintenant où sont-ils ?

» Le Mistral aride est le destructeur qui, au temps de la désolation, au milieu des tonnerres et des éclairs, balaiera villes et peuples. C'est le vent qui, après le déluge, secoua les grandes eaux et dessécha la terre. Si le Seigneur ne l'eût arrêté, si Noé n'eût jeté l'ancre, l'arche était engloutie.

» Qui suivra le vagabond, la bourrasque effrénée qui fait voler le grain dans l'air avant la moisson? Vous atteindriez plutôt l'hirondelle, l'épervier qui plane, le chien lévrier, le poisson subtil; vous atteindriez plutôt l'onde qui a rompu ses digues, plutôt le tonnerre de Dieu.

» Taisez-vous, vent de la mer, vent de la montagne, vent narbonnais, vous qui pour tordre un brin d'osier devez, chétifs! vous donner au diable! Dieu vous fit, nobles brises, pour caresser les boutons naissants des fleurs; mais le Mistral, Dieu le créa pour bercer les chênes et les arbres, enfants des montagnes, et aussi pour en être la hache. »

Après cette vigueur descriptive, voici les accents nobles et pathétiques de la *Fin du Moissonneur ;* on dirait un bas-relief de l'école de Michel-Ange.

« Accroupis l'un devant l'autre les moissonneurs, le cou brûlé, s'avancent hachant le blé à grands coups; vous diriez qu'un tourbillon fait briller les faucilles. La terre dépouillée montre sa poitrine nue à l'ardent tâcheron et le vieux chef, trouant le blé roux et marchant le premier, ouvre le chemin à toute la bande.

» Les jeunes tenaient pied; les jeunes toujours plus gais, plus frais, plus fermes à l'œuvre. Mais les jambes du vieillard flageolèrent tout à coup; les épis échappèrent à ses doigts tremblants et le front honteux il maudit pour la première fois l'outrage et la pesanteur de la vieillesse.

» Mais les jeunes hommes intrépides, le front courbé sur la glèbe venaient derrière, venaient rapides comme les vagues de la mer. L'eau ruisselle de leurs cheveux; sur le chaume flamboyant le soleil darde la mort, et l'épi doré

semble s'incliner et se tordre de lui-même sous le fer embrasé.

» En avant toujours ! dit le vieux. L'haleine qui lui manque siffle et râle dans sa gorge en feu. Et voilà qu'un gars, nu jusqu'aux hanches, un grand gars âpre au gain, tondait le champ, tel qu'une flamme qui va tout dévorer, tel qu'un torrent qui a crevé ses digues.

» Et voilà que le vieillard, tordu par le travail comme le lien est tordu par le bûcheron lorsqu'il veut nouer sa falourde, le vieillard allongeait la main vers les épis, quand le jeune emporté par un terrible élan élève en l'air son énorme faucille. Les femmes n'ont qu'un cri ; mais le vieux abattu mord déjà la poussière, la lame au flanc.

» Pas une plainte. Cet homme endurci par le travail essaie de lutter contre la douleur ; il console d'abord ceux qui l'entourent et qui se lamentent, avec une fierté stoïque. Mais bientôt la nature et la religion reprennent leurs droits.

» Après un intervalle, comme il avait bien soif, il but un peu d'eau fraîche et déposant ensuite la cruche sur le blond froment il fixa ses yeux brumeux sur le soleil qui, au moment de quitter les plaines du ciel, répandait ses rayons sur les forêts de pins et d'oliviers, comme un riche manteau.

» Dans l'air tout à coup ses deux bras s'agitent et d'étranges lueurs ses yeux étincellent. « O monseigneur saint Jean, s'écria-t-il, saint Jean d'été, patron des moissonneurs, père des pauvres gens, souvenez-vous de moi dans votre Paradis !

» J'ai quelques oliviers que je plantai dans la rocaille, il y a deux ans. Quand les chaleurs arrivent, le terrain où ils sont ressemble à de la braise. O monseigneur saint Jean, aujourd'hui le soleil grille ; de mon coin d'oliviers souvenez-vous !

» Là-haut, dans notre village, une pauvre famille doit attendre les sous que chaque année je lui rapportais. Mais maintenant, à la Noël, ils souperont sans moi. O monseigneur saint Jean, ayez les yeux sur ma fille, consolez ma femme, élevez mon fils.

» Si parfois je me suis plaint, pardonnez. La faucille, lorsqu'elle rencontre un caillou, crie aussi. O monseigneur saint Jean, saint Jean, ami de Dieu, patron des moissonneurs, père des pauvres, dans votre Paradis souvenez-vous de moi ! »

» Et le vieillard se tut. Ses yeux étaient toujours fixes, mais son corps était devenu blanc comme du marbre ; et muets, les moissonneurs, la faucille à la main, s'étaient remis à moissonner en toute hâte, car un mistral de flammes secouait les épis. »

Claire et joyeuse comme le soleil de mai qui se joue dans les sources transparentes ou les arbres verts ; ailée, chantante et vive comme l'oiseau ; douce dans son sourire, amère dans l'ironie, puissante pour faire jaillir de belles larmes, la langue renouvelée de Roumanille, d'Aubanel et de Mistral sait aussi faire gronder le tonnerre, peindre les spectacles grandioses et traiter dignement tous les sujets. C'est un outil universel et merveilleux entre les mains d'un ouvrier qui le connaît.

VII

Il serait puéril, presque injurieux, de réfuter longuement l'accusation de séparatisme lancée contre le félibrige à ses débuts par un transfuge, accueillie et colportée naïvement

par quelques critiques peu au fait des choses méridionales.

Mistral, comme ses glorieux amis, chérit avec passion la Provence et il lui a dévoué sa vie. Il la chérit pour la splendeur de son passé, pour la transparence de son ciel, pour la fertilité de son sol, pour la fermeté de sa foi, pour la sonorité de son langage ; il la chérit par-dessus tout parce qu'elle est la terre des ancêtres, faite de leur travail, de leurs sueurs, de leur pensée, de leurs larmes, de leur sang et de leurs cendres. C'est là que se sont épanouies tant de fleurs vivantes ; c'est là que reposent tant de héros et de saints ignorés, en attendant qu'ils sortent de leurs tombeaux pour le jugement suprême. Il l'aime enfin parce que c'est là que Dieu l'a fait naître, que ses yeux se sont ouverts au sourire de son père et de sa mère, qu'il a connu tant d'amitiés fidèles et contemplé tant d'inoubliables spectacles où la nature et l'homme s'unissaient pour ravir les yeux et le cœur.

Ce doux et fécond sentiment de la famille et de la patrie, qui tend à disparaître ailleurs, est encore enraciné là-bas ; mais bien loin d'être opposé au grand patriotisme, il en est la source la plus pure et il en restera le dernier rempart.

L'amour clairvoyant de la France ne consiste pas à faire converger toutes ses forces vers Paris, à centraliser, à niveler, à jeter dans un moule uniforme hommes et choses, à éteindre tous les foyers au profit d'un seul, à immoler les provinces à la capitale. L'idéal d'un peuple n'est pas que tous portent les mêmes costumes et les mêmes décorations, reçoivent les mêmes journaux, aient la même pensée et parlent la même langue ; l'idéal, c'est que tous, au milieu des différences extérieures que le climat et l'histoire ont introduites et consacrées, aient le même dévouement

au cœur. L'unité du composé humain ne souffre pas de la diversité de formes et de fonctions de nos membres.

Persuadé que la désertion des campagnes et l'affluence des populations vers les villes, où elles se fondent comme la cire dans la flamme, est un des fléaux de notre temps, Mistral a voulu prêcher d'exemple en restant à Maillane et en y continuant, autant que possible, les traditions de ses aïeux. Jamais il n'a laissé passer une occasion de louer et de recommander cette vie des champs, la plus utile, la plus large, la plus saine, la plus heureuse et en même temps la plus poétique de toutes.

Là, chaque saison apporte ses spectacles, ses travaux, ses délassements et ses joies. Dans cette rudesse adoucie par la Providence, les âmes et les corps sont également vigoureux ; le surmenage ne les épuise pas et aucune fièvre n'en dévore la sève. La fatigue des jours y procure le sommeil réparateur des nuits et l'appétit donne aux mets les plus communs une saveur délicieuse. Les familles s'y multiplient dans l'union, l'amour et le respect.

Il y a, comme partout, des moments et des jours pénibles ; mais que de compensations du côté du ciel et du côté de la terre ! La misère noire, solitaire, honteuse, désespérée des villes y est à peu près inconnue. La bénédiction de Dieu plane et tombe sur les moissons, les prés et les vignes avec le son de l'*Angelus ;* elle s'asseoit à tous les foyers et pénètre au fond de tous les cœurs.

« Hommes des champs, dit Mistral, bêcheurs et laboureurs qui, honteux du nom de paysan, trouvez la bêche trop pesante et délaissez la charrue pour courir dans les villes et vous faire ouvriers, oh ! sachez donc que vous

avez un métier saint ! Tenez-vous-y ; soyez-en fiers, mes frères, car vous travaillez de moitié avec Dieu. Semez-vous blé, luzerne, pourpier même? Dieu vous prodigue le soleil et l'eau. Amis, vous êtes les enfants gâtés du bon Dieu ; il vous donne le bien-être, la santé et, plus qu'à personne, la paix et la liberté. »

Dans de fraternelles strophes à Reboul, il félicite surtout le poète de Nîmes du bon exemple qu'il a donné en préférant à toutes les espérances le séjour du vieux pays. On ne l'a pas vu s'enfuir, comme tant d'autres, qui vont l'oublier dans le tourbillon des capitales, dès qu'ils se sentent deux bouts d'ailes.

Plus que personne, Mistral était persuadé de la vérité de cet axiome qui est à la base du félibrige et que Roumanille rappelait à ses amis sur son lit de mort : Celui qui est maître de la langue est maître de l'avenir. « Intrépides gardiens de notre parler gentil, conservons-le franc, et pur et clair comme l'argent, car c'est là que tout un peuple s'abreuve ; qu'un peuple tombe esclave, face contre terre, s'il tient sa langue, il tient la clé que le délivrera de ses chaînes ! »

C'est pourquoi il s'est efforcé de rendre au provençal sa beauté native, en le dégageant des scories grossières et des alliages que le temps et les rapports inévitables avec d'autres langues y avaient mêlés.

Pour atteindre cette fin patriotique autant que littéraire, il ne s'est pas contenté de produire des œuvres originales irréprochables ; il a essayé de faire un triage et un inventaire complet de sa langue maternelle dans les deux énormes volumes de son Dictionnaire ou *Trésor provençal.*

Ce beau travail d'érudition philologique, qui rappelle ceux d'Estienne et de Littré, lui a coûté huit ans de patience, et il y a fait preuve d'un goût et d'une sagacité peu communs. Même dans cette tâche ingrate où il s'agit d'accumuler les documents positifs, on sent que la muse a des ailes. Les avantages de ce lexique sont ceux que Bossuet assignait au dictionnaire officiel entrepris par l'Académie française : il donne de la précision, de la clarté, de la régularité et de la fixité à l'idiome.

Dans les nombreuses réunions du félibrige, dans ses visites, ses discours, ses vers ou ses toasts, Mistral revient sans cesse au culte du passé, au respect de la bonne langue, à l'amour de la petite patrie. Mais en ceci rien d'excessif, surtout rien d'exclusif. Il sait qu'il serait inutile de lutter contre le courant et de vouloir détruire l'unité que les siècles ont faite, qu'il admire et qu'il aime.

« La Provence chantait et le temps courut. De même que la Durance se perd, à la fin, dans le Rhône, le gai royaume de Provence s'endormit enfin dans le giron de la France.

« France ! avec toi conduis ta sœur ! dit notre dernier roi. Je meurs. Dirigez-vous ensemble vers l'avenir, à la grande tâche qui vous appelle. Tu es la forte, elle est la belle ; vous verrez s'épanouir la splendeur de vos fronts réunis. »

De ce passage de *Mireille* rapprochons ces strophes du Sirvente *aux Poètes catalans :*

« Maintenant il est clair, maintenant nous savons que dans l'ordre divin tout se fait pour un bien : nous, les

Provençaux, flamme unanime, nous sommes de la grande France, loyalement, sans arrière-pensée ; vous, les Catalans, bien volontiers vous êtes de la magnanime Espagne.

» Car, enfin, à la mer doit tomber la rivière et la pierre au monceau. Le blé serré se préserve mieux des froids perfides de l'équinoxe, et les petits vaisseaux, pour naviguer en sûreté, quand l'eau est noire sous le ciel obscur, doivent naviguer de conserve.

» Car il est bon d'être nombre ; il est beau de s'appeler les enfants de la France, et lorsqu'on a parlé, de voir courir sur les peuples, de soleil en soleil, l'esprit de renaissance, de voir briller la main de Dieu de Solférino à Sébastopol.

» Mais, une fois passés les jours de la tempête, une fois qu'au timon chante le timonier et que la mer est aplanie, chaque vaisseau, pour suivre son étoile ou jeter son filet, se disperse de-ci, de-là, à sa fantaisie.

» Et la France et l'Espagne, en voyant leurs enfants se réchauffer ensemble aux rayons de la patrie, chanter matines au même livre, diront : « Les enfants sont assez raisonnables ; laissons-les rire et jouer ensemble ; ils sont d'âge à être libres. »

Ce n'est que dans les cœurs étroits ou sectaires que le dévouement au présent exclut l'estime du passé. Mistral n'est point de ceux-là. Il regrette le bon vieux temps où la Provence avait son roi d'Yvetot ; cela est bien permis, surtout en vers spirituels :

» Petits étaient nos rois, nos rois d'Aix ; même le nom de comte leur suffisait. Mais tout petit aussi était le fardeau de leur gouvernement ; ils régnaient à bon compte, si

simples qu'on dirait une fable. L'hiver, quand le vent courbe pins et frênes, pour épargner le bois, sortant à pied de leur palais, seuls, sans cérémonie, ils allaient prendre le soleil devant les remparts, et devisant avec Pierre ou Antoine de la moisson, du temps, des fléaux, ils connaissaient les maux publics, et selon l'air joué par les musettes ils ménageaient le patrimoine commun.

» Dame! partout il y a des troubles et le bonheur ne se pèse pas au quintal. En changeant, chacun croit être mieux. Alors, comme aujourd'hui, ami lecteur, Jacques Bonhomme connaissait l'hôpital. Mais quand la brebis bat librement la campagne, si le loup survient, la faute n'est pas au maître. Nice, les Baux, Forcalquier se plaignaient, à certains jours, de leur graisse, et agitant une centaine d'arcs : A bas le tyran! criaient-ils; plus de liens! — Ah! si j'y vais! faisait le comte; attends! Et comme un pâtre habile, il les ramenait à l'herbe avec sa houlette. »

Cette Provence patriarcale de mœurs avait pourtant la susceptibilité de l'honneur et trouvait pour le défendre des trésors d'énergie que nous n'avons plus, malgré notre orgueil. Elle était surtout joyeuse et poétique. N'est-ce pas elle que Mistral chante sous l'allégorie de la *Comtesse*, avec cette mélancolique épigraphe de Balaguer : *On dit qu'elle est morte, mais je la crois vivante.*

» Elle avait cent villes fortes, vingt ports de mer ; l'olivier sur son seuil jetait son ombre douce et transparente ; tout fruit que porte la terre était en fleur dans son parc.

» Pour la charrue et pour la houe, elle avait des plaines bénies ; des montagnes couvertes de neige pour se rafraîchir, l'été. Elle avait pour l'arroser un grand fleuve, un grand vent pour la rafraîchir.

« Elle avait, pour sa couronne, blé, olives et raisins ; elle avait des génisses farouches et des chevaux arabes ; elle pouvait, fière baronne, se passer de ses voisins.

» Tout le jour au balcon, elle chantait sa beauté ; et chacun brûlait d'en ouïr quelque rumeur, car sa voix était si suave qu'elle faisait mourir de ravissement.

» Les poètes, cela se devine, lui faisaient grand cortège. Les soupirants, dès l'aurore, l'attendaient dans la rosée ; mais, perle fine, elle se tenait à haut prix.

» Elle portait toujours une robe tissue de rayons de soleil. Qui voulait connaître l'aube, vers la belle accourait vite ; mais une ombre maintenant voile la figure et le tableau. »

L'amour intelligent et fort ne consiste pas à dissimuler à soi-même ou aux autres les fautes et les défauts, mais à les corriger et à les racheter. Mistral ne fut pas de ces aveugles obstinés auxquels nos désastres de 1870 ne purent ouvrir les yeux. Son cœur saignait de ces humiliations inouïes dans l'histoire ; mais il reconnaissait qu'elles étaient méritées, et il cherchait, en demandant pardon pour le passé, à obtenir miséricorde et protection pour l'avenir. Son bon sens et sa foi lui apprenaient également qu'un Etat sans culte et sans Dieu est une monstruosité. Qu'on relise ce *Psaume* de la pénitence de la France meurtrie :

« Seigneur, par le fer des barbares, tu nous fais hacher comme un blé luxuriant ; et pas un qui accoure à notre défense, pas un des bandits que nous protégions.

» Seigneur, tu nous tords comme l'osier, et tu brises aujourd'hui tout notre orgueil. Il n'est plus personne qui nous porte envie, à nous qui, hier encore, étions si fiers !

» Seigneur, dans la guerre et la discorde s'écroule notre

pays ; sans ta miséricorde petits et grands s'entre-dévoreront.

» Seigneur, tu nous frappes, terrible ; dans une catastrophe épouvantable tu anéantis notre puissance et tu nous forces à confesser le mal que nous avons fait.

» Seigneur, nous avions déserté l'austérité des lois et des mœurs antiques ; vertus, coutumes, famille, nous avions tout profané, démoli.

» Seigneur, donnant mauvais exemple, renégats et païens, nous avions un jour fermé tes temples et ri de ton saint Christ.

» Seigneur, laissant derrière nous tes sacrements et tes commandements, nous n'avons plus voulu croire qu'à l'intérêt brutal, au Progrès.

» Seigneur, dans le ciel dévasté, nous avons voilé ta lumière de notre fumée ; aujourd'hui les fils vont se moquer de leurs pères pauvres et chastes.

» Seigneur, nous avons effeuillé la Bible au vent de la fausse science. Nous dressant comme des peupliers nous nous sommes, chétifs, proclamés dieux !

» Seigneur, nous sommes tes enfants prodigues ; mais nous sommes tes vieux chrétiens. Que ta justice nous châtie, mais ne nous livre point au trépas !

» Seigneur, au nom de tant de braves gens qui sont partis sans défaillir, et valeureux, dociles, résignés, sont ensuite tombés dans les combats ;

» Seigneur, au nom de tant de mères qui vont prier Dieu pour leurs fils et qui, ni l'an prochain, hélas ! ni les années suivantes, ne les reverront ;

» Seigneur, au nom de tant de femmes qui ont à la mamelle un petit enfant et qui, lamentables, mouillent de leurs larmes la terre et le drap de leur lit ;

» Seigneur, pour tant de revers, pour tant de pleurs et de misères, pour tant de villes ravagées, pour tant de sang vaillant et saint !

» Seigneur, désarme ta justice ! Jette un regard ici-bas, écoute enfin les cris des meurtris et des blessés.

» Seigneur, si la Cité rebelle, qui nous régit et nous contraint, a fait pencher ta balance par ses révoltes et ses reniements ;

» Seigneur, épargne la Provence, car si elle a failli, c'est par oubli. Nous voulons laver nos offenses en regrettant le mal d'autrefois.

» Seigneur, nous voulons devenir des hommes ; tu peux nous remettre en liberté ; nous sommes fils de Rome et de bonne race ; nous marchons droit dans notre pays.

» Seigneur, nous ne sommes pas les auteurs du mal ; fais luire ici-bas un rayon de paix. Seigneur, aide notre cause et nous revivrons et nous t'aimerons. »

De toutes les paroles inspirées par l'année terrible, nous n'en connaissons point de plus humbles, de plus sincères, de plus viriles et d'une émotion plus pénétrante. Dans ces cris de repentir et d'angoisse jaillis d'un cœur brisé, mais non désespéré, l'on sent vibrer la foi du chrétien qui accepte le châtiment et l'âme du Français qui demande grâce. Ces plaintes et ces prières sont vraiment un écho de David et laissent bien loin tant de récriminations orgueilleuses, de bravades vaines et de déclamations patriotiques. Comment a-t-on pu soupçonner que celui qui trouvait de pareils accents n'aimait point passionnément son pays ?

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de la candidature de Mistral à l'Académie française ; il est probable

que d'autres y ont surtout pensé pour lui. Nous ignorons si l'auteur de *Mireille* et des *Iles d'or* ambitionne ce titre d'*Immortel* que son ami Alphonse Daudet a donné à l'un de ses romans. Ce qui est certain, c'est qu'il est assuré d'une immortalité glorieuse, quelle que soit la décision des Quarante. Son nom sonore est populaire au Midi et au Nord; son œuvre n'est pas seulement belle et littéraire, elle est bonne et patriotique.

Dans ce curieux mouvement de renaissance provençale, qui a groupé tant d'hommes de talent et de caractère, Mistral tient une grande place; quand même cet effort échouerait contre l'inéluctable force des événements, il brillera d'un pur éclat dans l'histoire de la littérature. Il est un de ces rares créateurs qui laissent après eux des figures vivantes en qui l'humanité saluera toujours l'expression fidèle de son âme et de son idéal. Sa réputation de bon aloi, en dehors des coteries et des réclames, n'a rien à craindre, bien au contraire, d'un examen attentif de ses titres; il semble donc qu'elle ne peut que grandir dans l'estime et l'admiration de la France et des siècles.

VERDAGUER

UN POÈTE CATALAN AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

I

Je ne veux pas écrire l'histoire de l'ancienne littérature catalane, ni même celle de sa renaissance au dix-neuvième siècle ; je voudrais seulement parler de l'homme célèbre au-delà des Pyrénées, mais encore peu connu en France, qui fait le plus d'honneur à cette langue et à ce pays par son caractère et par ses œuvres. Chez Verdaguer, en effet, comme chez Balmès son compatriote, le prêtre est encore plus remarquable que l'écrivain ; l'homme dépasse les livres.

Nascuntur poetæ ! Rarement le proverbe reçut plus éclatante confirmation.

Jacinthe Verdaguer naquit le 17 mai 1845, à Folgueroles, petit village près de Vich. Son père, humble tailleur

de pierres et cultivateur, ne songeait pas à lui donner une éducation classique ; mais de bonne heure l'enfant eut deux vocations irrésistibles : celle des vers et celle du sacerdoce.

Obligé de travailler aux champs dès qu'il eut des forces, il employait à lire et à écrire les heures de jour et de nuit qu'il pouvait dérober à son rude labeur. Admis à suivre les cours du séminaire, il profite, pendant l'année, de tous les moyens à sa disposition pour continuer et perfectionner ses études. Pendant les vacances, tandis que ses camarades se reposent de leurs fatigues de grammaire et de rhétorique, il reprend sa vie de paysan. Déjà des visions magnifiques hantent son esprit et des vers s'alignent sur ses grossières tablettes. Le corps penché sur la glèbe, son imagination l'emporte bien loin en des pays encore vagues, mais enchantés.

Aux heures brûlantes de midi, les autres vont s'étendre à l'ombre de quelque vieil arbre et dormir ; le jeune Cinto se retire à part et lit ou rêve. Le soir, dans la pénombre du crépuscule, les travailleurs rentrent en chantant, les outils sur l'épaule ; il les suit de loin, écoutant d'autres voix au fond de son âme. Il n'est pourtant pas mélancolique, encore moins maussade ; mais en contemplant cette nature et ces spectacles si beaux et si grandioses dans leur rustique variété, il voit ce que le vulgaire n'aperçoit pas, et, sans le savoir, il amasse un trésor d'images et de sentiments dont il tirera dans la suite un merveilleux parti. On l'aime pour son bon cœur, son noble visage et son gai caractère ; on le respecte à cause de sa gravité ; chacun soupçonne quelque mystère sous ce large front et derrière ces yeux limpides.

Un trait peindra cette nature ingénue, ardente et forte. Verdaguer se trouvait un jour, avec de nombreux com-

pagnons, sur la lisière d'un champ moissonné depuis peu. Quelqu'un s'avise tout à coup de proposer un prix au coureur intrépide qui franchira le premier, pieds nus, cet espace, hérissé de chaumes. Aussitôt l'enfant s'élance et dépasse les plus agiles. Le soir même, avec les vingt réaux ainsi conquis, le vainqueur achetait, à la foire de Vich, un exemplaire de l'*Odyssée*. Cette lecture a certainement fait une impression profonde sur cet esprit vierge, et il ne serait pas malaisé d'en découvrir des traces à travers l'*Atlantide*.

A la rentrée des classes, Cinto reprenait les cours avec zèle et dévorait la bibliothèque épiscopale, où les livres de littérature récente et légère étaient rares. Il relisait avec passion les vieilles chroniques où sont racontés les exploits des héros catalans et consignées les vicissitudes de l'histoire nationale. Son âme généreuse et naïve oubliait le présent pour revivre dans ce passé chevaleresque ; il s'enflammait à ces récits et formait cent projets poétiques.

Dès 1865, Verdaguer paraît aux Jeux Floraux de Barcelone, coiffé de l'humble barrettine, et soulève de chaleureux applaudissements. Dès lors, Don Mariano Aguilo, l'ardent promoteur de la renaissance catalane, devinait le talent caché sous la gaucherie de l'étudiant ; mais il était presque seul.

Un nouveau poème, présenté en 1868, et où l'on trouverait le germe de l'*Atlantide*, n'obtint pas même une mention. Heureusement Mistral était présent à ce tournoi ; comme s'il eût pressenti l'avenir, il embrassa tendrement le jeune homme et lui adressa ces mots fameux : *Tu, Marcellus eris !* Ce salut de l'Homère provençal valait tous les prix officiels.

Un ami de Verdaguer raconte l'effet qu'il produisit sur cette nature impressionnable et fière : « Au sortir de cette mémorable réunion, vers minuit, au clair de la lune, nous errions tous les deux dans les rues silencieuses qui avoisinent la cathédrale de Barcelone. Cinto cherchait à calmer l'émotion de ce triomphe inespéré, lorsque je vis jaillir tout à coup de ses yeux des larmes d'une infinie tendresse. La gloire venait sous une forme qu'il n'avait jamais rêvée et frôlait pour la première fois ce front qui n'avait encore porté que la pauvre barrettine. »

II

Aiguillonné par cette espérance, il semble que le poète eût dû s'abandonner plus que jamais à la passion des vers; mais un souci plus haut le retint quelque temps. L'époque de l'ordination approchait, et le fervent lévite voulait s'y préparer de son mieux. Il eut même l'idée de se faire franciscain et d'aller travailler aux missions de l'Amérique du Sud ; la sagesse de ses directeurs l'en dissuada.

On peut bien conjecturer que ce séminariste-poète, malgré sa piété, causait quelque inquiétude aux supérieurs ecclésiastiques. Il n'y avait pas lieu.

Verdaguer comprenait le rôle du prêtre et en sentait profondément la grandeur; son âme, d'un mysticisme ardent, s'élevait d'elle-même. Embrasser le sacerdoce, c'était pour lui se dévouer tout entier à Dieu, à l'Église et aux hommes ; il se donna donc sans réserve, avec sa vaste intelligence, sa foi vive, sa riche imagination et son cœur généreux. Loin de l'effrayer, le sacrifice l'attirait.

Sa première messe, célébrée sans pompe dans une petite chapelle de pèlerinage, fut une scène intime et attendrissante. Jamais inspiration poétique ne l'émut au même degré. La ferveur transfigurait son beau visage quand ses mains élevèrent entre terre et ciel le corps du Verbe incarné.

« On voyait, raconte celui qui l'assistait, la religion et la poésie s'embrasser d'une étreinte indissoluble en cette âme virginale. La messe terminée, nous lui avons baisé les mains, son père et sa mère les premiers ; après eux, les quatre amis qui avaient le bonheur de l'accompagner. Nous sortîmes de l'ermitage ayant tous les yeux humides, trouvant le soleil plus brillant, la campagne de Vich plus belle, moins triste cette vallée de larmes, où le bon Dieu a laissé, comme mémorial de son amour, la sainte Eucharistie. »

A cette allégresse succéda l'épreuve. Le poète avait rêvé, sans doute, de brillantes destinées ; le prêtre fut envoyé par son évêque dans un village de la montagne, pour y évangéliser de pauvres paysans. Verdaguer n'avait aucun goût, et il était peu fait pour ce genre de ministère ; mais son obéissance ne chancela pas un instant sous le coup. Il partit sans un mot de plainte, avec une simplicité héroïque, et il se donna tout entier à son troupeau, enseignant, priant, visitant les malades, catéchisant les enfants, semant les bonnes paroles et les bons exemples. Ce n'est qu'après avoir rempli parfaitement tous ces devoirs qu'il se livrait à l'étude et à la poésie, dans sa misérable chambre de presbytère. Pour comble de disgrâce, la guerre civile éclata bientôt, et la paroisse de Vinyolles-d'Oris se vit

exposée aux alertes et aux horreurs d'une lutte fratricide. Le bon curé fut à la hauteur de sa mission.

Les soucis, le travail, le climat et les austérités eurent raison de ce tempérament robuste. Dès 1873, les symptômes d'une anémie cérébrale se déclarèrent ; Verdaguer éprouva des lourdeurs de tête de plus en plus aiguës et que rien ne put apaiser. Aucun spectacle n'intéressait désormais cet homme, pourtant si sensible aux beautés de la création, des lettres et des arts. Ses yeux lumineux devenaient ternes ; une seule fois, pendant un séjour qu'il fit à Prades, dans le Roussillon, un désir y passa comme un éclair, en contemplant le Canigou : « J'aimerais bien d'y monter, » dit-il ; et il retomba dans son indifférence. Les cordes de la lyre étaient détendues, sinon brisées.

A bout de ressources et d'expédients, les médecins conseillèrent un voyage sur mer ; c'était un coup de Providence.

Il y avait à Barcelone un armateur de génie, qui venait de ressusciter la marine marchande de l'Espagne, et dont le cœur était encore plus grand que la fortune ; le nom de D. Antonio Lopez, lié à tant de fondations et d'œuvres généreuses, est inséparable de celui de Verdaguer. A sa mort, le poète reconnaissant lui consacra l'allégorie suivante :

« Sur le rivage de la mer catalane plongeait ses puissantes racines un arbre magnifique, transplanté de Cantabrie. Il donnait son ombre à des flottes entières ; à son tronc robuste s'amarraient les vaisseaux du levant et du couchant et ceux qui relient les îles lointaines à l'Espagne par un fil d'or.

» Il avait la sève du cèdre, la vigueur des géants. Brave contre la tempête, il laissait la fourmi s'ouvrir un asile et amasser son grain sous son écorce. L'agneau folâtre et les brebis égayaient ses alentours de leurs bêlements; dans son tronc, les mystiques abeilles construisaient leurs alvéoles odorantes. D'innombrables familles d'oiseaux à l'harmonieux ramage venaient s'y bercer; ils y volaient en essaim, comme les pigeons au cou changeant volent au colombier. Ses branches étaient nombreuses, et à chacune pendaient des milliers de nids. La reconnaissance y éclatait en belles chansons, en doux gazouillis, en gais battements d'ailes.

» Chaque baiser de la brise qui l'ébranlait faisait pleuvoir à ses pieds une moisson de fruits : jonchée d'or que le peuple allait recueillir sur les plages, dans les ports, le long des rivières et des ruisseaux.

» Il est tombé !

» Avant de le voir céder aux coups terribles de la mort, je lui dis : « De tous vos souvenirs, lequel vous cause le » plus de joie, maintenant que votre poussée va monter » jusqu'au ciel ?

» Est-ce d'avoir vu sous vos rameaux des infants, des » princes et des rois s'ébattre, comme des volées de » mouettes blanches jouant avec l'écume des mers ?

» Est-ce d'avoir fait défiler devant eux, un à un, vingt » navires à leur service, collier splendide de joyaux que le » sujet égrène aux pieds de son souverain ?

» Est-ce d'avoir conquis les honneurs de la grandesse ? » d'avoir savouré les parfums de l'amour? d'avoir traversé » les flots de la richesse sans y noyer et sans y ternir votre » cœur ?

» Est-ce d'avoir vaincu, pendant un demi-siècle, comme

» une roche marine, les flots et les vents? d'avoir fait » fleurir sur votre tronc, comme une couronne, les hon» neurs, la gloire et l'amitié? »

» — Non, non, me répondit-il; mes jours les plus heureux, ce n'est pas la gloire, ce n'est pas le plaisir ou la richesse qui me les ont donnés; ce sont les pauvres, ce sont les malades et les orphelins qui me demandèrent un asile. »

D. Antonio Lopez reçut d'abord Verdaguer comme aumônier sur un de ses bateaux à vapeur; mais il apprécia bientôt le mérite du prêtre-poète, et il l'admit dans sa maison et dans son intimité.

Embarqué sur le *Guipuzcoa*, vers le commencement de 1875, le malade fit neuf grands voyages complets et revint avec une santé rétablie. Son visage bronzé par le hâle des mers semblait encore plus expressif. Le petit paysan de Vich, l'écolier rêveur, avait vu Saint-Pétersbourg, les Pyramides, la Palestine, les fleuves et les forêts de l'Amérique. Mais en rentrant dans la ferme paternelle, il la trouva bien vide; son vénérable père et sa mère bien-aimée, auxquels il faisait parvenir une bonne part de ses honoraires, étaient morts pendant son absence et il n'avait pu leur fermer les yeux. Ce fut une grande douleur pour sa piété filiale.

Avec la santé, la brise des mers avait ravivé la verve poétique de Verdaguer. Depuis de longues années, alors qu'il ne connaissait encore que la plaine de Vich et les montagnes catalanes, avant d'avoir vu l'Océan, il rêvait un grand poème dont la mer serait le théâtre et pour ainsi dire le héros. Quelques lignes d'un livre du jésuite Nierem-

berg avaient donné plus de précision et de force à ce projet.

Le mystique érudit énumérant, à la manière du temps, quelques-uns des châtiments célèbres infligés par la vengeance divine, racontait, d'après Platon et les anciens, la disparition de l'Atlantide, immense continent englouti par les flots pendant une nuit, en punition de son orgueil et de sa perversité. La vision de cette catastrophe lointaine poursuivait obstinément le poète ; mais son esprit se débattait en vain dans le vague et l'inconnu : les éléments indispensables à l'édifice faisaient défaut. Le sentiment de cette impuissance et la lutte inégale contre un sujet qui le tentait contribuèrent beaucoup à l'épuiser.

Qu'on juge de l'effet que produisirent sur cette imagination en travail et sur cette curiosité avide les scènes incomparablement grandioses et variées qui se déroulèrent tout à coup sous les yeux et devant le génie de Verdaguer ! Il s'en nourrit et il se les assimila, comme dans son enfance et dans son adolescence il s'était imprégné de locutions populaires et d'observations rustiques. Ainsi la nature entière étudiée de près et sur le vif devint une source inépuisable d'inventions pleines d'originalité, d'images pleines de fraîcheur ; il n'est donc pas surprenant que peu de poètes et peu d'écrivains puissent lutter avec lui en ce genre.

Nous verrons plus loin qu'il ne s'arrête pas à la vision lucide et à l'expression colorée des apparences ; il sait regarder au fond des âmes, les faire vivre et les faire parler, et il n'en remue jamais que ce qu'il y a de pur et de grand. Cette puissance est d'autant plus belle qu'elle reste ordonnée ; elle exprime, elle émeut, elle perfectionne l'homme entier, sans l'isoler des autres créatures et sans oublier le Créateur.

A des degrés divers et sous des formes variées, ces qualités rares et rarement unies distinguent toutes les poésies du prêtre catalan.

III

L'*Atlantide* fut la première œuvre de longue haleine que publia Verdaguer.

Ce poème se compose d'un prologue, de dix chants et d'un épilogue. La mise en scène est remarquable, malgré de nombreuses traces d'inexpérience et de mauvais goût. Le critique y trouve le spectacle curieux d'un immense talent aux prises avec un sujet mal choisi ; c'est un primitif égaré dans un siècle de décadents. L'analyse et les citations que nous allons donner le prouveront.

Près des côtes d'Andalousie un vaisseau génois et un vaisseau vénitien luttent ensemble, mêlant au fracas de la tempête le bruit de la canonnade. Une poudrière s'embrase au feu des éclairs, et les deux rivaux disparaissent dans l'abîme ; seul un matelot, accroché à une épave, parvient sur la rive. Il est recueilli par un solitaire qui le conduit devant un autel de la Vierge. « Le naufragé entre dans l'oratoire, et, s'appuyant sur un tronc grossier en guise de prie-Dieu, tombe à genoux. Ses joues d'adolescent, brunies par le mistral et par le soleil, sont baignées de larmes de reconnaissance. »

Les deux amis erraient un jour sur les falaises, d'où l'œil plonge au loin sur la mer infinie. Le vieillard, voyant son compagnon pensif, l'invite à s'asseoir sous un chêne que n'atteint pas la rosée saline, et, ouvrant ses souvenirs, ra-

conte ce qu'il a recueilli des antiques traditions. Son récit est le fond du poème.

Le premier chant nous montre les Pyrénées en flammes. « Depuis l'endroit où le soleil naissant dore leurs forêts, l'incendie, craquant et mugissant, pousse des ruisseaux de lave à Roncevaux et dans les Asturies. Ni glaciers, ni torrents, ni précipices ne l'arrêtent. Immense dragon aux écailles rougeâtres, il rampe à travers l'Europe, d'une mer à l'autre, respirant flamme et fumée, secouant sa crinière d'étincelles et de feu. Il rugit, il hennit, il hurle; son haleine brûle comme des toiles d'araignées les nuées neigeuses. De cime en cime, il franchit les vallées d'un bond et y souffle, comme d'un cratère, des vapeurs d'enfer. A l'aigle ne servent de rien ses puissantes ailes; près du ciel où il monte, les flammes l'atteignent; il tombe, et le tourbillon le dévore avec les corneilles et les cygnes. »

Là vivait Pyrène. Vainqueur des géants de la Crau, Hercule accourt et la trouve mourante d'effroi. « Comme il la déposait à l'ombre d'un saule, elle lui dit avec une langueur défaillante : « Je meurs! mais à toi, qui m'as accueil-
» lie, je veux donner la clef de cette Espagne que j'aime
» tant, de ce morceau du ciel qui te garde sur terre une
» floraison d'amour, si tu la délivres de ses tyrans.

» Je meurs! mais je suis héritière de ces villes, de ces
» troupeaux; si tu les veux, je t'en fais présent. Venge le
» nom de Tubal, et sa couronne est à toi. Que le Tout-
» Puissant l'agrandisse encore sur ton front! »

Hercule accepte ce testament; il ensevelit pieusement la morte sous la montagne et se lance à la poursuite de l'usurpateur Géryon. Des bords de l'Èbre et des environs de Valence il le pousse vers Cadix.

Pour attendrir son vainqueur, l'astucieux géant lui raconte l'histoire d'Hespéris, veuve d'Atlas et reine de l'Atlantide; il lui dit comment il faut, pour gagner son cœur, lui offrir un plant d'oranger montrant ses fruits d'or à travers son feuillage d'émeraude.

« Alcide voit l'embûche; il épargne cependant le fourbe et regarde au loin les campagnes verdoyantes de l'Atlantide, les orges rouges, les froments dont les vagues blondes ondulent entre les arbres. Ni plaines sablonneuses, ni collines dépouillées; l'herbe étincelante de rosée tapisse le sol, et le palmier chevelu balance ses grappes sucrées...

» Les Pyrénées et l'Atlas, barrières titaniques placées comme un mur entre deux continents, y réunissent leurs cordillères, donnant au condor des sommets neigeux, au rossignol des vergers. Le Guadiana, le Douro, le Tage, riches de l'or et de l'argent qui coulent des plaines d'Ibérie, serpentent comme des anguilles sur des pierres fines, semant de perles prés et marais. Les fleuves de Lybie les joignent dans leur cours; la Rivière d'or et le Génil y mêlent leurs eaux; sur l'un flottent les mélodies de la Bétique, l'autre apporte en courant les chansons de la Côte des Palmes et de la Côte d'Ivoire.

» Blanche comme des flocons de neige, parée de pourpre et de marbres, étendue entre les deux fleuves où elle se mire, accoudée à l'Atlas, l'orgueilleuse Babylonie d'Occident se repose à l'ombre des arbres. Qui dirait, à la voir si belle dans son luxe, que le cancer d'un vice hideux lui ronge la poitrine? Et pourtant les humeurs purulentes qui en découlent l'épuisent, et le soleil de demain cherchera vainement sa place! »

Après trois jours de marche, Hercule rencontre la reine

de ce pays, sur lequel le ciel semble s'épanouir en pluie de perles. « Sous des arcades de feuillage, au son d'une douce lyre, chante et danse la ronde brillante des Hespérides ; elles jouent avec des cerises et des pommes sur la mousse et secouent, en sautant, les branches de l'oranger. Derrière un rideau de jasmin et de couleuvrée, leur mère, près de son lit de veuve, prépare sept lits nuptiaux, qu'elle couvre de lentisques en fleur. Soudain, au milieu de leurs ébats et de leurs rires de jeunes filles, elles aperçoivent le héros, couvert de la dépouille d'un lion. »

Avant de les joindre, il veut cueillir le plant d'oranger, et tue le dragon qui se dresse pour le défendre ; c'était l'annonce d'une ruine prochaine, suivant la prédiction du vieil Atlas. Elles le comprennent. « Mère, s'écrient-elles, suspendez au saule la lyre désormais abandonnée aux vents et aux orages ; nous ne danserons plus à l'ombre joyeuse ; ne parez pas nos lits de feuilles et de myrte, puisque c'est la mort, hélas ! qui nous attend pour nous donner son cruel baiser. »

Cependant les dix fils d'Atlas, poussés par de vagues inquiétudes et par le remords, accourent de diverses contrées et se réunissent dans le temple de Neptune. Là, s'excitant et s'exaspérant les uns les autres, ils se concertent pour résister au héros grec et lui livrer une bataille terrible ; mais leurs efforts ne peuvent rien contre la colère divine.

Hercule, après avoir planté près de Cadix la pousse d'oranger mystérieuse, va ouvrir, à coups de massue, le détroit de Gibraltar. C'est la voix même du ciel qui l'excite à punir l'ingratitude humaine.

Dieu parle ainsi : « En donnant la terre pour cœur à des

essaims de mondes, je leur avais dit à tous : « Réchauf-
» fez-la, soyez sa couronne de lumière ; Séraphins, bercez-la
» dans vos bras avec des cantiques, parce que l'homme y
» va naître ; l'homme est l'amour de mes amours. »

» Pour lui j'ai suspendu la terre à la vaste coupole du firmament ; je lui ai donné des anges pour gardiens, le soleil pour flambeau. Et l'homme maintenant se dresse contre moi ; il érige en dieu d'argile cet univers que j'avais mis à ses pieds !

» Lui contre moi ! celui des êtres que j'aimais le plus ! celui dont je voulais avoir la pensée pour miroir, comme il plaît aux astres de se contempler dans la mer azurée, comme il plaît à un roi de voir briller sa noble image dans les yeux d'un fils !

» Chaque soleil, chaque étoile me chante son amour dans des mondes plus grands et plus beaux ; pourquoi la terre, que l'on aperçoit à peine, pourquoi cet atome m'a-t-il ravi le cœur ? J'avais uni les continents en les tirant des eaux, afin que toutes les langues éclatent dans un hymne de gloire ; mais le péché m'oblige à les séparer.

» Quel mal t'ai-je donc fait, fils d'Ève, pour que tu m'offenses ainsi ? Pourquoi me lances-tu au visage la boue dont je t'ai tiré ? Je ne cesse jamais de t'aimer ; pourquoi ne cesses-tu jamais de me haïr ?

» Le monde tremble encore en se rappelant le déluge ; et déjà l'Atlantide en provoque un autre par ses crimes. Mais bientôt, celle qui efface de son cœur mes plus saintes lois, je l'effacerai du monde ; les siècles ne pourront dire aux siècles à venir où furent les antiques Atlantes, leurs trônes et leurs tombeaux.

» O mer, franchis la muraille de sables qui t'emprisonne ; feu qui tourbillonnes dans la terre, éclate sous la

mer ; nuages noirs, fondez sur elle, comme des loups sur leur proie ; et toi, ange de mes vengeances, excite-les tous à la dévorer. »

Les deux océans se rejoignent par la brèche qui leur est ouverte ; l'Atlantide est submergée par les flots qui se précipitent en cataracte, emportant et broyant tout dans leur fureur.

A travers ce déluge où se heurtent les débris d'un monde, Hercule cherche Hespéris ; un pin allumé lui sert de torche. En le voyant venir, elle prend congé de ses filles, qu'elle ne peut sauver, et s'attache au héros pour échapper aux attentats monstrueux de ses fils.

« A quoi bon, ô mes filles, enlacer vos bras à mon cou ? mon cœur se brise dans ma poitrine, à la pensée de l'adieu que j'ai à vous dire. Nous vivions d'embrassements et de baisers ; il faut, avant de mourir, nous donner les derniers dans les larmes ! »

Avertis par Hespéris, leur mère, les Atlantes essayent d'échapper à l'inondation en fuyant sur les montagnes où ils entassent rochers sur rochers. Elle se sépare d'eux, la douleur dans l'âme, de peur que dans leur passion brutale ils lui manquent de respect. Pour leur épargner ce dernier forfait, elle se confie à Hercule et lui raconte en termes chastement émus sa jeunesse, son union avec Atlas, la naissance de ses douze fils et de ses sept filles.

Aube radieuse de l'enfant, rêves de la jeune fille, bonheur de l'épouse, tressaillements de la mère, tout est fini, tout s'est évanoui ! Atlas n'est plus ; ses filles ont péri sous ses yeux ; ses fils si forts et si beaux vont être engloutis, pour avoir voulu combattre contre Dieu et déshonorer leur mère !

Elle désire mourir et ne demande qu'un tombeau ; mais les destinées veulent qu'elle épouse le fils de la Grèce, pour qu'il naisse d'eux un peuple de héros.

Alcide le lui rappelle avec une touchante douceur : « Je suis le tourbillon qui ébranle les forêts d'un coup d'aile ; je suis la foudre qui ouvre un passage à la mer, qui tue les hydres, qui coupe les ailes aux vautours ; les lions apeurés s'enfuient en me voyant, et les tours chancellent. Pour tous je suis Alcide ; pour toi, faible lierre, je ne suis qu'un flexible laurier. » Et prenant sur sès épaules la belle Hespéris, il l'emporte à travers une grêle de projectiles sous laquelle les Atlantes essayent de l'accabler.

Tout ce sixième chant, dont plusieurs détails étaient difficiles à raconter, est d'une admirable délicatesse. Les poèmes épiques célèbres ont peu de tableaux plus vrais et plus émouvants. Le rôle d'Hespéris est une création de génie ; les critiques les plus durs à Verdaguer en conviennent.

Ici tout change. Du sein de la mer nouvelle surgit le chœur des îles grecques. Verdaguer les faits parler, et le langage qu'il leur prête est digne de l'Ionie. Les chants de Sophocle et d'Euripide, les hymnes de Pindare n'ont rien de plus beau que certaines de ces strophes ; ce prêtre catalan a retrouvé, en plein dix-neuvième siècle, l'esprit, l'imagination et la grâce des lyriques grecs. Ce n'est pas un pastiche, mais une poésie originale. Je traduis le plus littéralement possible l'hymne de Délos.

« Arrachée par le trident de Neptune à l'un des trois côtés de la belle Sicile, j'apparus comme une nouvelle étoile dans l'azur de la mer immense.

» En me voyant couronnée de fleurs d'écume, les mouettes me prirent pour une blanche sœur, les aigles de mer pour le lotus qui vient d'entr'ouvrir dans un réseau de corallines sa corolle virginale. Sur les plages de l'Étolie, aux baisers de l'aurore, l'Achéloüs croyait voir un calice de magnolia éclos sur ses bords.

» Je parus aux îles comme un navire aux voiles arrondies, rempli de riches parfums et que les zéphyrs d'Epidaure poussaient en se jouant vers la Doride. Au son de la lyre, avec des acclamations et des chants, tritons et océanides suivaient le fil argenté de mon sillage...

» Désertant les bords du Pactole, les cygnes de Méonie m'entourèrent sept fois en chantant ; les Heures fugitives dansèrent sur mes rives en vidant leurs tabliers pleins de myrte, de térébynthe et d'immortelles, d'ambre, de corail, de topazes et d'émeraudes.

» Comme l'églantine dans un champ de violettes, je suis la reine de toutes ces îles. Hier, prévoyant la tempête prochaine, je m'abritai à la hâte dans une anse de la mer de Myrtos, que j'emmielle de mes parfums ; et repliant mes ailes je jette ici l'ancre pour toujours. »

Que le lecteur se souvienne qu'il n'a sous les yeux qu'une traduction en prose, et que Verdaguer est un merveilleux artiste en vers. C'est l'oiseau sans le chant et sans l'aile.

Cet épisode des îles grecques, ajouté plus tard par l'auteur, est une véritable oasis lyrique ; il interrompt heureusement la solennité quelque peu monotone des récits et des descriptions épiques. Peut-être est-il un peu long. Mais revenons au grand cataclysme.

Les eaux se rejoignent toujours sur les continents surpris et l'engloutissement continue. Géryon essaye de ravir Hespéris et d'écraser Hercule ; mais le demi-dieu se fraye un passage à travers ces vagues où flottent en s'entre-choquant des épaves de toute sorte. Il tue le monstre, tandis qu'Hespéris, du haut d'un sommet, voit s'abîmer et disparaître sa patrie, le royaume d'Atlas son époux, le berceau de ses fils et de ses filles. Arrivé enfin au promontoire de Gadès, Hercule extermine Antée, les Harpyes, les Gorgones et les Stymphalides.

Poursuivis par les eaux sur leur montagne, les Atlantes, désespérés, tentent d'escalader le ciel, dont ils blasphèment la divinité ; mais la tour qu'ils élèvent en entassant les écueils s'écroule. Ils en lancent en vain les débris contre leur vainqueur. Fuyant d'escarpement en escarpement, ils sont toujours submergés. Le bouillonnement des eaux qui les a saisis décroît, décroît et meurt ; il n'y a plus enfin que l'abîme et le silence.

Ce calme des gouffres refermés sur leurs victimes est d'un effet magnifique.

L'ange de la justice remonte au ciel ; un cantique éclate dans les airs en l'honneur du Très-Haut.

Ces effusions lyriques, d'un élan superbe et d'un accent biblique, paraîtront égales ou supérieures à celles de la *Messiade*, dont plusieurs sont pourtant les plus beaux morceaux du poème. Celles de Verdaguer sont plus nettes et montent des profondeurs de l'âme :

« Qui vous ressemble, ô Dieu grand ! L'Atlantide tente l'assaut du ciel par un escalier de montagnes ; vous tonnez ; elle n'est plus.

» En la créant, vous l'aviez fait éclore sur la terre pour

que votre volonté souveraine y fût obéie. Ses enfants ingrats l'ont employée à vous combattre, et vous l'avez précipitée sous les eaux, elle et ses armes.

» Vous n'en laissez subsister qu'un germe, afin que ces jardins des Hespérides, qui captivaient les cœurs, puissent renaître. Ainsi la vague efface la vague, un monde renverse un monde. Soleil d'une sphère supérieure, votre lumière seule, ô Dieu ! demeure toujours. »

Aux appels des anges, l'Espagne se réveille et voit une mer inconnue s'enrouler autour de ses rivages.

« — Qui remplacera l'astre tombé, s'écrie-t-elle ?

— Toi, lui répond la mer joyeuse en l'étreignant dans ses bras. »

Deux anges gracieux se rencontrent ; l'un remonte au ciel, c'est l'ange des royaumes engloutis ; l'autre en descend, c'est l'ange du royaume qui naît de leurs ruines.

L'Atlantide meurt-elle tout à fait ? Non ; un nouveau monde remplacera celui dont il ne reste plus de traces ; il aura la beauté de l'ancien, sans en avoir l'impiété orgueilleuse.

Dans un songe mystérieux, Hespéris voit l'oranger refleurir sur cette terre, habitée par une race de héros pieux nés d'Hercule et d'elle. De grandes villes se fondent ; entre toutes brille l'invincible Barcelone, la reine des mers. Un temple est élevé au Dieu inconnu sur le promontoire de Gadès, et le vainqueur y grave avec sa massue, sur deux colonnes, l'inscription fameuse : NON PLUS ULTRA ! Rien au delà ! C'est ici le bout du monde.

C'est dans cette description enthousiaste de l'Espagne future qu'est insérée la *Ballade de Majorque*, vrai diamant dans un écrin de pierres fines :

« Au bord de la mer où le Montgo veille, les pieds dans les flots, le front dans les nuages, une jeune fille remplissait sa cruche d'argile en se mirant dans la fontaine.

» Son pied de nacre glisse sur la mousse, et la cruche, en morceaux, disparaît en tournoyant. Des pleurs de la vierge, la mer, qui auparavant était douce, devint amère.

» L'eau puisée était cristal et perles ; rarement en recueillent d'aussi pure les lis odorants.

» Comment s'étonner que l'enfant soupire en voyant les débris de sa cruchette ?

» La mer attendrie les prend dans son tablier ; à mai elle demande un rosier pour l'y planter ; à tes jardins, ô Valence ! elle prend le vert de l'émeraude, à ton ciel un dôme d'azur.

» Pour berceau, elle prend la conque de Vénus, que caresse soir et matin le zéphyr ; et les tessons qu'une aurore de roses couronne sont déjà un jardin.

» Elle le parfume des fleurs de l'Arabie ; elle le pare des palmiers de l'Afrique ; les oiseaux de l'Europe égayent ses rives que brode une large frange d'écume.

» Trois étaient les tessons, trois furent les îles. Les voyant maintenant si chéries du soleil : Revenez dans mes bras, ô mes filles, s'écrie la terre ; mais la mer veut les retenir pour elle. »

Les récits du vieillard rendent le jeune homme songeur ; il contemple l'Atlantique sans bornes, comme s'il entendait

une voix lointaine, comme s'il apercevait les yeux verts d'une sirène. Un autre monde, d'autres cieux, d'autres hommes apparaissent à son imagination. Il voudrait s'élancer à la suite du soleil, qui vient de s'enfoncer dans les brumes empourprées du soir.

En extase, il dit au vieillard : « Couronnée d'étoiles, la terre tourne, et demain nous verrons renaître le soleil. S'il n'éclaire point d'autres pays, que va-t-il faire en Occident? La mer qui dort et qui rêve à nos pieds ne vous apporte-t-elle pas l'harmonie de plages inconnues ? L'air n'exhale-t-il pas des souffles de paradis ? »

Le solitaire raconte ce qu'il a lu dans les livres anciens et ce que ses yeux ont vu. Entre les rochers il a découvert d'énormes troncs d'arbres exotiques, et la vague, un jour, a laissé au bas des falaises deux cadavres à face cuivrée.

Colomb, — car c'était lui, — Colomb part comme un astre lancé par la main divine. Il se présente en vain à Gênes, à Venise, à Lisbonne ; mais Isabelle d'Espagne, avertie par un songe et par son génie, offre ses bijoux à Ferdinand pour acheter des caravelles à l'homme prédestiné.

Ici se place le fameux *Sonye d'Isabelle*, strophes aériennes faites de grâce et de pureté, mélange de lait et de miel, disent les critiques espagnols ; mais comment toucher à ces merveilles sonores et fragiles ?

« La main au front, souriante comme un ange, la reine tourne ses yeux vers Ferdinand et lui dit avec gentillesse :

« Au lever de l'aube, j'ai rêvé d'une colombe. Mon cœur
» croit encore que ce rêve était la vérité.

» Je rêvais que l'Alhambra more s'ouvrait, nid de perles » et de mélodies.

» Au dehors, les houris erraient et soupiraient; on en» tendait le palais résonner des chants du paradis.

» Inspirée par ces merveilles, je te brodais un riche » manteau, lorsque j'aperçus entre les arbres un oiseau » gracieux.

» Sautillant, voletant sur la mousse, il me donnait le » bonjour. Son ramage était doux, doux comme le miel du » romarin.

» Sous le charme de son message, je me laissai ravir mon » riche anneau, ton anneau de fiançailles, joyau fleuri de » l'art moresque.

« Oiselet aux blanches ailes, lui criai-je, pour l'amour » de moi, ne perds pas, en sautillant sur les branches, ah! » ne perds pas mon trésor! »

» Il s'envole dans les airs, et mon cœur s'envole avec » lui. O mon doux joyau à cent facettes, jamais je ne te vis » si beau!

» Bien loin, bien loin, je le suivis, jusqu'à la mer. Au » bord de la mer, je m'assis, triste à pleurer.

» J'allais le perdre de vue. On eût dit cette vive étoile » qui se lève au matin et disparaît en naissant.

» Il laissa tomber l'anneau d'or dans les flots du cou» chant, et j'en vis surgir, comme des sylphides et des » ondines, des essaims d'îles fleuries.

» Aux rayons de midi, on eût dit des rubis et des éme» raudes, un ciel de paradis ouvré par la main des anges.

» L'oiseau, lançant des trilles de fête, m'en a tressé une » guirlande; il en couronnait ma tête, lorsque la joie m'a » réveillée.

» Cette colombe, c'est celui qui nous parle, messager qui

» nous vient de Dieu. Cher époux, nous les trouverons, ces » belles Indes que mon cœur espère.

» Voilà mes bijoux, ô Colomb ; achète, achète des cara» velles ailées; je prendrai pour joyaux des bleuets et des » violettes. »

» Elle dit, et de ses mains de neige elle détache boucles et anneaux, pareille au ciel qui éteint ses étoiles. Colomb rit et pleure d'allégresse; le cœur du roi est en harmonie avec le sien. D'autres perles d'un prix infini roulent des yeux d'Isabelle. »

Colomb part, guidé par la Providence, vers la terre promise. « Le sage vieillard qui le contemple d'un sommet élevé sent vibrer son cœur comme une lyre. Il voit l'ange de l'Espagne, gracieux et fort, qui couvrait Grenade de ses ailes, les étendre maintenant sur la voûte étoilée et sur la vaste terre; il voit dans un autre hémisphère, avec l'empire espagnol, s'avancer la croix, le monde refleurir à son ombre et la sagesse céleste régner sur de nouveaux continents. Plein d'enthousiasme, il crie à son hôte, grandi tout à coup à ses yeux : « Vole, Colomb, vole; maintenant je » puis mourir! »

IV

Le sujet et le plan de l'*Atlantide* ont été vivement attaqués et chaudement défendus ; ils présentent, en effet, de choquants défauts et d'admirables qualités.

Le poète rattache l'existence et la disparition de ce monde

mystérieux aux origines de l'Espagne et aux faits les plus célèbres de son histoire ; ce n'est donc pas un simple poème descriptif où les détails légendaires et préhistoriques absorbent et fatiguent l'attention. C'est un poème national où se condensent les traditions antiques, comme dans l'*Odyssée*, dans l'*Énéide*, dans la *Chanson de Roland.*

A ceux qui ne peuvent pardonner les contours indécis des personnages, l'air brumeux qui enveloppe le théâtre des événements et les scènes gigantesques dont il est sans cesse question, le mélange de paganisme et de christianisme, de forces naturelles et d'agents divins, de sublime et de bizarre ; à ceux qui examinent toutes ces inventions avec les yeux d'une critique implacable, les enthousiastes répondent que Verdaguer devait reproduire la légende, sans se préoccuper d'en harmoniser les éléments disparates, car c'eût été l'altérer.

Cette défense subtile a sa valeur. Il serait peut-être plus sincère de convenir que le sujet a été bizarrement choisi et que le goût manque souvent dans l'exécution. La richesse de la forme ne peut faire oublier l'étrangeté du fond.

Cette réserve faite, ce qui reste éclatant et incontesté, c'est le talent de l'auteur, talent de penseur et talent de peintre.

Tous les genres de beauté sont semés à profusion dans l'*Atlantide ;* on y sent surtout une sincérité d'inspiration et une jeunesse de cœur rares en ce temps. Ce n'est pas un joyau ciselé avec une patience chinoise par un ouvrier en possession de toutes les ruses de l'orfèvrerie poétique ; c'est un écrin où l'on a jeté sans compter les pierres de prix de toute grandeur et de toute nuance ; quelques-unes n'ont pas été suffisamment polies ; mais le feu qui jaillit soudai-

nement de quelque facette trahit la valeur des plus vulgaires d'apparence. La plupart sont intéressantes et serties avec un instinct admirable, que l'étude n'a pas suffisamment développé et réglé. L'*Atlantide* est une œuvre puissante et curieuse, plutôt qu'un chef-d'œuvre.

Les descriptions de Verdaguer sont toujours riches de couleur, souvent étonnantes de trait et de dessin, qu'il s'agisse de cataclysmes ou de sujets gracieux. Les strophes lyriques s'envolent tour à tour avec vigueur ou avec légèreté; les drames du cœur sont plus d'une fois surpris et racontés avec une vérité pénétrante.

Le caractère d'Hespéris est d'une analyse subtile; les sentiments de l'épouse, de la mère, de la reine et de la femme, dans des situations extraordinairement complexes et délicates, y sont démêlés, nuancés et rendus avec finesse. Si on le rencontrait dans une épopée classique ou hindoue, les commentateurs écriraient des volumes pour en approfondir les contrastes et en mettre en lumière les heureuses hardiesses.

Un peu d'ennui ne messied pas au poème épique, dit-on ; Hegel s'est même demandé s'il n'était pas de son essence. Tout Homère peut donc sommeiller de temps en temps. S'il y avait dans les chants de l'*Atlantide* certains endroits moins animés, il ne faudrait pas trop s'en étonner ni s'en plaindre; il y en a de pareils dans l'*Iliade*, dans l'*Énéide*, dans le *Paradis perdu*, dans la *Messiade* et dans la *Divine Comédie*. Tout est compensé par l'originalité et par la verve habituelles. Qu'on se garde bien surtout de juger cette poésie par les traductions; elle y perd, plus que d'autres, la nouveauté, la naïveté et l'harmonie qui font son charme.

Quelques épisodes étaient difficiles à la plume d'un prê-

tre ; Verdaguer s'en tire avec cette souplesse ingénue du talent qui passe à travers les obstacles, comme l'oiseau passe à travers les toiles d'araignée. C'est ainsi que l'impiété savante et la luxure brutale des Atlantes et les craintes trop justifiées d'Hespéris leur mère sont racontées assez clairement pour expliquer la punition, en termes assez voilés pour que la pudeur la plus craintive n'en soit pas effarouchée. Tout respire la majesté, la justice et la puissance de Dieu ; tout inspire l'estime de la vertu et l'horreur du vice.

L'*Atlantide* n'est pas un sermon ou un traité ascétique ; l'auteur sait très bien pourtant que si la fin immédiate et particulière de l'épopée n'est pas de prêcher et de convertir, toute œuvre littéraire doit néanmoins servir la religion et la morale, et acheminer le lecteur vers sa fin dernière : sans quoi elle ne serait qu'un jeu frivole et dangereux.

La légende sort de l'âme du prêtre catalan transfigurée sans être déformée, comme la lumière sort des verrières gothiques, idéale et joyeuse. La lecture de l'œuvre laisse un vif sentiment d'admiration pour ce qui est beau, d'ardeur pour les grandes entreprises, de dévouement à la patrie et de passion pour l'honneur. Elle n'amollit pas, elle n'abaisse pas ; elle fortifie, elle élève, parce que cette poésie est vraiment l'écho d'une âme généreuse.

On pourrait dire que les imperfections elles-mêmes ont ici leur charme, car elles viennent de l'exubérance et de l'inexpérience plutôt que de la faiblesse. C'est la fécondité d'un sol vierge, et l'œil y voit sans déplaisir quelques plantes folles et des fleurs sauvages au milieu des épis.

Les images abondent dans l'*Atlantide*, neuves ou rajeunies, jamais banales. C'est un enchantement de voir

l'idiome catalan se prêter avec une ductilité et une sonorité surprenantes à toutes les audaces de l'artiste. On peut vraiment comparer ces strophes aux orangers des Hespérides : sur la tige robuste l'œil contemple à la fois la sombre verdure du feuillage, la blancheur odorante des fleurs étoilées, l'or savoureux des fruits; le soleil y fait pleuvoir ses rayons et le rossignol anime tout de ses chants.

Le livre posé, un regret vient au cœur : pourquoi faut-il qu'un si beau talent soit condamné à une obscurité relative ? Assurément la langue catalane est riche et concise, souple et nerveuse, gracieuse et forte; mais elle restera toujours confinée dans un recoin de l'Europe, comme la race et la civilisation qu'elle représente. Dans ce mouvement irrésistible qui entraîne tout vers l'unité ou l'uniformité, loin de conquérir, Dieu veuille qu'elle ne soit pas absorbée et conquise!

Si le poème de l'*Atlantide*, à mérite égal, avait été écrit en anglais, en allemand, en français ou en espagnol, il serait depuis longtemps connu et célébré dans le monde entier; mais les langues ont leur fortune qu'elles font partager aux livres et aux écrivains.

L'*Atlantide* fut accueillie avec surprise et enthousiasme en Catalogne et en Espagne, et admirée par ceux-là mêmes qui en contestaient certaines parties et certains mérites. Le nom de Verdaguer franchit vite la frontière, et son œuvre fut traduite dans les principales langues de l'Europe. En France, où toutes les fanfares de la renommée sont aux ordres de la libre-pensée, où la presse catholique se fait de plus en plus l'écho docile et naïf de la critique hostile au christianisme, la réputation du prêtre-poète est moins grande qu'en Allemagne, en Angleterre ou en Roumanie.

Les poèmes qui ont suivi prouvent que l'auteur n'avait pas donné sa mesure dans ce début ; le *Canigou*, les *Idylles* et les *Chants mystiques* révèlent une autre face de ce talent et ajoutent à la gloire de Verdaguer.

V

« Mon bien cher ami, j'ai reçu *Canigou ;* je viens de le lire, et je suis stupéfait. Cette *Maladetta* est un morceau de poésie cyclopéenne, taillé dans le roc et vraiment colossal ; et le poème abonde en fragments de cette élévation. Sous l'action de votre merveilleux ciseau, les Pyrénées prennent des formes à la fois humaines et titaniques. Vous aviez exprimé dans l'*Atlantide* la poésie des mers et des continents submergés dans de grandes catastrophes géologiques ; dans votre nouveau poème, vous avez rendu, après vous en être pénétré vous-même, et avec une vigueur, une précision d'images qui n'ont leurs pareilles dans aucune langue, tous les accidents que peuvent offrir les paysages de montagnes, et toutes les impressions tantôt sévères et solennelles, tantôt grandioses, riantes ou mélancoliques, que fait naître le spectacle de la cordillère contemplée avec amour et avec cette intuition surnaturelle qui permet à la poésie de démêler et de lire le sens caché sous les dehors de la nature.

» La lecture attentive de *Canigou* m'a confirmé dans la pensée que j'avais émise, il y a quelque temps, en vous désignant (que votre modestie me pardonne !) comme le poète le plus richement doué parmi tous ceux que l'Es-

pagne possède aujourd'hui. Au point de vue de la grandeur des images, de l'éclat, de la vivacité, et pour ainsi dire de la prodigalité de couleurs et de pompes fantastiques, et d'une sorte de puissance presque sans mesure dans la faculté de concevoir et d'exprimer, on peut dire qu'il y a dans *Canigou* des passages qui égalent ou surpassent même les pages les plus admirées de Victor Hugo, bien entendu en ce qui mérite d'être admiré dans ce poète. »

Ces éloges, qui confirment et dépassent tout ce qu'on vient de lire, sont signés par D. Marcelino Menendez y Pelayo, l'homme qui est à la fois érudit prodigieux, historien philosophe, critique d'un goût consommé, styliste de la grande époque ; c'est dire assez leur valeur. Je ne pense pas qu'il existe, à l'heure présente, un juge d'une pareille compétence et d'une pareille autorité. Au reste, quiconque poura lire les poèmes de Verdaguer dans l'original ne sera pas d'un autre avis que D. Marcelino Menendez y Pelayo.

Ainsi appelé de la montagne qui porte ce nom, le *Canigou* est un récit légendaire où s'enchâssent les traditions locales ; c'est un hymne en l'honneur du Roussillon et de la foi chrétienne.

Il serait d'ailleurs extrêmement difficile de faire entrer ce poème singulier dans le cadre des anciens genres. Les descriptions y abondent. Pas un site pittoresque, pas un sommet que l'auteur n'ait voulu connaître par lui-même avant d'écrire ; il a soulevé la poussière des chemins plus encore que celle des bibliothèques ; aussi l'on devine toujours le fond solide sous l'éblouissante parure dont le caprice l'a revêtu. Beaucoup de *Manuels* du touriste sont

moins riches, peut-être moins exacts; néanmoins l'*Atlantide* était une œuvre d'imagination, et le *Canigou* est surtout une œuvre de cœur.

Si les brumes voilent encore çà et là quelques personnages et quelques paysages, le sujet l'excuse, et ces spectacles estompés par des brouillards transparents ne sont pas sans beauté; l'élément humain, actif et précis, occupe la plus grande place et rend le *Canigou* plus intéressant et plus dramatique; la variété des rythmes fait ressortir encore la variété du fond.

Le bouillant Gentil, fils de Taillefer, comte de Cerdagne et neveu de Guifre, comte de Roussillon, vient d'être armé chevalier. « Son oncle lui chausse les éperons d'or et fait une croix sur son genou qu'il arrose d'une larme brûlante. Prenant ensuite l'épée qu'un rayon de soleil fait étinceler sur l'autel, il se dispose à l'attacher au flanc de Gentil, après lui avoir donné à baiser la croix de la poignée. Il lui frappe trois coups sur l'épaule, dernier affront que pardonne le guerrier. Le moine présent dit : « L'épée est une » croix; avec elle combats et sois vainqueur, comme Jésus-» Christ. Aime de cœur cette belle épouse; que ni vie ni » mort ne l'arrachent de ton côté. »

Rien non plus n'arrachera de son souvenir la pensée de Griselda, la vaillante et pure fiancée de ses rêves.

Tout le monde est en fête; les chants joyeux se mêlent aux farandoles, lorsqu'une clameur terrible s'élève : « Les Maures à Elve! Ils couvrent déjà le rivage et quatorze galions en vomissent encore.

» — Courons les tailler en pièces! s'écrie Guifre.

» — Je vous suis, répond Gentil; » mais Taillefer, déjà

sur son cheval de guerre, lui enjoint de garder le château. « Surtout, mon fils, que celui qui tout à l'heure t'armait chevalier n'ait pas à rougir de toi ! » Hélas! cette recommandation devait être vaine.

« Pendant que Guifre est dans son palais de Corneilla, près du château d'Arria, Gentil veille en avant-garde, observant les moindres ombres qui traversent les massifs et les feux qui pourraient s'allumer dans la forêt. Tout dort, excepté les eaux du torrent où se jouent les rayons de la lune; tout dort, les ours au fond de la noire caverne, les souffles du soir entre les branches, l'agneau dans le parc, les oiseaux parmi les feuilles et la tête sous l'aile, les étoiles sur leur manteau d'azur, les glaciers au sommet du Canigou. La neige y brille comme le sourire de ce formidable roi de la contrée, à qui les Pyrénées font un trône et le firmament une tiare de fleurs scintillantes. La montagne fait l'effet d'un magnolia gigantesque entr'ouvrant ses corolles blanches. »

Gentil regarde ces points éblouissants : « Voyez les manteaux d'hermine des fées, dit l'écuyer superstitieux ; ce sont des talismans qui rendent irrésistible ; quiconque les possède vient à bout de ce qu'il désire. » Emporté par une folle envie, le jeune homme abandonne son poste, escalade la montagne au galop de son cheval et se trouve en face de Fleur-de-Neige, la fée de ces palais aériens.

« Parvenu au sommet, l'adolescent se souvient de Guifre et de ses hommes d'armes; il se retourne et regarde en arrière. Qu'il apparaît splendide à ses yeux, le Roussillon, avec sa ceinture de phares qui luisent de cime en cime ! Sur chacun des puys qui entourent la plaine de Ruscino s'élève une belle tour qui semble monter au ciel pour atteindre l'étoile dont elle se couronne. »

Par ordre de leur reine, les fées s'empressent avec des hymnes et des présents qui éblouissent Gentil avant qu'il se laisse désarmer. « Elles le placent sur une litière de mousse et de violettes et le conduisent sans secousse près d'un étang où le reçoit une gondole frissonnante comme un cygne dans un bain glacé. »

Pendant que les mélodies enivrent ses oreilles, des charmes plus puissants attaquent ses yeux et son cœur dans cet Alhambra de marbre et de glace, où des enfilades de piliers minces comme des joncs soutiennent des coupoles transparentes ; où la grenade et la fraise se disputent à qui fera naître des rubis plus sucrés; où les oiseaux lancent leurs notes comme des averses de perles, tandis qu'on distingue dans le lointain le murmure des sources qui s'échappent en glissant des profondeurs de la montagne.

La description des Pyrénées catalanes est elle-même une féerie. Verdaguer en parcourt les principaux sommets et montre les panoramas qui se déroulent au regard. On revient de cette course aérienne l'œil ébloui, comme on sortirait d'un rêve. Faisons une de ces étapes sur la Maladetta.

« La voilà ! mesurez sa hauteur colossale ; Vignemale et Ossau atteignent à peine sa ceinture ; le pic d'Albe et la Forcade ne dépassent pas ses genoux. Au pied de ce sapin de la Cordillère, les Albères sont des saules, Carlit est un roseau et le Canigou un jeune rejeton. Son immense glacier est la mère nourricière de la Garonne et de l'Essera ; Aran, Lys et Vénasque pourraient l'appeler leur père ; le mont Blanc et Dhavalgiri peuvent lui dire : mon frère ! Ce mont servirait d'ossature à de vastes continents, d'échelon aux anges pour remonter au ciel, de trône à Jéhovah.

» Le Pyrénée est un cèdre de prodigieuse hauteur; comme des oiseaux les peuples nichent dans ses branches, et nul vautour ne peut les en chasser. Chacune des sierras est un bras de ce colosse superbe, mais la Maladetta en est le plus haut rameau.

» Aux feux du soleil flamboient son heaume et sa cuirasse, l'un fait de neiges éternelles, l'autre d'un glaçon large de deux lieues, long de quatre. Les nuages sont des papillons qui voltigent sur ses épaules; et ce tableau où la lumière et les ténèbres, l'ombre et le soleil se combinent, a le firmament pour cadre...

» Il voit l'Ebre et la Garonne, la Méditerranée et l'Atlantique; spectateur éternel, il entend leurs chants et leurs sanglots. Il voit les peuples qui arrivent, les peuples qui s'en vont; il voit le pays du Cid derrière le Montcayo; en deçà des pics asturiens, où régna le fier Pélage, il voit la brèche de Roland.

» Les aigles ne peuvent l'atteindre sans se reposer dans leur vol, lorsqu'ils veulent franchir l'abîme qui sépare la plaine des âpres sommets. Les nuages qui voudraient monter jusqu'à son front, si l'aile enflammée de la tempête ne les pousse pas, se couchent à ses pieds. Ils y montent pourtant et forment au Sinaï sauvage une couronne d'éclairs et de tonnerres. »

Là, le printemps est sans oiseaux, sans fleurs; les tourbillons sont les oiseaux, les glaciers sont les fleurs. Ces fleurs, lorsqu'elles s'épanouissent, couvrent le versant; les gouttes de rosée qui en sortent sont des cascades qui bondissent à travers les abîmes, effarées et hurlantes comme des fauves.

« Pourquoi Dieu a-t-il mis tant de grandeur dans les abîmes ? Pourquoi voile-t-il de nuages la tour qui touche le ciel? Pour qu'en descendant sur terre il ait un pavillon où l'homme, ange sans ailes, bon ou mauvais, ne l'offense point. Mais la terre a toujours des épines pour son Dieu...

» Des années passèrent, des siècles de siècles passèrent avant de couvrir de terre et de verdure ces squelettes des géants primitifs; avant que la roche fût grise de mousse, les prés émaillés de fleurs ; avant que les bois eussent des oiseaux et les oiseaux des chants.

» Ouverte ainsi par la glace et les torrents, la Cordillère prit la forme d'une gigantesque feuille de fougère. Quand les vallées se furent creusées, comme des sillons sous la charrue, quand la plaine s'épanouit à la vie, Dieu posta sur la cime la plus haute ce gardien géant.

» Et l'Espagne, qui avait déjà deux mers pour la bercer au murmure de leurs vagues, pour piliers les pics d'Europe et le Puigmal, pour dôme le ciel transparent d'Andalousie, l'Espagne eut dès ce jour à son chevet un ange pour gardien. »

Malheureusement, Gentil ne voit pas cet ange qui l'aurait bien conseillé; il accompagne Fleur-de-Neige dans sa promenade fantastique à travers cet empire où éclatent les merveilles de la terre et du ciel.

« Sous leurs pieds, ils voient glisser les étoiles; sur leurs fronts, entre les branches des noirs sapins, des nuages de perles blanches fuient dans l'azur. En contemplant le firmament répété dans les eaux dont ils contournent les abords, ils croient par intervalles, entre le brouillard et la lumière, suivre les astres. »

Pendant que Taillefer combat les Maures et verse son sang pour la patrie et pour la foi, son fils est tout à ce charme qui l'enivre. Il monte de cime en cime, et chaque pas lui semble un coup d'aile. Il entend des chants sous la feuillée, un flottant murmure d'eau qui dégoutte et de ruisseaux sur la mousse. Devant lui, le soleil levant s'épanouit comme une immense fleur. Les rayons frais du matin et l'air rose glissent sur lui comme des caresses et le font tressaillir.

« Regarde! » dit la fée; et aussitôt, dans un magique panorama, il voit se dérouler devant lui la plaine du Roussillon encadrée de nuages d'or et de feu; il se voit lui-même, comme dans un rêve, près de Fleur-de-Neige, au sommet du Canigou.

« Cinq rivières coulent de cette montagne majestueuse, cinq rivières d'eau vive faites de glace et de perles, dont les flots écumants arrosent le Roussillon. Les plus belles étoiles font ainsi ruisseler leurs rayons à travers les jardins du ciel.

» Ce géant aux larges épaules laisse s'amasser, pendant l'hiver, les tourbillons, la tempête et les nuages; pendant l'été, il nourrit de romarin et de genêts les troupeaux dispersés dans les plis de sa robe diaprée, dont chaque ride abrite un village.

» Du côté de Collioure, assez loin derrière le mont Pyrénée, on voit le soleil se lever, rougeâtre et vague; vous diriez un phare posé sur la montagne par un bras de fer. Bientôt le firmament s'illumine et s'échauffe au contact de sa longue chevelure de flamme.

» Chaque matin, lorsqu'il s'élance de son berceau d'écume, ses premiers rayons couronnent le roi du Roussillon; le



jour, il lui jette un manteau de lumière et de pierreries; avant de disparaître derrière Maranges, il lui envoie un dernier et mélancolique adieu. »

Sur l'invitation de Fleur-de-Neige, la fée de Mirmande raconte au jeune voyageur un des vieux souvenirs du Roussillon : le *Passage d'Annibal.* On dirait une armure antique déterrée au milieu d'un champ de fleurs. Ce long défilé de guerriers venus de tous les pays, parlant toutes les langues, aussi divers par les mœurs que par les costumes, est d'une grandeur épique et d'une couleur étonnante. Au milieu de cette cohue de mercenaires que son génie domine et qu'il va lancer comme une avalanche contre Rome, on croit voir le général carthaginois monté sur un éléphant. Que peuvent les Catalans contre ce torrent d'hommes, de chevaux, de lances et de fantassins? « Qu'il passe! » répondent-ils aux envoyés d'Annibal; et ils s'enferment dans le Roussillon.

« Pendant toute une journée ils regardent s'écouler sous les murs de la tour, avec les fantassins blancs et noirs, des balistes, des chars de bataille, des archers portant leur arbalète sur l'épaule, des faucheurs armés de larges faux luisantes et des frondeurs des Baléares. Que vient donc chercher en Europe le lion de l'Afrique? Ce qu'il y vient chercher? Il va combattre l'aigle romaine, la terre étant trop étroite pour deux si puissants rivaux; il vient renverser la souveraine du monde, ouvrir le champ des morts à Rome ou à Carthage. »

Tout le morceau, malgré ses longueurs ou même son peu d'à-propos, a le relief d'un fragment de Thucydide, la

majesté d'une narration de Tite-Live, l'éclat mouvementé d'un chant de Lucain.

La complainte de la Noguère et de la Garonne, qui vient ensuite, fait contraste par sa légèreté joyeuse :

« Noguère et Garonne sont les enfants d'une même mère. Dès leur naissance, elles se rencontrèrent, coururent et sautèrent comme deux jumeaux qui partagent mêmes jeux.

» Noguère court par Alos, en se jouant ; Garonne court par Aran et bondit en gazouillant.

» L'une abreuve le grand jardin qui s'allonge de Toulouse à Bordeaux. L'autre roule jusqu'à Tortose l'argent fondu du Mont-Vallier; après avoir traversé maints gouffres noirs, elle chemine alerte et babillarde jusqu'à ce qu'elle s'allie avec le Lègre, en amont de Balaguer.

» Espagnole devenue française, la Garonne, patriote infidèle, porte en France les richesses amassées en Espagne ; nous voyant pauvres en sources, elle va donner son superflu à l'Atlantique, pendant que la Noguère verse dans la Méditerranée ses eaux rares et saumâtres. »

Bien belle aussi et bien touchante, l'histoire de Lampégie, la fille du duc d'Aquitaine, mariée au Maure Abunézah, gouverneur de Cerdagne, nœud fleuri qui rattacha quelque temps le Languedoc et l'Arabie. Mais la guerre éclate, et le malheureux époux meurt près de la fontaine de la Reine, en défendant son épouse, que les vainqueurs emmèneront captive en Orient.

L'idylle a fait pleurer; Gentil s'abandonne à ces beaux rêves, trop prolongés, trop langoureux, et finalement indignes d'un guerrier que les combats réclament.



Taillefer, d'abord accablé par le nombre, a pourtant réussi à se dégager et à brûler la flotte sarrazine. Il poursuit à son tour les ennemis, qui se trouvent enfermés et qui sont écrasés entre ses troupes qui montent du rivage et les troupes de son frère Guifre qui descendent de la montagne, dont leur chef connaît tous les sentiers.

Mais quel coup, lorsque les vainqueurs se rencontrent en présence du cadavre de Gentil! Voici ce qui était arrivé.

Inquiet de l'absence de son neveu, le comte Guifre était survenu à l'improviste, et, dans son indignation contre tant de rêverie et de mollesse, il l'avait précipité dans une fondrière, où son beau corps s'était brisé aux pieds de Fleur-de-Neige désespérée.

Le meurtrier avoue son crime et le père lève l'épée; mais leur frère Oliva, l'abbé de Rippol, accourt et s'interpose. Réfugié dans l'église, Guifre se confesse, et Taillefer n'ose frapper un homme sans défense et que Dieu vient d'absoudre. Au lieu de s'entr'égorger, les deux frères s'embrassent en pleurant; tant la religion seule est puissante sur ces fougueuses natures !

Le comte Guifre, repentant et pardonné, ne veut plus quitter cette montagne fatale ; il y expiera son crime dans un monastère qu'il fonde, et il aura pour lit de repos sa propre tombe, creusée de ses mains dans le rocher.

Il descend une dernière fois à Corneilla pour faire ses adieux à la comtesse. Cette scène rappelle la pathétique entrevue d'Hector et d'Andromaque, ou mieux encore les plus émouvantes pages de nos chansons de geste.

Qu'il les retrouve désolés ces lieux où hier encore le bonheur habitait! Maintenant, tout ce qu'il voit, tout ce

qu'il entend, le silence même, reproche au comte Guifre la mort de son neveu.

« Il aperçoit à la fenêtre la belle Guisla, entre les deux vases d'œillets qui sourient sur leurs supports de pierre. Il la voit en vêtements de deuil, comme une veuve, et confus il abaisse ses yeux vers la terre. Sur chaque degré du perron qu'il gravit tombe une larme. Au sommet, elle est là qui pleure, le visage abattu par la douleur. Les paroles qu'ils échangent sont d'une tristesse mortelle.

» Adieu, dit le comte, épouse bien-aimée ; en s'arrachant à ton cœur, mon cœur se brise, comme la branche qu'on sépare de la tige.

— Mais je ne te laisserai point aller ; ta vie est à moi. Devant l'autel, le jour de nos fiançailles, ne m'as-tu pas juré un amour sans fin ?

— Je t'aimerai comme je t'ai toujours aimée ; mais, hélas ! du fond d'un moutier qui s'élève auprès de l'oratoire de Saint-Martin du Canigou. Je devais mourir sur un gibet, dévoré par les corbeaux, entre ciel et terre. Dieu compatissant me sauve la vie ; je dois lui offrir ce qui m'en reste.

» L'épouse veut répondre ; mais son âme déborde d'angoisse, ses yeux de larmes, et sa gorge muette n'a que des sanglots. »

Au milieu de ces péripéties, que devient Griselda, dont nous avons aperçu la naïve silhouette au début du poème ? La pauvre enfant ne résistera pas au coup terrible qui va la frapper en plein cœur.

Un jour Guisla, résignée mais inconsolable, s'enfonce dans un bosquet où résonne une voix harmonieuse. Pour

mieux jouir de cette chanson rustique, elle se glisse doucement, si doucement qu'elle courbe à peine le trèfle et l'herbe sous ses pieds. Elle est tout à coup près de la chanteuse; seule une haie de verdure l'en sépare. Écartant quelques branches de saule et quelques clématites, elle l'aperçoit entre des rosiers; elle-même est une rose des champs épanouie sous le ciel, au soleil du bon Dieu. Sa jupe est de bure grossière; son capulet de couleur olive; ses espadrilles légères sont tissées du chanvre fin enroulé à sa quenouille. La chanson qui voltige sur ses lèvres dit l'espérance de revoir celui qui est allé combattre les Maures et qui doit bientôt revenir, puisque sa bannière est arrivée.

A chaque silence, Guisla pousse un soupir. Elle boit ces notes une à une, comme une rosée pour son cœur. Etonnée de la voir et de l'entendre :

« Qu'a-t-elle? demande Griselda aux suivantes? Une épine aurait-elle blessé son pied?

— Hélas! c'est au cœur qu'elle m'a blessée. Tu chantes gaiement, enfant; moi, je suis triste, moi, la comtesse de Cerdagne, héritière de ces domaines. Aurais-tu trouvé sous ces arbres une fontaine de joie pour les affligés?

— Oui, je l'ai trouvée, un jour de printemps, jour de paradis que mon âme n'oubliera jamais; mais le regret en a bientôt troublé le pur cristal.

— Quel est donc celui que tu aimes?

— La fleur de ces contrées, le plus beau chevalier du comte. Seriez-vous seule à ne pas le connaître, vous qui êtes sa tante?

— Gentil?

— Oui, Gentil, répond Griselda avec un soupir. »

Aussitôt, comme touchée par la foudre, l'épouse de l'homicide tombe, ses lèvres de carmin prennent la blancheur du givre, les roses de ses joues pâlissent.

Ses femmes l'emportent dans le palais où elle fond en larmes. Griselda devine tout ; mais elle ne peut pleurer, parce que les yeux restent secs dans les plus cruels orages de la vie. Sa peine ne pouvant s'épancher, sa tête se trouble, ses sens s'obscurcissent, et cette charmante étoile sombre dans la nuit de la folie !

« Souvent rententit, jusqu'à la dure et funèbre cellule de Guifre, le cri sauvage de Griselda, la pauvre folle, qui va répétant : « Gentil ! Gentil ! » Sa blonde chevelure au vent, elle vient frapper de sa main glacée cette tombe sur laquelle avril ne fera plus éclore de fleurs.

» Sans attendre de réponse, elle reprend sa course sur la montagne et réveille le noble pénitent par ses appels : « Sous quel arbre dort celui que je regrette, bon moine ?
» Ne vous étonnez pas si je pleure ; il y a si longtemps
» que je le cherche ! »

L'abbé Oliva exposait à ses religieux le plan de la nouvelle église, épopée de granit où tous les mystères du christianisme apparaîtraient aux yeux sous d'hiératiques symboles, lorsqu'un messager, en habits de deuil, accourut annoncer la mort de Taillefer. L'audacieux comte voulut traverser le Rhône à cheval ; le fleuve était grossi, la nuit noire ; le fond manque sous le sabot du cheval, et le cavalier renversé s'embarrasse dans sa lourde armure qui l'entraîne dans le gouffre.

Quand l'abbé de Ripoll vint apprendre au pénitent de Conflent la triste nouvelle, il trouva le comte Guifre grave-

ment malade : « Frère, c'est Dieu qui t'envoie, dit-il ; comme Taillefer je vais quitter cet exil. Si du moins, comme lui, j'en sortais la conscience pure ! Cette nuit même, sur les parois de ma tombe, j'ai entendu les trois coups de marteau qui sont les avertissements de notre patriarche saint Benoît.

» Adieu, cellule et cloître, ciel terrestre, port de paix sur cet océan de combats. Adieu, frères que j'aimais de tout mon cœur ; comme je vous garde en mon souvenir, gardez-moi dans le vôtre ; je vais vous attendre à la source de l'éternel amour.

» A l'heure où la mort inexorable me saisit, je vous demande une grâce, la dernière : plantez la croix au sommet le plus haut du Canigou ; qu'en élevant vers Dieu ses bras amis, elle guide les regards et les pas ; qu'elle efface le crime commis sur la montagne ! »

A la fin de l'étrange poème, Fleur-de-Neige et ses fées abandonnent les hauteurs délicieuses où elles habitèrent tant de siècles. Elles chantent en s'en allant : « Lorsque approche novembre qui dépouille les forêts, les hirondelles se rassemblent sur le rivage pour passer la mer ; ainsi, ô douce Catalogne, notre vol va nous porter loin de toi !... Tu ne nous reverras jamais plus revenir ! »

A ces adieux répond le chœur des moines qui prennent possession de la montagne : « Nous voici au sommet du Canigou, belvédère des Pyrénées ; d'ici on découvre la France et l'Espagne ; unissons-les par la croix ! »

Ils la plantent et l'adorent : « Arbre fleuri sur le roc du Golgotha, ô croix ! ouvrez le ciel avec votre front : scellez, scellez l'enfer sous vos pieds ; étreignez le monde entre vos bras ! »

Un hymne final célèbre la conquête du Canigou par la religion des moines, et la reprise de la Catalogne sur les Maures chassés pour toujours :

« Gloire au Seigneur ! nous avons recouvré notre chère patrie. Qu'elle est fière, qu'elle est vaillante à son réveil ! Voyez-la s'appuyer sur les Pyrénées, le front au ciel, les pieds dans la mer.

» Son poing brandit la lance redoutable ; ce qu'elle a conquis, la croix le gardera. Ses jeunes fils reposent sur son sein où elle les nourrit de sa foi et de son amour.

» Berçons-la dans son nid de montagnes ; rendons forts ses bras et son cœur. Donnons à ses bras la dureté du fer, pour la guerre ; son cœur, remplissons-le d'amour pour la paix.

» O ma patrie ! la victoire t'a donné ses ailes ; ton astre se lève comme un soleil. Lance à l'occident le char de ta gloire ; Dieu te conduit, Catalogne, en avant !

» En avant ! Montagnes, terres, mers, que rien ne t'arrête. Le trône des Pyrénées est petit ; mais tu te réveilles aujourd'hui pour grandir toujours à l'ombre de la croix. »

VI

L'élément épique et dramatique est remarquable dans Verdaguer. Il a le souffle puissant, la conception vaste, la pensée haute et le sentiment profond ; toutefois, c'est dans la poésie lyrique qu'il déploie toutes ses qualités.

Aucun homme n'échappe complètement à l'influence de son temps ; d'ailleurs la langue catalane, comme la proven-

çale, est éminemment propre à traduire les impressions intimes. Pour employer une expression quelque peu scolastique, mais à la mode, elle se plaît à la poésie subjective plus qu'à la poésie objective, et y excelle.

Dans les nombreux morceaux que nous avons cités, on a pu admirer cette allure par bonds, obéissant à l'émotion plus qu'à la chronologie et à la logique. Le sentiment et la pensée naissent tout ailés et s'envolent sans effort. Mais il est, dans l'œuvre de Verdaguer, toute une série de poèmes qui sont purement lyriques. C'est là peut-être qu'il a jeté le meilleur de son talent. A vrai dire, il a peu de rivaux en Espagne, ainsi que l'affirme D. Marcelino Menendez y Pelayo.

Le champ de cette poésie lyrique est indéfini. Tout ce qui peut faire vibrer noblement l'âme humaine, c'est-à-dire Dieu et la création, lui fournit des chants. Elle prend tous les tons, depuis la naïveté de l'idylle jusqu'à l'enthousiasme du dithyrambe. Tantôt elle est douce, insinuante et familière, comme une causerie d'ami ou une voix du foyer; tantôt elle est impétueuse et chargée de colères; ici, elle tonne avec force ou enseigne avec solennité; là, elle badine avec grâce et rit avec une malice exempte de fiel. Les belles et pieuses larmes ne lui sont pas plus étrangères que le sang des guerres et les éclats de la passion. Tour à tour elle peut s'élever d'un coup d'aile aux plus sublimes hauteurs de la théologie, avec les prophètes, ou effleurer le gazon, avec les fées.

Observateur amoureux de la nature, Verdaguer l'a peinte sous tous ses aspects et dans tous ses détails. La plaine et la montagne, la terre et la mer, l'Europe et l'Amérique, toutes les heures du jour et de la nuit, toutes les saisons de l'année, ce qui rampe et ce qui vole, les

cités et les solitudes, tout lui a fourni des sujets ou des images, et partout on retrouve la note personnelle, la précision pittoresque, l'émotion communicative.

Notre poète est trop penseur pour être un simple descriptif; non seulement il dessine et colore, mais il sent. La nature inanimée n'est pour lui qu'un cadre où s'agite la vie humaine sous l'action divine. Il suit cette vie dans toutes ses transformations et toutes ses étapes : vie à la campagne et dans les villes, à la maison et à l'étranger, en paix et sous les armes, dans l'allégresse et dans le deuil; vie de l'adolescent et du vieillard, de l'enfant et de la mère, de l'époux et de la vierge, des pauvres et des riches. On dirait qu'il a tout éprouvé, tant il sait tout deviner.

La patrie pour Verdaguer n'est point une idée; c'est un être vivant qui a un passé et un avenir, dont il connaît les gloires et dont il plaint les malheurs, loin duquel il est dur de vivre et sur le sein duquel il désire mourir.

Quiconque aura lu *Patria* saura combien Verdaguer a aimé la Catalogne et l'Espagne, car la petite patrie ne lui fait point oublier ou méconnaître la grande. Sur toutes les mers et sous tous les cieux, son cœur le rappelle à Montserrat, dont il a écrit la glorieuse *Légende*, et dont le sanctuaire fameux a été le berceau de la poésie catalane, comme l'Assise de saint François fut le berceau de l'art italien; à Barcelone, dont il a célébré la richesse, la vaillance et la foi dans une ode justement vantée; à Vich, qui vit ses premiers ébats et ses premiers triomphes, qui fut la patrie de Balmès, et dont la plaine garde les tombeaux de son père et de sa mère.

Voici la pièce intitulée *Anyorança*; le poète l'adresse à Son Altesse Doña Maria de la Paix, princesse de Bavière.

« Si vous saviez le catalan, vous sauriez ce qu'est *Anyorança.* C'est la maladie des cœurs transplantés en terre étrangère; le mal que vous avez dû sentir, quand le vôtre fut transplanté, fleur délicate d'Espagne, sous les nuages de Germanie.

» Ce mal n'a de nom que dans notre langue bien-aimée. C'est la voix des absents ; c'est le soupir de la patrie qui appelle, avec une tendre insistance, ses fils jetés au loin ; c'est la douloureuse langueur d'un cœur aimant à qui manque quelqu'un qui lui tenait par les racines, comme la branche tient à l'arbre.

» N'est-il pas vrai qu'à Munich, sur les bords de l'Isar, vos yeux humides se tournaient vers l'Espagne? N'est-il pas vrai que ses monts vous parlaient du Guadarrama, ses vergers et ses jardins des vergers et des jardins de Valence et de Grenade, ses églises de Notre-Dame Del Pilar, ses palais de l'Alhambra ?

» Quand vous reviendrez à Munich, avec l'époux que vous chérissez tant, vous y emporterez le souvenir de la terre catalane; vous penserez au Montjuich et à la cité qui a reçu et qui porte le trident de Neptune. Vous penserez à Montserrat et à la Vierge souveraine. N'y a-t-elle pas le plus beau sanctuaire qui existe sous le ciel? Les rossignols en sont les musiciens, le soleil et la lune l'illuminent, la montagne lui sert d'escabeau.

» Si l'absence vous perce de ses épines douces et amères, souvenez-vous, princesse, que Dieu vous a donné une harpe pleine de chants, pleine de poésie, comme un carquois de flèches pour faire la guerre aux regrets et à l'*Anyorança.* »

Verdaguer nous émeut dans ce qu'il y a de plus vivace et de plus noble au fond de notre nature. Prêtre et poète,

joignant à l'intuition le contrôle des confidences intimes, aux enseignements de la douleur les secrets de la méditation, il connaît tous les chemins et tous les replis du cœur; aussi le lecteur s'arrête souvent étonné, en face d'abîmes qu'il ne soupçonnait pas en soi-même ou dans les autres. Il n'y a pas de vrai poète sans ces éclairs.

Le sentiment religieux, le besoin de l'infini, l'aspiration ardente vers la paix, la soif toujours inassouvie du souverain bien, c'est l'essence même de l'être raisonnable, son mouvement le plus spontané et son cri le plus sublime; c'est pourquoi la poésie religieuse, lorsqu'elle est sincère, est la plus émouvante de toutes. Dès que cette corde résonne, tout en nous lui répond; ceux qui ont su la toucher, même d'une manière imparfaite, sont les seuls grands, parce qu'ils sont les seuls profondément humains. Verdaguer a eu ce don.

La poésie religieuse a des variétés et des degrés innombrables, puisqu'elle a pour objet l'âme, Dieu et tout l'entre-deux.

Elle peut être simplement descriptive et presque extérieure, se contentant de peindre les cérémonies du culte ou de raconter les vertus, les miracles et la gloire des saints et des martyrs; le célèbre poète chrétien Prudence s'est arrêté là, et Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, n'a guère été plus loin.

Quelquefois elle est dogmatique et s'efforce d'exposer en vers précis et imagés les mystères de la religion et les merveilles de la vérité révélée. Les poésies de saint Thomas d'Aquin sont d'incomparables modèles du genre; mais à l'exactitude didactique il sait joindre la chaleur et la piété d'un ange.

D'autres fois elle est surtout ascétique et morale, et se

propose d'inspirer le goût de la vertu surnaturelle et l'horreur du péché, en rappelant les joies de l'innocence, les douceurs de la vision béatifique, les supplices de l'enfer, les grandeurs et l'amabilité de Jésus-Christ.

Plus souvent enfin elle est dévote et liturgique, multipliant les prières, les cantiques, et donnant des formules rythmées aux manifestations de la vie chrétienne, à la demande, au repentir et à l'action de grâces.

Chacun de ces genres a ses beautés et son utilité; on pourrait en montrer des modèles dans Verdaguer, notamment dans sa *Légende de Montserrat* et dans le recueil intitulé *Charité.* Signalons en particulier d'admirables pièces dédiées à l'Enfant Jésus, à la Vierge, à saint Joseph, au Sacré-Cœur et aux patrons pour lesquels il éprouve une confiance ou une reconnaissance spéciales.

Il y déploie tous les trésors d'un esprit inépuisable, toutes les couleurs d'une charmante imagination, toute la ferveur d'une foi embrasée, toutes les délicatesses d'une langue exquise et d'une versification pleine de ressources. Les mignardises elles-mêmes sont touchantes, parce qu'on y sent l'affection du cœur et non la satisfaction de la vanité.

Au-dessus de tous ces genres de poésie religieuse s'élève la poésie mystique, comme la flamme au-dessus du brasier.

Les vrais poètes mystiques sont rares, parce qu'il ne suffit pas d'avoir beaucoup de qualités poétiques, beaucoup de science, ni même beaucoup de sainteté.

La poésie mystique suppose un état d'âme particulier, une sorte d'exaltation de l'intelligence et d'effervescence de la volonté produites par la contemplation des choses divines. Elle suppose une philosophie, une métaphysique,

une psychologie et même une théologie transcendantes, qui ne sont en rien contraires aux données de la raison et de la foi, mais qui vont en quelque manière plus loin et plus haut.

Le mysticisme aspire à l'union avec Dieu et à sa possession par l'amour ; il procède comme si l'âme et Dieu étaient seuls en présence ; il poursuit l'amour-propre et les affections naturelles jusque dans leurs racines. Dans cet embrasement lumineux de toutes les facultés, dans cette tendance vers un but unique passionnément poursuivi comme le souverain bien, l'âme voit Dieu en tout et tout en Dieu. Tout ce qu'elle voit est un reflet, tout ce qu'elle entend est un écho ; elle est sur la terre comme le passager sur la mer, entre deux firmaments qui se correspondent, puisqu'en réalité ils n'en forment qu'un, allant de la figure fugitive au prototype éternel avec une agilité merveilleuse et sans presque s'en apercevoir, s'absorbant par le désir et absorbant les créatures dans le Créateur, impatiente et heureuse de perdre son néant dans l'Être infini.

A une âme ainsi disposée, donnez une haute intelligence, une puissante imagination, une sensibilité délicate, le sens du rythme et la connaissance de la langue, en un mot la faculté de traduire vivement ses émotions ; vous aurez un poète mystique : saint Bonaventure, l'auteur inconnu de l'*Imitation*, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Luis de Léon. Verdaguer est de cette grande race.

D. Marcelino Menendez y Pelayo préfère les *Idylles et chants mystiques* et le *Songe de saint Jean* à l'*Atlantide* et à *Canigou*. « Je puis dire sans hyperbole, déclare ce juge dont les arrêts en pareille matière sont décisifs, je puis dire que nul de nos poètes du grand siècle ne dédaignerait de signer quelques-unes des compositions de ce volume,

16

tant on y admire de ferveur chrétienne, de délicatesse dans la forme et d'élévation dans les pensées. »

Aucune préoccupation d'art ou de réputation littéraire; tout jaillit spontanément, comme un jet de flamme d'un ardent foyer. « On dirait, suivant l'expression de Milà y Fontanals, un bouquet de fleurs écloses dans un jardin que les séraphins habitent. »

Tout y est orthodoxe, pur, lumineux, suave, joyeux; tout y respire et tout y inspire la force, la paix, la foi, l'espérance et l'amour. L'encens, l'harmonie, la clarté que les vitraux jettent sur le parvis, le recueillement semblent flotter dans ces strophes; on y sent véritablement le divin.

L'œuvre où Verdaguer, dans la pleine maturité de son talent, a mis le plus de lui-même est le *Songe de saint Jean.*

Le disciple bien-aimé s'endort, à la dernière Cène, sur le sein de son Maître, et voit dans l'avenir la naissance, les progrès et le triomphe de la dévotion au Sacré-Cœur.

Le poème se divise en trois parties : les Clartés de la nuit, l'Aurore, le Lever du soleil. Dans chacune nous voyons passer et nous entendons parler les saints et les docteurs qui se sont fait remarquer par leur dévotion à l'amour du Verbe incarné et à l'organe de chair qui symbolise cet amour.

Dans l'azur sombre de la nuit brillent comme des étoiles la Vierge Marie, Mère de Jésus, saint Paul, saint Augustin, saint Bernard, saint François d'Assise, saint Bonaventure, le docteur et martyr catalan Raymond Lulle, le Docteur angélique, Dante, sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne et sainte Magdeleine de Pazzi.

« O folie de l'amour, s'écrie Verdaguer en parlant de cette dernière sainte, la plus douce des folies! Ah! qui sentirait dans son cœur celle qui possédait Magdeleine; il voudrait souffrir sans mourir, mourant sans cesse de douleur. Lorsqu'elle voit l'autel solitaire, ses yeux fondent en larmes; elle s'en va sonner les cloches : « Venez, venez » voir l'amour, l'amour de mes amours, qui se consume, » hélas! de regrets. » Voyant que les hommes ne viennent pas, elle s'en plaint aux oiseaux et aux fleurs : « Dites-moi, » petits oiseaux, dites-moi, petites fleurs, pourquoi n'aime- » t-on pas l'amour? »

Tout à coup saint Jean entend du côté de l'Espagne un chant qui ravit les séraphins. « L'aurore doit être levée, puisque les rossignols chantent. » Dans cette aurore, en effet, saint Jean de la Croix est le premier dont les accords éclatent.

Après le prince des poètes mystiques, le disciple bien-aimé contemple sainte Thérèse en extase dans le Cœur sacré, bréviaire divin où elle apprit la science de l'amour. « Dans ses pages elle lisait qu'aimer c'est souffrir, et elle se mourait de ne pouvoir mourir. »

A la vierge d'Avila, l'honneur de l'Espagne par son génie autant que par sa sainteté, succèdent sainte Rose de Lima, les géants de la Compagnie de Jésus : saint Ignace, saint François Xavier, Canisius, saint Louis de Gonzague qui fut ange par la pureté et séraphin par la ferveur, Bernard de Hoyos qui reçut du Sacré-Cœur des communications qui rappellent les promesses faites à la bienheureuse Marguerite-Marie, et saint Philippe de Néri, dont l'amour élargit physiquement la poitrine, en soulevant les côtes qui gênaient les élancements du cœur.

Saint Michel des Saints, peu connu en France, inspire à Verdaguer les paroles suivantes : « Dans son extase, il disait au Seigneur : « Je vous aime; mais je vous aimerais » davantage, *ô ma vie!* si vous me donniez votre cœur. »

» Jésus prit son cœur et en fit don à Michel, en échange du sien; et Michel aimait Dieu avec le cœur de Dieu même.

» Depuis lors il ne vivait plus, son Bien-Aimé vivait en lui; et nuit et jour il s'écriait : *O ma vie!* sur la terre vous m'avez donné le ciel! »

En citant les paroles mises sur les lèvres du plus populaire des saints français, on verra combien, dans cette mystique revue, l'auteur du *Songe de saint Jean* pénètre dans l'âme des personnages, en saisit le trait dominant et parle leur langue.

« Mon cœur, s'écrie saint Vincent de Paul, brûle du feu de la charité. Pauvres du monde, je vous porte dans mon cœur. Venez à moi; votre pauvreté m'attire, comme le son de l'or attire l'avare insatiable.

» Fils du vice, venez; enfants sans mère, rebuts du péché, cœurs en péril, venez. Je servirai de père à l'orphelin, de fils au vieillard délaissé...

» J'ai du baume pour toutes les blessures; mais, doux Jésus, je le tire de votre cœur, fontaine d'amour qui arrose toutes ces vies, vase dans lequel Dieu recueille toutes ces peines. »

A cet endroit un court épisode interrompt le récit. L'oreiller est bien doux et Jean y continue son extatique sommeil, mêlant les battements de son cœur aux batte-

ments de ce Cœur dont l'amour concilie le ciel et la terre et dont la volonté règle l'harmonie des astres. Judas veut réveiller l'évangéliste : « Arrière! dit Jésus au traître; pour le songe qu'il fait, moi-même je voudrais m'endormir. »

Avec la bienheureuse Marguerite-Marie, c'est le *Lever du soleil*. Jean a regardé les saints qui ont précédé, l'un après l'autre; tous ont reçu une étincelle du Cœur divin, mais aucun n'est fournaise. « D'étoile en étoile sont déjà passées les splendides constellations de ce Ciel des cieux; oiseaux et fleurs attendent le jour. Ne sentez-vous pas un parfum qui s'élève des jardins de sainte Chantal? »

Une vierge, disciple du Calvaire, gémit devant l'autel; elle voit les péchés du monde; son cœur s'immole à l'unisson du Cœur divin: « Dans une aurore de lumière, Jésus lui apparaît debout sur l'autel, avec ses plaies resplendissantes comme cinq étoiles. De chacune sort un jet de flamme et tout un fleuve s'épanche de son côté. Sur le corps divin, le cœur brille comme le soleil dans le ciel. »

Jean continue de nager dans l'extase, comme un cygne dans un océan. Il voit dans les siècles à venir l'incendie se propager de couvent en couvent, de ville en ville, de royaume en royaume, de monde en monde. Tout gravite autour du Sacré-Cœur, comme la création autour du soleil. Hors de ses rayons, c'est le froid de la mort. Les âmes y aspirent l'abnégation et le sacrifice; avec le zèle renaît l'apostolat, la pureté refleurit comme un lis.

Le plus doux des maîtres, voyant son disciple enivré de ces rêves de chérubin, laisse plusieurs fois tomber sur son visage des larmes divines.

Après avoir bu à sa source le vin nouveau de l'évangile

d'amour, Jean s'éveille au bruit d'un gémissement. C'est Jésus qui pleure avec ses apôtres sur les péchés et sur l'ingratitude des hommes.

« Voyant des larmes aux yeux de tous, il se met aussi à pleurer; puis, afin de consoler ses frères, il demande tout bas au Maître :

— Voulez-vous que j'annonce aux hommes de quel amour Dieu les aime? Voulez-vous que je leur montre votre Cœur?

— L'heure n'est pas encore venue. L'Église grandit comme un arbre au bord des eaux; mais pour porter un tel fruit ses branches ne sont pas assez fortes. Pour le moment, dis aux hommes : *Le Verbe s'est fait chair!* Ils peuvent bien passer mille ans à méditer cette parole. Après mille ans de crépuscule, l'aurore de mon Cœur paraîtra; après l'aurore, le soleil, le soleil de la gloire éternelle. Le Cœur de Dieu même battra dans le sein de l'humanité; son royaume sera le monde et son trône sera l'Espagne. »

Si nous osions hasarder une comparaison, nous dirions que le prêtre catalan ressemble à ces artistes du moyen âge qui lançaient dans les airs nos belles cathédrales avec leurs forêts de clochetons fleuris, leurs flèches à jour, leurs cloches sonores, leur peuple de monstres et de saints, leurs vitraux où s'embellit la lumière et leur incomparable chapelle de la Vierge : véritable poème de l'âme catholique dans son aspiration vers le ciel. M. José de Hérédia, M. Lecomte de Lisle et la plupart de nos ciseleurs contemporains luttent d'habileté avec ces ouvriers japonais qui sculptent des noyaux ou creusent dans un morceau d'ivoire des sphères concentriques.

La nature, les voyages, la lecture des chefs-d'œuvre,

l'étude de la théologie, la connaissance de l'âme humaine et la méditation de l'Écriture Sainte, telles sont les sources où devrait s'alimenter toute grande poésie et où s'est largement abreuvé le génie de Verdaguer. L'amour des hommes puisé dans l'amour de Dieu a donné plus de souffle à son inspiration, plus d'essor à son aile, plus de flamme à son accent.

Saint Augustin, racontant le dernier entretien qu'il eut avec sa mère, à Ostie, en face de la mer éclairée par le soleil couchant, a décrit le mouvement ascensionnel de la poésie de Verdaguer :

« Emportés par un élan d'amour vers l'immuable félicité, nous traversâmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles et ce ciel même tout resplendissant des feux du soleil qui allait disparaître, de la lune et des étoiles qui commençaient à rayonner sur nos têtes. Et montant encore plus haut dans nos pensées, dans nos paroles, dans le ravissement que nous causaient vos œuvres, ô mon Dieu, nous arrivâmes à nos âmes ; mais nous ne nous y arrêtâmes pas et nous passâmes outre, pour atteindre enfin à cette région où est la vraie vie, abondante, inépuisable, éternelle. Et là, dès qu'elle nous apparut, nous eûmes vers vous un tel élan d'amour, si hardi et si puissant, que nous y touchâmes en quelque sorte par un bond du cœur. »

Heureux les poètes qui comprennent ainsi leur mission ; s'ils ne sont pas populaires, ils sont bienfaisants et grands. Parce qu'ils ont compris qu'une belle vie vaut mieux qu'un beau poème, ils verront éternellement face à face l'infini dont un reflet reluit dans leurs œuvres et illumine leurs lecteurs.

CENTENAIRE DES JEUX FLORAUX

LE GAI SAVOIR

I

Du onzième au treizième siècle, la poésie méridionale eut un prompt et merveilleux épanouissement. Des bords de la Loire à la Méditerranée, des Pyrénées aux Alpes, et bien au delà, les cours des rois et des comtes, les châteaux des seigneurs et les places des villes, tout le pays résonnait de chants où la guerre et l'amour, les beautés de la nature et les grâces de la femme étaient célébrés.

Les autres littératures de l'Europe, encore informes et bégayantes, ébauchaient à peine quelques rudes essais, et déjà les troubadours se jouaient avec une ingénieuse souplesse des difficultés les plus compliquées du rythme et de la syntaxe. Les fantaisies d'une imagination vive, les sen-

timents tendres et chevaleresques trouvaient naturellement leur expression dans cet idiome ductile et sonore, également fait pour éclater au grand soleil des tournois et des fêtes, pour bercer la rêverie à l'ombre des bois, pour remplir le vide des salles féodales et pour charmer la monotonie des longues routes poudreuses. Cette civilisation était une oasis au milieu d'un monde barbare.

Malheureusement ces luxuriantes pousses n'avaient pas de profondes racines ; au printemps qui les a fait précocement monter va succéder sans transition l'été qui les brûlera sur pied. Ce fut une chute de feuilles et de fleurs, sans fruits. La pensée manquait, c'est-à-dire le fond même et le sol nourricier.

Cette musique, d'abord charmante dans ses variations, devenait bientôt monotone, malgré l'habileté des virtuoses qui l'exécutaient ; l'air fini, l'auditeur s'en allait, l'oreille étourdie, mais la tête vide et la volonté sans objet vraiment élevé. La désillusion succédait à l'enthousiasme. Ce renouveau prodigue de parfums, de verdure, de chansons, d'eaux murmurantes et de bruits d'ailes, ne devait pas connaître la majesté mélancolique et les richesses de l'automne ; les cigales devaient se taire avant l'hiver.

La guerre des Albigeois précipita la ruine. Piétinées par les hommes du Nord, ces plantes gracieuses, dont la sève commençait à s'appauvrir, ne purent se relever quand l'invasion se retira. Dès le treizième siècle commence l'irrémédiable décadence.

Toulouse avait été le centre de cette civilisation et de cette littérature, grâce à sa population plus considérable, à sa langue plus parfaite, à ses comtes plus magnifiques ; elle en devint le dernier refuge. Chez elle la poésie romane se survécut par des œuvres qui en étaient l'écho affaibli et

par des institutions qui en perpétuent encore le souvenir.

La plus célèbre est celle des Jeux Floraux ; c'est probablement aussi la plus ancienne des sociétés littéraires qui existent dans le monde. Fondée au commencement du quatorzième siècle, elle fut restaurée et érigée en Académie par Louis XIV, au dix-septième. Les statuts donnés par le Grand Roi la régissent encore. Les Lettres patentes furent signées et les concours d'après le nouveau régime furent inaugurés en 1695, il y a deux cents ans.

L'an de l'Incarnation 1323, le mardi qui suivit la fête de la Toussaint, sept hommes « sages et savants », dont l'histoire de Toulouse a conservé les noms et qui paraissent avoir fait partie d'une association littéraire déjà ancienne, se réunissent au faubourg des Augustins, « dans un verger fleuri ». Attristés du malheur des temps et du déclin de la poésie, ils cherchent les moyens de raviver le feu sacré. Après en avoir mûrement délibéré, ils décident un appel à tous les poètes, et pour aiguillonner leur ardeur par l'émulation, ils proposent des prix aux vainqueurs.

La lettre-circulaire qu'ils leur envoient donne une idée très nette de leur dessein et de ce qu'ils imaginent pour le réaliser. Il y a dans ce message poétique un mélange d'élévation et de naïveté qui intéresse notre curiosité blasée.

Le langage des vainqueurs ne blesse pas seulement les oreilles, il meurtrit les cœurs en rappelant l'humiliation de la conquête. Toulouse, dont Ausone parlait déjà en termes si splendides, Toulouse la savante et la sainte, n'est plus la capitale d'un riche comté, naguère indépendant et glorieux ; c'est une simple ville de province, soumise de plus en plus aux lois du royaume. Elle n'est point encore habituée à l'accent des étrangers et à cette domina-



tion imposée par la force dans des flots de sang. Il faudra bien des années et bien des générations pour que la fusion soit complète, pour que le regret du passé disparaisse dans le dévouement à la patrie commune.

Voici la traduction de ce vieux document :

« Aux honorables et preux seigneurs, amis et compagnons possédant cette science par laquelle croissent aux bons joie et plaisir, sens, valeur et courtoisie, l'excellemment gaie compagnie des sept poètes de Toulouse, salut et liesse !

» Notre passe-temps préféré, notre occupation et notre désir, c'est de nous récréer et de chanter ; c'est pourquoi nous voulons aujourd'hui faire entendre notre voix de près et au loin.

» Nous les sept, suivant la tradition des poètes qui sont passés, nous avons à notre usage un verger merveilleusement beau où, chaque dimanche, nous venons faire entendre de nouveaux chants. Rien de fautif n'y est souffert. On enseigne, on se corrige mutuellement et force reste à la raison.

» Pour faire progresser cette science précieuse et chère, nous vous faisons savoir que, toute affaire et toute occupation délaissées, nous nous trouverons audit verger, s'il plaît à Dieu, le premier jour du mois de mai. Notre joie sera doublée si nous vous y trouvons, ce jour-là ; car nous n'avons d'autre plaisir que d'exalter le savoir.

» Afin que chacun soit encouragé à faire ouvrage agréable, nous vous avertissons qu'à celui qui, suivant un droit jugement, aura composé le plus beau, nous donnerons une violette d'or fin. Il n'y aura aucun égard pour la

fortune ou la valeur, pour l'état, pour la condition de seigneur ou de serviteur, mais uniquement pour la manière de faire les vers.

» Vous nous entendrez donc chanter et lire. Si vous trouvez des paroles mal placées ou quelque chose qui ne soit pas bien, vous le redresserez. Nous ne contredisons pas la raison ; mais vous devez bien penser que nous défendrons nos ouvrages par la discussion.

» Nous vous supplions et nous vous requérons d'accourir au jour marqué, si bien munis de vers harmonieux et de nobles pensées que le siècle en soit plus gai, qu'il renonce aux jongleries et que le vrai mérite reprenne son empire.

» Le Dieu de poésie vous assiste ! »

Cette lettre fut écrite au pied d'un laurier et munie du sceau de la Compagnie. Sous des formes poétiques, le lecteur ne peut manquer d'apercevoir ce qu'il y avait de généreux et de libéral dans ce programme.

II

Le concours s'ouvrit au mois de mai de l'année suivante, et les candidats furent nombreux. Le premier jour fut consacré à la réception des pièces; le second, à leur examen et à leur classement; le troisième, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, eut lieu la séance solennelle. Arnaud Vidal de Castelnaudary fut proclamé vainqueur de tous ses rivaux, et la « joie de la violette d'or » lui fut décernée par le jury. Un peu plus tard il fut créé docteur pour une nouvelle ode, *Canso*, à Notre-Dame.

Les capitouls, les seigneurs, les bourgeois notables, les docteurs et les licenciés s'unirent aux fondateurs pour faire accueil aux concurrents et rehausser l'éclat de la fête. Suivant délibération publique, la violette d'or fut payée sur les revenus municipaux, et l'on décida que, Dieu aidant, il en serait ainsi désormais.

On verra peut-être avec quelque plaisir un couplet du sirvente couronné l'an 1324 :

Verges, ses par de plazensa,
Per nostr' amor, fos plazens
A Dieu, tan que 'n pres nayshensa,
D'ont pesys per nos fo nayshens.
Humilmens
Vos prec que m siatz guirens,
E que m portetz tal guirensa,
Qu' ieu an lay, ses defalhensa,
On gaugz non es defalhens :
Car yeu, de cor, soy crezens
Que qui 'n vos ha sa crezensa,
No mor perdurablamens,
Ans er ab gaugz revivens.

Vierge, sans pareille en plaisance,
Par amour pour nous, vous fûtes plaisante
A Dieu, tant que de vous il prit naissance,
D'où par suite, pour nous il fut naissant.
Humblement
Je vous prie que vous me soyez garant,
Et que vous me portiez telle garantie
Que j'aille là, sans défaillance,
Où la joie n'est point défaillante :
Car, de cœur je suis croyant
Que quiconque en vous a sa croyance
Ne meurt point éternellement,
Mais est avec joie revivant.

Les années suivantes virent même affluence et même enthousiasme.

Dès l'origine, l'institution était clairement dessinée dans ses lignes principales. Son but officiel était d'encourager et de perfectionner l'art des vers, de le ramener à sa splendeur ancienne, ou du moins d'en retarder la décadence.

Peut-être, en secret, était-ce aussi un détour pour se consoler de la défaite et pour protester contre l'annexion accomplie depuis cent ans. Le meilleur moyen d'empêcher le patriotisme de s'éteindre et de se laisser absorber, n'était-ce pas de conserver la vieille langue et la vieille littérature? Grâce à la poésie, l'esprit ancien subsisterait encore dans l'Occitanie et ramènerait peut-être un jour l'indépendance! Le consistoire du « Gai Savoir » aurait donc été une revanche et une opposition littéraires ; ce n'était pas pour diminuer son succès.

Tous pouvaient concourir et tous les genres étaient admis, sauf la satire. La religion et la morale devaient être respectées. Pendant longtemps un reviseur fut chargé de veiller à l'orthodoxie. Non seulement les couplets corrupteurs, mais les pièces trop légères étaient impitoyablement bannis. En principe du moins, le bon sens, la noblesse des pensées, l'élévation des sentiments, l'utilité pratique passaient avant l'élégance des vers, la nouveauté des effets et la recherche des sujets. Un grand nombre de pièces étaient positivement dévotes et célébraient la Sainte Vierge.

Ainsi, ce que les « sept personnages savants et subtils » avaient voulu fonder en se réunissant dans leur « jardin merveilleux » et en délibérant au milieu des arbres à fleurs et au chant des oiseaux, c'était chose véritablement sérieuse. En réalité, c'était moins des jeux qu'un collège ou

une école, pour maintenir l'art des troubadours, la belle langue et les bonnes coutumes de l'ancien comté de Toulouse; c'est pourquoi il devait y avoir des bacheliers, des licenciés, des docteurs et des maîtres. Le Gai Consistoire devait vivre et se développer parallèlement à l'université déjà célèbre; les deux institutions seront habituellement sœurs et amies, quelquefois rivales.

Les concours du mois de mai et les séances moins solennelles qui avaient lieu plusieurs fois l'année ranimèrent bientôt l'inspiration et les habitudes poétiques; mais candidats, juges et auditeurs manquaient également de règles. On composait, on appréciait, on applaudissait au hasard de l'instinct, sous les coups de la surprise. On s'en aperçut, et comme il arrive toujours, on essaya de suppléer à l'esprit créateur et au bon goût par des traités; la culture artificielle allait succéder à l'éclosion spontanée, l'étude remplacer la verve, les excitations extérieures stimuler une sève appauvrie. La Grèce et Rome procédèrent-elles autrefois, la France contemporaine procède-t-elle aujourd'hui autrement?

Le consistoire avait un chancelier; il se trouva, par bonheur, que c'était un homme de mérite, capable de tout autre chose que de signer des lettres, de sceller des diplômes et de commander à son bedeau.

Guillaume Molinier fut l'âme des assemblées, la cheville ouvrière de la grande entreprise; les mainteneurs, de leur côté, furent assez modestes et assez avisés pour l'écouter d'abord, le consulter, l'encourager, et enfin le charger exclusivement de résumer et de rédiger en code littéraire les réflexions dont ils avaient admiré la science, l'élévation et la sagacité. C'est à cette requête que nous devons le

premier Art poétique des langues néo-latines. A ce titre, et à d'autres encore, il mériterait d'être plus étudié; c'est un monument précieux pour l'histoire littéraire de la France et même de l'Europe.

Ce travail n'est pas, comme tant de bruyants manifestes et de prétentieuses préfaces, l'expression de théories personnelles ou la défense intéressée d'une œuvre ; il reflète et condense les idées d'une époque. Molinier, en effet, réunit souvent le collège des mainteneurs pour prendre leur avis sur les questions douteuses ou délicates de sa poétique, et ce n'est qu'après de nombreuses séances consacrées à les élucider et à les résoudre qu'il dressa ce manuel de la littérature romane. Il ne parut qu'après dix ans de soins, dans le courant de l'année 1356, sous le titre de *Leys d'amor*.

III

Les Lois d'amour! Cela déconcerte un peu le lecteur moderne, et il faut s'expliquer.

La poésie, c'est l'art de trouver, *trobar*, c'est-à-dire d'inventer, de créer des formes nouvelles et belles. Molinier parle ainsi comme Platon, probablement sans le savoir. L'idéal entrevu ravit le cœur et enflamme le désir ; tout poète est donc épris du beau, et toute poésie est essentiellement un amour : amour pur et désintéressé, qui transporte l'âme dans des régions lumineuses où elle respire la joie et l'oubli des choses inférieures.

L'art des vers est ainsi par excellence, le *gai savoir ;* ce n'est pas une occupation mécanique et stérile, puisque son

but est de communiquer cette gaieté saine qui est le ressort de l'âme pour l'héroïsme et la vertu. Le faire servir à des satisfactions basses et criminelles, c'est le faire déchoir, le ravaler, le tuer. Ce qui est faux ou mauvais ne peut être beau, et par conséquent ne peut être aimé ; ce n'est donc pas une matière poétique.

C'est à la fois pour faire connaître à tous la science tenue cachée par les troubadours et pour réprimer la folie des amours déshonnêtes, en leur montrant un but plus digne, que le sage chancelier coordonne ce qui était confus, réunit ce qui était dipersé. Citons quelques fragments de l'exhortation aux « jouvenceaux » qui ouvre son traité :

« Que le troubadour nouveau, qui a la ferme volonté d'apprendre cette science de *trouver*, vienne donc puiser à ces *Lois d'amour*, car c'est ici la fontaine de la gaie science. Qu'il boive l'eau si douce de cette fontaine et qu'il s'efforce de monter à la véritable source d'où elle jaillit.

» Suivant le cours de cette fontaine, il verra se former des ruisseaux dont les rives s'embelliront de feuillage et de verdure, qui inviteront les oiseaux à s'ébattre avec des airs joyeux.

» Ces ruisseaux issus de la fontaine auront grande gloire et honneur ; la fontaine elle-même deviendra plus agréable, plus riante, plus renommée, plus abondante pour tous. La source sera plus délicieuse et plus charmante pour ceux qui aiment la science de *trouver* et veulent l'acquérir, mais surtout pour ceux qui ont un cœur noble et un esprit fin. Cette gaie science n'entre point dans un esprit dur, grossier, avare, inique ou faux ; au contraire ces eaux si douces lui semblent amères. C'est pour cela qu'il déprécie toujours,

blâme et méprise ce qu'il ne peut atteindre, car l'ignorance est la grande ennemie du savoir.

» Par cette fontaine, nous entendons la composition ; et par l'eau nous entendons les vers, les chansons et les autres ouvrages.

» Par la source, nous désignons l'*art de trouver*, tel que nous l'enseignons ici et que doit le connaître quiconque veut composer des ouvrages beaux, agréables et purs.

» Par les ruisseaux, nous indiquons les troubadours ; les eaux douces sont les poèmes pleins de grâce et d'aménité ; les rives que ces ruisseaux font reverdir sont les cœurs de ceux qui les écoutent et qui, en écoutant, se sentent inondés de plaisir et d'allégresse.

» Par les oiseaux gazouillants et joyeux, nous entendons les jongleurs et tous ceux qui, d'une voix harmonieuse, chantent nos poèmes, les publient et les répandent, donnant plaisir et joie à bien des gens et dissipant les chagrins. »

Une fois admise cette façon allégorique, l'on ne s'étonnera plus d'entendre ce collège poétique s'appeler *Consistoire du gai savoir*, les maîtres s'intituler *mainteneurs d'amour*, les lauréats, *fins amants;* les prix d'or ou d'argent seront des *joies*, et le jour de la distribution une *fête des fleurs*. Qu'on songe au *Roman de la Rose*, à la carte de *Tendre* et à nos symbolistes ; Molinier nous paraîtra d'une simplicité primitive.

Les *Leys d'amor* se divisent en cinq parties. La première traite de l'*art de trouver*, en général, des premiers éléments de la grammaire, des sons et de l'accent prosodique dans la langue romane comparé à l'accent prosodique



dans la langue latine. La seconde partie est consacrée aux différentes espèces de vers, de rimes, de strophes et de compositions poétiques ; la troisième aux règles détaillées de la grammaire. Dans la quatrième partie, l'auteur énumère les vices du discours et les figures ; dans la cinquième enfin, il est question de la pratique des règles et de leur emploi dans les divers ouvrages.

Une analyse très détaillée serait ici déplacée et n'apprendrait pas beaucoup de choses nouvelles ; je me contenterai donc de relever en passant quelques points plus curieux.

Les langues méridionales, le français excepté, ont conservé l'accent latin ; cet accent joue un grand rôle dans leur poésie et donne à la prose elle-même une allure musicale. La combinaison des syllabes ainsi accentuées constitue déjà un rythme ; ce qui permet d'être moins exigeant pour la rime et de s'en passer tout à fait dans les vers blancs.

Les essais de ce genre tentés jadis chez nous par les auteurs de la Pléiade et du seizième siècle, renouvelés par les décadents et les symbolistes du dix-neuvième, n'ont jamais réussi; Molinier en indiquait déjà la raison dans l'absence de quantité et surtout d'accent. Ce n'est pas trop de la césure et de la rime pour cadencer et harmoniser ces syllabes monotones et pour en dissimuler l'uniformité. Toutefois la beauté des sons ne rachète pas le vide ou la vulgarité du sens.

Disons tout de suite que cette analyse vieille de cinq siècles dénonce beaucoup de sagacité.

Le *vers*, dit Molinier, est une partie de composition poétique comptant douze syllabes au plus, quatre au moins. Au delà et en deçà, il n'y a que des fantaisies irrégulières.

Le vers de douze syllabes tient le premier rang ; l'hendécasyllabe ne vient qu'au second. On sait que la poésie italienne et l'espagnole, filles de la poésie romane, ont adopté plus tard les vers de onze syllabes pour leurs poèmes héroïques ; mais ils se servaient aussi, au commencement, des vers de douze syllabes, qu'ils appellent encore vers de *arte mayor*.

Le *hiatz* ou hiatus, que Malherbe devait réprouver si énergiquement deux siècles et demi plus tard et que Boileau a proscrit dans une formule d'un bonheur laborieux, était signalé comme un vice du discours poétique, surtout quand les voyelles qui se heurtent sont de même nature. En vérité, remarque Molinier, ce bâillement fait alors par trop « la gola badar ». Le législateur du quatorzième siècle admettait une exception très raisonnable pour quelques monosyllabes et pour les noms propres ; il aurait permis à Racine de faire dire par son Petit-Jean à l'Intimé :

Tant *y a* qu'il n'est rien que votre chien ne prenne !

Sur la nature, la place et la nécessité de la césure, Molinier a des idées fort justes ; sur la rime, il est complet. Rimes assonantes, consonantes, léonines, simples, pleines, doubles, riches, suffisantes, rares, etc., tout y est. Pour la variété des rythmes et des strophes, les troubadours auraient rendu des points à nos plus forts versificateurs, et beaucoup de trouvailles récentes viennent des fouilles pratiquées dans leurs terres. Le raffinement dans la bizarrerie fut même une des causes de la décadence ; la broderie avait usé l'étoffe.

La *cobla* devait être composée de quatre vers, au moins,



et pouvait aller jusqu'à seize. Depuis plus d'un siècle pourtant Dante avait publié la *Divine Comédie* en tercets.

Les poèmes dont il est le plus souvent fait mention, dans le recueil des pièces couronnées, sont la *Canso*, c'est-à-dire l'ode, les *Sirventes* et les *Tensons;* d'autres sont intitulés simplemeut : *Bers*, *Canso en lati*, *Cobla esparsa*, *Prosa*, *Gloza*, *Plans*, *Partimen*, *Danza*, *Bal*, *Truffa*, *Descort*. Excepté les tensons, pour lesquels il y avait liberté, toutes ces compositions étaient chantées sur des airs nouveaux ou anciens ; la Danza et le Bal étaient accompagnés de mouvements chorégraphiques, comme les boleros et les seguedillas des Espagnols. Le Descort semble avoir été une sorte de poème macaronique où entraient plusieurs idiomes.

Chose singulière ! dans ce code, où les détails techniques les plus minutieux abondent jusqu'à la satiété, il n'est pas question du *Sonnet*. Ce genre, supposé qu'il ne soit pas plus ancien, venait cependant d'être illustré dans Avignon par l'immortel Pétrarque.

A de nombreuses règles grammaticales qui fixent l'usage et assurent la correction, Molinier ajoute quelques préceptes moraux se résumant dans l'orthodoxie de la doctrine et la pureté des mœurs. Aux yeux du digne chancelier, la foi catholique est l'inspiratrice des beaux poèmes, elle en est, du moins, une condition essentielle, et les actes vertueux l'emportent sur les talents littéraires. Les vers des troubadours n'adouciront les caractères, n'élèveront et ne poliront les esprits que s'ils procèdent du bon sens et de la morale chrétienne.

IV

Dès le premier concours de 1324, sont en honneur les règlements qui doivent garantir la sincérité des concurrents et l'impartialité des juges. A ce double point de vue, le renom de l'aréopage toulousain, autrefois comme aujourd'hui, est demeuré sans tache ; l'éloge est assez beau pour être consigné. Le goût littéraire a pu errer, la justice n'a pas eu de notable défaillance.

Les mainteneurs juraient d'être indépendants et loyaux, sourds à toute recommandation, sans faveur, sans haine et sans crainte :

No regardar pretz ni valor,
Estamen ni conditio
Di senhor ni de companho,
Ma sol maniera de trobar.

La supériorité poétique, tel devait être le motif exclusif de leurs préférences. Ils s'engageaient, en outre, à garder le secret des délibérations, à soutenir les décisions prises à la pluralité des suffrages, fussent-elles contraires au jugement personnel, enfin à ne corriger aucune des pièces destinées au concours, de quelque façon qu'elles fussent venues entre leurs mains.

Les poètes attestent par serment que les pièces qu'ils présentent sont bien leur œuvre et qu'ils n'ont eu aucun collaborateur. Nul, à moins d'être constitué en haute dignité, c'est-à-dire à moins d'être roi, fils de roi, prince



ou comte, n'obtient *joie*, office ou grade, s'il n'est présent et s'il n'a la majorité absolue des voix.

Une femme ne remporte le prix qu'à la condition d'être irréprochable dans sa vie, de classe élevée, au-dessus de tout soupçon d'aide par son talent et son savoir. « Mais où trouver une telle femme? » s'écrient naïvement les *Leys d'amor*. On verra que le code devint plus tard moins sceptique et adoucit ses prescriptions.

Il va sans dire que les Juifs, les Sarrazins, les hérétiques et les excommuniés notoires sont exclus, et généralement tous ceux qui écrivent dans des vues coupables, ou qui sont diffamés comme traîtres, faussaires, blasphémateurs et de mœurs décriées. Combien de nos écrivains devraient s'arrêter devant ces barrières !

Un lauréat ne pouvait concourir pour la fleur du même genre pendant les trois ans qui suivaient sa victoire ; à la quatrième année, il pouvait rentrer en lice, s'il avait assisté aux fêtes de mai dans l'intervalle, et s'il avait lu quelque poésie nouvelle devant la docte assemblée. Pareillement nul virtuose ne pouvait moissonner à la fois tous les prix d'un même concours.

Ceux dont les poèmes seraient reconnus pour avoir été déjà présentés, en totalité ou en partie, seront exclus aussi longtemps que les mainteneurs le jugeront convenable.

La nouveauté requise regarde évidemment les rimes et les mots plus que les idées ; mais la forme la plus habile ne saurait excuser la vilenie du fond. Sur ce principe de morale littéraire, les mainteneurs demeureront inflexibles et n'admettront jamais la maxime cynique proclamée par Sainte-Beuve et pratiquée par tant d'autres avant et après lui : « l'art sanctifie tout ». Au quatorzième siècle, Toulouse voulait être joyeuse et se portait avec entrain aux divertis-

sements ; mais elle voulait être respectée, et son rire facile restait spirituel, honnête et sain.

Le code rédigé par Molinièr, mais inspiré, surveillé, approuvé par tout le Consistoire, se répandit vite et au loin. Des copies en avaient été dressées et envoyées d'office à diverses villes, même au delà des Pyrénées et des Alpes, où l'on comprenait et où l'on parlait la langue romane. Cet effort porta ses fruits et bientôt, cent ans avant la Renaissance, l'*art de trouver* et le titre de poète suffirent pour recommander un homme et l'élever aux plus hauts sommets ; la fortune de Pierre d'Ailly et de Raoul de Presles n'en est pas la seule preuve.

Vers 1388, Jean, roi d'Aragon, envoyait au roi de France, l'infortuné Charles VI, une ambassade extraordinaire pour en obtenir des personnages capables d'implanter dans ses États l'institution du *Gai Savoir*, qui florissait avec tant d'éclat à Toulouse. Il promettait de récompenser magnifiquement leur travail et leur zèle par des richesses et des honneurs. Deux mainteneurs furent délégués et fondèrent un collège à Barcelone, où il prospéra si bien que Tortose voulut en posséder un semblable. Ferdinand le Catholique confia la direction de celui de Barcelone au marquis de Villena, et ce savant fit paraître dans cette ville son livre de la *Gaie science*.

Vers la même époque, la régence ayant cessé, le duc de Berry, oncle du roi et gouverneur de Languedoc, revint à Toulouse. Un mouvement d'émigration se produisit du côté de l'Espagne, pour éviter les représailles du prince. Les intérêts matériels en souffrirent ; mais les réfugiés popularisèrent dans la Péninsule la langue des *Mundis* et les chants de leurs troubabours.

Les Toulousains s'appelaient *Mundis* et la langue toulousaine la langue *mundino*, probablement en souvenir des nombreux Raymond, *Reymundi*, qui furent comtes de Toulouse.

A la Violette d'or s'étaient ajoutées deux autres fleurs secondaires, l'Églantine d'argent, prix du sirvente, et le Souci d'argent, prix de la danza. En outre un Œillet complémentaire fut accordé, comme encouragement, aux jeunes poètes qui ne pouvaient encore l'emporter sur des rivaux mieux formés, mais qui donnaient de belles espérances.

V

Après avoir prospéré près de cent ans, l'institution baisse peu à peu, subissant le triste contre-coup des guerres et des autres fléaux, famines, pestes et inondations qui affligent le Midi. Dès 1404, la somme consacrée aux fleurs est diminuée.

A cette époque, elles sont toutes d'égale valeur et coûtent ensemble dix livres seize sols et trois deniers ; savoir : six livres seize sols et trois deniers pour la matière, une livre pour la dorure et trois livres pour la façon.

Depuis la destruction du verger fleuri, rasé à l'approche des Anglais, afin de faciliter la défense des faubourgs de Toulouse, les séances se tiennent dans un local étranger et précaire; elles sont réduites aux fêtes de mai. Comme l'entrain manque, on devient facile pour l'octroi des grades ; plus d'examen consciencieux ; il suffit maintenant d'être lauréat et d'improviser un sonnet.

Cette dernière condition donne naissance à un bizarre excès. Pour s'assurer que le candidat improvise véritablement sur le thème imposé, on l'enferme ; et comme la séquestration se prolonge parfois, on est bien forcé de lui apporter à manger. D'année en année l'importance de ce repas grandit et finit par absorber les ressources. C'est bientôt un banquet auquel les Capitouls invitent les amis du poète et leurs propres amis, sans compter le corps entier du Consistoire. Des convives arrivent même de la province.

A cet abus s'en joint un autre. Le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, les lauréats groupent autour d'eux leurs proches et leurs connaissances et l'on parcourt la ville en cavalcade. Les fleurs portées triomphalement précèdent le cortège ; le vainqueur de la Violette est au milieu, celui de l'Églantine habituellement à droite. Pour prévenir les désordres, les Capitouls fournissent une escorte de cinquante hommes. La vraie poésie tient peu de place au milieu de ce fracas.

Cependant les fléaux s'abattent de plus en plus cruels sur les pays de langue d'oc. Dans les campagnes, c'est la guerre et le brigandage plus terrible encore ; ce sont les intempéries et les épidémies. Autour des villages incendiés la terre se fend et les arbres sèchent. Dans la ville de Toulouse la peste, puis l'inondation. En 1483, le Parlement se retire à Lavaur ; l'année suivante le Pont-Vieux est emporté. Le désordre et la pénurie des finances sont au comble ; les emprunts, garantis par un engagement personnel des Capitouls, sont si considérables que les créanciers font assigner en cour d'Église, excommunier, faute de payement, et dénoncer aux prônes paroissiaux ces magistrats responsables, dont le titre si noble et si envié n'est pas un vain mot et la charge une sinécure.

Une cause moins violente et d'un autre ordre, mais plus redoutable par sa continuité, mine l'institution du gai savoir : c'est l'influence envahissante de la royauté, c'est-à-dire de la civilisation et de la langue du Nord. Sans doute, le peuple n'a point oublié l'idiome national si expressif sur ses lèvres et si bien fait pour son esprit mobile ; les classes élevées répètent encore les refrains d'amour ou de guerre des troubadours ; le romance est cultivé par des personnages d'importance ; et néanmoins les nouveaux poètes du Midi n'ont presque rien de commun avec ceux du passé. Ils ne font point profession de leur art, comme leurs prédécesseurs, et n'y consacrent pas leur existence tout entière ; ce sont des amateurs, des hommes lettrés, prêtres, magistrats, bourgeois, professeurs, marchands, qui cultivent la muse romane par délassement, aux heures de loisir. Au lieu du vieil arbre étalant en plein air ses frondaisons sur un tronc robuste et enfonçant au loin ses racines dans le sol, on est en présence d'une plante de serre, frileuse et chétive. Et il en sera de plus en plus ainsi.

Comment cette littérature bornée et sans inspiration aurait-elle résisté d'abord au pouvoir politique, ensuite à la renaissance de l'antiquité dont le goût va se répandre d'Italie en France et dont les œuvres révèleront un tout autre idéal ? Elle ne pouvait échapper à la mort qu'en se transformant et en s'assimilant de nouveaux principes de vie et de beauté. En avait-elle la puissance ? Produit de l'esprit méridional et chevaleresque, sans un ensemble de chefs-d'œuvre capables de la fixer et de l'alimenter, elle devait subir sans réaction les vicissitudes du milieu dont elle était la séduisante et mobile expression.

En 1471, Pierre de Janillac obtient le prix de poésie,

« quoique français », parce qu'il compose des vers en langage toulousain. En 1484 a lieu le dernier concours qui mérite encore ce nom.

Mais la source, un moment obstruée, n'est pas tarie ; nous allons la voir rejaillir un peu plus loin, sonore, abondante et claire. A la *gaie science* vont succéder les *Jeux floraux ;* Clémence Isaure deviendra la « Muse » du Midi et « ne sera pas moins à Toulouse que Minerve à Athènes », suivant l'inscription placée sur un arc de triomphe élevé pour célébrer l'entrée du roi Charles IX dans la cité palladienne.

Quoi qu'il en soit des imperfections et des défaillances que l'on peut relever dans cette première période, elle ne fut pas sans utilité ni sans gloire, et l'histoire peut s'associer dans une bonne mesure à cet éloge décerné à ses devanciers par un mainteneur moderne :

« Dès le quinzième siècle, Florence eut l'honneur de cultiver les lettres et les sciences, pendant que Rome ne faisait encore que naître à la lumière. Mais avant que, dans la ville des Médicis, les lettrés florentins s'assemblassent pour se livrer à des causeries toutes philosophiques, imprégnées de poésie platonique, les poètes de Toulouse, réunis dans le verger d'un jardin merveilleux et beau, s'étaient délectés depuis un siècle à la musique de leurs *cansos* et de leurs *pastorellas*. Notre cité a eu le singulier privilège de précéder la patrie de Laurent le Magnifique dans les réunions littéraires et d'avoir inauguré, sous les ombrages de ses jardins, ces associations de jeunes hommes épris de poésie et d'idéal, modèles de celles que Bembo devait célébrer plus tard dans ses *Assolani* »

CLÉMENCE ISAURE

Quelques noms de femme ont le privilège d'éveiller de poétiques lueurs dans le clair-obscur du passé; celui de Clémence Isaure est du nombre. Toulouse en est fière et la présente comme le symbole expressif de son génie et le produit délicat de sa civilisation.

On a dit que le rôle des femmes, en littérature, devait ressembler à celui des anges : être à la fois continuel, bienfaisant et invisible, inspirer sans paraître. Telle fut bien la restauratrice, la muse des Jeux floraux. Elle a traversé si discrètement son siècle, qu'il est presque impossible d'y retrouver sa trace; vision pacifique et pure qui se serait évanouie dans le fracas des événements et la vulgarité des personnages qui encombrent les annales contemporaines, si de touchants bienfaits n'avaient trahi sa modestie et protégé sa mémoire. Ces œuvres lumineuses reflètent leurs clartés sur celle qui les a faites.

Cette charmante figure n'est pas un mythe; Clémence

Isaure a réellement vécu sous le ciel du Midi, avant de rayonner dans le souvenir des hommes.

Il s'est pourtant rencontré, après deux siècles de reconnaissance et d'hommages, des érudits assez moroses pour contester l'existence même de Clémence Isaure; on a bien contesté celle d'Homère ! Ces nuages ont déconcerté quelques regards. On peut affirmer qu'il n'en reste plus qu'une vapeur transparente. Ce qui suit est donc un résumé historique plutôt qu'un plaidoyer inutile.

I

Deux faits dominent cette controverse. Le premier, c'est qu'il n'y a pas une seule objection à laquelle on n'ait répondu suffisamment; le second, c'est que l'histoire entière des Jeux floraux et même l'histoire intérieure de la ville de Toulouse, pendant une période de cent cinquante ans, est une énigme, si l'on nie la donation de Clémence Isaure ; rien n'est plus clair, au contraire, et plus simple, si on l'admet. Les textes ne manquent pas; mais à leur défaut cette dernière considération n'est-elle pas décisive?

Ecartons d'abord une équivoque grossière qui a égaré Catel, le premier qui ait élevé quelques doutes, au dix-septième siècle; encore doit-on les imputer à son éditeur plutôt qu'à lui-même. Personne n'a jamais attribué à Clémence Isaure la première fondation des Jeux floraux, mais seulement leur restauration; on n'a donc rien fait, quand on a magistralement démontré qu'une femme de la fin du quinzième siècle n'a pu établir ce qui existait au

commencement du quatorzième ; le silence des vieux auteurs et des vieux registres est tout expliqué.

Clémence Isaure, dit la tradition, aurait été enterrée dans l'église de la Daurade, où l'on voyait son prétendu tombeau ; or le fait est impossible, puisqu'un règlement certain défendait ce genre de sépulture.

A cette objection, qui est une des plus positives, on répond par des témoignages qui établissent incontestablement que plusieurs personnages furent enterrés soit dans la crypte de l'église, soit dans le cimetière attenant, soit enfin dans l'église même.

Pourquoi Clémence Isaure ne serait-elle pas dans le même cas ? Et puisqu'il y avait des exceptions à la règle générale, pourquoi n'en aurait-on pas fait une en faveur d'une insigne bienfaitrice de la ville ?

L'argument principal, on peut dire le seul argument, sur lequel s'appuient les sceptiques, argument tout négatif, c'est l'absence du testament, que l'on n'a jamais pu produire, en maintes circonstances où son apparition aurait mis fin à de graves débats.

Les partisans de la tradition répliquent : 1° Il n'est pas du tout certain que l'original de cet acte, ou du moins une copie authentique, n'ait jamais été produit ; plusieurs documents y font allusion comme à une chose connue et le supposent. 2° Quoi qu'il en soit du fait, rien d'étonnant que cette pièce, comme tant d'autres, se soit perdue ou ait été détruite.

On n'est pas, d'ailleurs, purement réduit à des conjectures gratuites ; on sait qu'en 1463 un épouvantable incendie ravagea Toulouse. « Il est constant, dit Lafaille lui-même, que plusieurs églises, beaucoup de monastères et d'autres édifices furent entièrement ruinés, et entre autres

l'Hôtel de Ville, *ce qui fut cause de la perte de beaucoup de titres.* » Ce testament n'aurait-il pas péri alors ou dans quelque circonstance semblable?

Quant au manque de témoignages contemporains, il n'était pas aussi complet qu'on le pensait d'abord. Quelques-uns, de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième, attestent une croyance déjà ancienne et universelle; dès le milieu du seizième siècle, ils deviennent innombrables et sont un des lieux communs de la poésie et de l'histoire locales.

Dans son commentaire sur un chapitre des *Décrétales* relatif aux testaments, commentaire écrit à Cahors avant 1499 et plusieurs fois réimprimé, le jurisconsulte Guillaume Benoît, mort depuis conseiller au Parlement de Bordeaux, s'exprime ainsi :

« On peut tester en faveur d'une ville pour établir des jeux annuels, comme l'a fait dame Clémence, femme de Toulouse très riche et illustre qui, voulant encourager la jeunesse à cultiver la poésie et le beau langage, laissa certains revenus avec lesquels on achète chaque année trois fleurs d'argent. *Etiam pro ludis in civitate anno quolibet relinqui potest, prout illustris mulier illa fecit* DOMINA CLEMENTIA, DITISSIMA CIVIS TOLOSANA, *quæ, ad juvenes incitandum ornato cultoque sermone loqui, nonnullos reliquit reditus e quibus anno quolibet tres fiunt argentei flores...*

C'était donc déjà un fait assez notoire et assez incontestable pour qu'un grave professeur le citât couramment, comme exemple décisif, dans un cours public devant ses élèves et dans un livre devant les contemporains.

En 1513, le greffier des Jeux floraux, Almeny, produit

un acte dans lequel il est dit que le collège nommait chaque année trois personnes « pour être les exécuteurs des volontés de dame Clémence ». La fondation de Clémence est donc affirmée réelle et antérieure à cette date de 1513.

Charles de Lagane avoue que sous l'année 1526 on trouve des comptes de trésorier ainsi conçus : « Pour l'entretènement de la fondation de Dame Clémence. »

En 1527, Etienne Dolet publiait à Toulouse un éloge en vers latins de Clémence Isaure, avec ce titre : *De Muliere quâdam, quæ ludos litterarios Tolosæ constituit.*

Une quittance datée de l'année 1528 constate qu'on a payé deux livres à un bachelier en droit, « pour avoir fait le sermon de Clémence Isaure, le jour des Fleurs ».

En 1530, Jean Boissonné, dont les ouvrages ont été conservés par M. de Fermat, s'écriait en vers :

Egypte au ciel lève ses pyramides;
Par le Colosse on vit Rhodes prisée ;
Par le jardin des trois sœurs Hespérides
Espagne eut nom, Rome par Colysée :
Par portes cent, Thèbes fut exhaussée.
A présent sont ces choses corporelles
Mises au bas, et en reste peu d'elles ;
Mais les beaux Jeux que Clémence a dressés,
Pour ce que sont choses spirituelles,
De Temps jamais ne seront oppressés.

A partir de ce moment, les textes français et latins, en vers et en prose, ne se comptent plus. Aucune trace notable de doute jusqu'alors, et les femmes toulousaines partent de ce fait populaire pour présenter, en mai 1540, la requête suivante aux mainteneurs :

A vous, Monsieur le Chancelier,
Très nobles Capitouls aussi,

Maîtres qui avez bruit singulier,
Et à tous ceux qui sont ici :
Supplient très humblement les femmes,
Tant les moyennes que grands'dames
Disant que madame Clémence,
Que Dieu pardoint par sa clémence,
Laquelle les trois fleurs donna,
Jadis voulut et ordonna
Que quiconque voudrait dicter,
Sans les femmes en excepter,
Et d'un vouloir fort libéral
Fit un édit tout général...

Deux monuments attestent aussi, quoique avec moins de précision, l'existence de Clémence Isaure : sa statue et son épitaphe.

Cette statue célèbre est de marbre blanc et fut apportée de l'église de la Daurade au Capitole. Chaque année, elle préside à la grande fête du 3 mai, couronnée de fleurs.

C'était primitivement une statue tumulaire étendue sur un sépulcre ; c'est pourquoi elle est taillée à plat par derrière. Un devis et une quittance, conservés par un heureux hasard, ne permettent pas de douter de la transformation qu'elle a subie. Les sculpteurs Claude Pacot et Pierre Affre s'engagent, le 7 août 1627, envers les syndics et capitouls de Toulouse, « à couper les bras de la statue, qui sont mal faits, et à en ajouter d'autres, de marbre comme ladite figure ; à couper le lion qui est sous les pieds et à en faire une plinthe ; à ôter le chapelet et le piédestal; à restaurer et raccommoder la figure de dame Clémence, ladite figure tenant en la main droite les quatre fleurs ou églantines, que lesdits Pacot et Affre seront tenus de faire et dorer, et en tout rehausser, le mieux qu'il leur sera possible. »

A quelle époque cette statue fut-elle transportée dans la salle du Consistoire? Probablement vers 1549, puisqu'il existe une ballade composée, cette même année, par Saint-Aignan, avec cette mention : *Ballade sur l'épitaphe de dame Clémence Isaure, trouvée à son sépulcre de la Daurade, qui institua les Jeux floraux à Tholose, de laquelle nous avons la statue de marbre céans apportée dudit sépulcre.*

Quant au tombeau lui-même, Papyre Masson déclare positivement qu'on le visitait encore, dans le chœur de la Daurade, en l'année 1594 : *Sepultaque est in choro templi divæ Virginis Auratæ, ad Garumnam flumen, ubi tumulus ejus e marmore adhuc visitur.*

L'inscription tumulaire nous apprend peu de chose, et la copie que l'on montre au Capitole, sur une plaque de cuivre, n'offre pas des garanties absolues d'authenticité. Elle est ainsi conçue :

EPITAPHIVM CLE. ISAV.

CLE. ISAV. L. ISAV. F. EX PRAECLARA ISAV. FA.QVVM
IN PP. CAELI. OP. VITA. DELEGI. CAST. Q. ANNIS L.
VIXI. FOR. FRV. VINA, PISCA. ET HOLITO. P. S. IN PVB. VSVM STATVIT
C. P. Q. T. LG. HAC LEGE VT QVOT. ANNIS LVDOSFLO. IN AEDEM
PVB. QVAM IPSA SVA IMPENSA EXTRVXIT CAELEBRENT. RHOSAS
AD M. EJVS DEFERANT ET DE RELIQVO IBI EPVLEN. QVOD SI
NEGLEXE. SINE C–O FISCVS VENDICET CONDITIONE SVPRA DICTA H. S. V.
F. M. VBI R. I. P. V. F.

L'inscription est claire dans son ensemble ; mais quelques lettres initiales laissent un assez vaste champ aux interprétations. On traduit communément :

Épitaphe de Clémence Isaure.

« Clémence Isaure, fille de L. Isaure, de l'illustre famille des Isaure, ayant choisi l'état de virginité perpétuelle vécut pieusement et chastement jusqu'à cinquante ans. Elle fit construire à ses frais un marché au blé, aux vins, aux poissons et à l'huile, pour l'usage du public. Elle les légua au Capitole et au peuple de Toulouse, à condition que tous les ans on célébrerait des Jeux floraux dans l'Hôtel de Ville qu'elle avait fait construire à ses frais, qu'on porterait des roses à son tombeau et qu'on ferait un banquet. La négligence de ces prescriptions sera punie d'une amende par le fisc, sans débat. Elle a voulu qu'on lui élève ce monument où elle repose en paix. Adieu! »

Voici une des restitutions latines proposées :

« Clementia Isaura, Ludovici Isauri filia, ex præclarâ Isaurorum familia, quùm in perpetuum cælibatum optimam vitam delegisset casteque annis quinquaginta vixisset, forum frumentarium, vinarium, piscatorium et olitorium propriis sumptibus in publicum usum statuit, Capitolio populoque tolosano legavit, hâc lege ut quotannis ludos florales in ædem publicam, quam ipsa suâ impensâ extruxit, celebrent, rosas ad monumentum ejus deferant et de reliquo ibi epulentur. Quod si neglexerint, sine conflictu fiscus vindicet conditione supra dictâ. Hoc sibi voluit fieri monumentum, ubi requiescit in pace. Valete fideles. »

II

A quelle époque vécut Clémence Isaure ? Ici nous sommes totalement livrés aux conjectures. Dom Vaissette, qui n'a aucun doute sur l'existence de cette femme célèbre, la place aux premières années du quinzième siècle. On cite, en faveur de cette opinion, une ode historique, *la Berdat* ou *la Vérité.* C'est une élégie sur là mort de deux cents Toulousains faisant partie de cette jeune noblesse qui suivit Duguesclin en Espagne pour y combattre contre Pierre le Cruel, en faveur de Henri de Transtamare. On y trouve les strophes suivantes :

Dona Clemensa, se bous plats,
Jou bous diré pla la bertat
Sur la guerra que ses passada
Entre Pey lou rey de Léon,
Henryc soun fray rey d'Aragoun
Et dab Guesclin son camarada ;
Et lous Mundis qu'eron anads
Et lous que noun tournen jamas,
Ses qu'eu demandé recompensa,
Perso qu'eu n'on meriti pas
D'abé de flous de vostros mas ;
Suffis d'abé bostra amistensa.

Après quarante-huit strophes pareilles, l'auteur revient à dame Clémence et s'exprime ainsi :

Perque jou nen diré pas mas
Que besi qu'aco bous desplats
D'ausi diré, dama Clemensa,



La mort de tan de brabos gens,
Que n'eiran mas que sufficiens
De creicel terradou de Fransa.

« Dame Clémence, s'il vous plaît, je vous dirai bien la vérité sur la guerre qui s'est passée entre Pierre, le roi de Léon, Henri son frère, roi d'Aragon, et aussi Duguesclin son compagnon ;

» Sur les Toulousains qui sont allés, et ceux qui ne reviennent plus ; sans vous demander récompense, parce que je ne mérite pas d'avoir des fleurs de vos mains ; il suffit d'avoir votre bienveillance.

» Je n'en dirai pas davantage, car je vois que cela vous déplaît d'*entendre dire, ô dame Clémence*, la mort de tant de braves gens qui étaient plus que suffisants pour agrandir le pays de France. »

Dom Vaissette croit que Clémence vivait encore au moment où ce poème fut composé ; ce qui nous ferait remonter tout à fait aux premières années du quinzième siècle, Duguesclin étant mort en 1380, dix ans après avoir été nommé connétable, à son retour d'Espagne ; mais la date de cette ode est trop incertaine pour faire autorité ; on doit même se demander si elle est parfaitement authentique.

Quel était le nom primitif de Clémence Isaure ? S'appelait-elle Esclarmonde Izalguier ? Était-elle de très noble et même de royale origine ? Quels furent les principaux événements de sa vie ? Est-elle l'auteur des vers qu'on lui attribue et dans lesquels elle déplore, avec beaucoup de délicatesse, une affection brisée par la mort ? Autant d'inconnues.

Tout ce qu'on peut conjecturer prudemment, c'est qu'elle était de bonne famille, riche, instruite, point pédante, qu'elle vécut dans le célibat et mourut à cinquante ans ; enfin qu'elle a institué la ville de Toulouse son héritière, à condition que la municipalité ferait, à l'avenir, les frais des fleurs pour la fête poétique du mois de mai, et qu'elle prêterait au Consistoire les salles de la maison de ville pour y tenir ses assemblées, en attendant qu'on pût mettre à sa disposition un local convenable.

Le fait capital d'une donation semblable se dégage avec évidence de toute l'histoire toulousaine pendant la période qui va suivre. En effet, une lutte tantôt sourde, tantôt ouverte, toujours acharnée, surgit bientôt entre les exécuteurs testamentaires et les usufruitiers. C'était à prévoir.

Les Capitouls firent d'abord bien les choses et avec bonne grâce. Au jour marqué, les trompettes d'argent de la ville allaient au-devant des mainteneurs ; ceux-ci étaient reçus en cérémonie à la porte de l'Hôtel de Ville par une délégation et introduits dans une salle magnifiquement parée. Mais bientôt ce zèle se lassa et demanda une compensation. Les trois capitouls désignés, au lieu d'administrer simplement les revenus, voulurent faire partie du collège des mainteneurs, et intervenir, à ce titre, dans les commissions chargées d'examiner les pièces soumises au concours.

Les mainteneurs résistèrent à ce qu'ils regardaient comme une intrusion ; de là des tiraillements envenimés par des coteries et par des questions de personnes. La morgue irritable des gens d'esprit allait se heurter contre la vanité tenace des gens d'affaires.

Le plus petit détail d'étiquette, la plus prosaïque dépense,

une préséance devant une porte à franchir ou un salut à faire, une masse de bedeau à redorer ou des sièges à fournir, tout était prétexte à récriminations. Les Capitouls se jugeant dédaignés refusaient leur concours ou le mettaient à des conditions inacceptables; les mainteneurs se disant lésés en appelaient, pour clore le débat, au testament de Clémence Isaure, sommaient leurs adversaires d'en remplir les clauses, et ceux-ci, chose merveilleuse! s'exécutaient toujours, sauf à faire naître quelque nouveau conflit.

De cette attitude habituelle des partis vint, à partir de 1508, l'usage régulier de la *Semonce*, harangue presque toujours courtoise, mais assez significative par son nom même, et plus ou moins impérieuse, suivant les dispositions du moment. Le président des Jeux floraux, ou quelque autre membre du Consistoire, dénonçait aux Capitouls, un mois à l'avance, l'approche des fêtes et les sommait officiellement de remplir leur devoir et leur rôle traditionnel, c'est-à-dire d'acquitter les charges attachées à la donation de Clémence Isaure.

Il est à remarquer que les Capitouls, dans leurs plus grandes velléités de résistance, n'ont jamais nié leurs obligations d'exécuteurs testamentaires et d'administrateurs. Cette soumission constante, jusque dans la mauvaise volonté, est un aveu qui vaut mieux que des textes.

Ces magistrats retors et familiarisés avec tous les détails de l'histoire locale aussi bien qu'avec les roueries de la chicane, n'auraient pas manqué de nier l'existence du testament et de la testatrice, s'ils n'avaient été accablés par des souvenirs ou des documents de notoriété trop publique. S'ils ne l'ont pas essayé, c'est qu'ils ne le pouvaient pas, sans se rendre ridicules. Pour couper court à leurs empié-

tements, les mainteneurs n'avaient qu'à leur rappeler qu'ils n'étaient, en définitive, que de simples dépositaires et presque des appariteurs. Les Capitouls humiliés rechignaient, lésinaient, mais obéissaient.

De fait, depuis que les Anglais avaient menacé Toulouse, vers 1357, et qu'on avait dû raser le verger historique, afin de mettre plus facilement les abords de la place en état de défense, c'est dans l'Hôtel de Ville, plus tard dans le Capitole, que le collège des Jeux floraux a tenu ses assemblées et célébré ses fêtes. Le conseil municipal recevait les académiciens avec honneur, suivant un cérémonial réglé d'avance; mais des incidents donnaient toujours lieu à de longues querelles. Heureux temps, où il n'y a pas d'autres révolutions !

Un jour, à la suite de quelque dissentiment plus sérieux, paraît-il, les Capitouls s'avisèrent d'un stratagème nouveau; ils firent enlever les fauteuils et les tables de la salle des *Illustres*, où devait avoir lieu la fête des fleurs. Qu'on juge de la déconvenue des mainteneurs et du public! Le Parlement intervint, comme d'habitude, et l'accord fut encore rétabli; les deux partis reprirent leurs réceptions et leurs harangues accoutumées.

La vieille inscription gravée sur la principale porte du Capitole n'est pas un mensonge; c'est bien là qu'ont été distribuées les nouvelles fleurs fondées par Clémence Isaure :

HIC. DAT. APOLLO. FLORES. CAMŒNIS

M. Lapène, maître ès jeux, pouvait donc adresser aux détracteurs de la célèbre bienfaitrice cette fière strophe :



Mentiraient-ils, ce nom consacré d'âge en âge,
Et les dons recueillis, et la sereine image,
Vieux témoin de la tombe, épave du trépas?
Loin tout art mensonger des légendes fictives!
Inhabile à cette œuvre, un peuple aux mœurs naïves
Acclame ses héros, ne les invente pas.

En termes plus lyriques Lefranc de Pompignan disait déjà, cent ans auparavant, le 3 mai 1741 :

Malgré l'audace des critiques
Immortalisons ses faveurs.
Son nom gravé sur nos portiques
Est-il effacé de nos cœurs?
Dans une ville qu'elle honore,
Dans ce temple qu'elle décore
Dût-elle trouver des ingrats!
Vous qui détruisez sa mémoire,
Pardonnez; c'est pour votre gloire
Que je la venge et vous combats.
. . . .
Tu n'es point un nom fabuleux,
Jeune et savante bienfaitrice
De la patrie et de nos Jeux.
Sans porter plus loin notre vue,
Les siècles qui t'ont reconnue
Nous prescrivent la même loi.
Ainsi l'autorité se fonde :
Eh! quel monarque dans le monde.
A de meilleurs titres que toi?

Les mainteneurs ne laissèrent jamais entamer leurs droits par l'ambitieuse obstination des Capitouls. En vain ceux-ci réclamèrent-ils successivement, comme une convenance, le privilège d'élire les mainteneurs, les maîtres ès jeux, tout au moins le bedeau; celui de juger les pièces desti-

nées au concours, d'aller prendre solennellement à la Daurade, sur l'autel de la Vièrge, ou de recevoir les premiers, de la main du prêtre, les fleurs nouvelles : amarante d'or, violette, souci et œillet. Malgré quelques surprises ou quelques concessions temporaires faites au désir de la paix, ils n'obtinrent aucun avantage décisif et définitif. Le testament d'Isaure resta toujours la charte inviolable faisant loi pour tous.

Afin de résister plus victorieusement à ces envahissements du Capitoulat, le corps des mainteneurs accepta ou sollicita la protection du Parlement. C'était une alliance dangereuse, mais on passa par-dessus. Il fallait, coûte que coûte, éviter un péril plus immédiat et une égalité détestée.

III

Pendant ces luttes, une transformation s'accomplissait insensiblement. Plus de collège, rien qui ressemble à une école ; par conséquent plus de bacheliers, plus de licenciés, plus de docteurs ; à côté de sept mainteneurs, les maîtres ès Jeux floraux les remplaçaient, avec droit de suffrage dans les élections et les examens de concours. D'autre part, la langue romane, qui avait régné jadis exclusivement, tombait peu à peu, *francimanisée* d'abord, puis remplacée par la langue d'oil.

Pour s'associer aux honneurs partout rendus à Ronsard proclamé poète national, les mainteneurs le nommèrent maître en 1554, et lui offrirent une Minerve d'argent. Un peu plus tard, Baïf recevait à son tour un David, allusion flatteuse à sa traduction en vers des *Psaumes*. Ces homma-

ges prouvent à quel point le Nord et la Renaissance avaient conquis le Midi. Si le goût littéraire y gagnait quelque chose, l'attachement aux anciennes mœurs ne pouvait qu'y perdre. De fait, le roman fut bientôt relégué au second plan et ne parut plus que comme une curiosité, ou comme un retour mélancolique sur un passé disparu; il faudra l'esprit et la verve de Goudouli pour le remettre quelque temps en honneur. Aux poèmes de forme et de nom surannés se substituaient le sonnet et le *chant royal.* Le sonnet avait été mis en vogue par nos rapports avec l'Italie, durant les guerres de Charles VIII et de ses successeurs.

On connaît la fameuse apostrophe de Joachim du Bellay dans la *Défense et illustration de la langue française :* « Lis donc et relis premièrement, ô poète futur, les exemplaires grecs et latins; puis me laisse toutes ces vieilles poésies françaises aux Jeux floraux de Toulouse, comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles épiceries qui corrompent le goût de notre langue et ne servent, sinon à porter témoignage de notre ignorance. »

Montaigne était plus large. « Que le gascon y arrive, s'écriait-il, si le français n'y peut atteindre! » et lui-même en avait donné d'heureux exemples.

La langue victorieuse, imposée par édit de François Ier, pouvait bien, sans déchoir, accepter quelque chose de son aînée, un peu de souplesse, d'éclat et de sonorité. La réforme de Malherbe l'en empêcha et l'appauvrit encore, sous prétexte de la « dégasconniser ». Entre les mains des hommes de génie qui vont venir, elle sera, sans doute, un instrument capable « d'atteindre » à tout, mais avec quelque raideur. Le siècle de Louis XIV n'aurait rien perdu à tempérer sa majesté par le jovial entrain d'Henri IV.

Un autre changement plus profond et plus intime annonce qu'une civilisation nouvelle souffle sur la France, du Nord au Midi. La poésie des troubadours mourait faute d'idées sérieuses ; dans la littérature qui lui succède aux Jeux floraux, on tente des exposés de principes, des questions de philosophie esthétique ou morale, des digressions historiques et autres excursions sur des terres inexplorées; à travers des compliments peu sincères de mainteneurs à capitouls, au milieu des éloges excessifs de tout ce qui se produit, circule un esprit plus grave et plus curieux.

Chargés des préparatifs et de l'appareil extérieur de la fête, mais exclus des fonctions littéraires, les Capitouls ont naturellement plus souci de ce qui éblouit le vulgaire que de ce qui charme les délicats; aussi le luxe de la mise en scène éclipse peu à peu l'art des compositions.

Dans les temps de calamités publiques on avait prélevé une partie de la somme destinée aux prix, pour la distribuer en aumône aux pauvres ou aux couvents, suivant la décision des mainteneurs. Au dix-septième siècle presque tout était absorbé par le cortège, les costumes, les trompettes et les hautbois, et surtout par le banquet de clôture. A la fin, ce repas traditionnel était une vraie ripaille, qui n'avait plus rien de littéraire ni de poétique.

On est assez mal impressionné lorsqu'on relit quelques-unes des platitudes et des inepties couronnées aux Jeux floraux, dans le temps même où la langue française étonnait le monde par ses chefs-d'œuvre en prose et en vers. Plusieurs de ces pièces avaient probablement le mérite de l'à-propos et le piquant des allusions; il serait peut-être injuste de juger l'arbre par les feuilles sèches que les vents ont balayées. On peut bien dire pourtant qu'une réforme

était nécessaire encore une fois. Elle vint du roi, comme tout alors.

Les lettres patentes qui instituaient les Jeux floraux en Académie furent signées à Fontainebleau, le 26 septembre 1694, par Louis XIV, et enregistrées par le Parlement, de Toulouse le 8 janvier 1695. Une nouvelle ère allait commencer. Elle fut inaugurée par le concours de mai 1695; il y a précisément deux siècles.

L'ACADÉMIE

I

Pendant qu'à Toulouse même l'institution des Jeux floraux se précipitait vers la décadence, un homme de talent et de cœur, diplomate habile et patriote ardent, travaillait à Paris pour lui rendre sa splendeur ; c'était Laloubère, membre de l'Académie française. Grâce à ses démarches et à ses négociations, Louis XIV signait au mois de septembre 1694 des lettres patentes qui transformaient en Académie le Collège de Clémence Isaure.

Les temps avaient marché ; l'unité s'était faite dans la politique, dans la langue, dans l'esprit public, dans les mœurs. La poésie des troubadours et l'humanisme de la Renaissance disparaissent dans les rayons du grand siècle ; ce n'est plus Molinier, c'est Boileau qui est législateur, au Midi comme au Nord. A l'idiome de Bernard de Ventadour, de Bertrand de Born et de Goudouli succède exclusivement

la langue de Corneille, de Bossuet, de Molière et de Racine.

On pressent quel sera le caractère de la réforme sanctionnée par Louis XIV : les Jeux floraux seront une imitation de l'Académie française. Le nombre des mainteneurs est élevé à trente-cinq, en attendant qu'un édit de Louis XV le porte à quarante ; celui des maîtres-ès-Jeux, qui représentent les anciens « docteurs en gaie science », est indéfini.

Pour prévenir les dissentiments entre capitouls et mainteneurs, les attributions réciproques sont nettement délimitées et l'indépendance de l'Académie officiellement reconnue par une législation positive.

La municipalité doit mettre la grande salle de l'Hôtel de Ville à la disposition de l'Académie, pour les séances solennelles, tant que celle-ci le désirera ; mais les académiciens sont autorisés à ne plus siéger à l'Hôtel de Ville, dès qu'ils le jugeront à propos.

Les Capitouls assisteront à ces séances, « sous le titre ordinaire de Bayles des Jeux, dans l'ordre et au nombre accoutumés, pour y recevoir et accompagner ceux du corps des Jeux floraux et leur faire les honneurs de l'Hôtel de Ville, comme il a été pratiqué ci-devant, de quoi le maire perpétuel de la dite ville sera dispensé et ne se trouvera à la tête des dits capitouls-bayles, mais sera ledit maire mainteneur-né, avec tout rang, séance et suffrage, parmi les autres mainteneurs, comme l'un d'entre eux, sans néanmoins y porter aucune marque distinctive, robe de cérémonie ni autre ornement appartenant à ladite charge de maire. »

La municipalité devait en outre livrer une salle convenablement meublée pour les réunions ordinaires et fermées, charger un serviteur municipal de remplir les fonc-

tions de bedeau et enfin compter, tous les ans à perpétuité, la somme de quatorze cents livres, savoir trois cents pour les frais courants des assemblées et onze cents pour l'achat des prix, au nombre de quatre : l'Amarante d'or, fleur nouvelle et que la volonté royale substituait à la Violette passée au second rang avec le Souci et l'Églantine. Cette dernière fleur devait être la récompense d'un discours en prose.

Pour sauvegarder encore davantage son indépendance vis-à-vis du Capitoulat et du Parlement, l'Académie était placée sous le protectorat direct du chancelier de France. Afin de prévenir les tiraillements qui accompagnent d'ordinaire une réorganisation, le roi confirmait le chancelier, créait vingt-six mainteneurs nouveaux et pourvoyait aux offices de modérateur, de vice-modérateur et de secrétaire; mais la liberté devait être entière pour les élections à venir.

Dans tous les règlements de préséance on remarque un grand esprit d'égalité ; c'est l'ancienneté qui décide.

La chancellerie est désormais une sinécure; il s'écoulera néanmoins quatre-vingts ans avant qu'elle soit abolie. Le secrétaire perpétuel en remplira les fonctions et sera véritablement l'âme et la voix de l'Académie; il est à vie, comme les mainteneurs, et on ne peut lui donner un suppléant. Cette règle n'a subi d'exception qu'en faveur de M. Poitevin-Peitavi, l'historien des Jeux floraux, obligé par ses affaires et par la vieillesse de se retirer à la campagne, loin de ses collègues dont il avait si bien mérité.

Le mainteneur doit être recommandable par la dignité de ses mœurs et par l'amour des lettres, avoir vingt et deux ans révolus, être de situation indépendante et résider à Toulouse. Une demande écrite au président est de rigueur, afin d'éviter au corps le désagrément d'un refus. L'ancienneté d'installation règle les rangs.

« Si quelqu'un devient d'un commerce honteux, en quelque manière que ce puisse être ; si par ses paroles ou ses déportements il discrédite les Jeux ou les exercices; s'il offense gravement le Chancelier ou quelqu'un des Mainteneurs ou des Maîtres, il pourra être exclu. Mais soit pour ces causes ou pour quelque autre, car on ne saurait les prévoir toutes, personne ne pourra être exclu que par une assemblée composée au moins de vingt-quatre personnes, où les deux tiers des suffrages soient pour l'exclusion. »

Hâtons-nous d'ajouter que cette mesure nécessaire, mais pénible, est heureusement restée sans application. Le corps des Jeux floraux a toujours été composé de ce que Toulouse comptait de plus distingué par le talent, la situation, la naissance, le caractère et la fortune. Il avait un juste sentiment de sa dignité ; aussi prenait-il des précautions sévères contre toute immixtion de personnes qui auraient pu compromettre son indépendance ou son bon renom ; les rangs et les portes ne s'ouvraient qu'au mérite.

Nul étranger, même sur invitation, ne peut assister aux séances privées, s'il ne tient des statuts le droit d'y être ; à moins qu'il ne soit prince du sang, duc et pair, maréchal de France, ministre ou secrétaire d'État, gouverneur ou lieutenant-général de la province de Languedoc, commandant pour le roi à la place du gouverneur, évêque, intendant de justice, de police ou de finances en Languedoc ; encore ne pourrait-on recevoir à la fois quatre dignitaires de ces diverses catégories. Ils ne seront d'ailleurs l'objet d'aucun compliment étudié et l'on n'enverra pas, hors de la salle, au-devant d'eux.

La langue française est désormais la seule admise, vers et prose. Rien de burlesque n'est reçu, ni de satirique, ni

d'indécent, ni contre la religion, ni contre l'État, ni contre les bonnes mœurs.

« Toutes personnes, de quelque qualité et pays qu'elles soient, de l'un et de l'autre sexe, pourront aspirer aux prix, à l'exception de celles qui ont ou auront droit d'en être juges. »

Mais « à cause de la pudeur de leur sexe », les femmes honorées du titre de *Maîtres* n'auront ni rang, ni séance parmi les juges, ni droit de suffrage; elles ne seront pas admises aux assemblées des Jeux.

Au reste le programme est très libéral ; sauf pour le discours, dont le sujet est indiqué, chaque auteur reste parfaitement libre, dans les limites du genre qu'il a choisi et de ses moyens.

Les Aristarques toulousains ne sont pas infaillibles et ne prétendent pas l'être ; on leur doit du moins cette justice, que leur impartialité n'a guère été soupçonnée. En pourrait-on dire autant d'Académies plus considérables, où les méchantes langues assurent que la protection et la faveur servent autant que le mérite littéraire? Un système ingénieux de trois bureaux successifs d'examen et le secret absolu aident beaucoup à cette intégrité.

Un cas de force majeure, épidémie, guerre ou simplement pénurie de bons ouvrages, empêche-t-il de décerner le prix d'un genre ? La fleur est réservée pour l'année suivante et sera un prix de plus, mais de moindre mérite que la même fleur de l'année courante.

II

Nous avons vu jusqu'ici l'appareil extérieur; demandons-nous maintenant quels sont les hommes qui devaient le faire fonctionner et quelles œuvres en sont sorties.

A la fin du dix-septième siècle, Toulouse et le pays dont elle était le centre moral et la capitale littéraire différaient profondément de ce qu'ils sont aujourd'hui, et même du reste de la France d'alors. La centralisation administrative, l'uniformité des usages et la corruption raffinée qui s'étendaient sur la fin du grand règne n'avaient pas complètement envahi les contrées méridionales; le langage, les costumes, les idées et les âmes y conservaient encore beaucoup d'originalité.

En bas, le peuple avait les qualités et les défauts du climat et de la race : vif, intelligent, mobile, enclin au plaisir, religieux. En haut, les classes dirigeantes, comme on dirait aujourd'hui, étaient aristocratiques, parlementaires, cléricales; presque tous, hommes de race, hommes de loi, hommes d'Église, étaient des lettrés, des savants, au moins des esprits cultivés. Le mathématicien Fermat, qui partage avec Descartes la gloire d'avoir appliqué le premier l'algèbre à la géométrie, qui fut le correspondant de Pascal, de Roberval, de Torricelli, de Huygens, de Mersenne, en même temps helléniste et jurisconsulte, était conseiller au parlement de Toulouse, où il raviva l'ardeur pour les sciences, pour les lettres et pour toutes les choses de l'esprit. Quelques officiers de terre ou de mer, des magistrats, des professeurs, y coudoyaient des clercs, des

moines et des religieux d'observance et d'habit très divers : dominicains, oratoriens, bénédictins, théatins, doctrinaires, jésuites, curés, chanoines, bénéficiers, abbés engagés ou non dans les ordres.

Les mœurs étaient patriarcales; la littérature n'était pas une profession ni une passion, mais un délassement et un ornement. Après s'être acquitté avec une régularité scrupuleuse de ses devoirs d'état, on se reposait des travaux austères en relisant les auteurs classiques. Les Muses ne venaient qu'après Thémis, Horace après le psautier, la rhétorique après la théologie. Combien de ces graves personnages consacraient à la traduction de quelque auteur latin favori le soir d'une existence dévouée à Cujas et au *Digeste!* Ce goût vint plus d'une fois aux pères et aux grands-pères en surveillant l'éducation de leurs fils ou de leurs petits-fils, car on ne dédaignait point encore ces humbles occupations; la vie mondaine et les cercles ne dévoraient pas les heures dérobées aux exigences professionnelles.

Dans un pareil milieu les esprits étaient plus solides que brillants, les productions plus régulières que spontanées. Point de surexcitation fébrile; le badinage lui-même était sérieux et l'enthousiasme ne s'élançait qu'à pas concertés. Poètes aux heures de loisir, ils n'oubliaient pas, dans leurs envolées les plus lyriques, de tenir les yeux fixés sur la page qu'ils imitaient; ces ailes, dont ils parlent souvent, ne prenaient l'essor qu'après avoir secoué la poussière des livres de théologie, de jurisprudence ou de mathématiques. On ne s'étonnera donc pas si, dans le recueil des Jeux floraux, on remarque plus de sagesse que de verve, plus de goût que d'invention, plus de probité que de fougue.

Dès 1696, mademoiselle Bernard, une amie de Fonte-

nelle, obtient une amarante pour une ode sur l'*Établissement du christianisme;* après elle, beaucoup d'autres femmes viennent cueillir des fleurs dans le parterre d'Isaure; ce sont, de 1698 à 1789, mesdames d'Encausse, de Catelan, Druilhet, de Malenfont, de Montégut, Verdier, de Lespinasse, de Beaufort, d'Hautpoul, de la Gorce, d'Esparbès, et d'autres peut-être.

Les mainteneurs, moins rigides que les Capitouls, encouragent et couronnent volontiers ces odes, ces idylles, ces élégies, ces épîtres et ces sonnets, où ils s'ingénient à faire admirer un talent délicat, une émotion communicative et une grâce légère. Nous sommes bien forcé d'avouer que la différence entre ces chefs-d'œuvre féminins et les productions viriles est trop souvent imperceptible aujourd'hui. Toutes ces fleurs se ressemblent dans l'herbier qui les garde.

Les sujets préférés sont, en prose, des dissertations littéraires, des critiques, des développements oratoires, des éloges de vertus abstraites ou des portraits de personnages fameux; en poésie, la mythologie, l'histoire ancienne, les événements contemporains comme la réunion des deux mers par le canal du Midi, les épîtres morales, les élégies dévotes, les sonnets à la Vierge, les compliments enfin, qu'il s'agisse de louer des morts ou de souhaiter la bienvenue à leurs successeurs.

Dans ce monde relativement restreint, chatouilleux et cancanier comme les villes de province, où pullulent les coteries, où les points de comparaison manquent et où les moindres incidents prennent de l'importance, il est plus difficile encore qu'ailleurs de retenir l'hyperbole. Mais si beaucoup d'éloges outrés ont retenti sur les rives de la Garonne, dans la salle des Illustres, beaucoup aussi n'ont-

ils pas été échangés sur les rives de la Seine, sous la coupole Mazarine, entre des immortels dont le nom même a péri ? Les Académies sont en partie créées pour cela.

Les mainteneurs de Toulouse étaient presque toujours des croyants fermes et pratiques; deux censeurs étaient chargés de veiller à l'orthodoxie des pièces où le dogme catholique pouvait être intéressé. De bonne heure cependant, dès 1720, le jansénisme se glisse parmi eux; jansénisme de tendance plus que de doctrine, sans doute; mais la pente est périlleuse, surtout pour des magistrats et des hommes habitués à la discussion et à la chicane.

C'est par le Parlement, dont les membres composaient une grande partie du corps académique, que le mal s'introduisit. Ces gens de robe, fiers de leur droit de remontrance à la royauté, prétendaient avoir un privilège analogue vis-à-vis du Pape. Un moment vint où les deux camps furent à peu près égaux. Là, comme ailleurs, et dans les provinces surtout, la question religieuse se compliquait de passions locales et d'intérêts opposés qui l'envenimaient.

Il y eut d'abord de vives escarmouches et des attaques détournées. S'armant d'un article des statuts qui exigeait la résidence habituelle à Toulouse pour être mainteneur, on refusa d'admettre les religieux, sous prétexte que leur vocation est d'aller en divers pays, au premier signal de leurs supérieurs. Pour les écarter de la maîtrise, on accumula contre eux des difficultés spéciales : au lieu de trois prix, il n'en fallait pas moins de douze remportés dans des conditions exceptionnellement difficiles. On visait surtout les Jésuites; le talent souple et la ténacité du P. Lombard triomphèrent de ces obstacles. C'est alors que les lettres patentes de 1743 décidèrent qu'il ne pourrait y avoir à

l'avenir qu'un seul maître pris dans le clergé régulier. Vanière, professeur au collège des Jésuites de Toulouse, et que sa réputation européenne de « prince des poètes latins » désignait naturellement pour être mainteneur, ne pouvait même y prétendre; pas plus que son illustre confrère Bourdaloue à être membre de l'Académie française.

Tout était prétexte à guerre; on se battait sur le dos des concurrents. En 1728, l'abbé Prades avait composé une ode *Sur la Grâce* qui obtint le prix du genre; mais par ordre supérieur elle ne fut pas insérée dans le *Recueil des Jeux floraux*, où il fut simplement fait mention de son existence et de son succès. On accusa les Jésuites d'en avoir dénoncé la doctrine et d'avoir obstinément demandé sa suppression. On y lisait ces vers assez beaux et inoffensifs :

N'es-tu pas cet Être suprême
Seul grand, seul égal à lui-même,
Dieu de force et de vérité,
Qui pour palais a son essence,
Pour sceptre sa toute-puissance
Et pour règne l'éternité ?

Les rancunes s'accumulèrent jusqu'au jour où éclata la grande bataille. La cause des Jésuites fut introduite devant le Parlement en 1762; la lutte fut longue et acharnée; elle avait son prolongement et son écho dans l'Académie et jusque dans l'intimité des foyers, où il n'était pas rare de voir les membres d'une même famille, quelquefois le père et le fils, partagés de sentiment et de passion.

Parmi les champions des deux partis, beaucoup étaient mainteneurs. Ignace de Rojat retrouvait à quatre-vingts ans toute la fougue de la jeunesse pour réclamer la pros-

cription de la Compagnie ; son fils, conseiller et mainteneur comme son père, lui répliquait avec une égale ardeur.

Un autre mainteneur, La Roche-Aymon, archevêque de Narbonne, chargé par l'assemblée du clergé de lire à Louis XV la lettre délibérée et signée qui contenait ses vœux, osait dire à ce prince, le 23 mai 1762 :

« Tout vous parle, Sire, en faveur des Jésuites. La religion vous recommande ses défenseurs, l'Église ses ministres, les âmes chrétiennes les dépositaires du secret de leur conscience, un grand nombre de vos sujets les maîtres respectables qui les ont élevés, toute la jeunesse du royaume ceux qui doivent former leur esprit et leur cœur. Ne vous refusez pas, Sire, à tant de vœux réunis ; ne souffrez donc pas que dans votre royaume, contre les règles de la justice, contre celles de l'Église, contre le droit civil, une société entière soit détruite, sans l'avoir mérité. L'intérêt de votre autorité même l'exige, et nous faisons profession d'être aussi jaloux de ses droits que des nôtres. »

Ces courageuses paroles valent bien des Semonces ; elles furent inutiles. Après mille intrigues, à la faible majorité de quarante et une voix contre trente neuf, l'arrêt inique fut enfin prononcé. A Toulouse pas plus qu'ailleurs les victimes n'avaient été entendues. Le jansénisme et les Parlements triomphaient ; mais ils devaient sombrer dans leur triomphe, emportés par la révolution impie qu'ils avaient déchaînée, assez tôt pour ne pas voir les Jésuites ressusciter. Un des vainqueurs, mainteneur et poète, fit alors cette épitaphe haineuse :

Pour la tranquillité publique
Et pour le maintien de nos lois,



Ci-gît le corps jésuitique,
L'opprobre de l'Eglise et l'assassin des rois.
Pélagien dès sa naissance,
Pharisien dans tous les temps,
Persécuteur de l'innocence,
Il dut à ses forfaits ses succès éclatants.
Si son exécrable mémoire
Parvient à la postérité,
C'est que le crime peut aussi bien que la gloire
Conduire à l'immortalité.

Il serait intéressant pour l'histoire locale de cette époque, de rechercher par la comparaison minutieuse des listes de mainteneurs et des votes émis par les juges du Parlement dans l'affaire des Jésuites, quelle part précise de complicité revient à l'Académie des Jeux floraux dans cette grande injustice ; mais nous ne pouvons qu'indiquer ici cette statistique.

III

Une des premières idées qui viennent au curieux, en présence de la collection déjà volumineuse des Jeux floraux, c'est d'y chercher l'effet produit sur ce milieu par les théories et par les œuvres fameuses du dix-huitième siècle ; on espère y suivre, par contrecoup et par écho, l'histoire littéraire de cette époque agitée sinon féconde. On est un peu déçu. A cette distance les vibrations parties du centre arrivaient tard alors, affaiblies, brouillées et vagues par leur effacement et leur enchevêtrement.

Ce n'est cependant pas un pays fermé aux idées et aux aspirations nouvelles. La vieille génération est garantie

contre le persiflage de Voltaire et la philosophie subversive de Rousseau par le respect de l'autorité, le sens de la tradition, la solidité du jugement et la sincérité d'une foi éclairée ; elle se laisserait entamer par l'*Esprit des lois* de Montesquieu plutôt que par l'*Essai sur les mœurs* ou le *Contrat social* et l'*Emile*. Mais la jeunesse se plaît à ces lectures, principalement la jeunesse qui vient à Paris perfectionner son éducation ; et c'est par elle que les doctrines de l'*Encyclopédie* s'infiltrent peu à peu. Dès le milieu du siècle cette influence est saisissable.

La phraséologie courante infeste insensiblement le langage. A la tournure que prend l'apologie, aux questions soulevées sur les miracles, sur la révélation et sur le surnaturel, aux doutes proposés sur les fondements de la certitude naturelle et sur les motifs de crédibilité du christianisme, on devine le travail latent qui se fait dans les intelligences et dans les mœurs. M. de Parazol, l'un des quarante mainteneurs, s'écriait en 1775 :

« C'est en exprimer toute la sublimité que de dire que les belles-lettres, dans leur principe, sont une lumière qui éclaire l'esprit, échauffe et rectifie le cœur. Elles ne doivent se servir de leurs charmes que pour attirer au bien et de leur puissance que pour encourager et immortaliser la vertu. Pourquoi faut-il que les talents de l'esprit insultent quelquefois aux droits les plus sacrés, répandent un poison funeste sur l'innocence même et fassent souvent des prosélytes à l'impiété, à l'anarchie, à la dissolution ? Le cœur de l'homme a-t-il donc besoin de maîtres pour lui faire illusion et pour le pervertir davantage ?... Abus funeste que tout doit conspirer à réprimer et dont les auteurs doivent être à jamais livrés à l'anathème et à l'exécration publique.

» C'est sans doute cet abus déplorable qui a fait penser à un des plus beaux génies de ce siècle que les lettres furent toujours plus préjudiciables qu'utiles à la société, et qu'il serait plus avantageux au genre humain de rentrer dans la barbarie dont elles l'ont tiré. Mais les rayons de l'astre du jour sont-ils moins salutaires, moins bienfaisants parce qu'il est des scélérats qui font servir leur clarté à l'exécution des plus grands crimes? »

Des moralités inoffensives comme celles-ci : Le véritable bonheur est en nous-mêmes — La véritable liberté consiste dans l'assujettissement à la raison — La raison fait souvent respecter des préjugés qu'elle condamne ; des généralités fades et des distinctions subtiles, qui ont été de tout temps des thèmes à déclamation et des matières d'exercices oratoires, on passe à des sujets plus périlleux. Les solutions données par les lauréats ont beau être irréprochables ; une semence de scepticisme et de révolte a été jetée dans les âmes par des mains imprudentes ou trop habiles, et cette semence lèvera tôt ou tard.

On commence à disserter sur les bienfaits de l'éducation, à déterminer quels avantages il y a pour un État d'être éclairé sur les objets de sa politique, à célébrer la grandeur et l'importance de la révolution qui vient de s'opérer dans l'Amérique septentrionale ; on en arrive insensiblement à l'éloge de J.-J. Rousseau, à un discours contre le fanatisme plein de sous-entendus et d'allusions, à des amplifications où les intérêts et les droits des peuples sont perpétuellement mis en opposition avec le luxe et les devoirs des rois; enfin, assez de respect a disparu pour que l'abbé Magi répondant à M. Gez ose s'écrier : « Les Rousseau, les Voltaire, les Montesquieu, les Raynal, nous ont montré ce

que nous étions et ce que nous devions être ; ils ont alarmé nos préjugés, mais ils nous ont appris à devenir des hommes, et ils épargneront à nos neveux la honte de cesser de l'être ! »

Il est vrai qu'on était au 5 juillet 1789 et on allait voir à l'œuvre cette philosophie qui se vantait d'être un progrès sur le catholicisme.

L'immense majorité des mainteneurs et des maîtres n'en était pas là. Malgré quelques concessions faites à la vogue, elle demeura fidèle au spiritualisme chrétien et à la royauté. Beaucoup périrent sur l'échafaud, qui dévorait alors ce qu'il y avait de plus noble et de plus vertueux en France ; plusieurs s'exilèrent pour échapper au massacre ; deux seulement descendirent jusqu'au régicide. En somme, s'il y avait eu des surprises, ces torts furent généreusement rachetés et l'Académie toulousaine, en jetant un regard sur cette époque de terreur, peut être fière d'elle-même.

La dernière séance des Jeux floraux eut lieu le 16 avril 1791. Les ouvrages de tout genre étaient arrivés, aussi nombreux que d'habitude ; mais le secrétaire, M. Poitevin, après avoir signalé cet empressement, ajouta que les circonstances malheureuses où se trouvait l'Académie, privée non seulement de ses revenus, mais du lieu ordinaire de ses séances, ne permettait pas de faire une distribution des fleurs avec l'appareil et la solennité ordinaires ; il s'agissait donc de délibérer et de décider si l'on procèderait, malgré cette situation, à l'examen des ouvrages, en attendant des jours plus favorables pour proclamer le jugement et pour adjuger les prix à ceux qui les auraient mérités.

« L'Académie, considérant que plusieurs de ses membres sont absents et qu'on aurait quelque peine à composer les bureaux particuliers ;



» Considérant que la publicité donnée aux assemblées de l'Académie pourrait être prise en mauvaise part et que la même autorité qui lui interdit l'entrée du lieu des séances pourrait troubler celles qui seraient tenues ailleurs, sous prétexte qu'elle ne les a point permises, a délibéré :

» 1° De laisser le concours ouvert, de sorte que M. Poitevin, qui en cette partie fait les fonctions de secrétaire perpétuel, puisse recevoir et enregistrer tous les ouvrages qui lui seront présentés ;

» 2° Qu'au premier instant où les obstacles cesseront, elle s'occupera du jugement des ouvrages et distribuera ses prix, en prévenant le public du jour qui sera désigné pour les deux séances publiques et de la cause qui a nécessité ce retard... »

Cette interruption devait durer quinze ans, pendant lesquels un régime nouveau allait surgir, séparé de l'ancien par un abîme de honte, de sang et de gloire.

LES CONTEMPORAINS

I

L'année 1806 marque l'apogée de l'Empire. Après Austerlitz, Iéna ; après la paix de Presbourg, le traité de Tilsitt. La gloire de Napoléon et des armes françaises brillait d'un bout à l'autre de l'Europe continentale, et la jalousie des peuples n'avait pas été exaspérée jusqu'à la haine. Seule l'Angleterre retranchée dans son île bravait le vainqueur. Le génie de Nelson avait détruit notre flotte à Trafalgar; mais ce désastre disparaissait au milieu de tant de victoires. Qui pouvait soupçonner que Wellington, alors au fond des Indes, montrerait bientôt à Torrès Vedras que le géant n'était pas invulnérable, arrêterait enfin celui qui avait fait fuir tant de fois les soldats de l'Europe et dont l'étrange fortune devait s'écrouler dans les fatales plaines de Waterloo ?

Au prestige des armes l'Empereur voulait ajouter l'éclat

des lettres et des arts. Après avoir créé une législation nouvelle par le Code Napoléon, une nouvelle noblesse par la Légion d'honneur, son attention se portait vers les écrivains, les savants et les artistes, dont la République avait brusquement interrompu les travaux et dispersé les associations. L'Académie de Toulouse allait aussi renaître.

Le 9 février 1806, sous la présidence de M. l'abbé de Saint-Jean, modérateur, les mainteneurs des Jeux floraux survivants et présents à Toulouse se réunirent dans la maison de M. Jammes, doyen d'âge, et délibérèrent de reprendre leurs assemblées et les distributions de fleurs.

On devine ce qui se passa dans les âmes à cette première rencontre, en songeant aux révolutions accomplies depuis 1791 et en constatant les vides faits par le temps et par la guillotine! Parmi les absents deux vivaient encore, mais à jamais infâmes par leur régicide et leurs excès révolutionnaires, Mailhe et Barrère. On décida qu'il ne serait jamais fait mention d'eux, même pour les flétrir, dans les discours et sur les registres.

Par ses statuts l'Académie avait le droit de réformer son régime intérieur ; elle crut qu'elle pouvait en user, en cette circonstance, et s'écarter des formes ordinaires en nommant ses officiers. Vingt-deux mainteneurs sur quarante étaient morts ; il était impossible de les remplacer tous immédiatement ; on en élut sept nouveaux.

M. Picot, alors maire de Toulouse, était animé d'excellentes dispositions ; on le pria d'aider l'Académie à recouvrer ses registres, sa bibliothèque, ses revenus, un local pour les séances ordinaires et l'usage de la salle des *Illustres*, au Capitole, pour les séances publiques ; enfin de presser l'exécution du titre 3 de l'édit de 1774, décidant que la statue de Clémence Isaure serait transportée dans

ladite salle des *Illustres*, devenue salle des fêtes de mai.

L'Empereur, jaloux de gagner l'élite de la population toulousaine restée fidèle au passé et attachée de cœur à ses rois, autorisa de bonne grâce cette restauration, espérant bien qu'il réduirait vite ou séduirait les récalcitrants. La nouvelle en fut accueillie avec joie, car les Jeux floraux étaient une institution entrée dans les habitudes depuis cinq siècles et dont les solennités étaient populaires. La chaîne fut aussitôt renouée. Parmi les personnages célèbres qui furent honorés, dès cette année même, de la maîtrise ès Jeux, nous remarquons le cardinal Maury et Fontanes.

Quelques difficultés étant survenues, M. Demousseaux, préfet de la Haute-Garonne, sur la réclamation de l'Académie, porta un arrêté dont voici les principaux passages :

« Considérant qu'en relevant de ses mains puissantes et glorieuses les ruines du plus ancien corps littéraire de l'Europe, Sa Majesté Impériale, qui accorde aux lettres une protection si éclatante, n'a manifesté par aucun de ses décrets l'intention ni la volonté de priver l'Académie des Jeux floraux de ses antiques privilèges ;

» Considérant enfin que la ville de Toulouse, qui s'honore d'avoir été son berceau et sur laquelle ses succès et sa gloire ont répandu un si grand lustre, n'a aucun motif, ni même aucun droit de lui retirer l'usage de la salle qu'elle occupe depuis plusieurs siècles dans le Capitole, arrête ce qui suit :

» Le maire de Toulouse rendra à l'Académie des Jeux floraux la jouissance de la salle affectée à ses assemblées particulières par les lettres patentes de 1694 et l'édit de 1773, et la maintiendra dans l'usage de celle dite des *Illustres* pour ses séances publiques.



Le 10 avril 1809 l'ex-oratorien Fouché, devenu duc d'Otrante et ministre de l'intérieur, portait une décision qui devait couper court aux résistances toujours renaissantes de la municipalité. On y sent que le pouvoir désirait l'entente entre les deux partis :

« J'ai vu avec satisfaction, Monsieur le Préfet, que les membres de cette académie et la municipalité s'étaient rapprochés de manière que les difficultés qui s'étaient élevées entre eux n'ont pour ainsi dire plus d'objet.

» En effet, les premiers ont reconnu qu'ils n'étaient pas propriétaires du local qu'ils occupent, que c'est à titre de prêt qu'ils en jouissent et que, si la ville de Toulouse en avait un besoin indispensable, elle serait fondée à les déplacer, *en leur fournissant un autre local aussi commode et aussi agréable.*

» D'un autre côté, le conseil municipal n'a proposé de placer l'Académie des Jeux floraux dans la partie du Capitole qui était occupée par l'Académie des Arts, que pour lui procurer trois belles salles et un joli jardin, pour la faire jouir de l'agrément de n'être jamais troublée dans ses exercices, tandis qu'elle était exposée au tumulte et au fracas dans son ancien local. Ainsi un rapprochement complet ne peut manquer de s'opérer. »

Si le sceptique diplomate désirait si fort coopérer à ce rapprochement, il est aisé de deviner que c'était pour plaire au maître. L'intérêt de la poésie et des lettres devait toucher très peu l'ancien collègue de Collot-d'Herbois dans les massacres de Lyon.

Peu à peu, en effet, le régime impérial semble avoir ainsi calmé les répugnances et même gagné quelques sympa-

thies officielles, si l'on en croit cet extrait des registres de l'Académie, à la date du 23 mars 1811 :

« Le Corps des Jeux floraux était réuni, pour continuer le jugement des ouvrages mis au concours, lorsque la naissance de *Sa Majesté le Roi de Rome* a été proclamée. Le premier mouvement de l'Assemblée a été de manifester sa joie par un Prix extraordinaire destiné à la meilleure ode, sur ce grand et heureux événement; et, en conséquence, la proposition a été faite d'ouvrir un nouveau concours et de l'annoncer par un programme particulier. Un des Mainteneurs a fait observer que l'objet de l'Académie pourrait être rempli sur-le-champ. « Il nous a été présenté, a-t-il dit, une ode ayant pour titre : *Au Roi de Rome*, qui avait eu le suffrage des trois bureaux particuliers, et que le bureau général a écartée du concours, uniquement parce qu'elle y était arrivée longtemps après l'expiration du terme fatal. Cette rigueur, commandée par nos statuts, doit céder aux circonstances et aux transports de la joie qui nous anime. Il ne fut jamais ni plus juste, ni plus convenable de déroger à une loi générale par une exception que sollicitent des considérations d'une si haute importance. »

L'ode qui venait si à propos et à laquelle fut, justement du reste, décernée l'amarante d'or, était d'Alexandre Soumet. Voici les premières strophes :

L'encens religieux dans l'air vole et s'exhale ;
L'autel s'orne de fleurs, la cloche baptismale
A promis à la terre un habitant nouveau.
Quel est ce jeune Enfant, que Lutèce contemple?
Et sous les portiques du temple,
Quelle voix a chanté les hymnes du berceau?...



La gloire avec amour protège son enfance,
Tout prêts à s'immoler pour sa noble défense,
Les braves devant lui balancent leurs drapeaux ;
Sur son auguste front posant le diadème,
Déjà Napoléon lui-même,
Entre ses bras vainqueurs, le montre à ses héros.

Salut, fils de César ; une Reine attendrie
Auprès de ton berceau retrouve sa patrie
Et promène autour d'elle un regard triomphant.
A ce luxe orgueilleux, ces pompes, ces offrandes,
Elle préfère les guirlandes
Qui parfument la couche où dort le jeune Enfant.

Cette pièce, qui ne manque pas d'allure, se termine par une longue prosopopée où le poète fait parler Rome, fière du roi qui vient de naître pour elle sur les bords de la Seine, et qui doit évidemment tout éclipser :

Viens, mon jeune Héros, visiter ton empire,
Un printemps éternel s'apprête à te sourire ;
Les Arts vont sous tes pas rallumer leur flambeau
A ton aspect le Tibre inclinera son urne :
Et triomphant du vieux Saturne,
Le Trône des Césars deviendra ton berceau.

Il est intéressant de comparer ce morceau de la période impériale avec l'ode que V. Hugo a composée sur le même sujet, en pleine effervescence romantique, quand la Providence avait parlé à son tour, et qu'on avait vu l'enfant de *Mil huit cent onze*, né roi de Rome, s'éteindre obscurément simple colonel autrichien.

La même année, un autre poète, qui devait avoir son jour de célébrité, M. Jean-Pons-Guillaume Viennet, capitaine adjudant-major dans le 2e régiment du corps impé-

rial d'artillerie de marine, présentait son *Ode à M. le comte de Fontanes*. Ce soldat peu farouche disait au grand-maître de l'Université, confident littéraire de Napoléon :

Fontanes, admirons sa haute prévoyance.
Quels siècles de splendeur elle apprête à la France!
Combien va s'affermir aux mains de nos neveux
Cet Empire naissant et déjà si fameux!

Le génie d'un seul Lycurgue ne suffit-il pas pour transformer une nation en peuple de héros, de poètes et de sages? Et la France a bien plus que Lycurgue!

Cet exemple suffit et nous doit rassurer.
Sous le plus grand des Rois j'ose tout espérer ..
Et ceux, qui du Parnasse auraient pleuré la gloire,
Forts d'un pareil appui comptent sur la victoire...
Et ce Roi, devant qui tous les rois pâliront,
Ceindra le seul laurier qui manquait à son front...

Le pronostic flatteur ne s'est pas réalisé. L'Empire n'a suscité aucun grand prosateur, aucun grand poète. Si des écrivains illustres et vraiment grands, le comte de Maistre, Chateaubriand, madame de Staël, de Bonald, vécurent à cette époque, ils furent hostiles à Napoléon et il n'est absolument pour rien dans leur gloire ; ce sont des astres indépendants qui gravitent dans un autre ordre d'idées, presque dans un autre monde.

Vers le même temps encore Millevoye, lauréat habituel des Jeux floraux, avait cueilli aussi l'amarante d'or pour son élégie de la *Chute des feuilles*, fleur délicate, bien qu'un peu chétive, éclose au bruit des canons roulant de Madrid à Moscou.



II

Malgré tout, la plupart des mainteneurs s'étaient résignés plutôt que ralliés à l'Empire; ils accueillirent avec joie la Restauration. Dès le 9 mai 1814 on délibère sur les démarches à faire pour obtenir audience du roi.

Louis XVIII était un fin lettré. M. le marquis de Latresne, chargé de porter la parole, est introduit aux Tuileries, le 5 juillet, par M. le marquis de Dreux-Brézé, grand-maître des cérémonies. Après avoir rappelé au prince la visite que le comte d'Artois et lui-même avaient daigné faire à l'Académie en 1777, l'orateur continue :

« Rassemblés après quinze ans de dispersion, mais restés fidèles à nos maîtres légitimes, refusant de rendre un vil hommage à la tyrannie et de nous précipiter dans la servitude, suivant l'énergique expression du peintre de Germanicus, nous repoussâmes toute idée d'une organisation nouvelle. Nous avions pour protecteur le Roi; ce nom auguste était encore en 1790 à la tête de notre liste. En 1806 il ne fut pas possible de l'y rétablir, mais nul autre nom n'y fut inscrit. Cette place est vide encore, et nous attendons pour la remplir que Votre Majesté daigne nous le permettre. »

Le roi répondit : « Je reçois avec plaisir l'expression des sentiments de l'Académie des Jeux floraux. Vous rappelez une époque qui me fut toujours chère. Je reprends dès aujourd'hui le titre de votre protecteur. »

Quatre poètes principaux représentent, au commencement de la Restauration, ce que l'on a parfois appelé l'*Ecole de Toulouse :* ce sont Baour-Lormian, Alexandre Soumet, Alexandre Guiraud, que son *Petit Savoyard* a rendu populaire, et le spirituel Jules de Rességuier, dont on cite tant de bluettes élégantes et faciles. On pourrait les rattacher à Campistron et à Lefranc de Pompignan par l'élégiaque Tréneuil.

Tous ces hommes de talent eurent le malheur de venir trop tard ou trop tôt, quand la sève classique semblait épuisée, et avant que le romantisme eût tenté de renouveler l'art. Disciples de Boileau et précurseurs de V. Hugo, ils ont revêtu des formes timides et lâches de la prosodie du dix-huitième siècle les conceptions d'une imagination hardie et grandiose jusqu'à l'excès. *Ossian*, *Jeanne d'Arc*, la *Divine Épopée*, les *Élégies populaires*, les *Chants Hellènes*, les *Machabées*, c'était là des sujets neufs et beaux ; mais pour les traiter, il eût fallu une langue puissante et plus originale. Elèves des Saint-Lambert et des Delille, ils n'ont eu ni la vigueur épique ni la simplicité familière, sinon par intermittences. C'est pourquoi leur renommée ne s'est pas soutenue, et là même où leurs noms sont encore cités, leurs œuvres ne sont presque pas lues.

Les Jeux floraux en 1819 n'avaient pas moins de quatorze prix à distribuer : d'abord les cinq prix de l'année courante, à savoir, l'Amarante d'or, la Violette d'argent, le Souci d'argent, le Lis d'argent et l'Églantine d'or, destinée au meilleur discours en prose sur un sujet fixé d'avance par l'Académie ; en outre elle avait à sa disposition quatre amarantes d'or, réservées dans les concours précédents, deux lis d'argent, deux violettes d'argent et un souci d'argent ; enfin elle avait décidé de décerner un lis d'or

extraordinaire à la meilleure ode sur le *Rétablissement de la statue de Henri IV*, qui avait été renversée pendant la Révolution, en même temps que le corps du roi populaire était exhumé.

V. Hugo, âgé de quinze ans, venait d'obtenir une mention à l'Académie française pour une poésie de trois cents vers sur le *Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.* Il n'en voulut pas rester là et concourut l'année suivante. Le sujet imposé était l'*Institution du Jury*, matière poétique assez aride. Un dialogue entre Malesherbes vantant les parlements et Voltaire glorifiant le jury n'obtint rien. Son frère Eugène, laissant modestement Paris à son cadet, s'était contenté d'une académie de province et avait obtenu un lis d'argent aux Jeux floraux de Toulouse par une ode sur la mort du duc d'Enghien, où son royalisme flétrissait énergiquement l'auteur et les complices du lâche guet-apens.

En 1819, V. Hugo avait deux pièces en réserve : les *Derniers Bardes*, imitation d'Ossian alors en vogue, et les *Vierges de Verdun*. Il les envoya. La première obtint une simple mention, la seconde une amarante réservée. Elle méritait mieux.

Quant au *Rétablissement de la statue de Henri IV*, voici les détails insérés par Sainte-Beuve dans une notice en parfait accord avec *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* On sait que le témoin qui tenait la plume était la femme du grand homme, mais c'est le grand homme lui-même qui dictait :

« Madame Hugo était malade d'une fluxion de poitrine, et chacun de ses fils la veillait à son tour. La nuit du 5 au 6 février 1819, c'était le tour de Victor. Sa mère qui tenait

beaucoup, car elle y croyait déjà, à la gloire future de son fils, regretta qu'il eût laissé passer un concours sans s'y essayer; les pièces, en effet, devaient être envoyées à Toulouse avant le 15, et il aurait fallu que Victor eût expédié la sienne dès le lendemain matin pour qu'elle pût arriver à temps. La malade s'endormit sur ce regret, et le lendemain, au réveil, elle trouva pour bonjour l'ode pieuse composée à son chevet, et le papier, mouillé de ses larmes de mère, partit dans la journée même. »

Sans le savoir, V. Hugo avait dans ce concours deux rivaux dignes de lui; le premier n'était autre que Lamartine encore inconnu, mais dont la gloire allait éclater, l'année suivante, par les *Méditations;* le second était l'abbé Gerbet, peu célèbre comme poète, quoiqu'il ait écrit des vers souvent cités sur les *Catacombes*, mais qui reste un des meilleurs prosateurs du siècle. Ni l'un ni l'autre ne furent couronnés, et il n'en faut vraiment pas faire un crime aux examinateurs toulousains; tout au contraire. Une bonne partie de la pièce de Lamartine nous est parvenue dans une lettre envoyée de Milly à Aymon de Virieu, le 10 août 1818. Nous en transcrivons quelques passages, d'après M. Edmond Biré dans son livre sur *Victor Hugo avant 1830*.

« Pendant ma courte paralysie, j'ai composé rapidement, par circonstance, une ode sur le rétablissement de la statue d'Henri IV au Pont-Neuf, que j'enverrai aux Jeux floraux qui ont proposé ce prix-là après l'Académie de Mâcon. Comme j'avais entendu tant de ces odes ici, où personne ne faisait parler Henri IV en roi, cela m'a fait penser à essayer de le faire; je ne sais pas encore si mon



ode vaut guère mieux que les leurs. Je m'en vais t'en envoyer quelques strophes pour que tu m'en fasses passer ton avis ; car il n'y a personne dans ce pays qu'on puisse entretenir de vers, ou qui les sente le moins du monde... Cela commence par une longue comparaison à la manière homérique :

Quand la lance d'Achille, après tant de batailles,
De la ville d'Hector eut forcé les murailles
Et ravi des Troyens le saint Palladium,
Le nautonier voguant sur les flots du Bosphore,
Des yeux cherchait encore
Le palais de Priam et les tours d'Ilium...

Henri IV surgit à la place même où se dressait sa statue et promet de revenir quand reviendront ses fils :

Penses-tu que ma gloire ait ressenti l'atteinte
Des coups qu'ils ont portés à cette image sainte
Que leur volage amour adorait autrefois ?
Non, leur lâche courroux, dans la demeure sombre,
A réjoui mon ombre !
La haine des pervers est l'éloge des rois !

Ces strophes ont déjà quelque chose de l'ampleur et de l'harmonie lamartiniennes ; mais l'image est peu nouvelle, la pensée flottante, le style traînant, la versification médiocre.

La pièce de M. l'abbé Gerbet, s'il faut en juger par les fragments que cite M. l'abbé de Ladoue, son biographe, s'inspire de J.-B. Rousseau ou de Lebrun-Pindare :

Dans mon essor perçant la nue,
J'affronte le flambeau du jour ;

Porté sur une aile inconnue,
Je vole au céleste séjour.
La terre a fui, les cieux s'entr'ouvrent,
Mes regards étonnés découvrent,
Dans un jour pur et radieux,
Le monde, aux mortels invisible,
Où, sur un trône inacessible,
Repose le maître des dieux.

V. Hugo l'emporta, comme c'était justice. Son ode, en effet, bien qu'elle soit loin d'avoir l'élan lyrique, la sonorité de versification et la hardiesse d'images qui distingueront bientôt les œuvres du poète est déjà de facture brillante et neuve ; les beautés factices y tiennent moins de place et quelques vers s'envolent avec la puissance et la fraîcheur de la jeunesse. Le lis d'or lui fut unanimement décerné. Eugène dut se contenter de voir ses vers imprimés dans le *Recueil des Jeux floraux*.

Soumet, dont le caractère, au rebours de V. Hugo, valait beaucoup plus que le talent et dont l'envie ne troubla jamais la belle âme, s'empressa d'écrire au jeune lauréat pour le féliciter et l'encourager :

« Depuis que nous avons vos odes, Monsieur, je n'entends parler autour de moi que de votre beau talent et des prodigieuses espérances que vous donnez à notre littérature. Si l'Académie partage mes sentiments, Isaure n'aura pas assez de couronnes pour les deux frères. Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules. Vous êtes pour nous une énigme dont les muses ont le secret. »

En 1820, V. Hugo envoyait au concours toulousain

Moïse sur le Nil, idylle fraîche et pure, très supérieure de fond et de forme aux pièces précédentes et dans laquelle, au milieu de tableaux et de sentiments pleins de grâce, les plus sévères purent à peine relever quelque raffinement et quelques longueurs. Les juges lui accordèrent une amarante d'or réservée. Le poète de dix-huit ans devenait dès lors, de droit, maître ès Jeux; ce titre lui fut conféré par lettre du 28 avril et il fut solennellement proclamé dans la séance du 3 mai.

Ses relations avec les Jeux floraux durèrent quelque temps encore. Il ne pouvait plus concourir; il envoya néanmoins en 1821 son tribut littéraire, et à cette occasion il écrivait à M. Jules de Rességuier :

« Je serai éternellement reconnaissant à l'Académie de son indulgence. J'ai tâché de le lui prouver en lui faisant, pour l'une de ses séances publiques, une ode sur *Quiberon*, que j'aurai incessamment l'honneur d'envoyer à cet excellent M. Pinaud, qui aura aussi toujours une bien grande place dans mes affections. Je l'ai faite de mon mieux : je regrette d'être de ces hommes dont le mieux est encore si loin d'être bien; mais j'espère qu'elle aura quelque prix aux yeux de l'Académie, sinon par le talent, du moins par les efforts de l'auteur. »

En 1822, il adressait à M. de Rességuier une ode qu'il intitulait d'abord *Barcelone*, ensuite *Dévouement dans la peste*, et à laquelle son judicieux correspondant donna pour titre définitif *Dévouement*. Cette même année, dans un remerciement qui devait être lu en séance publique, il disait à ses collègues :

... Salut! enfant, j'ai pour ma mère
Cueilli quelques rameaux dans vos sacrés bosquets;

Votre main s'est offerte à ma main téméraire ;
Étranger, vous m'avez accueilli comme un frère,
Et fait asseoir dans vos banquets.

Il recommandait à M. Jules de Rességuier et aux mainteneurs quelques pièces dont les auteurs étaient ses amis, notamment l'élégie de *Symétha* du jeune Alfred de Vigny.

A la fin d'une lettre où il plaide avec discrétion pour une ode sur le *Détachement de la terre* envoyée par M. Durand, nous lisons : « Si mon nom lui porte bonheur, ce sera en rappelant à l'Académie qu'elle a quelquefois eu autant d'indulgence dans ses jugements qu'elle a, jusqu'ici, montré de sévérité à Durand... J'espère qu'il obtiendra le triomphe qu'il mérite et qu'il désire ; deux raisons pour moi de le souhaiter ardemment. L'Institut, livré aux médiocrités, laisse entière à l'Académie des Jeux floraux la noble tâche d'encourager les jeunes talents comme le sien. »

L'ode fut couronnée, et l'année suivante les juges distinguaient encore diverses pièces de la même main, parmi lesquelles une *Ode à Victor Hugo*.

Le poète des *Odes et Ballades* n'avait pas une de ces âmes délicates pour lesquelles la reconnaissance et la fidélité sont des besoins. La gloire, en l'enivrant, lui fit oublier les Jeux floraux et des choses bien plus belles et bien plus nécessaires, hélas ! ses sentiments royalistes et ses croyances chrétiennes.

Dix ans plus tard, dans les *Feuilles d'automne*, ce souvenir lui revient encore ; il salue

Toulouse la romaine où, dans des jours meilleurs,
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs...



Mais bientôt l'apostasie devient universelle et jette son ombre sur ce coin charmant de la vie littéraire de V. Hugo.

III

Le 4 mai 1823, cinquième centenaire de l'institution du *Gai savoir*, fut un jour solennel pour Toulouse et pour l'Académie des Jeux floraux. Son Altesse Royale Madame, duchesse d'Angoulême, entrée la veille dans la ville, voulut bien honorer de sa présence la fête des fleurs, retardée d'un jour à cette intention. Dès la veille, M. le marquis d'Aguilar, modérateur et chef de la députation chargée d'offrir ses hommages à la princesse, prononça le discours suivant :

« Madame,

» L'Académie des Jeux floraux vient porter aux pieds de Votre Altesse l'hommage de son profond respect et de son dévouement. Ce corps littéraire fondé par les troubadours, dans les siècles les plus reculés de la monarchie, restauré par la célèbre Isaure, fut érigé en Académie par Louis le Grand. Les rois, vos aïeux, s'en déclarèrent les protecteurs ; Louis le Désiré daigna honorer de sa présence une de nos séances, lors de son voyage dans nos contrées ; nous osons solliciter de Votre Altesse Royale une semblable faveur. C'est dans cet espoir que nous avons remis à demain la fête des fleurs, qui devait être célébrée aujourd'hui, suivant un usage observé depuis cinq siècles. Ces fleurs sont consacrées par la religion, conservées par la pureté des doctrines ; une d'elles est un lis, fleur si chère

aux Français. Si nous obtenons de Votre Altesse Royale la grâce que nos cœurs lui demandent, nous signalerons avec transport dans nos annales le jour fortuné où Votre Altesse Royale aura donné un nouvel éclat à une antique fête française instituée par cette ville fidèle. »

Madame la duchesse d'Angoulême répondit avec beaucoup de simplicité, de bonté et d'à-propos : « Le Roi, mon oncle, m'a souvent parlé du plaisir qu'il a eu d'assister à une séance de l'Académie des Jeux floraux ; je me félicite d'être arrivée dans une circonstance où je puis avoir le même avantage. »

Le lendemain, une députation se rend, selon l'usage, à l'église de la Daurade, où fut ensevelie Clémence Isaure, pour recevoir des mains de M. le curé les fleurs qui avaient été déposées sur l'autel, dès le matin. Celui-ci profite de l'occasion pour rappeler que les fêtes académiques étaient aussi jadis des fêtes religieuses et pour exprimer sa joie de voir revenir ces heureux temps, car l'indifférence religieuse, fatale à l'éducation, tarit les sources de la belle littérature.

L'affluence, on le devine, était nombreuse et choisie; beaucoup ne purent trouver place dans la salle des *Illustres*. A une heure, l'auguste visiteuse arrive et d'enthousiastes acclamations l'accueillent. Aux cris répétés de : *Vive le Roi ! Vive Madame ! Vive Monseigneur le duc d'Angoulême ! Vive Monseigneur le duc de Bordeaux ! Vivent les Bourbons !* elle parvient au fauteuil de velours cramoisi, parsemé de fleurs de lis d'or, qu'on lui a préparé sur une estrade, au-dessous du buste de Louis XIV. Autour d'elle et plus bas se placent les dames et officiers de sa maison, les officiers généraux et les colonels ; l'Académie occupe

à droite et à gauche les deux côtés du carré, dont l'enceinte réservée à Son Altesse Royale forme la partie supérieure.

La séance ouverte, M. le baron de Cambon prononce l'éloge traditionnel de Clémence Isaure, qui se termine par un compliment à Son Altesse :

« Ainsi, Madame, les Français ne peuvent former un élan de reconnaissance sans rencontrer le nom de leurs Princes. Chaque jour, chaque événement de leur vie, rappelle leurs regards sur cette famille auguste, à qui le ciel dans sa bonté confia le destin de la France. Ils s'enorgueillissent de sa gloire ; la moindre de ses disgrâces est une calamité publique, et naguère la France éperdue, privée de son Palladium, fut la proie de malheurs sans nombre, qui n'ont fini qu'avec le retour de votre royale famille et que la présence de Votre Altesse nous fait oublier. Eh ! comment exprimer nos transports, en voyant au milieu de nous celle qui n'a parcouru la chaîne des grandeurs et des infortunes que pour mieux présenter aux regards du monde le modèle de toutes les vertus ?

» Mais ce courage à toute épreuve peut se reposer, Madame. Bientôt sans alarmes, sans ennemis, près d'un époux victorieux et pacificateur, vous recevrez en paix l'encens d'un peuple heureux par vos soins et par vos bienfaits ; et l'Académie, pour qui ce beau jour ouvre une ère toute nouvelle, célébrera tous les ans, dans ses chants, le nom immortel de Marie-Thérèse de France. »

Quand les applaudissements eurent cessé, la distribution des fleurs commença. Le poème de *Judith*, de Bignon, remporta le prix de l'année ; madame Amable Tastu

obtint un souci réservé pour son élégie *Le dernier Jour de l'année* et un lis réservé pour une hymne à la Vierge intitulée *Le Retour à la chapelle.*

Les lauréats, après avoir reçu la fleur des mains du président, allèrent en faire hommage à Madame, qui leur adressait quelques paroles pleines de bienveillance et d'à-propos.

A la fin, M. Pinaud, secrétaire perpétuel, prit la parole et, après avoir flétri « l'usurpateur » et affirmé une fois de plus le dévouement de l'Académie, termina par cette péroraison :

« A l'époque où notre malheureuse patrie, pleine d'admiration pour tant de vertus, soupirait encore après le moment d'en jouir, un sentiment, qui était lui-même une vertu sublime, fit sortir du cœur de Votre Altesse Royale ces paroles toutes divines : *Je sens que je ne serai jamais heureuse qu'en France !* Qu'il nous soit permis de le penser, Madame, il se réalise enfin l'avenir dont la mystérieuse perspective se dévoilait dès lors à vos yeux. Oui, nos cœurs ont besoin de cette conviction : Votre Altesse Royale est heureuse des liens sacrés qui unissent plus que jamais la France à son roi et à ses princes légitimes ; elle est heureuse de la vénération, de l'amour et du dévouement des peuples ; elle l'est de la gloire de son magnanime époux ; elle l'est et le sera toujours des pacifiques triomphes qu'accumule déjà ce héros dans la Péninsule que sa sagesse autant que sa valeur vont délivrer des fléaux de l'impiété et de l'anarchie.

» Lorsque Sa Majesté daigna nous honorer de sa glorieuse présence, elle voulut bien recevoir les jetons académiques que notre modérateur eut l'honneur de lui offrir.



L'Académie ose, Madame, demander la même faveur à Votre Altesse Royale. »

En présence d'un accueil si cordialement enthousiaste, l'auguste princesse ne put retenir ses larmes ; son émotion gagna bientôt toute l'assemblée. M. Decampe, mainteneur, demanda la permission de réciter les vers suivants qu'il venait d'improviser :

Pour tous les enfants de la lyre
Il sera le plus beau des jours,
Ce jour qui vous a vu sourire
Aux luttes de nos troubadours.
Le modeste Sénat d'Isaure,
Mille fois plus heureux encore
D'entourer la fille des rois,
Au moment de fermer la lice,
Près de sa docte bienfaitrice
Vous placerait tout d'une voix :
Mais ce peuple qui l'environne
Vous proclame au rang des vainqueurs ;
Ils n'ont gagné que la couronne,
Vous avez conquis tous les cœurs !

Son Altesse Royale se lève au milieu des acclamations et témoigne sa satisfaction dans les termes suivants :

« Je savais déjà combien étaient bons les sentiments des Toulousains ; mais ils me pénètrent plus que je ne puis l'exprimer. Les paroles que vous m'avez adressées, Messieurs, partaient si visiblement du cœur, que j'en suis tout émue. »

Cette séance laissa dans toutes les mémoires un doux et long souvenir. De pareilles scènes ne devaient plus se renouveler.

IV

Depuis, beaucoup d'événements politiques et littéraires se sont passés ; l'Académie des Jeux floraux a poursuivi sa mission à travers les bouleversements, toujours fidèle à son esprit et à son programme. Tous les ans des centaines, quelquefois des milliers de pièces, vers ou prose, viennent solliciter ses juges et briguer ses fleurs ; le public reste sympathique à ses fêtes du 3 mai.

Ce jour-là, Toulouse prend une physionomie joyeuse et un aspect animé qu'on ne retrouve nulle part ; non seulement dans les classes élevées et dans la jeunesse des écoles, mais dans le peuple et parmi les ouvriers, chacun s'intéresse à cette cérémonie traditionnelle. Les salles les plus vastes sont trop étroites et un nombreux cortège accompagne la députation des mainteneurs qui va chercher les prix déposés, dès le matin, sur l'autel de Notre-Dame de la Daurade.

L'éloge de Clémence Isaure, les éloges des mainteneurs défunts, les compliments adressés aux nouveaux venus, les communications et les lectures faites par les maîtres, les comptes rendus annuels et les discours en prose dont le sujet est proposé par l'Académie, sont de plus en plus des œuvres littéraires, remarquables par l'élévation des idées, le bon goût, la sûreté des doctrines, le charme du style et la vivacité de l'esprit. C'est là qu'il faut chercher la pensée et juger la valeur des Jeux floraux, plus encore que dans les odes, élégies, épîtres, sonnets et autres poèmes soumis aux juges toulousains.

Le romantisme, le naturalisme, le parnassianisme, le symbolisme et même l'impressionnisme ont eu leurs représentants et leur écho dans la Salle des *Illustres;* des pantoums ont été applaudis et couronnés ; mais dans les limites de la raison, de la décence, du goût et de la religion. Largeur n'est pas dérèglement et liberté n'est pas anarchie. On est resté classique, dans le sens légitime du mot, s'efforçant de concilier la nature et l'idéal.

Sans oublier que la jeunesse mérite encouragement et qu'un peu d'exubérance ne lui messied pas, les mainteneurs savent montrer à tous les sommets rayonnants de l'art et les chemins ardus, mais sûrs, par lesquels on peut y monter.

L'Académie ne confond pas la tradition et la routine, la stabilité et l'immobilité, la règle et l'entrave. M. l'abbé Valentin disait avec autant d'esprit que de vérité à ces conservateurs littéraires qui savent oublier et surtout apprendre :

> ... Isaure ne dort point dans vos graves fauteuils ;
> Vos fleurs que rajeunit l'éternelle Jouvence
> Croissent près du chemin où le progrès s'avance,
> Et couronnent toujours, parmi les combattants,
> Ceux qui parlent le mieux la langue de leur temps.

Dans ces dernières années en particulier, on a donné beaucoup d'essor à l'esprit en mettant au concours l'éloge des plus illustres de nos contemporains et des plus sympathiques : Joseph de Maistre, Augustin Thierry, Montalembert, Lacordaire, Lamartine, etc. En même temps de belles et suggestives questions de philosophie littéraire, morale ou sociale, étaient traitées avec talent et autorité par les concurrents, les maîtres ou les mainteneurs.

Grâce à ces discours, les recueils annuels des Jeux floraux deviennent des volumes de plus en plus intéressants, et les séances ont attiré, malgré nos préoccupations utilitaires, un auditoire toujours choisi et toujours enthousiasmé.

N'aurait-il pas suffi, pour les délicats, d'espérer un de ces comptes rendus où l'esprit rend la louange plus précieuse et où le dard lui-même fait pardonner sa piqûre par la grâce avec laquelle il frappe un coup nécessaire ?

Cet ensemble de travaux a jeté un éclat incontestable sur les Jeux floraux contemporains et prouvé leur vitalité. Que d'autres se proclament immortels ; ils se contentent d'avoir vécu plus de cinq cents ans et d'être encore jeunes !

Ce qui distingue l'Académie de Toulouse, c'est l'absence de pédantisme, l'aisance familière et noble avec laquelle tout s'y passe. Rien qui sente la hâte, l'improvisation, la recherche de l'effet ou l'étonnement du parvenu ; tout a ce grand air dans la simplicité que donnent les siècles.

Autre caractère bien défini par l'un de ceux qui contribuent à le conserver : « L'Académie des Jeux floraux est un salon, le salon d'une femme, et c'est peut-être là, soit dit en passant, sa principale originalité et le secret d'un de ses plus grands charmes. Certes, on ne laisse pas ses convictions à la porte ; les honnêtes gens ne s'en séparent jamais ; mais existerait-il entre nous une dissidence, comment ne s'effacerait-elle pas dans la mutuelle bienveillance et la courtoise modération que commande à notre respect l'invisible présence de celle qui nous réunit ? »

L'Académie des Jeux floraux avait à sa disposition tous les ans d'abord six prix annuels : amarante d'or ; violette,

souci, primevère, églantine et lis d'argent ; ensuite deux des quatre prix bisannuels : violette, églantine, jasmin et immortelle, tous d'or ; enfin un prix facultatif, un œillet d'argent Elle vient d'y ajouter, pour le concours de 1895 et des années suivantes, deux prix de cinq cents francs chacun, en numéraire ou en fleurs d'or ou d'argent, pour des ouvrages en vers, écrits en *lengo moundino*. c'est-à-dire en langue romane du haut Languedoc et de ses environs ; le dialecte toulousain en est évidemment le type.

En outre, elle décernera désormais, chaque année, des *prix de vertu et de mérite*, pour une somme totale de cinq mille cinq cents francs, attribuables à des actes méritoires accomplis dans le département de la Haute-Garonne ou dans l'un des six départements limitrophes, Tarn, Tarn-et-Garonne, Aude, Ariège, Gers et Hautes-Pyrénées. Les personnes qui auraient accompli de pareils actes, au moment où elles avaient leur résidence ordinaire dans quelqu'un de ces départements, peuvent aussi prendre part au concours.

C'est par cette généreuse innovation que l'Académie a répondu aux attaques des radicaux et à la suppression de l'allocation municipale, allocation maintenue jusqu'ici par tous les conseils héritiers des Capitouls, et dernièrement abolie par la municipalité actuelle, après de vives polémiques dans la presse locale et contre le vœu de tout ce qu'il y a de plus honnête et de plus éclairé dans la population toulousaine. Ce serait, en effet, dépouiller la ville d'une de ses plus vieilles et de ses plus belles gloires.

Avant de clore cette étude, une remarque est nécessaire. Ce serait une erreur et une injustice d'apprécier les Jeux floraux et leur influence uniquement par le génie des main-

teneurs et des maîtres et par le mérite des pièces qui ont été couronnées.

Le grand service que ces Jeux ont rendu et qu'ils continuent de rendre, c'est de créer, de perpétuer et d'attiser un foyer de poésie, d'éloquence et d'idéal ; c'est de montrer pratiquement à tous, chaque année, dans une fête brillante et populaire, que les intérêts matériels ne sont pas tout et qu'au-dessus des préoccupations utilitaires qui forment le tissu de la vie moderne, il peut y avoir encore place pour la culture libérale des lettres et des arts.

N'est-ce donc rien que d'avoir réussi à grouper, pendant tant de siècles, l'élite des citoyens d'une grande ville et de toute une contrée, à les forcer de se tenir au courant du progrès intellectuel par un échange d'idées, de projets et de nobles procédés? Les mainteneurs et les maîtres y sont obligés par leur devoir de juges dans les concours, par leur présence aux réunions académiques et par leur titre même. Noblesse oblige! l'axiome est vrai aussi en littérature. Bon gré mal gré chacun se met à la température morale du milieu où il vit.

N'est-ce rien surtout que d'avoir suscité, non seulement dans le Midi, mais dans la France entière, tant de travaux en prose et en vers parmi la jeunesse? Beaucoup d'espérances ont été déçues, sans doute; mais l'effort est toujours utile. Combien n'ont pu conquérir la fleur d'or ou d'argent, qui ont trouvé dans ces premiers et généreux essais le goût du travail littéraire et la passion du beau! Sans cette heureuse illusion, qui sait? au lieu de devenir des hommes distingués, peut-être auraient-ils végété au fond de quelque bureau, de quelque magasin ou de quelque château, sans autre ambition que de gagner de l'argent, d'avoir de beaux chevaux ou d'être maires de leur commune.

Ces aspirations élevées se transmettent de génération en génération dans certaines familles et passent jusqu'au peuple, témoin attentif et fort intéressé de ces fêtes littéraires qui le font souvenir qu'il y a autre chose que les grossières jouissances du boire et du manger.

Bordeaux a ses vins, Marseille a son commerce, Lyon a ses soieries, Rouen a ses draps, Lille a ses usines, Saint-Étienne a sa houille, Nice a son merveilleux climat; Toulouse a ses jeux floraux. N'est-ce pas à eux qu'elle doit en partie son aristocratie intellectuelle, la politesse de ses mœurs, la vivacité de son esprit et sa meilleure célébrité ?

Elle a donc raison d'être fière de cette institution et de ces fêtes. Ce serait une honte pour cette fin du dix-neuvième siècle de les laisser périr. A quelque parti ou nuance politique qu'ils appartiennent, les gens d'esprit, les hommes de cœur, les patriotes intelligents qui aiment leur ville, doivent unir leurs efforts pour les conserver, comme un souvenir du passé et comme une semence pour l'avenir. Après la connaissance et l'amour de la religion catholique, qui fut de tout temps l'âme des Jeux floraux, ils ne peuvent guère laisser de plus glorieux héritage à ceux qui viendront après eux.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

COLLECTION ILLUSTRÉE

FORMAT GRAND IN-8°

Chaque volume, orné de nombreuses gravures, 4 francs.

Loin du Pays, les Religieux français et l'influence de la France dans les missions, par le R. P. Fr. Rouvier, de la Compagnie de Jésus . . . . 1 vol.

Au berceau de l'autre France, le Canada et ses premiers martyrs, par le R. P. Fr. Rouvier, S. J. . . . . . . 1 vol.

Devant l'ennemi, par le R. P. Fr. Rouvier, S. J., . . . 1 vol.

Au service du Pays, souvenirs de Sainte-Geneviève, par le R. P. Chauveau, S. J. . . . . 1 vol.

Loin du Pays, les Religieux français et l'influence de la France dans les Missions, par le R. P. Fr. Rouvier, de la Compagnie de Jésus. 1 fort volume grand in-8, édition de luxe, orné de nombreuses gravures, dont dix hors texte . . . . 1 vol.

Ma Foi, ma Patrie, récits édifiants et humoristiques, par P.-Louis d'Anjou . . . . 1 vol.

Marins et Missionnaires, conquête de la Nouvelle-Calédonie (1843-1853), d'après des documents inédits, par le R. P. A. de Salinis, S. J. . . . . 1 vol.

Marin et Jésuite, vie et voyages de François de Plas (1809-1888), par le R. P. Mercier, S. J. . . . . 1 vol.

Monseigneur de Ségur, souvenirs et récit d'un frère, par le marquis A. de Ségur. . . . . 1 vol.

Témoignages et Souvenirs. par le M[is] A. de Ségur. 1 vol.

Vie du comte Rostopchine, gouverneur de Moscou en 1812, par le marquis A. de Ségur . . . . 1 vol.

Trinidad, journal d'un missionnaire dominicain des Antilles anglaises, par le R. P. M. Bertrand Cothonay, O. P., avec préface de l'éditeur, le R. P. Ch.-Anatole Joyau, du même ordre. 1 vol.

Garcia Moreno, président de l'Équateur, vengeur et martyr du droit chrétien (1821-1875), par le R. P. A. Berthe, de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur. 2 vol. in-8, 7 fr. — Édition abrégée. 1 vol. in-8 raisin illustré. . . . . 4 fr.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY